



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

~~UNS. 106 F. 25~~



VD1. 1773 (5)









nr 434 Wblm

COLLECTION

*COMPLÈTE*

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

---

TOME V.

---



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1967

2 11 7 11 11

2 11 11 11 11

2 11 11 11 11

11

2 11 11 11 11

2 11 11 11 11

2 11 11

2 11 11 11 11

COLLECTION

COMPLÈTE

DES

*ŒUVRES*

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

---

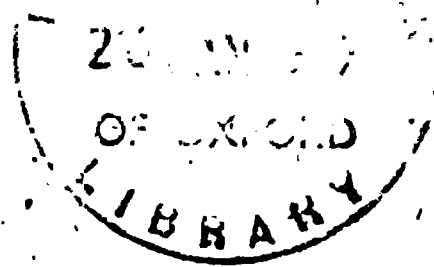
TOME V.

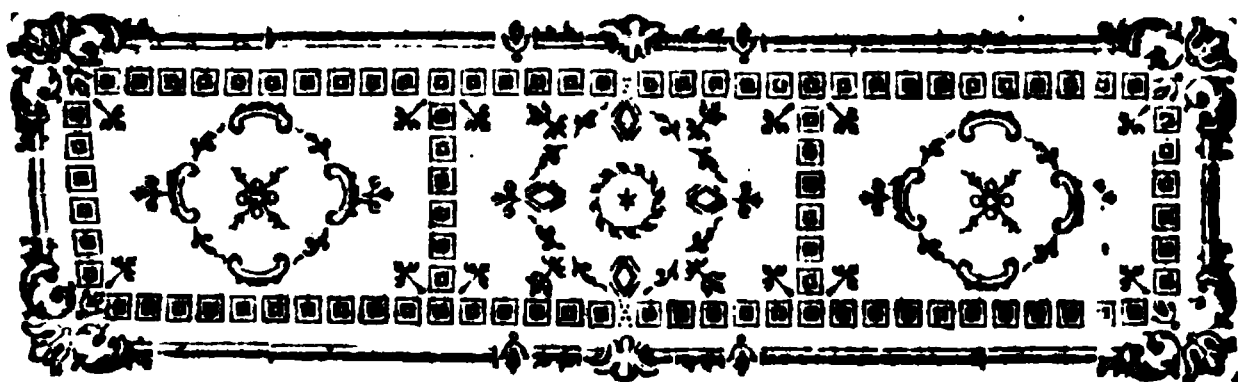
---

LONDRES.

---

M. DCC. LXXIII.





DE

# LA POÉSIE

## DRAMATIQUE,

### A MONSIEUR GRIMM.

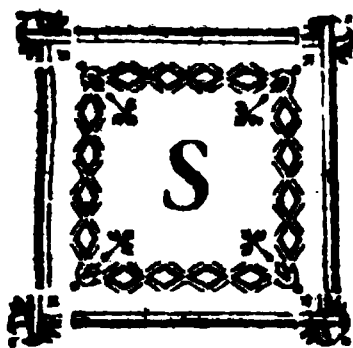
---

*Vice cotis , acutum*

*Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi.*

HORAT. de Art. poet.

---



Si un peuple n'avoit jamais eu qu'un genre de spectacle plaisant & gai, & qu'on lui en proposât un autre sérieux & touchant, fauriez-vous, mon ami, ce qu'il en penseroit? Je me trompe fort, ou les hommes de bon sens, après en avoir conçu la possibilité, ne manqueroient pas de dire: A quoi bon ce genre? La vie ne nous apporte-t-elle pas assez de peines réelles, sans qu'on nous en fasse encore d'imaginaires? Pourquoi donner entrée à la tristesse jusques dans nos amusemens? Ils parléroient comme des gens étrangers au plaisir de s'attendrir, & de répandre des larmes.



L'habitude nous captive. Un homme a-t-il paru avec une étincelle de génie ? a-t-il produit quelque ouvrage ? d'abord il étonne & partage les esprits ; peu à peu il les réunit ; bientôt il est suivi d'une foule d'imitateurs ; les modèles se multiplient ; on accumule les observations ; on pose des règles ; l'art naît ; on fixe ses limites , & l'on prononce que tout ce qui n'est pas compris dans l'enceinte étroite qu'on a tracée , est bizarre & mauvais ; ce sont les colonnes d'Hercule , on n'ira point au delà sans s'égarer.

Mais rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais passe malgré l'éloge de l'imbécillité , & le bon reste malgré l'indécision de l'ignorance & la clameur de l'envie. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que les hommes n'obtiennent justice que quand ils ne sont plus ; ce n'est qu'après qu'on a tourmenté leur vie , qu'on jette sur leurs tombeaux , quelques fleurs inodores. Que faire donc ? Se reposer , ou subir une loi à laquelle de meilleurs que nous ont été soumis. Malheur à celui qui s'occupe , si son travail n'est pas la source de ses instans les plus doux , & s'il ne fait pas se contenter de peu de suffrages. Le nombre des bons Juges est borné. O , mon ami , lorsque j'aurai publié quelque chose , que ce soit l'ébauche d'un drame , une idée philosophique , un morceau de morale ou de littérature , car mon esprit se délasse par la variété , j'irai vous voir. Si ma présence ne vous gêne pas , si vous venez à moi d'un air satisfait , j'attendrai sans impatience que le tems & l'équité , que le tems amène toujours , aient apprécié mon ouvrage.

S'il existe un genre , il est difficile d'en introduire un nouveau ; celui-ci est-il introduit ? autre

préjugé : bientôt on imagine que les deux genres adoptés sont voisins , & se touchent.

Zénon nioit la réalité du mouvement. Pour toute réponse , son adversaire se mit à marcher ; & quand il n'auroit fait que boiter, il eût toujours répondu.

J'ai essayé de donner dans le *Fils Naturel* l'idée d'un drame qui fût entre la Comédie & la Tragédie.

Le *Pere de Famille*, que je promis alors , & que des distractions continuelles ont retardé, est entre le genre sérieux du *Fils Naturel* & la Comédie.

Et si jamais j'en ai le loisir & le courage, je ne désespere pas de composer un drame qui se place entre le genre sérieux & la Tragédie.

Qu'on reconnoisse à ces ouvrages quelque mérite, ou qu'on ne leur en accorde aucun, ils n'en démontreront pas moins que l'intervalle que j'apercevois entre les deux genres établis , n'étoit pas chimérique.

Voici donc le système dramatique dans toute son étendue. La Comédie gaie, qui a pour objet le ridicule & le vice ; la Comédie sérieuse, qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme ; la Tragédie, qui auroit pour objet nos malheurs domestiques ; la Tragédie, qui a pour objet les catastrophes publiques, & les malheurs des Grands.

Mais qui est-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes ? Quelles seront les qualités du Poëte qui se proposera cette tâche ?

Qu'il soit Philosophe, qu'il ait descendu en lui-même, qu'il y ait vu la nature humaine, qu'il soit profondément instruit des états de la société, qu'il en connoisse bien les fonctions & le poids, les inconvéniens & les avantages,

» Mais comment renfermer dans les bornes  
» étroites d'un drame tout ce qui appartient à la  
» condition d'un homme ? Où est l'intrigue qui  
» puisse embrasser cet objet ? On fera dans ce  
» genre de ces Pièces que nous appellons à tiroir ;  
» des Scenes épisodiques succéderont à des Scenes  
» épisodiques & décousues, ou tout au plus liées  
» par une petite intrigue qui serpentera entr'el-  
» les ; mais plus d'unité, peu d'action, point d'in-  
» térêt. Chaque Scene réunira les deux points si  
» recommandés par Horace ; mais il n'y aura  
» point d'ensemble, & le tout sera sans confis-  
» tance & sans énergie «.

Si les conditions des hommes nous fournissent des Pièces, telles, par exemple, que les *Fâcheux* de Molière, c'est déjà quelque chose ; mais je crois qu'on en peut tirer un meilleur parti. Les obligations & les inconvéniens d'un état, ne sont pas tous de la même importance. Il me semble qu'on peut s'attacher aux principaux, en faire la base de son ouvrage, & jeter le reste dans les détails ; c'est ce que je me suis proposé dans le *Père de Famille*, où l'établissement du Fils & de la Fille sont mes deux grands pivots. La fortune, la naissance, l'éducation, les devoirs des peres envers leurs enfans, & des enfans envers leurs parens, le mariage, le célibat, tout ce qui tient à l'état d'un pere de famille, vient amené par le dialogue. Qu'un autre entre dans la carrière, qu'il ait le talent qui me manque, & vous verrez ce que son drame deviendra.

Ce qu'on objecte contre ce genre, ne prouve qu'une chose ; c'est qu'il est difficile à manier ; que ce ne peut être l'ouvrage d'un enfant, & qu'il suppose plus d'art, de connoissances, de gravité &

de force d'esprit qu'on n'en a communément quand on se livre au théâtre.

Pour bien juger d'une production, il ne faut pas la rapporter à une autre production. Ce fut ainsi qu'un de nos premiers Critiques se trompa. Il dit : » Les Anciens n'ont point eu d'Opéra, donc l'Opéra est un mauvais genre « . Plus circonspect ou plus instruit, il eût dit, peut-être : Les Anciens n'avoient qu'un Opéra, donc notre Tragédie n'est pas bonne. Meilleur Logicien, il n'eût fait ni l'un ni l'autre raisonnement. Qu'il y ait ou non des modèles subsistans, il n'importe; il est une règle antérieure à tout, & la raison poétique étoit qu'il n'y avoit point encore de Poètes; sans cela, comment auroit-on jugé le premier Poème? Fut-il bon parce qu'il plut? ou plut-il parce qu'il étoit bon?

Les devoirs des hommes sont un fonds aussi riche pour le Poète dramatique, que leurs ridicules & leurs vices; & les Pièces honnêtes & sérieuses réussiront par-tout, mais plus sûrement encore chez un peuple corrompu qu'ailleurs. C'est en allant au théâtre qu'ils se sauveront de la compagnie des méchans dont ils sont entourés; c'est là qu'ils trouveront ceux avec lesquels ils aimeroient à vivre; c'est là qu'ils verront l'espèce humaine comme elle est, & qu'ils se réconcilieront avec elle. Les gens de bien sont rares; mais il y en a. Celui qui pense autrement, s'accuse lui-même, & montre combien il est malheureux dans sa femme, dans ses parens, dans ses amis, dans ses connoissances. Quelqu'un me disoit un jour, après la lecture d'un ouvrage honnête qui l'avoit délicieusement occupé : Il me semble que je suis resté seul. L'ouvrage méritoit cet éloge; mais ses amis ne méritoient pas cette satire.

C'est toujours la vertu & les gens vertueux qu'il



faut avoir en vue quand on écrit. C'est vous, mon ami, que j'évoque quand je prends la plume; c'est vous que j'ai devant les yeux quand j'agis. C'est à Sophie que je veux plaire. Si vous m'avez souri, si elle a versé une larme, si vous m'en aimez tous les deux davantage, je suis récompensé.

Lorsque j'entendis les Scènes du Payfan dans le *Faux Généreux*, je dis : Voilà qui plaira à toute la terre & dans tous les tems; voilà qui fera fondre en larmes. L'effet a confirmé mon jugement. Cet épisode est tout-à-fait dans le genre honnête & sérieux.

» L'exemple d'un épisode heureux ne prouve  
» rien, dira-t-on; & si vous ne rompez le dis-  
» cours monotone de la vertu par le fracas de  
» quelques caractères ridicules, & même un peu  
» forcés, comme tous les autres ont fait; quoi  
» que vous disiez du genre honnête & sérieux,  
» je craindrai toujours que vous n'en tiriez que  
» des Scènes froides & sans couleur, de la mo-  
» rale ennuyeuse & triste, & des espèces de ser-  
» mons dialogués ».

Parcourons les parties d'un drame, & voyons. Est-ce par le sujet qu'il en faut juger? Dans le genre honnête & sérieux, le sujet n'est pas moins important que dans la Comédie gaie, & il y est traité d'une manière plus vraie; est-ce par les caractères? ils y peuvent être aussi divers & aussi originaux, & le Poète est contraint de les dessiner encore plus fortement; est-ce par les passions? elles s'y montreront d'autant plus énergiques, que l'intérêt sera plus grand; est-ce par le style? il y sera plus nerveux, plus grave, plus élevé, plus violent, plus susceptible de ce que nous appelons le sentiment, qualité sans laquelle aucun style ne parle au cœur; est-ce par l'absence du ri-

dicule ? comme si la folie des actions & des discours, lorsqu'ils sont suggérés par un intérêt mal entendu, ou par le transport de la passion, n'étoit pas le vrai ridicule des hommes & de la vie.

J'en appelle aux beaux endroits de Térence, & je demande dans quel genre sont écrites ses Scenes de Peres & d'Amans ?

Si, dans le *Pere de Famille*, je n'ai pas su répondre à l'importance de mon sujet ; si la marche en est froide, les passions discoureuses & moralistes ; si les caracteres du Pere, de son Fils, de Sophie, du Commandeur, de Germeuil & de Cecile manquent de vigueur comique, sera-ce la faute du genre ou la mienne ?

Que quelqu'un se propose de mettre sur la Scene la condition du Juge ; qu'il intrigue son sujet d'une maniere aussi intéressante qu'il le comporte, & que je le conçois ; que l'homme y soit forcé par les fonctions de son état, ou de manquer à la dignité & à la sainteté de son ministère, & de se déshonorer aux yeux des autres & aux siens, ou de s'immoler lui-même dans ses passions, ses goûts, sa fortune, sa naissance, sa femme, & ses enfans ; & l'on prononcera après, si l'on veut, que le drame honnête & sérieux est sans chaleur, sans couleur & sans force.

Une maniere de me décider, qui m'a souvent réussi, & à laquelle je reviens toutes les fois que l'habitude ou la nouveauté rend mon jugement incertain ; car l'une & l'autre produisent cet effet, c'est de saisir par la pensée les objets, de les transporter de la nature sur la toile, & de les examiner à cette distance où ils ne sont, ni trop près, ni trop loin de moi.

Appliquons ici ce moyen : prenons deux Comédies, l'une dans le genre sérieux, & l'autre

dans le genre gai ; formons-en , Scene à Scene , deux galeries de tableaux ; & voyons celle où nous nous promènerons le plus long-tems & le plus volontiers , où nous éprouverons les sensations les plus fortes & les plus agréables , & où nous ferons le plus pressés de retourner.

Je le répète donc : l'honnête , l'honnête : il nous touche d'une manière plus intime & plus douce que ce qui excite notre mépris & nos ris. Poète , êtes-vous sensible & délicat ? Pincez cette corde , & vous l'entendrez resonner ou frémir dans toutes les ames.

» La nature humaine est donc bonne « ?

Oui , mon ami , & très-bonne. L'eau , l'air , la terre , le feu , tout est bon dans la nature ; & l'ouragan qui s'élève sur la fin de l'Automne , secoue les forêts , & frappant les arbres les uns contre les autres , en brise & sépare les branches mortes ; & la tempête qui bat les eaux de la mer , & les purifie ; & le volcan qui verse de son flanc entr'ouvert des flots de matières embrasées , & porte dans l'air la vapeur qui le nettoie.

Ce sont les misérables conventions qui pervertissent l'homme , & non la nature humaine qu'il faut accuser : en effet , qu'est-ce qui nous affecte comme le récit d'une action généreuse ? Où est le malheureux qui puisse écouter froidement la plainte d'un homme de bien ?

Le parterre de la Comédie est le seul endroit où les larmes de l'homme vertueux & du méchant soient confondues. Là , le méchant s'irrite contre des injustices qu'il auroit commises , compatit à des maux qu'il auroit occasionnés , & s'indigne contre un homme de son propre caractère : mais l'impression est reçue , elle demeure en nous , malgré nous ; & le méchant sort de sa loge , moins

disposé à faire le mal, que s'il eût été gourmandé par un orateur sévère & dur.

Le Poète, le Romancier, le Comédien vont au cœur d'une manière détournée, & en frappent d'autant plus sûrement & plus fortement l'ame, qu'elle s'étend, & s'offre d'elle-même au coup. Les peines sur lesquelles ils m'attendrissent sont imaginaires : d'accord ; mais ils m'attendrissent. Chaque ligne de l'*Homme de qualité retiré du monde*, du *Doyen de Killerine* & de *Cléveland* excite en moi un mouvement d'intérêt sur les malheurs de la vertu, & me coûte des larmes. Quel art seroit plus funeste que celui qui me rendroit complice du vicieux ? mais aussi quel art plus précieux que celui qui m'attache imperceptiblement au sort de l'homme de bien ; qui me tire de la situation tranquille & douce dont je jouis, pour me promener avec lui, m'enfoncer dans les cavernes où il se réfugie, & m'associer à toutes les traverses par lesquelles il plaît au Poète d'éprouver sa constance.

O quel bien il en reviendrait aux hommes, si tous les arts d'imitation se proposoient un objet commun, & concouroient un jour avec les loix, pour nous faire aimer la vertu, & haïr le vice ! C'est au Philosophe à les y inviter ; c'est à lui, à s'adresser au Poète, au Peintre, au Musicien, & à leur crier avec force : Hommes de génie, pourquoi le Ciel vous a-t-il doués ? S'il en est bien entendu, bientôt les images de la débauche ne couvriront plus les murs de nos palais ; nos voix ne seront plus des organes du crime, & le goût & les mœurs y gagneront. Croit-on, en effet, que l'action de deux époux aveugles qui se cherchoient encore dans un âge avancé, & qui, les paupières humides des lar-



mes de la tendresse, se ferreroient les mains, & se caresseroient, pour ainsi dire, au bord du tombeau, ne demanderoit pas le même talent, & ne m'intéresseroit pas davantage que le spectacle des plaisirs violens, dont leurs sens tout nouveaux s'enivroient dans l'adolescence ?

Quelquefois j'ai pensé qu'on discuterait au Théâtre les points de morale les plus importants, & cela sans nuire à la marche violente & rapide de l'action dramatique.

De quoi s'agiroit-il en effet ? De disposer le Poème de manière que les choses y fussent amenées comme l'abdication de l'Empire l'est dans Cinna. C'est ainsi qu'un Poète agiteroit la question du suicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités, & cent autres ; nos Poèmes en prendroient une gravité qu'ils n'ont pas. Si une telle Scene est nécessaire, si elle tient au fond, si elle est annoncée, & que le spectateur la desire ; il y donnera toute son attention, & il en sera bien autrement affecté que de ces petites sentences alambiquées dont nos ouvrages modernes sont coufus.

Ce ne sont pas des mots que je veux remporter du Théâtre, mais des impressions. Celui qui prononcera d'un drame dont on citera beaucoup de pensées détachées, que c'est un ouvrage médiocre, se trompera aisément. Le Poème excellent est celui dont l'effet demeure long-tems en moi.

O Poètes dramatiques, l'applaudissement vrai que vous devez vous proposer d'obtenir, ce n'est pas ce battement de mains qui se fait entendre subitement après un vers éclatant, mais ce soupir profond qui part de l'ame après la contrainte d'un long silence, & qui la soulage. Il est une im-

pression plus violente encore, & que vous concevrez, si vous êtes nés pour votre art, & si vous en pressentez toute la magie, c'est de mettre un peuple comme à la gêne; alors les esprits seront troublés, incertains, flottans, éperdus, & vos spectateurs, tels que ceux qui, dans les tremblemens d'une partie du globe, voient les murs de leurs maisons vaciller, & sentent la terre se dérober sous leurs pieds.

Il est une sorte de drame où l'on présenteroit la morale directement & avec succès; en voici un exemple: écoutez bien ce que nos Juges en diront; & s'ils le trouvent froid, croyez qu'ils n'ont, ni énergie dans l'ame, ni idée de la véritable éloquence, ni sensibilité, ni entrailles. Pour moi, je pense que l'homme de génie qui s'en emparera, ne laissera pas aux yeux le tems de se sécher, & que nous lui devons le spectacle le plus touchant, & une des lectures les plus instructives, & les plus délicieuses que nous puissions faire. C'est la mort de Socrate.

La Scene est dans une prison. On y voit le Philosophe enchaîné, & couché sur la paille; il est endormi: ses amis ont corrompu ses Gardes, & ils viennent dès la pointe du jour lui annoncer sa délivrance.

Tout Athenes est dans la rumeur; mais l'homme juste dort.

De l'innocence de la vie. Qu'il est doux d'avoir bien vécu, lorsqu'on est sur le point de mourir!

*Scene premiere.*

Socrate s'éveille; il apperçoit ses amis; il est surpris de les voir si matin.

Le songe de Socrate.

Ils lui apprennent ce qu'ils ont exécuté; il examine avec eux ce qu'il lui convient de faire.

Du respect qu'on se doit à soi-même, & de la sainteté des loix. *Scene seconde.*

Les Gardes arrivent; on lui ôte ses chaînes.

La fable sur la peine & sur le plaisir.

Les Juges entrent, & avec eux les accusateurs de Socrate & la foule du peuple : il est accusé, & il se défend.

L'apologie. *Scene troisieme.*

Il faut ici s'assujettir au costume : il faut qu'on lise les accusations ; que Socrate interpelle ses Juges, ses accusateurs & le peuple ; qu'il les presse ; qu'il les interroge ; qu'il leur réponde : il faut montrer la chose comme elle s'est passée ; & le spectacle n'en sera que plus vrai, plus frappant & plus beau.

Les Juges se retirent ; les amis de Socrate restent ; ils ont pressenti la condamnation ; Socrate les entretient & les console.

De l'immortalité de l'ame. *Scene quatrieme.*

Il est jugé ; on lui annonce sa mort ; il voit sa femme & ses enfans ; on lui apporte la ciguë ; il meurt. *Scene cinquieme.*

Ce n'est-là qu'un Acte ; mais s'il est bien fait, il aura presque l'étendue d'une Piece ordinaire. Quelle éloquence ne demande-t-il pas ? Quelle profondeur de philosophie ! quel naturel ! quelle vérité ! Si l'on saisit bien le caractère ferme, simple, tranquille, séreïn & élevé du Philosophe, on éprouvera combien il est difficile à peindre ; à chaque instant, il doit amener le ris sur le bord des levres, & les larmes aux yeux. Je mourrois content, si j'avois rempli cette tâche comme je la conçois. Encore une fois, si les Critiques ne voient là-dedans qu'un enchaînement de discours philosophiques & froids, ô les pauvres gens ! que je les plains !

Pour moi , je fais plus de cas d'une passion , d'un caractère qui se développe peu à peu , & qui finit par se montrer dans toute son énergie , que de ces combinaisons d'incidens dont on forme le tissu d'une Piece , où les personnages & les spectateurs sont également ballotés : il me semble que le bon goût les dédaigne , & que les grands effets ne s'en accommodent pas. Voilà cependant ce que nous appellons du mouvement. Les anciens en avoient une autre idée. Une conduite simple , une action prise le plus près de sa fin , pour que tout fût dans l'extrême , une catastrophe sans cesse imminente , & toujours éloignée par une circonstance simple & vraie , des discours énergiques , des passions fortes , des tableaux , un ou deux caractères fermement dessinés ; voilà tout leur appareil : il n'en falloit pas davantage à Sophocle pour renverser les esprits. Celui à qui la lecture des Anciens a déplu , ne saura jamais combien notre Racine doit au vieil Homere.

N'avez-vous pas remarqué , comme moi , que quelque compliquée que fût une Piece , il n'est presque personne qui n'en rendît compte au sortir de la premiere représentation. On se rappelle facilement les événemens , mais non les discours ; & les événemens une fois connus , la Piece compliquée a perdu son effet.

Si un ouvrage dramatique ne doit être représenté qu'une fois , & jamais imprimé , je dirai au Poëte : Compliquez tant qu'il vous plaira ; vous agitez , vous occuperez sûrement ; mais soyez simple , si vous voulez être lu & rester.

Une belle Scene contient plus d'idées que tout un drame ne peut offrir d'incidens ; & c'est sur les idées qu'on revient ; c'est ce qu'on entend sans se lasser ; c'est ce qui affecte en tout tems. La

Scene de Roland dans l'ancre où il attend en vain la perfide Angélique ; le discours de Lufignan à sa fille ; celui de Clytemnestre à Agamemnon me font toujours nouveaux.

Quand je permets de compliquer tant qu'on voudra, c'est la même action : il est presque impossible de conduire deux intrigues à la fois, sans que l'une n'intéresse aux dépens de l'autre. Combien j'en pourrois citer d'exemples modernes ! mais je ne veux pas offenser.

Qu'y a-t-il de plus adroit que la manière dont Térence a entrelacé les amours de Pamphile & de Charinus dans l'*Andrienne* ? Cependant l'a-t-il fait sans inconvénient ? Au commencement du second Acte, ne croiroit-on pas entrer dans une autre Piece ? & le cinquieme finit-il d'une manière bien intéressante ?

Celui qui s'engage à mener deux intrigues à la fois, s'impose la nécessité de les dénouer dans un instant. Si la principale s'acheve la première, celle qui reste ne se supporte plus ; si c'est au contraire l'intrigue épisodique qui abandonne la principale, autre inconvénient ; des personnages ou disparoissent tout-à-coup, ou se remontrent sans raison, & l'ouvrage se mutile, ou se refroidit.

Que deviendrait la piece que Térence a intitulée l'*Heautontimorumenos*, ou l'*Ennemi de lui-même*, si par un effort de génie, le Poëte n'avoit su reprendre l'intrigue de Clinia, qui se termine au troisieme Acte, & la renouer avec celle de Clitiphon ?

Térence transporta l'intrigue de la *Périnthienne* de Ménandre dans l'*Andrienne* du même Poëte grec, & de deux pieces simples il en fit une composée. Je fis le contraire dans *le Fils naturel*. Goldoni avoit fondu dans une farce en trois Actes,

*L'Avare* de Molière avec les caractères de *l'Ani-vrai*. Je séparerai ces sujets, & je fis une pièce en cinq Actes : bonne ou mauvaise, il est certain que j'eus raison en ce point.

Térence prétend que pour avoir doublé le sujet de *l'Heautontimorumenos*, sa pièce est nouvelle ; & j'y consens : pour meilleure, c'est autre chose.

Si j'osois me flatter de quelque adresse dans le *Père de famille*, ce seroit d'avoir donné à Germeuil & à Cecile une passion qu'ils ne peuvent s'avouer dans les premiers Actes, & de l'avoir tellement subordonnée dans toute la pièce à celle de Saint-Albin pour Sophie, que même après une déclaration, Germeuil & Cecile ne peuvent s'entretenir de leur passion, quoiqu'ils se retrouvent ensemble à tout moment.

Il n'y a point de milieu : on perd toujours d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Si vous obtenez de l'intérêt & de la rapidité par des incidens multipliés, vous n'aurez plus de discours ; vos personnages auront à peine le tems de parler ; ils agiront, au lieu de se développer : j'en parle par expérience.

On ne peut mettre trop d'action & de mouvement dans la Farce : qu'y diroit-on de supportable ? Il en faut moins dans la Comédie gaie, moins encore dans la Comédie sérieuse, & presque point dans la Tragédie.

Moins un genre est vraisemblable, plus il est facile d'y être rapide & chaud. On a de la chaleur aux dépens de la vérité & des bienséances. La chose la plus maussade, ce seroit un drame burlesque & froid. Dans les genres sérieux, le choix des incidens rend la chaleur difficile à conserver.

Cependant une Farce excellente n'est pas l'ou-

vrage d'un homme ordinaire. Elle suppose une gaieté originale ; les caractères en sont comme les grotesques de Calot, où les principaux traits de la figure humaine sont conservés. Il n'est pas donné à tout le monde d'estropier ainsi. Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Misanthrope*, on se trompe.

Qu'est-ce qu'Aristophane ? Un farceur original. Un Auteur de cette espèce doit être précieux pour le Gouvernement, s'il fait l'employer ; c'est à lui qu'il faut abandonner tous les enthousiastes qui troublent de tems en tems la société. Si on les expose à la foire, on n'en remplira pas les prisons.

Quoique le mouvement varie selon les genres qu'on traite, l'action marche toujours. Elle ne s'arrête pas même dans les entr'actes. C'est une masse qui se détache du sommet d'un rocher : sa vitesse s'accroît à mesure qu'elle descend, & elle bondit d'espace en espace, par les obstacles qu'elle rencontre.

Si cette comparaison est juste ; s'il est vrai qu'il y ait d'autant moins de discours qu'il y a plus d'action, on doit plus parler qu'agir dans les premiers Actes, & plus agir que parler dans les derniers.

Est-il plus difficile d'établir le plan que de dialoguer ? c'est une question que j'ai souvent entendu agiter ; & il m'a toujours semblé que chacun répondoit plutôt selon son talent que selon la vérité de la chose.

Un homme à qui le commerce du monde est familier, qui parle avec aisance, qui connoît les hommes, qui les a étudiés, écoutés, & qui fait écrire, trouve le plan difficile.

Un autre qui a de l'étendue dans l'esprit, qui a médité l'art poétique, qui connoît le théâtre, à  
qui

qui l'expérience & le goût ont indiqué les situations qui intéressent, qui fait combiner des événemens, formera son plan avec assez de facilité; mais les scènes lui donneront de la peine. Celui-ci se contentera d'autant moins de son travail, que versé dans les meilleurs Auteurs de sa langue & des langues anciennes, il ne peut s'empêcher de comparer ce qu'il fait à des chefs-d'œuvre qui lui sont présens. S'agit-il d'un récit? celui de l'*Andrienne* lui revient; d'une scène de passion? l'Eunuque lui en offrira dix pour une qui le désespéreront.

Au reste, l'un & l'autre sont l'ouvrage du génie; mais le génie n'est pas le même; c'est le plan qui soutient une pièce compliquée: c'est l'art du discours & du dialogue qui fait écouter & lire une pièce simple.

J'observerai pourtant qu'en général il y a plus de pièces bien dialoguées que de pièces bien conduites. Le génie qui dispose les incidens paroît plus rare que celui qui trouve les vrais discours. Combien de belles scènes dans Molière! On compte ses dénouemens heureux.

Les plans se forment d'après l'imagination; les discours d'après la nature.

On peut former une infinité de plans d'un même sujet, & d'après les mêmes caractères. Mais les caractères étant donnés, la manière de faire parler est une. Vos personnages auront telle ou telle chose à dire, selon les situations où vous les aurez placés: mais étant les mêmes hommes dans toutes ces situations, jamais ils ne se contrediront.

On seroit tenté de croire qu'un drame devoit être l'ouvrage de deux hommes de génie, l'un qui arrangeât, & l'autre qui fît parler. Mais qui est-ce qui pourra dialoguer d'après le plan d'un autre?



Le génie du dialogue n'est pas universel ; chaque homme se tâte , & sent ce qu'il peut : sans qu'il s'en apperçoive , en formant son plan il cherche les situations dont il espere sortir avec succès. Changez ces situations , & il lui semblera que son génie l'abandonne. Il faut à l'un des situations plaisantes ; à l'autre , des scènes morales & graves ; à un troisième , des lieux d'éloquence & de pathétique. Donnez à Corneille un plan de Racine , & à Racine un plan de Corneille , & vous verrez comment ils s'en tireront.

Né avec un caractère sensible & droit , j'avoue , mon ami , que je n'ai jamais été effrayé d'un morceau d'où j'espérois sortir avec les ressources de la raison & de l'honnêteté. Ce sont des armes que mes parens m'ont appris à manier de bonne-heure : je les ai souvent employées contre les autres & contre moi.

Vous savez que je suis habitué de longue-main à l'art du soliloque. Si je quitte la société , & que je rentre chez moi triste & chagrin , je me retire dans mon cabinet , & là je me questionne & je me demande : Qu'avez-vous ? de l'humeur ! . . . . Qui . . . . Est-ce que vous vous portez mal ? . . . Non . . . Je me presse , j'arrache de moi la vérité. Alors il me semble que j'ai une ame gaie , tranquille , honnête & sereine , qui en interroge une autre qui est honteuse de quelque sottise qu'elle craint d'avouer ; cependant l'aveu vient. Si c'est une sottise que j'ai commise , comme il m'arrive assez souvent , je m'absous. Si c'en est une qu'on m'a faite , comme il arrive quand j'ai rencontré des gens disposés à abuser de la facilité de mon caractère , je pardonne. La tristesse se dissipe ; je rentre dans ma famille bon époux , bon pere bon maître , du moins je l'imagine ; & personne

ne se ressent d'un chagrin qui alloit se répandre sur tout ce qui m'eût approché.

Je conseillerais cet examen secret à tous ceux qui voudront écrire ; ils en deviendront , à coup sûr , plus honnêtes gens & meilleurs Auteurs.

Que j'aie un plan à former , sans que je m'en apperçoive , je chercherai des situations qui quadreront à mon talent & à mon caractère.

» Ce plan sera-t-il le meilleur ? «

Il me le paroîtra sans doute.

» Mais aux autres ? «

C'est une autre question.

Ecouter les hommes , & s'entretenir souvent avec soi ; voilà les moyens de se former au dialogue.

Avoir une belle imagination ; consulter l'ordre & l'enchaînement des choses ; ne pas redouter les scènes difficiles ni le long travail ; entrer par le centre de son sujet ; bien discerner le moment où l'action doit commencer ; savoir ce qu'il est à propos de laisser en arriere ; connoître les situations qui affectent : voilà le talent d'après lequel on saura former un plan.

Sur-tout s'imposer la loi de ne pas jeter sur le papier une seule idée de détail , que le plan ne soit arrêté.

Comme le plan coûte beaucoup , & qu'il veut être long-tems médité , qu'arrive-t-il à ceux qui se livrent au genre dramatique , & qui ont quelque facilité à peindre des caractères ? Ils ont une vue générale de leur sujet , ils connoissent à peu près les situations , ils ont projeté leurs caractères ; & lorsqu'ils se sont dit : Cette mere sera coquette , ce pere sera dur , cet amant libertin , cette jeune fille sensible & tendre , la fureur de faire les scènes les prend. Ils écrivent ; ils rencontrent des

idées fines, délicates, fortes même ; ils ont des morceaux charmans & tout prêts : mais lorsqu'ils ont beaucoup travaillé , & qu'ils en viennent au plan ( car c'est toujours là qu'il en faut venir ) , ils cherchent à placer ce morceau charmant ; ils ne se résoudront jamais à perdre cette idée délicate, ou forte ; ils feront le contraire de ce qu'il falloit, le plan pour les scènes qu'il falloit faire pour le plan. De-là une conduite & même un dialogue contrainsts, beaucoup de peine & de tems perdus, & une multitude de copeaux qui demeurent sur le chantier. Quel chagrin, sur-tout si l'ouvrage est en vers !

J'ai connu un jeune Poète qui ne manquoit pas de génie , & qui a écrit plus de trois ou quatre mille vers d'une Tragédie qu'il n'a point achevée, & qu'il n'acheverà jamais.

Soit donc que vous composiez en vers, ou que vous écriviez en prose, faites d'abord le plan : après cela vous songerez aux scènes.

Mais comment former le plan ? Il y a dans la *Poétique d'Aristote* une belle idée là-dessus. Elle m'a servi ; elle peut servir à d'autres , & la voici.

Entre une infinité d'hommes qui ont écrit de l'Art poétique, trois sont particulièrement célèbres : Aristote, Horace & Boileau. Aristote est un Philosophe qui marche avec ordre, qui établit des principes généraux, & qui en laisse les conséquences à tirer, & les applications à faire. Horace est un homme de génie qui semble affecter le désordre, & qui parle en Poète à des Poètes. Boileau est un maître qui cherche à donner le précepte & l'exemple à son disciple.

Aristote dit en quelque endroit de sa *Poétique* : Soit que vous travailliez sur un sujet connu, soit que vous en tentiez un nouveau, commencez par esquisser la fable, & vous penserez ensuite aux

épisodes ou circonstances qui doivent l'étendre. Est-ce une tragédie ? dites : une jeune Princesse est conduite sur un autel pour y être immolée ; mais elle disparoît tout-à-coup aux yeux des spectateurs , & elle est transportée dans un pays où la coutume est de sacrifier les étrangers à la déesse qu'on y adore. On la fait prêtresse ; quelques années après , le frere de cette Princesse arrive dans ce pays : il est saisi par les habitans ; & sur le point d'être sacrifié par les mains de sa sœur , il s'écrie : ce n'est donc pas assez que ma sœur ait été sacrifiée , il faut que je le sois aussi ! A ce mot , il est reconnu & sauvé.

Mais pourquoi la Princesse avoit-elle été condamnée à mourir sur un autel ?

Pourquoi immole-t-on les étrangers dans la terre barbare où son frere la rencontre ?

Comment a-t-il été pris ?

Il vient pour obéir à un oracle. Et pourquoi cet oracle ?

Il est reconnu par sa sœur. Mais cette reconnaissance ne se pouvoit-elle faire autrement ?

Toutes ces choses sont hors du sujet. Il faut les suppléer dans la fable.

Le sujet appartient à tous. Mais le Poëte disposera du reste à sa fantaisie ; & celui qui aura rempli sa tâche de la maniere la plus simple & la plus nécessaire , aura le mieux réussi.

L'idée d'Aristote est propre à tous les genres dramatiques , & voici comment j'en ai fait usage pour moi.

Un pere a deux enfans , un fils & une fille. La fille aime secrètement un jeune homme qui demeure dans la maison. Le fils est entêté d'une inconnue qu'il a vue dans son voisinage. Il a tâché de la corrompre ; mais inutilement. Il s'est déguisé

fé & établi à côté d'elle sous un nom & sous des habits empruntés. Il passe là pour un homme du peuple, attaché à quelque profession mécanique. Censé le jour à son travail, il ne voit celle qu'il aime que le soir. Mais le pere attentif à ce qui se passe dans sa maison, apprend que son fils s'absente toute les nuits. Cette conduite qui annonce le dérèglement, l'inquiete : il attend son fils.

C'est là que la piece commence.

Qu'arrive-t-il ensuite ? C'est que cette fille convient à son fils ; & que découvrant en même tems que sa fille aime le jeune homme à qui il la destinoit, il la lui accorde, & qu'il conclut deux mariages contre le gré de son beau-frere, qui avoit d'autres vues.

Mais pourquoi la fille aime-t-elle secrètement ?

Pourquoi le jeune homme qu'elle aime est-il dans la maison ? Qu'y fait-il ? Qui est-il ?

Qui est cette inconnue dont il est épris ? comment est-elle tombée dans l'état de pauvreté où elle est,

D'où est-elle ? Née dans la province, qu'est-ce qui l'a amenée à Paris ? Qu'est-ce qui l'y retient.

Qu'est-ce que le beau-frere ?

D'où vient l'autorité qu'il a dans la maison du pere ?

Pourquoi s'oppose-t-il à des mariages qui conviennent au pere ?

Mais la scene ne pouvant se passer en deux endroits, comment la jeune inconnue entrera-t-elle dans la maison du pere ?

Comment le pere découvre-t-il la passion de sa fille, & du jeune homme qu'il a chez lui ?

Quelle raison a-t-il de dissimuler ses desseins ?

Comment arrive-t-il que la jeune inconnue lui convienne ?

Quels sont les obstacles que le beau-frere apporte à ses vues ?

Comment le double mariage se fait-il malgré ces obstacles ?

Combien de choses qui demeurent indéterminées après que le Poëte a fait son esquisse. Mais voilà l'argument & le fond. C'est de-là qu'il doit tirer la division des actes, le nombre des personnages, leurs caracteres, & le sujet des scenes.

Je vois que cette esquisse me convient, parce que le pere dont je me propose de faire sortir le caractere, sera très-malheureux. Il ne voudra pas un mariage qui convient à son fils ; sa fille lui paroîtra s'éloigner d'un mariage qu'il veut, & la défiance d'une délicatesse réciproque les empêchera l'un & l'autre de s'avouer leurs sentimens.

Le nombre de mes personnages sera décidé.

Je ne suis plus incertain sur leurs caracteres.

Le pere aura le caractere de son état. Il sera bon, vigilant, ferme & tendre. Placé dans la circonstance la plus difficile de sa vie, elle suffira pour déployer toute son ame.

Il faut que son fils soit violent. Plus une passion est déraisonnable, moins il faut qu'elle soit libre.

Sa maîtresse ne sera jamais assez aimable. J'en ai fait un enfant innocent, honnête & sensible.

Le beau-frere, qui est mon machiniste, homme d'une tête étroite & à préjugés, sera dur, foible, méchant, importun, rusé, tracassier, le trouble de la maison, le fléau du pere & des enfans, & l'aversion de tout le monde.

Qu'est-ce que Germeuil ? C'est le fils d'un ami du Pere de Famille, dont les affaires se sont dérangées, & qui a laissé cet enfant sans ressource. Le Pere de Famille l'a pris chez lui après la mort

de son ami , & l'a fait élever comme son fils.

Cecile , persuadée que son pere ne lui accordera jamais cet homme pour époux , le tiendra à une grande distance d'elle , le traitera quelquefois avec dureté , & Germeuil arrêté par cette conduite & par la crainte de manquer au Pere de Famille , son bienfaiteur , se renfermera dans les bornes du respect ; mais les apparences ne seront pas si bien gardées de part & d'autre , que la passion ne perce , tantôt dans les discours , tantôt dans les actions , mais toujours d'une maniere incertaine & légère.

Germeuil fera donc d'une caractere ferme , tranquille , & un peu renfermé.

Et Cecile un composé de hauteur , de vivacité , de réserve & de sensibilité.

L'espece de dissimulation qui contiendra ces amans , trompera aussi le Pere de Famille. Détourné de ses desseins par cette fausse antipathie , il n'osera proposer à sa fille pour époux un homme qui ne laisse appercevoir aucun penchant pour elle , & qu'elle paroît avoir pris en aversion.

Le pere dira : n'est-ce pas assez de tourmenter mon fils , en lui ôtant une femme qu'il aime , sans aller encore persécuter ma fille , en lui proposant pour époux un homme qu'elle n'aime pas ?

La fille dira : n'est-ce pas assez du chagrin que mon pere & mon oncle ressentent de la passion de mon frere , sans l'accroître encore par un aveu qui révolteroit tout le monde ?

Par ce moyen , l'intrigue de la fille & de Germeuil fera sourde , ne nuira point à celle du fils & de sa maîtresse , & ne servira qu'à augmenter l'humeur de l'oncle & le chagrin du pere.

J'aurai réussi au de-là de mes espérances , si je parviens à tellement intéresser ces deux person-

nages à la passion du fils , qu'ils ne puissent s'occuper de la leur. Leur penchant ne partagera plus l'intérêt ; il rendra seulement leurs scènes plus piquantes.

J'ai voulu que le pere fût le personnage principal. L'esquisse restoit la même ; mais tous les épisodes changeoient , si j'avois choisi pour mon héros , ou le fils , ou l'ami , ou l'oncle.

Si le Poète a de l'imagination , & qu'il se repose sur son esquisse , il la fécondera , il en verra sortir une foule d'incidens , & il ne sera plus embarrassé que du choix.

Qu'il se rende difficile sur ce point , lorsque son sujet est sérieux. On ne souffriroit pas aujourd'hui qu'un pere vînt avec une cloche de mulet mettre en fuite un pédant , ni qu'un mari se cachât sous une table pour s'assurer par lui-même des discours qu'on tient à sa femme. Ces moyens sont de la farce.

Si une jeune Princesse est conduite vers un autel , sur lequel on doit l'immoler , on ne voudra pas qu'un aussi grand événement ne soit fondé que sur l'erreur d'un messager qui suit un chemin , tandis que la Princesse & sa mere s'avancent par un autre.

» La fatalité qui nous joue n'attache-t-elle pas  
» des révolutions plus importantes à des causes  
» plus légères ? «

Il est vrai. Mais le Poète ne doit pas l'imiter en cela. Il employera cet incident , s'il est donné par l'histoire ; mais il ne l'inventera pas. Je jugerai ses moyens plus sévèrement que la conduite des Dieux.

Qu'il soit scrupuleux dans le choix des incidens , & sobre dans leur usage ; qu'il les proportionne à l'importance de son sujet , & qu'il établisse entr'eux une liaison presque nécessaire.



» Plus les moyens par lesquels la volonté des  
» Dieux s'accomplira sur les hommes , seront obs-  
» curs & foibles, plus je serai effrayé sur leur fort. «

J'en conviens. Mais il faut que je ne puisse douter que telle a été la volonté, non du Poëte , mais des Dieux.

La tragédie demande de l'importance dans les moyens , la comédie de la finesse.

Un amant jaloux est-il incertain des sentimens de son ami ? Térence laissera sur la scene un Dave , qui écoutera les discours de celui-ci , & qui en fera le récit à son maître. Nos François voudront que leur Poëte en fasse davantage.

Un vieillard sottement vain changera son nom bourgeois d'Arnolphe , en celui de Monsieur de la Souche , & cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue , & en amenera le dénouement d'une manière simple & inattendue : alors ils s'écrieront , à merveilles ! & ils auront raison. Mais si, sans aucune vraisemblance , & cinq ou six fois de suite , on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de son rival & la dupe de sa pupille , allant de Valere à Agnès , & retournant d'Agnès à Valere , ils diront : Ce n'est pas un Drame que cela , c'est un Conte ; & si vous n'avez pas tout l'esprit , toute la gaieté , tout le génie de Moliere , ils vous accuseront d'avoir manqué d'invention , & ils répéteront : C'est un Conte à dormir.

Si vous avez peu d'incidens , vous aurez peu de personnages. N'ayez point de personnages superflus ; & que des fils imperceptibles lient tous vos incidens.

Sur-tout ne tendez point de fils à faux : en m'occupant d'un embarras qui ne viendra point , vous égarerez mon attention.

Tel est , si je ne me trompe , le discours

de Frofine dans l'*Avaro*. Elle s'engage à détourner l'avare du dessein d'épouser Marianne , par le moyen d'une Vicomtesse de Basse-Bretagne, dont elle se promet des merveilles, & le spectateur avec elle. Cependant la piece finit, sans qu'on revoie ni Frofine , ni sa Basse-Bretonne , qu'on attend toujours.

Quel ouvrage qu'un plan contre lequel on n'auroit point d'objection ? Y en a-t-il un ? Plus il sera compliqué, moins il sera vrai. Mais on demande du plan d'une comédie & du plan d'une tragédie , quel est le plus difficile ?

Il y a trois ordres de choses. L'histoire où le fait est donné. La tragédie où le Poète ajoute à l'histoire ce qu'il imagine en pouvoir augmenter l'intérêt. La comédie où le Poète invente tout.

D'où l'on peut conclure que le Poète comique est le Poète par excellence. C'est lui qui fait. Il est dans sa sphere ce que l'Etre tout-puissant est dans la nature. C'est lui qui crée , qui tire du néant ; avec cette différence que nous n'entrevoyons dans la nature qu'un enchaînement d'effets, dont les causes nous sont inconnues , au lieu que la marche du drame n'est jamais obscure ; & que si le Poète nous cache assez de ses ressorts pour nous piquer , il nous en laisse toujours appercevoir assez pour nous satisfaire.

» Mais la comédie étant une imitation de la  
» nature dans toutes ses parties , le Poète n'a-t-il  
» pas un modele auquel il se doit conformer ,  
» même lorsqu'il forme son plan ? «

Sans doute.

» Quel est donc ce modele ? « .

Avant que de répondre , je demanderai qu'est-ce qu'un plan ?

» Un plan , c'est une histoire merveilleuse dis-

» tribuée selon les regles du genre dramatique ;  
» histoire qui est en partie de l'invention du Poète  
» tragique , & toute entiere du Poète comique. «

Fort bien. Quel est donc le fondement de l'art dramatique ?

» L'art historique ? «

Rien n'est plus certain. On a comparé la Poésie à la Peinture , & l'on a bien fait ; mais une comparaison plus utile & plus féconde en vérités ; c'auroit été celle de l'Histoire à la Poésie. On se feroit ainsi formé des notions exactes du vrai , du vraisemblable & du possible ; & l'on eût fixé l'idée nette & précise du merveilleux , terme commun à tous les genres de poésie , & que peu de Poètes sont en état de bien définir.

Tous les événemens historiques ne sont pas propres à faire des tragédies , ni tous les événemens domestiques à fournir des sujets de comédie. Les anciens renfermoient le genre tragique dans les familles d'Alcméon , d'Oedipe , d'Oreste , de Méléagre , de Thyeste , de Téléphe & d'Hercule.

Horace ne veut pas qu'on mette sur la scene un personnage qui arrache un enfant tout vivant des entrailles d'une Lamie. Si on lui montre quelque chose de semblable , il n'en pourra ni croire la possibilité , ni supporter la vue. Mais où est le terme où l'absurdité des événemens cesse , & où la vraisemblance commence ? Comment le Poète sentira-t-il ce qu'il peut oser ?

Il arrive quelquefois à l'ordre naturel des choses d'enchaîner des incidens extraordinaires. C'est le même ordre qui distingue le merveilleux du miraculeux. Les cas rares sont merveilleux. Les cas naturellement impossibles sont miraculeux. L'art dramatique rejette les miracles.

Si la nature ne combinait jamais des événemens d'une manière extraordinaire, tout ce que le Poète imagineroit au delà de la simple & froide uniformité des choses communes, seroit incroyable. Mais il n'en est pas ainsi. Que fait donc le Poète ? Ou il s'empare de ces combinaisons extraordinaires, ou il en imagine de semblables. Mais au lieu que la liaison des événemens nous échappe souvent dans la nature, & que faute de connoître l'ensemble des choses, nous ne voyons qu'une concomitance fatale dans les faits ; le Poète veut lui qu'il regne dans toute la texture de son ouvrage une liaison apparente & sensible ; en sorte qu'il est moins vrai & plus vraisemblable que l'historien.

» Mais puisqu'il suffit de la seule coexistence  
 » des événemens pour fonder le merveilleux dans  
 » l'histoire, pourquoi le Poète ne s'en contente-  
 » roit-il pas « ?

Il s'en contente aussi quelquefois, sur-tout le Poète tragique. Mais la supposition d'incidens simultanés n'est pas aussi permise au Poète comique.

» Et la raison ?

C'est que la portion connue que le Poète tragique emprunte de l'histoire, fait adopter ce qui est d'imagination, comme s'il étoit historique. Les choses qu'il invente reçoivent de la vraisemblance par celles qui lui sont données. Mais rien n'est donné au Poète comique : il lui est donc permis de s'appuyer sur la simultanéité des événemens. D'ailleurs, la fatalité ou la volonté des Dieux qui effraie si fort les hommes de qui la destinée se trouve abandonnée à des êtres supérieurs auxquels ils ne peuvent se soustraire, dont la main les fuit & les atteint au moment où ils sont dans

la sécurité la plus entière , est plus nécessaire à la tragédie. S'il y a quelque chose de touchant , c'est le spectacle d'un homme rendu coupable , & malheureux malgré lui.

Il faut que les hommes fassent dans la comédie le rôle que font les Dieux dans la tragédie. La fatalité & la méchanceté ; voilà dans l'un & l'autre genre les bases de l'intérêt dramatique.

» Qu'est-ce donc que le vernis romanesque » qu'on reproche à quelques-unes de nos pièces ? »

Un ouvrage sera romanesque , si le merveilleux naît de la simultanéité des événemens ; si l'on y voit les Dieux ou les hommes trop méchants , ou trop bons ; si les choses & les caractères y diffèrent trop de ce que l'expérience ou l'histoire nous les montre ; & sur-tout si l'enchaînement des événemens y est trop extraordinaire & trop compliqué.

D'où l'on peut conclure que le roman dont on ne pourra faire un bon drame , ne sera pas mauvais pour cela ; mais qu'il n'y a point de bon drame dont on ne puisse faire un excellent roman. C'est par les règles que ces deux genres de poésie diffèrent.

L'illusion est leur but commun ; mais d'où dépend l'illusion ? Des circonstances. Ce sont les circonstances qui la rendent plus ou moins difficile à produire.

Me permettra-t-on de parler un moment la langue des Géomètres ? On sait ce qu'ils appellent une équation. L'illusion est seule d'un côté. C'est une quantité constante qui est égale à une somme de termes , les uns positifs , les autres négatifs , dont le nombre & la combinaison peuvent varier sans fin ; mais dont la valeur totale est toujours la même. Les termes positifs représentent les cir-

constances communes ; & les négatifs, les circonstances extraordinaires. Il faut qu'elles se rachètent les unes par les autres.

L'illusion n'est pas volontaire. Celui qui diroit , je veux me faire illusion , ressembleroit à celui qui diroit : j'ai une expérience des choses de la vie à laquelle je ne ferai aucune attention.

Quand je dis que l'illusion est une quantité constante, c'est dans un homme qui juge de différentes productions , & non dans des hommes différents. Il n'y a peut-être pas , sur toute la surface de la terre , deux individus qui aient la même mesure de la certitude , & cependant le Poète est condamné à faire illusion également à tous ! Le Poète se joue de la raison & de l'expérience de l'homme instruit , comme une gouvernante se joue de l'imbécillité d'un enfant. Un bon poème est un conte digne d'être fait à des hommes sensés.

Le romancier a le tems & l'espace qui manquent au Poète dramatique : à mérite égal , j'estimerai donc moins un roman qu'une pièce de théâtre. D'ailleurs , il n'y a point de difficulté que le premier ne puisse esquiver. Il dira ; » La vapeur du » sommeil ne coule pas plus doucement dans les » yeux appesantis & dans les membres fatigués » d'un homme abattu , que les paroles flatteuses » de la Déesse ; mais elle sentoît toujours je ne fais » quoi qui repoussoit ses efforts , & qui se jouoit » de ses charmes. . . Mentor immobile dans ses » ges conseils se laissoit presser ; quelquefois même » il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par » ses questions ; mais au moment où elle croyoit » satisfaire sa curiosité , ses espérances s'évanouif- » soient. Ce qu'elle imaginoit tenir lui échappoit » tout-à-coup , & une réponse courte la replon-

» geoit dans les incertitudes. . . » Et voilà le romancier hors d'affaire. Mais quelque difficulté qu'il y eût eu à faire cet entretien, il eût fallu ou que le Poète dramatique renversât son plan, ou qu'il la surmontât. Quelle différence de peindre un effet, ou de le produire !

Les anciens ont eu des tragédies où tout étoit de l'invention du Poète. L'histoire n'offroit pas même les noms des personnages. Et qu'importe, si le Poète n'excede pas la vraie mesure du merveilleux ?

Ce qu'il y a d'historique dans un drame est connu d'assez peu de personnes ; si cependant le poème est bien fait, il intéresse également tout le monde, plus peut-être le spectateur ignorant que le spectateur instruit. Tout est d'une égale vérité pour celui-là, au lieu que les épisodes ne sont que vraisemblables pour celui-ci. Ce sont des mensonges mêlés à des vérités avec tant d'art, qu'il n'éprouve aucune répugnance à les recevoir.

La tragédie domestique auroit la difficulté des deux genres ; l'effet de la tragédie héroïque à produire, & tout le plan à former d'invention, ainsi que dans la comédie.

Je me suis demandé quelquefois si la tragédie domestique se pouvoit écrire en vers ; & sans trop savoir pourquoi, je me suis répondu que non. Cependant la comédie ordinaire s'écrit en vers. Que ne peut-on pas écrire en vers ! Ce genre exigeroit-il un style particulier dont je n'ai pas la notion ? ou la vérité du sujet & la violence de l'intérêt rejetteroient-elles une langue symétrisée ? La condition des personnages feroit-elle trop voisine de la nôtre, pour admettre une harmonie régulière ?

Résumons. Si l'on mettoit en vers l'histoire de  
Charles

Charles XII ; elle n'en feroit pas moins une histoire. Si l'on mettoit la Henriade en prose , elle n'en feroit pas moins un poëme. Mais l'historien a écrit ce qui est arrivé , purement & simplement ; ce qui ne fait pas toujours sortir les caracteres autant qu'ils pourroient ; ce qui n'émeut ni n'intéresse pas autant qu'il est possible d'émouvoir & d'intéresser. Le Poëte eût écrit tout ce qui lui auroit semblé devoir affecter le plus. Il eût imaginé des événemens ; il eût feint des discours ; il eût chargé l'histoire. Le point important pour lui eût été d'être merveilleux , sans cesser d'être vraisemblable : ce qu'il eût obtenu , en se conformant à l'ordre de la nature , lorsqu'elle se plaît à combiner des incidens extraordinaires , & à sauver les incidens extraordinaires par des circonstances communes.

Voilà la fonction du Poëte. Quelle différence entre le versificateur & lui ! Cependant ne croyez pas que je méprise le premier : son talent est rare. Mais si vous faites du versificateur un Apollon , le Poëte sera pour moi un Hercule. Or , supposez une lyre à la main d'Hercule , & vous n'en ferez pas un Apollon. Appuyez un Apollon sur une massue ; jetez sur ses épaules la peau du lion de Némée , & vous n'en ferez pas un Hercule.

D'où l'on voit qu'une tragédie en prose est tout autant un poëme qu'une tragédie en vers ; qu'il en est de même de la comédie & du roman ; mais que le but de la poésie est plus général que celui de l'histoire. On lit dans l'histoire ce qu'un homme du caractère de Henri IV a fait & souffert. Mais combien de circonstances possibles où il eût agi & souffert d'une manière conforme à son caractère , plus merveilleuse , que l'histoire n'offre pas , mais que la poésie imagine.



L'imagination , voilà la qualité sans laquelle on n'est ni un Poète , ni un Philosophe , ni un homme d'esprit , ni un être raisonnable , ni un homme.

» Qu'est-ce donc que l'imagination , me direz-vous ? «

O mon ami , quel piège vous tendez à celui qui s'est proposé de vous entretenir de l'art dramatique ! S'il se met à philosopher , adieu son objet.

L'imagination est la faculté de se rappeler des images. Un homme entièrement privé de cette faculté seroit un Stupide dont toutes les fonctions intellectuelles se réduiroient à produire les sons qu'il auroit appris à combiner dans l'enfance , & à les appliquer machinalement aux circonstances de la vie.

C'est la triste condition du peuple , & quelquefois du Philosophe. Lorsque la rapidité de la conversation entraîne celui-ci , & ne lui laisse pas le tems de descendre des mots aux images , que fait-il autre chose , si ce n'est de se rappeler des sons , & de les produire combinés dans un certain ordre ? O combien l'homme qui pense le plus est encore automate !

Mais quel est le moment où il cesse d'exercer sa mémoire , & où il commence à appliquer son imagination ? C'est celui où de questions en questions , vous le forcez d'imaginer , c'est-à-dire , de passer des sons abstraits & généraux , à des sons moins abstraits & moins généraux , jusqu'à ce qu'il soit arrivé à quelque représentation sensible , le dernier terme & le repos de sa raison. Alors que devient-il ? Peintre ou Poète.

Demandez-lui , par exemple : qu'est-ce que la Justice ? & vous serez convaincu qu'il ne s'entendra lui-même , que quand la connoissance se portant de son ame vers les objets , par le même

chemin qu'elle y est venue, il imaginera deux hommes conduits par la faim vers un arbre chargé de fruits ; l'un monté sur l'arbre & cueillant, & l'autre s'emparant, par la violence, du fruit que le premier a cueilli. Alors il vous fera remarquer les mouvemens qui se manifesteront en eux ; les signes du ressentiment, d'un côté ; les symptomes de la crainte, de l'autre ; celui-là se tenant pour offensé, & l'autre se chargeant lui-même du titre odieux d'offenseur.

Si vous faites la même question à un autre, sa dernière réponse se résoudra en un autre tableau. Autant de têtes, autant de tableaux différens peut-être ; mais tous représenteront deux hommes éprouvant dans un même instant des impressions contraires, produisant des mouvemens opposés, ou poussant des cris inarticulés & sauvages, qui rendus avec le tems dans la langue de l'homme policé, signifient & signifieront éternellement, Justice, Injustice.

C'est par un toucher qui se diversifie dans la nature animée en une infinité de manieres & de degrés, & qui s'appelle dans l'homme, voir, entendre, flairer, goûter & sentir, qu'il reçoit des impressions qui se conservent dans ses organes, qu'il distingue ensuite par des mots, & qu'il se rappelle, ou par ces mots mêmes, ou par des images.

Se rappeler une suite nécessaire d'images telles qu'elles se succèdent dans la nature, c'est raisonner d'après les faits. Se rappeler une suite d'images comme elles se succéderaient nécessairement dans la nature, tel ou tel phénomène étant donné, c'est raisonner d'après une hypothèse, ou feindre ; c'est être Philosophe ou Poète, selon le but qu'on se propose.

Et le Poète qui feint, & le Philosophe qui raisonne.

sonne , sont également & dans le même sens conséquens ou inconséquens ; car être conséquent , ou avoir l'expérience de l'enchaînement nécessaire des phénomènes , c'est la même chose.

En voilà , ce me semble , assez pour montrer l'analogie de la vérité & de la fiction , caractériser le Poète & le Philosophe , & relever le mérite du Poète , sur-tout épique ou dramatique. Il a reçu de la nature , dans un degré supérieur , la qualité qui distingue l'homme de génie de l'homme ordinaire , & celui-ci du stupide ; l'imagination , sans laquelle le discours se réduit à l'habitude mécanique d'appliquer des sons combinés.

Mais le Poète ne peut s'abandonner à toute la fougue de son imagination ; il est des bornes qui lui sont prescrites. Il a le modèle de sa conduite dans les cas rares de l'ordre général des choses. Voilà sa règle.

Plus ces cas seront rares & singuliers , plus il lui faudra d'art , de temps , d'espace , & de circonstances communes pour en compenser le merveilleux , & fonder l'illusion.

Si le fait historique n'est pas assez merveilleux , il le fortifiera par des incidens extraordinaires : s'il l'est trop , il l'affoiblira par des incidens communs.

Ce n'est pas assez , ô Poète comique , d'avoir dit dans votre esquisse : Je veux que ce jeune homme ne soit que foiblement attaché à cette courtisane ; qu'il la quitte , qu'il se marie ; qu'il ne manque pas de goût pour sa femme ; que cette femme soit aimable , & que son époux se promette une vie supportable avec elle ; je veux encore qu'il couche à côté d'elle pendant deux mois sans en approcher , & cependant qu'elle se trouve grosse. Je veux une belle-mère qui soit folle de sa bru.

J'ai besoin d'une courtisane qui ait des sentimens. Je ne puis me passer d'un viol, & je veux qu'il se soit fait dans la rue par un jeune homme ivre. Fort bien ; courage. Entassez , entassez circonstances bizarres sur circonstances bizarres : j'y consens : votre fable sera merveilleuse , sans contredit. Mais n'oubliez pas que vous aurez à racheter tout ce merveilleux par une multitude d'incidens communs qui le sauvent , & qui m'en imposent.

L'Art poétique seroit donc bien avancé , si le traité de la certitude historique étoit fait. Les mêmes principes s'appliqueroient au conte , au roman , à l'opéra , à la farce , à toutes les sortes de poèmes , sans en excepter la fable.

Si un peuple étoit persuadé , comme d'un point fondamental de sa croyance , que les animaux parloient autrefois , la fable auroit chez ce peuple un degré de vraisemblance qu'elle ne peut avoir parmi nous.

Lorsque le Poète aura formé son plan , en donnant à son esquisse l'étendue convenable , & que son drame sera distribué par actes & par scènes , qu'il travaille , qu'il commence par la première scène , & qu'il finisse par la dernière. Il se trompe , s'il croit pouvoir impunément s'abandonner à son caprice , sauter d'un endroit à un autre , & se porter par-tout où son génie l'appellera. Il ne fait pas la peine qu'il se prépare , s'il veut que son ouvrage soit un. Combien d'idées déplacées qu'il arrachera d'un endroit pour les insérer dans un autre ! L'objet de sa scène aura beau être déterminé , il le manquera.

Les scènes ont une influence les unes sur les autres , qu'il ne sentira pas. Ici il sera diffus , là trop court ; tantôt froid , tantôt trop passionné. Le désordre de sa manière de faire se répandra sur

toute sa composition ; & quelque soin qu'il se donne , il en restera toujours des traces.

Avant que de passer d'une scène à celle qui suit , on ne peut trop se remplir de celles qui précédent.

» Voilà une manière de travailler bien sévère. «

Il est vrai.

» Que fera le Poète , si au commencement de son poème , c'est la fin qui l'inspire ? «

Qu'il se repose.

» Mais plein de ce morceau , il l'eût exécuté de génie. «

S'il a du génie , qu'il n'appréhende rien. Les idées qu'il craint de perdre reviendront. Elles reviendront fortifiées d'un cortège d'autres qui naîtront de ce qu'il aura fait , & qui donneront à la scène plus de chaleur , plus de couleur , & plus de liaison avec le tout. Tout ce qu'il pourra dire , il le dira. Et croyez-vous qu'il en soit ainsi , s'il marche par bonds & par sauts ?

Ce n'est pas ainsi que j'ai cru devoir travailler , convaincu que ma manière étoit la plus sûre & la plus aisée.

Le *Pere de Famille* a cinquante-trois scènes. La première a été écrite la première , la dernière a été écrite la dernière ; & sans un enchaînement de circonstances singulières qui m'ont rendu la vie pénible & le travail rebutant , cette occupation n'eût été pour moi qu'un amusement de quelques semaines. Mais comment se métamorphoser en différens caractères , lorsque le chagrin nous attache à nous-mêmes ? Comment s'oublier , lorsque l'ennui nous rappelle à notre existence ? Comment échauffer , éclairer les autres , lorsque la lampe de l'enthousiasme est éteinte , & que la flamme du génie ne luit plus sur le front ?

Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour m'étouffer

en naissant ? Après la persécution du *Fils Naturel* ; croyez-vous , ô mon ami , que je dussé être tenté de m'occuper du *Pere de Famille* ? Le voilà cependant. Vous avez exigé que j'achevasse cet ouvrage , & je n'ai pu vous refuser cette satisfaction. En revanche , permettez-moi de dire un mot de ce *Fils Naturel* , si méchamment persécuté.

Charles Goldoni a écrit en Italien une comédie , ou plutôt une farce en trois actes , qu'il a intitulée : l'*Ami sincere*. C'est un tissu des caracteres de l'*Ami vrai* & de l'*Avare* de Moliere. La cassette & le vol y font ; & la moitié des scenes se passent dans la maison d'un pere avare.

Je laissai-là toute cette portion de l'intrigue ; car je n'ai dans le *Fils Naturel* ni avare , ni pere , ni vol , ni cassette.

Je crus que l'on pouvoit faire quelque chose de supportable de l'autre portion , & je m'en emparai comme d'un bien qui m'eût appartenu. Goldoni n'avoit pas été plus scrupuleux. Il s'étoit emparé de l'*Avare* , sans que personne se fût avisé de le trouver mauvais ; & l'on n'avoit point imaginé parmi nous d'accuser Moliere ou Corneille de plagiat , pour avoir emprunté tacitement l'idée de quelque piece ou d'un auteur Italien , ou du théâtre Espagnol.

Quoi qu'il en soit , de cette portion d'une farce en trois Actes , j'en fis la comédie du *Fils naturel* , en cinq ; & mon dessein n'étant pas de donner cet ouvrage au théâtre , j'y joignis quelques idées que j'avois sur la Poétique , la Musique , la Déclamation & la Pantomime ; & je formai du tout une espece de roman que j'intitulai : le *Fils naturel* , ou *Les épreuves de la vertu* , avec l'histoire véritable de la piece.

Sans la supposition que l'aventure du *Fils na-*

*purel* étoit réelle, que devenoient l'illusion de ce roman, & toutes les observations répandues dans les entretiens, sur la différence qu'il y a entre un fait vrai & un fait imaginé, des personnages réels & des personnages fictifs, des discours tenus & des discours supposés; en un mot, toute la Poétique où la vérité est mise sans cesse en parallèle avec la fiction ?

Mais comparons un peu plus rigoureusement l'*Ami vrai* du Poète Italien avec le *Fils naturel*.

Quelles sont les parties principales d'un drame ? L'intrigue, les caractères & les détails.

La naissance illégitime de Dorval est la base du *Fils naturel*. Sans cette circonstance, la fuite de son pere aux Isles reste sans fondement. Dorval ne peut ignorer qu'il a une sœur; & qu'il vit à côté d'elle. Il n'en deviendra pas amoureux; il ne fera plus le rival de son ami. Il faut que Dorval soit riche; & son pere n'aura plus aucune raison de l'enrichir. Que signifie la crainte qu'il a de s'ouvrir à Constance ? La scène d'André n'a plus lieu; plus de pere qui revienne des Isles, qui soit pris dans la traversée, & qui dénoue. Plus d'intrigue: plus de piece.

Or, y a-t-il dans l'*Ami sincere* aucune de ces choses sans lesquelles le *Fils naturel* ne peut subsister ? Aucune : voilà pour l'intrigue.

Venons aux caractères. Y a-t-il un amant violent tel que Clairville ? Non. Y a-t-il une fille ingénue telle que Rosalie ? Non. Y a-t-il une femme qui ait l'ame & l'élévation des sentimens de Constance ? Non. Y a-t-il un homme du caractère sombre & farouche de Dorval ? Non. Il n'y a donc dans l'*Ami vrai* aucun de mes caractères ? Aucun, sans en excepter André. Passons aux détails.

Dois-je au Poète étranger une seule idée qu'on puisse citer ? Pas une.

Qu'est-ce que sa piece ? Une farce. Est-ce une farce que le *Fils naturel* ? Je ne le crois pas.

Je puis donc avancer :

Que celui qui dit que le genre dans lequel j'ai écrit le *Fils naturel* est le même que le genre dans lequel Goldoni a écrit l'*Ami vrai*, dit un mensonge.

Que celui qui dit que mes caracteres & ceux de Goldoni ont la moindre ressemblance, dit un mensonge.

Que celui qui dit qu'il y a dans les détails un mot important qu'on ait transporté de l'*Ami vrai* dans le *Fils naturel*, dit un mensonge.

Que celui qui dit que la conduite du *Fils naturel* ne differe point de celle de l'*Ami vrai*, dit un mensonge.

Cet Auteur a écrit une soixantaine de pieces. Si quelqu'un se sent porté à ce genre de travail, je l'invite à choisir parmi celles qui restent, & à en composer un ouvrage qui puisse nous plaire.

Je voudrois bien qu'on eût une douzaine de pareils larcins à me reprocher ; & je ne fais si le *Pere de Famille* aura gagné quelque chose à m'appartenir en entier.

Au reste, puisqu'on n'a pas dédaigné de m'adresser les mêmes reproches que certaines gens faisoient autrefois à Térence, je renverrai mes censeurs aux Prologues de ce Poëte ; qu'ils les lisent, pendant que jem'occuperai, dans mes heures de délassement, à écrire quelque piece nouvelle. Comme mes vues sont droites & pures, je me consolerais facilement de leur méchanceté, si je puis réussir encore à attendrir les honnêtes gens.

La nature m'a donné le goût de la simplicité, & je tâche de le perfectionner par la lecture des



anciens : voilà mon secret. Celui qui liroit Homere avec un peu de génie, y découvreroit bien plus sûrement la source où je puise.

O mon ami, que la simplicité est belle ! Que nous avons mal fait de nous en éloigner !

Voulez-vous entendre ce que la douleur inspire à un pere qui vient de perdre son fils ? Ecoutez Priam.

*Eloignez-vous, mes amis ; laissez-moi seul ; votre consolation m'importune . . . J'irai sur les vaisseaux des Grecs : oui, j'irai. Je verrai cet homme terrible ; je le supplierai. Peut-être il aura pitié de mes ans ; il respectera ma vieillesse . . . Il a un pere âgé comme moi . . . Hélas, ce pere l'a mis au monde pour la honte & le désastre de cette ville ! . . . Quels maux ne nous a-t-il pas faits à tous ? Mais à qui en a-t-il fait autant qu'à moi ? Combien ne m'a-t-il pas ravi d'enfans, & dans la fleur de leur jeunesse ! . . . Tous m'étoient chers . . . Je les ai tous pleurés. Mais c'est la perte de ce dernier qui m'est sur-tout cruelle ; j'en porterai la douleur jusqu'aux enfers . . . Eh ! pourquoi n'est-il pas mort entre mes bras ? . . . Nous nous serions rassasiés de pleurs sur lui, moi & la mere malheureuse qui lui donna la vie.*

Voulez-vous favoir quels sont les vrais discours d'une pere suppliant aux genoux du meurtrier de son fils ? Ecoutez le même Priam aux genoux d'Achille.

*Achille, ressouvenez-vous de votre pere ; il est du même âge que moi, & nous gémissons tous les deux sous le poids des années . . . Hélas ! peut-être est-il pressé par des voisins ennemis, sans avoir à côté de lui personne qui puisse éloigner le péril qui le menace . . . Mais s'il a entendu dire que vous vivez ; son cœur s'ouvre à l'espérance & à la joie, & il passe les jours dans l'attente du moment où il reverra son fils . . .*

*Quelle différence de son sort au mien ! . . . J'avois des enfans , & je suis comme si je les avois tous perdus . . . De cinquante que je comptois autour de moi , lorsque les Grecs sont arrivés , il ne m'en restoit qu'un qui pût nous défendre , & il vient de périr par vos mains , sous les murs de cette ville . . . . Rendez moi son corps ; recevez mes présens ; respectez les Dieux ; rappelez-vous votre pere , & ayez pitié de moi . . . Voyez où j'en suis réduit . . . Fut-il un Monarque plus humilié ? Un homme plus à plaindre ? Je suis à vos pieds , & je baise vos mains teintes du sang de mon fils.*

Ainsi parla Priam ; & le fils de Pélée sentit , au souvenir de son pere , la pitié s'émouvoir au fond de son cœur. Il releva le vieillard ; & le repoussant doucement , il l'écarta de lui.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Point d'esprit , mais des choses d'une vérité si grande , qu'on se persuaderoit presque qu'on les auroit trouvées comme Homere. Pour nous , qui connoissons un peu la difficulté & le mérite d'être simple , lisons ces morceaux ; lisons-les bien , & puis prenons tous nos papiers , & les jettons au feu. Le génie se sent , mais il ne s'imite point.

Dans les pieces compliquées , l'intérêt est plus l'effet du plan que des discours ; c'est au contraire plus l'effet des discours que du plan , dans les pieces simples. Mais à qui doit-on rapporter l'intérêt ? Est-ce aux personnages ? Est-ce aux spectateurs ?

Les spectateurs ne sont que des témoins ignorés de la chose.

» Ce sont donc les personnages qu'il faut avoir  
» en vue «.

Je le crois : qu'ils forment le nœud sans s'en appercevoir ; que tout soit impénétrable pour eux ; qu'ils s'avancent au dénouement sans s'en

douter. S'ils sont dans l'agitation, il faudra bien que je suive, & que j'éprouve les mêmes mouvemens.

Je suis si loin de penser avec la plupart de ceux qui ont écrit de l'art dramatique, qu'il faille dérober au spectateur le dénouement, que je ne croirois pas me proposer une tâche fort au dessus de mes forces, si j'entreprendois un drame où le dénouement seroit annoncé dès la première scène, & où je ferois sortir l'intérêt le plus violent de cette circonstance même.

Tout doit être clair pour le spectateur. Confident de chaque personnage, instruit de ce qui s'est passé & de ce qui se passe; il y a cent momens où l'on n'a rien de mieux à faire que de lui déclarer nettement ce qui se passera.

O faiseurs de regles générales, que vous ne connoissez guere l'art, & que vous avez peu de ce génie qui a produit les modeles sur lesquels vous avez établi ces regles qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît !

On trouvera dans mes idées tant de paradoxes qu'on voudra; mais je persisterai à croire que pour une occasion où il est à propos de cacher au spectateur un incident important, avant qu'il ait lieu; il y en a plusieurs où l'intérêt demande le contraire.

Le Poëte me ménage par le secret un instant de surprise; il m'eût exposé par la confidence à une longue inquiétude.

Je ne plaindrai qu'un instant celui qui sera frappé & accablé dans un instant. Mais que deviens-je, si le coup se fait attendre, si je vois l'orage se former sur ma tête, ou sur celle d'un autre, & y demeurer long-tems suspendu ?

Lusignan ignore qu'il va retrouver ses enfans.

le spectateur l'ignore aussi. Zaïre & Nérestan ignorent qu'ils sont frere & sœur ; le spectateur l'ignore aussi. Mais quelque pathétique que soit cette reconnoissance, je suis sûr que l'effet en eût été beaucoup plus grand encore, si le spectateur eût été prévenu. Que ne me serois-je pas dit à moi-même à l'approche de ces quatre personnages ? Avec quelle attention & quel trouble n'aurois-je pas écouté chaque mot qui seroit sorti de leur bouche ? A quelle gêne le Poëte ne m'auroit-il pas mis ? Mes larmes ne coulent qu'au moment de la reconnoissance ; elles auroient coulé long-tems auparavant.

Quelle différence d'intérêt entre cette situation où je ne suis pas du secret, & celle où je fais tout, & où je vois Orosmane, un poignard à la main, attendre Zaïre, & cette infortunée s'avancer vers le coup ? Quels mouvemens le spectateur n'eût-il pas éprouvés, s'il eût été libre au Poëte de tirer de cet instant tout l'effet qu'il pouvoit produire, & si notre scene qui s'oppose aux plus grands effets, lui eût permis de faire entendre dans les ténèbres la voix de Zaïre, & de me la montrer de plus loin ?

Dans *Iphigénie en Tauride*, le spectateur connoît l'état des personnages ; supprimez cette circonstance, & voyez si vous ajouterez, ou si vous ôterez à l'intérêt.

Si j'ignore que Néron écoute l'entretien de Britannicus & de Junie, je n'éprouve plus la terreur.

Lorsque Lusignan & ses enfans se sont reconnus, en deviennent-ils moins intéressans ? Nullement. Qu'est-ce qui soutient & fortifie l'intérêt ? C'est ce que le Sultan ne fait pas, & ce dont le spectateur est instruit.

Que tous les personnages s'ignorent, si vous le

voulez ; mais que le spectateur les connoisse tous.

J'oserois presque assurer qu'un sujet où les réticences sont nécessaires, est un sujet ingrat, & qu'un plan où l'on y a recours, est moins bon que si l'on eût pu s'en passer. On n'en tirera rien de bien énergique ; on s'assujettira à des préparations toujours trop obscures, ou trop claires. Le poëme deviendra un tissu de petites fineses, à l'aide desquelles on ne produira que de petites surprises. Mais tout ce qui concerne les personnages est-il connu ? J'entrevois dans cette supposition la source des mouvemens les plus violens. Le Poëte Grec qui différa jusqu'à la dernière scène la reconnoissance d'Oreste & d'Iphigénie, fut un homme de génie. Oreste est appuyé sur l'autel. Sa sœur a le couteau sacré levé sur son sein. Oreste prêt à périr s'écrie : N'étoit-ce pas assez que la sœur fût immolée ? Falloit-il que le frere le fût aussi ? Voilà le moment que le Poëte m'a fait attendre pendant cinq Actes.

» Dans quelque drame que ce soit, le nœud  
 » est connu ; il se forme en présence du specta-  
 » teur. Souvent le titre seul d'une tragédie en  
 » annonce le dénouement ; c'est un fait donné  
 » par l'histoire ; c'est la mort de César ; c'est le  
 » sacrifice d'Iphigénie : mais il n'en est pas ainsi  
 » dans la comédie «.

Pourquoi donc ? Le Poëte n'est-il pas le maître de me révéler de son sujet ce qu'il juge à propos ? Pour moi, je me ferois beaucoup applaudir, si dans le *Pere de Famille* ( qui n'eût plus été le *Pere de Famille*, mais une piece d'un autre nom ), j'avois pu ramasser toute la persécution du Commandeur sur Sophie. L'intérêt ne se feroit-il pas accru, par la connoissance que cette jeune fille dont il parloit si mal, qu'il poursuivoit si vivement,

qu'il vouloit faire enfermer, étoit sa propre niece? Avec quelle impatience n'auroit-t-on pas attendu l'instant de la reconnoissance, qui ne produit dans ma piece qu'une surprise passagere? C'eût été celui du triomphe d'une infortunée, à laquelle on eût pris le plus grand intérêt, & de la confusion d'un homme dur qu'on n'aimoit pas.

Pourquoi l'arrivée de Pamphile n'est-elle dans l'*Heycire* qu'un incident ordinaire? c'est que le spectateur ignore que sa femme est grosse, qu'elle ne l'est pas de lui, & que le moment de son retour est précisément celui des couches de sa femme.

Pourquoi certains monologues ont-ils de si grands effets? C'est qu'ils m'instruisent des desseins secrets d'un personnage, & que cette confidence me fait à l'instant de crainte, ou d'espérance.

Si l'état des personnages est inconnu, le spectateur ne pourra prendre à l'action plus d'intérêt que les personnages. Mais l'intérêt doublera pour le spectateur, s'il est assez instruit, & qu'il sente que les actions & les discours seroient bien différens, si les personnages se connoissoient. C'est ainsi que vous produirez en moi une attente violente de ce qu'ils deviendront, lorsqu'ils pourront comparer ce qu'ils font avec ce qu'ils ont fait, ou voulu faire.

Que le spectateur soit instruit de tout, & que les personnages s'ignorent, s'il se peut; que satisfait de ce qui est présent, je souhaite vivement ce qui va suivre; qu'un personnage m'en fasse désirer un autre; qu'un incident me hâte vers l'incident qui lui est lié; que les scenes soient rapides; qu'elles ne contiennent que des choses essentielles à l'action, & je serai intéressé.

Au reste , plus je réfléchis sur l'art dramatique , plus j'entre en humeur contre ceux qui en ont écrit ; c'est un tissu de loix particulieres dont on a fait des préceptes généraux. On a vu certains incidens produire de grands effets , & aussitôt on a imposé au Poëte la nécessité des mêmes moyens pour obtenir les mêmes effets ; tandis qu'en y regardant de plus près , ils auroient aperçu de plus grands effets encore à produire par des moyens tout contraires. C'est ainsi que l'art s'est surchargé de regles , & que les Auteurs , en s'y assujettissant servilement , se sont quelquefois donné beaucoup de peine pour faire moins bien.

Si l'on avoit conçu que , quoiqu'un ouvrage dramatique ait été fait pour être représenté , il falloit cependant que l'Auteur & l'Acteur oubliassent le spectateur , & que tout l'intérêt fût relatif aux personnages , on ne liroit pas si souvent dans les Poétiques : si vous faites ceci , ou cela , vous affecterez ainsi ou autrement votre spectateur. On y liroit au contraire : si vous faites ceci ou cela , voici ce qui en résultera parmi vos personnages.

Ceux qui ont écrit de l'art dramatique ressemblent à un homme qui s'occupant des moyens de remplir de trouble toute une famille , au lieu de peser ces moyens par rapport au trouble de la famille , les peseroit relativement à ce qu'en diront les voisins. Eh ! laissez-là les voisins ; tourmentez vos personnages , & soyez sûr que ceux-ci n'éprouveront aucune peine que les autres ne partagent.

D'autres modeles ; l'on eût prescrit d'autres loix , & peut-être on eût dit : Que votre dénouement soit connu , qu'il le soit de bonne-heure , & que le spectateur soit perpétuellement suspendu dans l'attente

l'attente du coup de lumière qui va éclairer tous les personnages sur leurs actions & sur leur état.

Est-il important de rassembler l'intérêt d'un drame vers sa fin ? Ce moyen m'y paroît aussi propre que le moyen contraire. L'ignorance & la perplexité excitent la curiosité du spectateur, & la soutiennent ; mais ce sont les choses connues & toujours attendues qui le troublent & qui l'agitent. Cette ressource est sûre pour tenir la catastrophe toujours présente.

Si , au lieu de se renfermer entre les personnages, & de laisser le spectateur devenir ce qu'il voudra, le Poète sort de l'action, & descend dans le parterre, il gênera son plan ; il imitera les Peintres qui, au lieu de s'attacher à la représentation rigoureuse de la nature, la perdent de vue, pour s'occuper des ressources de l'art, & songent, non pas à me la montrer comme elle est, & comme ils la voyent, mais à en disposer relativement à des moyens techniques & communs.

Tous les points d'un espace ne sont-ils pas diversément éclairés ? ne se séparent-ils pas ? ne fuient-ils pas dans une plaine aride & déserte, comme dans le paysage le plus varié ? Si vous suivez la routine du Peintre, il en fera de votre drame ainsi que de son tableau. Il a quelques beaux endroits ; vous aurez quelques beaux instans. Mais il ne s'agit pas de cela ; il faut que le tableau soit beau dans toute son étendue, & votre drame dans toute sa durée.

Et l'Acteur, que deviendra-t-il, si vous vous êtes occupé du spectateur ? Croyez-vous qu'il ne sentira pas que ce que vous avez placé dans cet endroit & dans celui-ci, n'a pas été imaginé pour lui. Vous avez pensé au spectateur ; il s'y adressera. Vous avez voulu qu'on vous applaudît ; il vou-



dra qu'on l'applaudisse ; & je ne fais plus ce que l'illusion deviendra.

J'ai remarqué que l'Acteur jouoit mal tout ce que le Poëte avoit composé pour le spectateur ; & que si le parterre eût fait son rôle, il eût dit au personnage : » A qui en voulez-vous ? Je n'en » suis pas. Est-ce que je me mêle de vos affaires ? » Rentrez chez vous «. Et que si l'Auteur eût fait le sien, il seroit sorti de la coulisse, & eût répondu au parterre : » Pardon , Messieurs , c'est ma » faute : une autre fois je ferai mieux, & lui aussi «.

Soit donc que vous composiez , soit que vous jouiez , ne pensez non plus au spectateur que s'il n'existoit pas. Imaginez sur le bord du théâtre un grand mur qui vous sépare du parterre. Jouez comme si la toile ne se levoit pas.

» Mais l'Avare qui a perdu sa cassette dit ce-  
» pendant au spectateur : Messieurs, mon voleur  
» n'est-il point parmi vous « ?

Eh laissez-là cet Auteur. L'écart d'un homme de génie ne prouve rien contre le sens commun. Dites-moi seulement s'il est possible que vous vous adressiez un instant au spectateur sans arrêter l'action ; & si le moindre défaut des détails où vous l'aurez considéré , n'est pas de disperser autant de petits repos sur toute la durée de votre drame , & de le ralentir ?

Qu'un Auteur intelligent fasse entrer dans son ouvrage des traits que le spectateur s'applique, j'y consens ; qu'il y rappelle des ridicules en vogue , des vices dominans , des événemens publics ; qu'il instruisse , & qu'il plaise ; mais que ce soit sans y penser. Si l'on remarque son but , il le manque ; il cesse de dialoguer , il prêche.

La première partie d'un plan, disent nos critiques , c'est l'exposition.

Une exposition dans la tragédie où le fait est connu, s'exécute en un mot. Si ma fille met le pied dans l'Aulide, elle est morte. Dans la comédie, si j'osois, je dirois que c'est l'affiche. Dans le *Tartuffe*, où est l'exposition? J'aimerois autant qu'on demandât au Poète d'arranger ses premières scènes, de manière qu'elles continssent l'esquisse même de son drame.

Tout ce que je conçois, c'est qu'il y a un moment où l'action dramatique doit commencer; & que si le Poète a mal choisi ce moment, il sera trop éloigné ou trop voisin de la catastrophe. Trop voisin de la catastrophe, il manquera de matière, & peut-être sera-t-il forcé d'étendre son sujet par une intrigue épisodique. Trop éloigné, son mouvement sera lâche, ses actes longs & chargés d'événemens ou de détails qui n'intéresseront pas.

La clarté veut qu'on dise tout. Le genre veut qu'on soit rapide. Mais comment tout dire & marcher rapidement?

L'incident qu'on aura choisi comme le premier, sera le sujet de la première scène. Il amènera la seconde; la seconde amènera la troisième, & l'acte se remplira. Le point important, c'est que l'action croisse en vitesse, & soit claire: c'est ici le cas de penser au spectateur. D'où l'on voit que l'exposition se fait à mesure que le drame s'accomplit, & que le spectateur ne fait tout & n'a tout vu que quand la toile tombe.

Plus le premier incident laissera de choses en arrière, plus on aura de détails pour les actes suivans. Plus le Poète sera rapide & plein, plus il faudra qu'il soit attentif. Il ne peut se supposer à la place du spectateur que jusqu'à un certain point. Son intrigue lui est si familière, qu'il lui sera

facile de se croire clair quand il sera obscur. C'est à son censeur à l'instruire ; car quelque génie qu'ait un Poète, il lui faut un censeur. Heureux, mon ami, s'il en rencontre un qui soit vrai & qui ait plus de génie que lui. C'est de lui qu'il apprendra que l'oubli le plus léger suffit pour détruire toute illusion ; qu'une petite circonstance omise ou mal présentée décele le mensonge ; qu'un drame est fait pour le peuple, & qu'il ne faut supposer au peuple ni trop d'imbécillité, ni trop de finesse.

. Expliquer tout ce qui le demande, mais rien au delà.

Il y a des choses minutieuses que le spectateur ne se soucie pas d'apprendre, & dont il se rendra raison à lui-même. Un incident n'a-t-il qu'une cause, & cette cause ne se présente-t-elle pas tout-à-coup à l'esprit ? C'est une énigme qu'on laisseroit à deviner. Un incident a-t-il pu naître d'une manière simple & naturelle ? L'expliquer, c'est s'appesantir sur un détail qui n'excite point ma curiosité.

Rien n'est beau, s'il n'est un ; & c'est le premier incident qui décidera de la couleur de l'ouvrage entier.

Si l'on débute par une situation forte, tout le reste sera de la même vigueur, ou languira. Combien de pièces que le début a tuées ! Le Poète a craint de commencer froidement ; & ses situations ont été si fortes, qu'il n'a pu soutenir les premières impressions qu'il m'a faites.

Si le plan de l'ouvrage est bien fait ; si le Poète a bien choisi son premier moment ; s'il est entré par le centre de l'action ; s'il a bien dessiné ses caractères, comment n'auroit-il pas du succès ? Mais c'est aux situations à décider des caractères,

Le plan d'un drame peut être fait & bien fait, sans que le Poète sache rien encore du caractère qu'il attachera à ses personnages. Des hommes de différens caractères sont tous les jours exposés à un même événement. Celui qui sacrifie sa fille peut être ambitieux, foible, ou féroce; celui qui a perdu son argent, riche ou pauvre; celui qui craint pour sa maîtresse, bourgeois ou héros, tendre ou jaloux, Prince ou valet.

Les caractères seront bien pris, si les situations en deviennent plus embarrassantes & plus fâcheuses. Songez que les vingt-quatre heures que vos personnages vont passer sont les plus agitées & les plus cruelles de leur vie. Tenez-les donc dans la plus grande gêne possible. Que vos situations soient fortes; opposez-les aux caractères; opposez encore les intérêts aux intérêts. Que l'un ne puisse tendre à son but, sans croiser les desseins d'un autre, & que tous occupés d'un même événement, chacun le veuille à sa manière.

Le véritable contraste, c'est celui des caractères avec les situations; c'est celui des intérêts avec les intérêts. Si vous rendez Alceste amoureux, que ce soit d'une coquette; Harpagon d'une fille pauvre.

» Mais pourquoi ne pas ajouter à ces deux  
» fortes de contrastes, celui des caractères entre  
» eux? Cette ressource est si commode au Poète ».

Ajoutez, & si commune, que celle de placer sur le devant d'un tableau des objets qui servent de repouffoir, n'est pas plus familière au Peintre.

Je veux que les caractères soient différens; mais je vous avoue que le contraste m'en déplaît. Ecoutez mes raisons; & jugez.

Je remarque d'abord que le contraste est mauvais dans le style. Voulez-vous que des idées

grandes , nobles & simples se réduisent à rien ; faites-les contraster entr'elles , ou dans l'expression.

Voulez-vous qu'une piece de musique soit sans expression & sans génie , jetez-y du contraste , & vous n'aurez qu'une suite alternative de doux & de fort , de grave & d'aigu.

Voulez-vous qu'un tableau soit d'une composition désagréable & forcée , méprisez la sagesse de Raphaël , strapassez , faites contraster vos figures.

L'architecture aime la grandeur & la simplicité. Je ne dirai pas qu'elle rejette le contraste ; elle ne l'admet point.

Dites-moi comment il se fait que le contraste soit une si pauvre chose dans tous les genres d'imitation , excepté dans le dramatique ?

Mais un moyen sûr de gâter un drame , & de le rendre insoutenable à tout homme de goût , ce seroit d'y multiplier les contrastes.

Je ne fais quel jugement on portera du *Pere de Famille* ; mais s'il n'est que mauvais , je l'aurois rendu détestable , en mettant le Commandeur en contraste avec le Pere de Famille , Germeuil avec Cecile , Saint-Albin avec Sophie , & la Femme-de-chambre avec un des valets. Voyez ce qui résulteroit de ces antitheses ; je dis antitheses , car le contraste des caracteres est dans le plan d'un drame , ce que cette figure est dans le discours : elle est heureuse ; mais il en faut user avec sobriété ; & celui qui a le ton élevé , s'en passe toujours.

Une des parties les plus importantes dans l'art dramatique , & une des plus difficiles , n'est-ce pas de cacher l'art ? Or qu'est-ce qui en montre plus que le contraste ? Ne paroît-il pas fait à la main ? N'est-ce pas un moyen usé ? Quelle est la

Pièce comique où il n'ait pas été mis en œuvre ? Et quand on voit arriver sur la Scène un personnage impatient ou bourru, où est le jeune homme, échappé du Collège, & caché dans un coin du parterre, qui ne se dise à lui-même : Le personnage tranquille & doux n'est pas loin.

Mais n'est-ce pas assez du vernis romanesque, malheureusement attaché au genre dramatique, par la nécessité de n'imiter l'ordre général des choses, que dans les cas où il s'est plu à combiner des incidens extraordinaires, sans ajouter encore à ce vernis si opposé à l'illusion, un choix de caractères qui ne se trouvent presque jamais rassemblés ? Quel est l'état commun des sociétés ? Est-ce celui où les caractères sont différens, ou celui où ils sont contrastés ? Pour une circonstance de la vie où le contraste des caractères se montre aussi tranché qu'on le demande au Poète, il y en a cent mille où ils ne sont que différens.

Le contraste des caractères avec les situations & des intérêts entr'eux, est au contraire de tous les instans.

Pourquoi a-t-on imaginé de faire contraster un caractère avec un autre ? c'est, sans doute, afin de rendre l'un des deux plus fortant ; mais on n'obtiendra cet effet qu'autant que ces caractères paroîtront ensemble. De-là, quelle monotonie pour le dialogue ! Quelle gêne pour la conduite ! Comment réussirai-je à enchaîner naturellement les événemens, & à établir entre les scènes la succession convenable, si je suis occupé de la nécessité de rapprocher tel personnage de tel autre ? Combien de fois n'arrivera-t-il pas que le contraste demande une scène, & que la vérité de la fable en demande une autre ?

D'ailleurs, si les deux personnages contrastans

étoient deffinés avec la même force, ils rendroient le sujet du drame équivoque.

Je suppose que le *Misanthrope* n'eût point été affiché, & qu'on l'eût joué sans annonce; que feroit-il arrivé si Philinte eût eu son caractère, comme Alceste a le sien? Le spectateur n'auroit-il pas été dans le cas de demander, du moins à la premiere Scene, où rien ne distingue encore le personnage principal, lequel des deux on jouoit du Philanthrope ou du Misanthrope? Et comment évite-t-on cet inconvénient? On sacrifie l'un des deux caractères; on met dans la bouche du premier tout ce qui est pour lui, & l'on fait du second un sot ou un mal-adroit. Mais le spectateur ne sent-il pas ce défaut, sur-tout lorsque le caractère vicieux est le principal, comme dans l'exemple que je viens de citer?

» La premiere Scene du *Misanthrope* est cependant un chef-d'œuvre «.

Oui; mais qu'un homme de génie s'en empare; qu'il donne à Philinte autant de sang froid, de fermeté, d'éloquence, d'honnêteté, d'amour pour les hommes, d'indulgence pour leurs défauts, de compassion pour leur foiblesse, qu'un ami véritable du genre humain en doit avoir; &, tout-à-coup, sans toucher au discours d'Alceste, vous verrez le sujet de la Piece devenir incertain. Pourquoi ne l'est-il pas? Est-ce qu'Alceste a raison? Est-ce que Philinte a tort? Non, c'est que l'un plaide bien sa cause, & que l'autre défend mal la sienne.

Voulez-vous, mon ami, vous convaincre de toute la force de cette observation? Ouvrez les *Adelphes* de Térence; vous y verrez deux peres contrastés, & tous les deux avec la même force; & défiez le Critique le plus délié de vous dire de

Micion, ou de Déméa, qui est le personnage principal ? S'il ose prononcer avant la dernière scène, il trouvera à son étonnement, que celui qu'il a pris pendant cinq Actes pour un homme sensé, n'est qu'un fou, & que celui qu'il a pris pour un fou, pourroit bien être l'homme sensé.

On diroit, au commencement du cinquième Acte de ce drame, que l'Auteur, embarrassé du contraste qu'il avoit établi, a été contraint d'abandonner son but, & de renverser l'intérêt de sa pièce. Mais qu'est-il arrivé ? C'est qu'on ne fait plus à qui s'intéresser ; & qu'après avoir été pour Micion contre Déméa, on finit sans savoir pour qui l'on est. On desireroit presque un troisième père qui tint le milieu entre ces deux personnages, & qui en fit connoître le vice.

Si l'on croit qu'un drame sans personnages contrastés en sera plus facile, on se trompe. Lorsque le Poète ne pourra faire valoir ses rôles que par leurs différences, avec quelle vigueur ne faudra-t-il pas qu'il les dessine, & les colorie ? S'il ne veut pas être aussi froid qu'un Peintre qui placeroit des objets blancs sur un fond blanc, il aura sans cesse les yeux sur la diversité des états, des âges, des situations & des intérêts ; & loin d'être jamais dans le cas d'affoiblir un caractère pour donner de la force à un autre, son travail sera de les fortifier tous.

Plus un genre sera sérieux, moins il me semblera admettre le contraste. Il est rare dans la tragédie. Si on l'y introduit, ce n'est qu'entre les subalternes. Le héros est seul. Il n'y a point de contraste dans *Britannicus* ; point dans *Andromaque* ; point dans *Cinna* ; point dans *Iphigénie* ; point dans *Zaire* ; point dans le *Tartuffe*.

Le contraste n'est pas nécessaire dans les comé-



dies de caracteres. Il est au moins superflu dans les autres.

Il y a une tragédie de Corneille, c'est, je crois, *Nicomede*, où la générosité est la qualité dominante de tous les personnages : quel mérite ne lui a-t-on pas fait de cette fécondité, & avec combien juste raison ?

Térence contraste peu. Plaute contraste moins encore. Moliere plus souvent. Mais si le contraste fut quelquefois pour Moliere le moyen d'un homme de génie, est-ce une raison pour le prescrire aux autres Poètes ? N'en seroit-ce pas une au contraire pour le leur interdire ?

Mais que devient le dialogue entre des personnages contrastans ? Un tissu de petites idées, d'antitheses ; car il faudra bien que les propos aient entr'eux la même opposition que les caracteres. Or, c'est à vous, mon ami, que j'en appelle & à tout homme de goût. L'entretien simple & naturel de deux hommes qui auront des intérêts, des passions & des âges différens, ne vous plaira-t-il pas davantage ?

Je ne puis supporter le contraste dans l'Epique, à moins qu'il ne soit de sentimens ou d'images. Il me deplaît dans la tragédie. Il est superflu dans le comique sérieux. On peut s'en passer dans la comédie gaie. Je l'abandonnerai donc au farceur. Pour celui-ci, qu'il le multiplie & le force dans sa composition tant qu'il lui plaira : il n'a rien qui vaille à gâter.

Quant à ce contraste de sentimens ou d'images que j'aime dans l'Epique, dans l'Ode & quelques genres de poésie élevée, si l'on me demande ce que c'est, je répondrai : C'est un des caracteres les plus marqués du génie ; c'est l'art de porter dans l'ame des sensations extrêmes & oppo-

fées, de la secouer, pour ainsi dire, en sens contraires, & d'y exciter un treffaillement mêlé de peine & de plaisir, d'amertume & de douceur, de douleur & d'effroi.

Tel est l'effet de cet endroit de l'*Iliade*, où le Poète me montre Jupiter assis sur l'Ida; au pied du mont, les Troyens & les Grecs s'entr'égorgeant dans la nuit qu'il a répandue sur eux, & cependant les regards du Dieu, inattentifs & séreins, tournés sur les campagnes innocentes des Ethiopiens qui vivent de lait. C'est ainsi qu'il m'offre à la fois le spectacle de la misère & du bonheur, de la paix & du trouble, de l'innocence & du crime, de la fatalité de l'homme, & de la grandeur des Dieux. Je ne vois au pied de l'Ida qu'un amas de fourmis.

Le même Poète propose-t-il un prix à des combattans? Il met devant eux des armes, un taureau qui menace de la corne, de belles femmes & du fer.

Lucrece a bien connu ce que pouvoit l'opposition du terrible & du voluptueux, lorsqu'ayant à peindre le transport effréné de l'amour, quand il s'est emparé des sens, il me réveille l'idée d'un lion qui, les flancs traversés d'un trait mortel, s'élance avec fureur sur le chasseur qui l'a blessé, le renverse, cherche à expirer sur lui, & le laisse tout couvert de son propre sang.

L'image de la mort est à côté de celle du plaisir, dans les odes les plus piquantes d'Horace, & dans les chansons les plus belles d'Anacréon.

Et Catulle ignoroit-il la magie de ce contraste, lorsqu'il a dit :

*Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.*

*Rumoresque senum severiorum*

*Omnes unius æstimemus æffis.  
Sotes occidere, & redire possunt;  
Nobis cùm semel occidet brevis lux,  
Nox est perpetua una dormienda.  
Da mihi basia mille.*

Et l'Auteur de l'*Histoire naturelle*, lorsqu'après la peinture d'un jeune animal, tranquille habitant des forêts, qu'un bruit subit & nouveau a rempli d'effroi, opposant le délicat & le sublime, il ajoute: *Mais si le bruit est sans effet, s'il cesse, l'animal reconnoît le silence ordinaire de la Nature; il se calme, il s'arrête, & regagne, à pas égaux, sa paisible retraite.*

Et l'Auteur de l'*Esprit*, lorsque confondant des idées sensuelles à des idées féroces, il s'écrie par la bouche d'un fanatique expirant: *Je meurs; mais j'éprouve une douceur incroyable à mourir! J'entends la voix d'Odin qui m'appelle. Déjà les portes de son palais sont ouvertes. J'en vois sortir des filles à demi nues. Elles sont ceintes d'une écharpe d'azur qui relève la blancheur de leur sein. Elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bière délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Il y a un paysage du Poussin où l'on voit de jeunes Bergeres qui dansent au son du chalumeau; & à l'écart un tombeau avec cette inscription: *Je vivois aussi dans la délicieuse Arcadie.* Le prestige de style dont il s'agit, tient quelquefois à un mot qui détourne ma vue du sujet principal, & qui me montre de côté, comme dans le paysage du Poussin; l'espace, le tems, la vie, la mort, ou quelque autre idée grande & mélancolique, jetée tout au travers des images de la gaieté.

Voilà les seuls contrastes qui me plaisent. Au reste, il y en a de trois sortes entre les carac-

teres. Un contraste de vertu, & un contraste de vice. Si un personnage est avare, un autre peut contraster avec lui ou par l'économie, ou par la prodigalité; & le contraste de vice ou de vertu peut être réel ou feint. Je ne connois aucun exemple de ce dernier : il est vrai que je connois peu le théâtre. Il me semble que dans la comédie gaie, il feroit un effet assez agréable; mais une fois seulement. Ce caractère sera usé dès la première pièce. J'aimerois bien à voir un homme qui ne fût pas, mais qui affectât d'être d'un caractère opposé à un autre. Ce caractère seroit original; pour neuf, je n'en fais rien.

Concluons qu'il n'y a qu'une raison pour contraster les caractères, & qu'il y en a plusieurs pour les montrer différens.

Mais qu'on lise les Poétiques, on n'y trouvera pas un mot de ces contrastes. Il me paroît donc qu'il en est de cette loi comme de beaucoup d'autres, qu'elle a été faite d'après quelque production de génie, où l'on aura remarqué un grand effet du contraste, & qu'on aura dit : le contraste fait bien ici, donc on ne peut bien faire sans contraste. Voilà la logique de la plupart de ceux qui ont osé donner des bornes à un art dans lequel ils ne se sont jamais exercés. C'est aussi celle des Critiques sans expérience qui nous jugent d'après ces autorités.

Je ne fais, mon ami, si l'étude de la Philosophie ne me rappellera pas à elle, & si le *Pere de Famille* est, ou n'est pas mon dernier drame; mais je suis sûr de n'introduire le contraste des caractères dans aucun.

Lorsque l'esquisse est faite & remplie, & que les caractères sont arrêtés, on passe à la division de l'action.

Les Actes sont les parties du drame. Les Scenes sont les parties de l'Acte.

L'Acte est une portion de l'action totale d'un drame. Il en renferme un ou plusieurs incidens.

Après avoir donné l'avantage aux pieces simples sur les pieces composées, il seroit bien singulier que je préférasse un Acte rempli d'incidens, à un Acte qui n'en auroit qu'un.

On a voulu que les principaux personnages se montrassent, ou fussent nommés dans le premier Acte; je ne fais trop pourquoi. Il y a telle action dramatique où il ne faudroit faire ni l'un ni l'autre.

On a voulu qu'un même personnage ne rentrât pas sur la Scene plusieurs fois dans un même Acte: & pourquoi l'a-t-on voulu? Si ce qu'il vient dire, il ne l'a pu quand il étoit sur la Scene; si ce qui le ramene s'est passé pendant son absence; si il a laissé sur la Scene celui qu'il y cherche; si celui-ci y est en effet; ou si n'y étant pas, il ne le fait pas ailleurs; si le moment le demande; si son retour ajoute à l'intérêt; en un mot, s'il reparoit dans l'action, comme il nous arrive tous les jours dans la société; alors qu'il revienne, je suis tout prêt à le recevoir, & à l'écouter. Le critique citera ses Auteurs tant qu'il voudra: le spectateur fera de mon avis.

On exige que les Actes soient à peu près de la même longueur: il seroit bien plus censé de demander que la durée en fût proportionnée à l'étendue de l'action qu'ils embrassent.

Un Acte sera toujours trop long, s'il est vuide d'action & chargé de discours; & il sera toujours assez court, si les discours & les incidens dérobent au spectateur sa durée. Ne diroit-on pas qu'on écoute un drame, la montre à la main? Il s'agit de sentir, & toi tu comptes les pages & les lignes.

Le premier Acte de l'*Eunuque* n'a que deux Scenes & un petit monologue, & le dernier Acte en a dix. Ils sont l'un & l'autre également courts, parce que le spectateur n'a langui ni dans l'un ni dans l'autre.

Le premier Acte d'un drame en est peut-être la portion la plus difficile. Il faut qu'il entame, qu'il marche, quelquefois qu'il expose, & toujours qu'il lie.

Si ce qu'on appelle une exposition n'est pas amené par un incident important, ou s'il n'en est pas suivi, l'Acte sera froid. Voyez la différence du premier Acte de l'*Andrienne*, ou de l'*Eunuque*, & du premier Acte de l'*Heycire*.

On appelle Entr'acte la durée qui sépare un Acte du suivant. Cette durée est variable; mais puisque l'action ne s'arrête point, il faut que lorsque le mouvement cesse sur la Scene, il continue derrière. Point de repos, point de suspension. Si les personnages reparoissoient, & que l'action ne fût pas plus avancée que quand ils ont disparu, ils se feroient tous reposés, ou ils auroient été distraits par des occupations étrangères; deux suppositions contraires, sinon à la vérité, du moins à l'intérêt.

Le Poëte aura rempli sa tâche, s'il m'a laissé dans l'attente de quelque grand événement, & si l'action qui doit remplir son entr'acte, excite ma curiosité, & fortifie l'impression que j'ai préconçue; car il ne s'agit pas d'élever dans mon ame différens mouvemens, mais d'y conserver celui qui y regne, & de l'accroître sans cesse. C'est un dard qu'il faut enfoncer depuis la pointe jusqu'à son autre extrémité: effet qu'on n'obtiendra point d'une piece compliquée, à moins que tous les incidens rapportés à un seul personnage ne fondent

sur lui, ne l'atterrent, & ne l'écrasent. Alors ce personnage est vraiment dans la situation dramatique. Il est gémissant & passif : c'est lui qui parle, & ce sont les autres qui agissent.

Il se passe toujours dans l'entr'acte, & souvent il survient dans le courant de la pièce des incidens que le Poëte dérobe aux spectateurs, & qui supposent dans l'intérieur de la maison des entretiens entre ses personnages. Je ne demanderai pas qu'il s'occupe de ces Scènes, & qu'il les rende avec le même soin que si je devois les entendre. Mais s'il en faisoit une esquisse, elle acheveroit de le remplir de son sujet & de ses caractères; & communiquée à l'Acteur, elle le soutiendrait dans l'esprit de son rôle & dans la chaleur de son action; c'est un surcroît de travail que je me suis quelquefois donné.

Ainsi lorsque le Commandeur pervers va trouver Germeuil pour le perdre, en l'embarquant dans le projet d'enfermer Sophie, il me semble que je le vois arriver d'une démarche composée, avec un visage hypocrite & radouci, & que je lui entends dire d'un ton insinuant & patelin :

LE COMMANDEUR.

*Germeuil, je te cherchois.*

GERMEUIL.

*Moi, Monsieur le Commandeur ?*

LE COMMANDEUR.

*Toi-même.*

GERMEUIL.

*Cela vous arrive peu.*

LE COMMANDEUR.

*Il est vrai ; mais un homme tel que Germeuil, se fait rechercher tôt ou tard. J'ai réfléchi sur ton caractère ;*

*zere; je me suis rappelé tous les services que tu as rendus à la famille; & comme je m'interroge quelquefois quand je suis seul, je me suis demandé à quoi tenoit cette espece d'aversion qui duroit entre nous, & qui éloignoit deux honnêtes gens l'un de l'autre? J'ai découvert que j'avois tort, & je suis venu sur le champ te prier d'oublier le passé: oui, te prier, & te demander si tu veux que nous soyons amis?*

GERMEUIL.

*Si je le veux, Monsieur? En pouvez-vous douter?*

LE COMMANDEUR.

*Germueil, quand je hais, je hais bien.*

GERMEUIL.

*Je le sais.*

LE COMMANDEUR.

*Quand j'aime aussi, c'est de même, & tu vas en juger.*

*Ici, le Commandeur laisse appercevoir à Germueil que les vues qu'il peut avoir sur sa niece, ne lui sont pas cachées: il les approuve, & s'offre à le servir... Tu recherches ma niece; tu n'en deviendras pas, je te connois. Mais pour te rendre de bons offices auprès d'elle, auprès de son pere, je n'ai que faire de ton aveu, & tu me trouveras quand il en sera tems.*

*Germueil connoît trop bien le Commandeur pour se tromper à ses offres. Il ne doute point que ce préambule obligeant n'annonce quelque scélératesse, & il dit au Commandeur.*

GERMEUIL.

*Ensuite, Monsieur le Commandeur, de quoi s'agit-il?*

LE COMMANDEUR.

*D'abord, de me croire vrai, comme je le suis.*

GERMEUIL.

*Cela se peut.*



LE COMMANDEUR.

*Et de me montrer que tu n'es pas indifférent à mon retour & à ma bienveillance.*

GERMEUIL

*J'y suis disposé.*

Alors le Commandeur, après un peu de silence, jette négligemment, & comme par forme de conversation . . . *Tu as vu mon neveu ?*

GERMEUIL.

*Il sort d'ici.*

LE COMMANDEUR.

*Tu ne sais pas ce que l'on dit.*

GERMEUIL.

*Et que dit-on ?*

LE COMMANDEUR.

*Que c'est toi qui l'entretiens dans sa folie ; mais il n'en est rien.*

GERMEUIL.

*Rien, Monsieur.*

LE COMMANDEUR.

*Et tu ne prends aucun intérêt à cette petite fille ?*

GERMEUIL.

*Aucun.*

LE COMMANDEUR.

*D'honneur ?*

GERMEUIL.

*Je vous l'ai dit.*

LE COMMANDEUR.

*Et si je te proposois de te joindre à moi pour terminer en un moment tout le trouble de la famille, tu le ferois ?*

GERMEUIL.

*Assurément.*

LE COMMANDEUR.

*Et je pourrois m'ouvrir à toi ?*

GERMEUIL.

*Si vous le jugez à propos.*

LE COMMANDEUR.

*Et tu me garderois le secret ?*

*Si vous l'exigez.*

LE COMMANDEUR

*Germeuil . . . & qui empêcheroit ? . . . tu ne devines pas ?*

GERMEUIL.

*Est-ce qu'on vous devine ?*

Le Commandeur lui révèle son projet. Germeuil voit tout d'un coup le danger de cette confiance ; il en est troublé. Il cherche , mais inutilement , à ramener le Commandeur. Il se récrie sur l'inhumanité qu'il y a persécuter une innocente . . . Où est la commisération ? la justice ? . . . La commisération ? Il s'agit bien de cela ; & la justice est à séquestrer des créatures qui ne sont dans le monde que pour égayer les enfans , & désoler leurs parens . . . Et votre neveu ? . . . Il en aura d'abord quelque chagrin ; mais une autre fantaisie effacera celle-là. Dans deux jours il n'y paroîtra plus , & nous lui aurons rendu un service important . . . Et ces ordres qui disposent des citoyens , croyez-vous qu'on les obtienne ainsi ? . . . J'attends le mien , & dans une heure ou deux nous pourrons manœuvrer . . . Monsieur le Commandeur , à quoi m'engagez-vous ? . . . Il accède ; je le tiens. A faire ta cour à mon frere , & à m'attacher à toi pour jamais . . . . . St. Albin . . . Eh bien , St. Albin , St. Albin ; c'est ton ami , mais ce n'est pas toi. Germeuil , sois , sois d'abord ; & les autres après , si l'on peut . . . Monsieur . . . Adieu ; je vais savoir si ma lettre de cachet est venue , & te rejoindre sur le champ . . . Un mot encore , s'il vous plaît . . . Tout est entendu. Tout est dit. Ma fortune & ma niece.

Le Commandeur, rempli d'une joie qu'il a peine à dissimuler , s'éloigne vite ; il croit Germeuil embarqué & perdu sans ressource ; il craint de lui

donner le tems du remords. Germeuil le rappelle ; mais il va toujours , & ne se retourne que pour lui dire du fond de la falle : *Et ma fortune & ma niece.*

Je me trompe fort , ou l'utilité de ces scènes ébauchées dédommageroit un Auteur de la peine légère qu'il auroit prise à les faire.

Si un Poète a bien médité son sujet & bien divisé son action , il n'y aura aucun de ses Actes auquel il ne puisse donner un titre : & de même que dans le poème épique on dit , la descente aux Enfers , les Jeux funebres , le dénombrement de l'armée , l'apparition de l'ombre ; on diroit dans le dramatique , l'acte des soupçons , l'acte des fureurs , celui de la reconnoissance , ou du sacrifice. Je suis étonné que les anciens ne s'en soient pas avisés : cela est tout-à-fait dans leur goût. S'ils eussent intitulé leurs Actes , ils auroient rendu service aux modernes , qui n'auroient pas manqué de les imiter ; & le caractère de l'Acte fixé , le Poète auroit été forcé de le remplir.

Lorsque le Poète aura donné à ses personnages les caractères les plus convenables , c'est-à-dire , les plus opposés aux situations ; s'il a un peu d'imagination , je ne pense pas qu'il puisse s'empêcher de s'en former des images. C'est ce qui nous arrive tous les jours à l'égard des personnes dont nous avons beaucoup entendu parler. Je ne fais s'il y a quelque analogie entre les physionomies & les actions ; mais je fais que les passions , les discours , & les actions ne nous sont pas plutôt connus , qu'au même instant nous imaginons un visage auquel nous les rapportons ; & s'il arrive que nous rencontrions l'homme , & qu'il ne ressemble pas à l'image que nous nous en sommes formée , nous lui dirions volontiers que nous ne

le reconnoissons pas, quoique nous ne l'ayons jamais vu. Tout Peintre, tout Poète dramatique sera physionomiste.

Ces images formées d'après les caractères, influeront aussi sur les discours & sur le mouvement de la scène, sur-tout si le Poète les évoque, les voit, les arrête devant lui, & en remarque les changemens.

Pour moi, je ne conçois pas comment le Poète peut commencer une scène, s'il n'imagine pas l'action & le mouvement du personnage qu'il introduit; si sa démarche & son masque ne lui sont pas présens. C'est ce simulacre qui inspire le premier mot; & le premier mot donne le reste.

Si le Poète est secouru par ces physionomies idéales, lorsqu'il débute; quel parti ne tirera-t-il pas des impressions subites & momentanées qui les font varier dans le cours du drame, & même dans le cours d'une scène?... Tu pâlis... Tu trembles... Tu me trompes... Dans le monde, parle-t-on à quelqu'un? On le regarde, on cherche à démêler dans ses yeux, dans ses mouvemens, dans ses traits, dans sa voix, ce qui se passe au fond de son cœur. Rarement au théâtre. Pourquoi? C'est que nous sommes encore loin de la vérité.

Un personnage sera nécessairement chaud & pathétique, s'il part de la situation même de ceux qu'il trouve sur la Scène.

Attachez une physionomie à vos personnages; mais que ce ne soit pas celle des acteurs. C'est à l'acteur à convenir au rôle, & non pas au rôle à convenir à l'Acteur. Qu'on ne dise jamais de vous, qu'au lieu de chercher vos caractères dans les situations, vous avez ajusté vos situations au caractère & au talent du Comédien.

N'êtes-vous pas étonné, mon ami, que les anciens soient quelquefois tombés dans cette petiteffe ? Alors on couronnoit le Poëte & le Comédien. Et lorsqu'il y avoit un Acteur aimé du public, le Poëte complaisant inféroit dans son drame un épisode qui communément le gâtoit, mais qui amenoit sur la Scene l'Acteur chéri.

J'appelle Scenes composées celles où plusieurs personnages sont occupés d'une chose, tandis que d'autres personnages sont à une chose différente ou à la même chose, mais à part.

Dans une Scene simple, le dialogue se succede sans interruption. Les Scenes composées sont ou parlées, ou pantomimes & parlées, ou toutes pantomimes.

Lorsqu'elles sont pantomimes & parlées, le discours se place dans les intervalles de la pantomime, & tout se passe sans confusion. Mais il faut de l'art pour ménager ses jours.

C'est ce que j'ai essayé dans la premiere Scene du second Acte du *Pere de Famille*; c'est ce que j'aurois pu tenter à la troisieme Scene du même Acte. Madame Hébert, personnage pantomime & muet, auroit pu jetter, par intervalles, quelques mots qui n'auroient pas nui à l'effet : mais il falloit trouver ces mots. Il en eût été de même de la Scene du quatrieme Acte, où Saint-Albin revoit sa maîtresse en présence de Germeuil & de Cécile. Là un plus habile eût exécuté deux Scenes simultanées; l'une sur le devant, entre Saint-Albin & Sophie; l'autre sur le fond, entre Cécile & Germeuil, peut-être en ce moment plus difficiles à peindre que les premiers : mais des Acteurs intelligens sauront bien créer cette Scene.

Combien je vois encore des tableaux à expo-

fer, si j'osois, ou plutôt si je réunissois le talent de faire à celui d'imaginer !

Il est difficile au Poëte d'écrire en même tems ces Scenes simultanées : mais comme elles ont des objets distincts, il s'occupera d'abord de la principale. J'appelle la principale, celle qui, pantomime ou parlée, doit sur-tout fixer l'attention du spectateur.

J'ai tâché de séparer tellement les deux Scenes simultanées de Cécile & du Pere de Famille qui commencent le second Acte, qu'on pourroit les imprimer à deux colonnes, où l'on verroit la pantomime de l'une correspondre au discours de l'autre, & le discours de celle-ci correspondre alternativement à la pantomime de celle-là. Ce partage seroit commode pour celui qui lit, & qui n'est pas fait au mélange du discours & du mouvement.

Il est une sorte de Scenes épisodiques dont nos Poëtes nous offrent peu d'exemples, & qui me paroissent bien naturelles. Ce sont des personnages comme il y en a tant dans le monde & dans les familles, qui se fourrent par-tout sans être appelés, & qui, soit bonne ou mauvaise volonté, intérêt, curiosité, ou quelque autre motif pareil, se mêlent de nos affaires, & les terminent ou les brouillent malgré nous. Ces Scenes, bien ménagées, ne suspendroient point l'intérêt ; loin de couper l'action, elles pourroient l'accélérer. On donnera à ces intervenans le caractère qu'on voudra : rien n'empêche même qu'on ne les fasse contraster. Ils demeurent trop peu pour fatiguer. Ils releveront alors le caractère auquel on les opposera. Telle est Madame Pernelle dans le *Tartuffe*, & Antiphon dans l'*Eunuque*. Antiphon court après Chérée, qui s'étoit chargé d'arranger un souper : il le

rencontre avec son habit d'Eunuque , au sortir de chez la courtisane , appelant un ami dans le sein de qui il puisse répandre toute la joie scélérate dont son ame est remplie. Antiphon est amené là fort naturellement , & fort à-propos. Passé cette Scene , on ne le revoit plus.

La ressource de ces personnages nous est d'autant plus nécessaire , que privés des chœurs qui représentoient le peuple dans les drames anciens , nos pieces , renfermées dans l'intérieur de nos habitations , manquent , pour ainsi dire , d'un fond sur lequel les figures soient projetées.

Il y a dans le drame , ainsi que dans le monde , un ton propre à chaque caractère. La bassesse de l'ame , la méchanceté tracassière , & la bonhomie , ont , pour l'ordinaire , le ton bourgeois & commun.

Il y a de la différence entre la plaisanterie de théâtre & la plaisanterie de société. Celle-ci seroit trop foible sur la Scene , & n'y feroit aucun effet. L'autre seroit trop dure dans le monde , & elle offenseroit. Le Cynisme si odieux , si incommode dans la société , est excellent sur la Scene.

Autre chose est la vérité en Poésie , autre chose en Philosophie. Pour être vrai , le Philosophe doit conformer son discours à la nature des objets ; le Poète à la nature de ses caractères.

Peindre d'après la passion & l'intérêt , voilà son talent.

De-là , à chaque instant la nécessité de fouler aux pieds les choses les plus saintes , & de préconiser des actions atroces.

Il n'y a rien de sacré pour le Poète , pas même la vertu , qu'il couvrira de ridicule , si la personne & le moment l'exigent. Il n'est ni impie , lorsqu'il tourne ses regards indignés vers le ciel , & qu'il

interpelle les Dieux dans sa fureur ; ni religieux , lorsqu'il se prosterne au pied de leurs autels , & qu'il leur adresse une humble prière.

Il a introduit un méchant ? Mais ce méchant vous est odieux ; ses grandes qualités , s'il en a , ne vous ont point ébloui sur ses vices ; vous ne l'avez point entendu , sans en frémir d'horreur , & vous êtes sorti consterné sur son sort.

Pourquoi chercher l'auteur dans ses personnages ? Qu'a de commun Racine avec *Athalie* , Molière avec le *Tartuffe* ? Ce sont des hommes de génie qui ont su fouiller au fond de nos entrailles , & en arracher le trait qui nous frappe. Jugeons les poèmes , & laissons-là les personnes.

Nous ne confondrons , ni vous ni moi , l'homme qui vit , pense , agit , & se meut au milieu des autres ; & l'homme enthousiaste qui prend la plume , l'archet , le pinceau , ou qui monte sur ses treteaux. Hors de lui , il est tout ce qu'il plaît à l'art qui le domine. Mais l'instant de l'inspiration passé , il rentre & redevient ce qu'il étoit ; quelquefois un homme commun. Car telle est la différence de l'esprit & du génie , que l'un est presque toujours présent , & que souvent l'autre s'absente.

Il ne faut pas considérer une Scene comme un dialogue. Un homme d'esprit se tirera d'un dialogue isolé. La Scene est toujours l'ouvrage du génie. Chaque Scene a son mouvement & sa durée. On ne trouve point le mouvement vrai , sans un effort d'imagination. On ne mesure pas exactement la durée , sans l'expérience & le goût.

Cet art du dialogue dramatique , si difficile , personne peut-être ne l'a possédé au même degré que Corneille. Ses personnages se pressent sans ménagement ; ils parent & portent en même tems : c'est une lutte. La réponse ne s'accroche pas au



dernier mot de l'interlocuteur ; elle touche à la chose & au fond. Arrêtez-vous où vous voudrez ; c'est toujours celui qui parle qui vous paroît avoir raison.

Lorsque livré tout entier à l'étude des lettres, je lisois Corneille, souvent je fermois le livre au milieu d'une Scene, & je cherchois la réponse : il est assez inutile de dire que mes efforts ne servoient communément qu'à m'effrayer sur la logique, & sur la force de tête de ce Poète. J'en pourrois citer mille exemples ; mais en voici un entr'autres, que je me rappelle : il est de sa tragédie de *Cinna*. Emilie a déterminé Cinna à ôter la vie à Auguste. Cinna s'y est engagé ; il y va. Mais il se percera le sein du même poignard dont il l'aura vengée. Emilie reste avec sa confidente. Dans son trouble, elle s'écrie : *Cours après lui, Fulvie. . . Que lui dirai-je ? . . . Dis lui. . . qu'il dégage sa foi, & qu'il choisisse après, de la mort ou de moi. . .* C'est ainsi qu'il conserve le caractère, & qu'il satisfait, en un mot, à la dignité d'une ame romaine, à la vengeance, à l'ambition, à l'amour. Toute la Scene de Cinna, de Maxime, & d'Auguste, est incompréhensible.

Cependant ceux qui se piquent d'un goût délicat, prétendent que cette maniere de dialoguer est roide ; qu'elle présente par-tout un air d'argumentation ; qu'elle étonne plus qu'elle n'émeut. Ils aiment mieux une Scene où l'on s'entretient moins rigoureusement, & où l'on met plus de sentiment & moins de dialectique. On pense bien que ces gens-là sont fous de Racine : & j'avoue que je le suis aussi.

Je ne connois rien de si difficile qu'un dialogue où les choses dites & répondues ne sont liées que par des sensations si délicates, des idées si fugiti-

ves, des mouvemens d'ame si rapides, des vues si légères, qu'elles en paroissent découfues, surtout à ceux qui ne font pas nés pour éprouver les mêmes choses dans les mêmes circonstances... *Ils ne se verront plus. Ils s'aimeront toujours... Vous y ferez ma fille.*

Et le discours de Clémentine troublée : *Ma mere étoit une bonne mere ; mais elle s'en est allée, ou je m'en suis allée. Je ne fçais lequel.*

Et les adieux de Barnevel & de fon ami.

B A R N E V E L.

*Tu ne fais pas quelle étoit ma fureur pour elle !.. Jusqu'ou la passion avoit éteint en moi le sentiment de la bonté !.. Ecoute... Si elle m'avoit demandé de t'assaffiner, toi... Je ne fais si je ne l'eusse pas fait.*

L' A M I.

*Mon ami, ne t'exagere point ta foiblesse.*

B A R N E V E L.

*Oui, je n'en doute point.... Je t'aurois assaffiné.*

L' A M I.

*Nous ne nous sommes pas encore embrassés. Viens.*

*Nous ne nous sommes pas encore embrassés : quelle réponse à je t'aurois assaffiné !*

*Si j'avois un fils qui ne sentît point ici de liaison, j'aimerois mieux qu'il ne fût pas né. Oui, j'aurois plus d'averfion pour lui que pour Barnevel, assaffin de fon oncle.*

Et toute la Scene du délire de Phédre.

Et tout l'épifode de Clémentine.

Entre les passions, celles qu'on fimuleroit le plus facilement, font auffi les plus faciles à peindre. La grandeur d'ame est de ce nombre ; elle comporte par-tout je ne fçais quoi de faux & d'outré. En guindant fon ame à la hauteur de celle

de Caton , on trouve un mot sublime. Mais le Poète qui a fait dire à Phédre :

*Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ! . .*

*Quand pourrai-je , au travers d'une noble poussière ,*

*Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?*

Ce Poète même n'a pu se promettre ce morceau qu'après l'avoir trouvé ; & je m'estime plus d'en sentir le mérite , que de quelque chose que je puisse écrire de ma vie.

Je conçois comment, à force de travail, on réussit à faire une Scene de Corneille , sans être né Corneille : je n'ai jamais conçu comment on réussissoit à faire une Scene de Racine , sans être né Racine.

Moliere est souvent inimitable. Il a des Scenes monosyllabiques entre quatre à cinq interlocuteurs , où chacun ne dit que son mot ; mais ce mot est dans le caractère & le peint. Il est des endroits dans les *Femmes savantes* , qui font tomber la plume des mains. Si l'on a quelque talent, il s'éclipse ; on reste des jours entiers sans rien faire ; on se déplaît à soi-même : le courage ne revient qu'à mesure qu'on perd la mémoire de ce qu'on a lu , & que l'impression qu'on en a ressentie se dissipe.

Lorsque cet homme étonnant ne se soucie pas d'employer tout son génie , alors même il le sent. Elmire se jetteroit à la tête de Tartuffe , & Tartuffe auroit l'air d'un sot qui donne dans un piège grossier : mais voyez comment il se sauve de-là. Elmire a entendu sans indignation la déclaration de Tartuffe. Elle a imposé silence à son fils. Elle remarque elle-même qu'un homme passionné est facile à séduire. Et c'est ainsi que le Poète trompe le spectateur , & esquive une Scene qui eût exigé,

Sans ces précautions plus d'art encore, ce me semble, qu'il n'en a mis dans la sienne. Mais si Dorine, dans la même piece, a plus d'esprit, de sens, de finesse dans les idées, & même de noblesse dans l'expression, qu'aucun de ses maîtres; si elle dit :

*Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,  
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs;  
Et sous le faux éclat de quelque ressemblance,  
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence;  
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés  
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.*

Je ne croirai jamais que ce soit une Suivante qui parle.

Térence est unique, sur-tout dans ses récits. C'est une onde pure & transparente, qui coule toujours également, & qui ne prend de vitesse & de murmure que ce qu'elle en reçoit de la pente & du terrain. Point d'esprit, nul étalage de sentiment, aucune sentence qui ait l'air épigrammatique, jamais de ces définitions qui ne feroient placées que dans Nicole ou la Rochefoucauld. Lorsqu'il généralise une maxime, c'est d'une manière simple & populaire; vous croiriez que c'est un proverbe reçu qu'il a cité: rien qui ne tienne au sujet. Aujourd'hui que nous sommes devenus dissertateurs, combien de Scenes de Térence que nous appellerions vuides?

J'ai lu & relu ce Poëte avec attention; jamais de Scene superflue, ni rien de superflu dans les Scenes. Je ne connois que la première du second Acte de l'*Eunuque* qu'on pourroit peut-être attaquer. Le Capitaine Thrason a fait présent à la courtisane Tais d'une jeune fille. C'est le parasite Gnathon qui doit la présenter. Chemin faisant

avec elle, il s'amuse à débiter au spectateur un éloge très-agréable de sa profession. Mais étoit-ce-là le lieu ? Que Gnathon attende sur la Scene la jeune fille qu'il s'est chargé de conduire, & qu'il se dise à lui-même tout ce qu'il voudra, j'y consens.

Térence ne s'embarrasse guere de lier ses Scenes. Il laisse le théâtre vuide jusqu'à trois fois de suite, & cela ne me déplaît pas, sur-tout dans les dernieres Actes.

Ces personnages qui se succedent, & qui ne jettent qu'un mot en passant, me font imaginer un grand trouble.

Des Scenes courtes, rapides, isolées, les unes pantomimes, les autres parlées, produiroient, ce me semble, encore plus d'effet dans la tragédie. Au commencement d'une piece, je craindrois seulement qu'elles ne donnassent trop de vitesse à l'action, & ne causassent de l'obscurité.

Plus un sujet est compliqué, plus le dialogue en est facile. La multitude des incidens donne pour chaque Scene un objet différent & déterminé ; au lieu que si la piece est simple, & qu'un seul incident fournisse à plusieurs Scenes, il reste pour chacune je ne sçais quoi de vague, qui embarrasse un auteur ordinaire : mais c'est où se montre l'homme de génie.

Plus les fils qui lient la Scene au sujet, feront déliés, plus le Poëte aura de peine. Donnez une de ces Scenes indéterminées à faire à cent personnes ; chacun la fera à sa maniere ; cependant il n'y en a qu'une bonne.

Des lecteurs ordinaires estiment le talent d'un Poëte par les morceaux qui les affectent le plus. C'est au discours d'un factieux à ses conjurés ; c'est à une reconnoissance qu'ils se récrient. Mais

qu'ils interrogent le Poëte sur son propre ouvrage, & ils verront qu'ils ont laissé passer, sans l'avoir apperçu, l'endroit dont il se félicite.

Les Scenes du *Fils naturel* sont presque toutes de la nature de celles dont l'objet vague pouvoit rendre le Poëte perplexe. Doryal, mal avec lui-même, & cachant le fond de son ame à son ami, à Rosalie, à Constance; Rosalie & Constance dans une situation à peu-près semblable, n'offroient pas un seul morceau de détail qui ne pût être mieux, ou plus mal traité.

Ces sortes de Scenes sont plus rares dans le *Pere de Famille*, parce qu'il y a plus de mouvement.

Il y a peu de regles générales dans l'art poétique. En voici cependant une à laquelle je ne fais point d'exception. C'est que le monologue est un moment de repos pour l'action, & de trouble pour le personnage. Cela est vrai même d'un monologue qui commence une piece. Donc tranquille, il est contre la vérité selon laquelle l'homme ne se parle à lui-même que dans des instans de perplexité. Long, il pêche contre la nature de l'action dramatique, qu'il suspend trop.

Je ne saurois supporter les caricatures, soit en beau, soit en laid; car la bonté & la méchanceté peuvent être également outrées; & quand nous sommes moins sensibles à l'un de ces défauts qu'à l'autre, c'est un effet de notre vanité.

Sur la Scene, on veut que les caracteres soient uns. C'est une fausseté palliée par la courte durée d'un drame: car combien de circonstances dans la vie, où l'homme est distrait de son caractere!

Le foible est l'opposé de l'outré. Pamphile me paroît foible dans l'*Andrienne*. Dave l'a précipité dans des nôces qu'il abhorre. Sa maîtresse vient

d'accoucher. Il a cent raisons de mauvaise humeur. Cependant il prend tout assez doucement. Il n'en est pas ainsi de son ami Charinus, ni du Clinia de l'*Heautontimorumenos*. Celui-ci arrive de loin ; & tandis qu'il se débotte , il ordonne à son Dave d'aller chercher sa maîtresse. Il y a peu de galanterie dans ces mœurs ; mais elles sont bien d'une autre énergie que les nôtres , & d'une autre ressource pour le Poète. C'est la nature abandonnée à ses mouvemens effrénés. Nos petits propos madrigalisés auroient bonne grace dans la bouche d'un Clinia ou d'un Chéréa. Que nos rôles d'amans sont froids !

Ce que j'aime sur-tout de la Scene ancienne , ce sont les amans & les peres. Pour les Daves , ils me plaisent ; & je suis convaincu qu'à moins qu'un sujet ne soit dans les mœurs anciennes , ou malhonnête dans les nôtres , nous n'en reverrons plus.

Tout peuple a des préjugés à détruire , des vices à poursuivre , des ridicules à décrier , & a besoin de spectacles , mais qui lui soient propres. Quel moyen , si le gouvernement en fait user , & qu'il soit question de préparer le changement d'une loi ou l'abrogation d'un usage ?

Attaquer les Comédiens par leurs mœurs , c'est en vouloir à tous les états.

Attaquer le spectacle par son abus , c'est s'élever contre tout genre d'instruction publique ; & ce qu'on a dit jusqu'à-présent là-dessus , appliqué à ce que les choses sont ou ont été , & non à ce qu'elles pourroient être , est sans justice & sans vérité.

Un peuple n'est pas également propre à exceller dans tous les genres de drame. La tragédie me semble plus du génie républicain ; & la comédie,

die, gaie sur-tout, plus du caractère monarchique.

Entre des hommes qui ne se doivent rien, la plaisanterie sera dure. Il faut qu'elle frappe en haut pour devenir légère ; & c'est ce qui arrivera dans un Etat où les hommes sont distribués en différens ordres, qu'on peut comparer à une haute pyramide, où ceux qui sont à la base, chargés d'un poids qui les écrase, sont forcés de garder du ménagement jusques dans la plainte.

Un inconvénient trop commun, c'est que par une vénération ridicule pour certaines conditions, bientôt ce sont les seules dont on peigne les mœurs, que l'utilité des spectacles se restreint, & que peut-être même ils deviennent un canal par lequel les travers des grands se répandent & passent aux petits.

Chez un peuple esclave, tout se dégrade. Il faut s'avilir par le ton & par le geste, pour ôter à la vérité son poids & son offense. Alors les Poètes sont comme les fous à la cour des Rois ; c'est du mépris qu'on fait d'eux, qu'ils tiennent leur franc-parler. Ou, si l'on aime mieux, ils ressemblent à certains coupables qui, traînés devant nos tribunaux, ne s'en retournent absous que parce qu'ils ont su contrefaire les insensés.

Nous avons des comédies. Les Anglois n'ont que des satyres, à la vérité pleines de force & de gaieté, mais sans mœurs & sans goût. Les Italiens en sont réduits au drame burlesque.

En général, plus un peuple est civilisé, poli, moins ses mœurs sont poétiques. Tout s'affoiblit en s'adoucissant. Quand est-ce que la nature prépare des modeles à l'Art ? C'est au tems où les enfans s'arrachent les cheveux autour du lit d'un pere moribond ; où une mere découvre son sein,



& conjure son fils par les mamelles qui l'ont allaité; où un ami se coupe la chevelure, & la répand sur le cadavre de son ami; où c'est lui qui le soutient par la tête, & qui le porte sur un bûcher, qui recueille sa cendre, & qui la renferme dans une urne qu'il va, en certains jours, arroser de ses pleurs; où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles, si la mort leur a ravi un époux; où les Chefs du peuple, dans les calamités publiques, posent leur front humilié dans la poussière, ouvrent leurs vêtements dans la douleur, & se frappent la poitrine; où un père prend entre ses bras son fils nouveau-né, l'élève vers le ciel, & fait sur lui sa prière aux Dieux; où le premier mouvement d'un enfant, s'il a quitté ses parens, & qu'il les revoie après une longue absence, c'est d'embrasser leurs genoux, & d'en attendre, prosterné, la bénédiction; où les repas sont des sacrifices qui commencent & finissent par des coupes remplies de vin & versées sur la terre; où le peuple parle à ses maîtres, & où ses maîtres l'entendent & lui répondent; où l'on voit un homme le front ceint de bandelettes devant un autel, & une Prêtresse qui étend les mains sur lui en, invoquant le ciel & en exécutant les cérémonies expiatoires & lustratives; où des Pythies écumantes par la présence d'un démon qui les tourmente, sont assises sur des trépieds, ont les yeux égarés, & font mugir de leurs cris prophétiques le fond obscur des antres; où les Dieux, altérés du sang humain, ne sont apaisés que par son effusion; où des Bacchantes, armées de thyrses, s'égarent dans les forêts, & inspirent l'effroi au profane qui se rencontre sur leur passage; où d'autres femmes se dépouillent sans pudeur, ouvrent leurs bras au premier qui se présente, & se prostituent, &c.

Je ne dis pas que ces mœurs sont bonnes , mais qu'elles sont poétiques.

Qu'est-ce qu'il faut au Poète ? Est-ce une nature brute ou cultivée ? paisible ou troublée ? Préfèrera-t-il la beauté d'un jour pur & serein , à l'horreur d'une nuit obscure , où le sifflement interrompu des vents se mêle , par intervalles , au murmure sourd & continu d'un tonnerre éloigné , & où il voit l'éclair allumer le ciel sur sa tête ? Préfèrera-t-il le spectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités ? le muet & froid aspect d'un palais , à la promenade parmi des ruines ? un édifice construit , un espace planté de la main des hommes , au touffu d'une antique forêt , au creux ignoré d'une roche déserte ? des nappes d'eau , des bassins , des cascades , à la vue d'une cataracte qui se brise en tombant à travers des rochers , & dont le bruit se fait entendre au loin du berger qui a conduit son troupeau dans la montagne , & qui l'écoute avec effroi ?

La poésie veut quelque chose d'énorme , de barbare & de sauvage.

C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards , & que le sang coule à grands flots sur la terre , que le laurier d'Apollon s'agite & verdit. Il en veut être arrosé. Il se flétrit dans les tems de la paix , & du loisir. Le siècle d'or eût produit une chanson peut-être , ou une élégie. La poésie épique & dramatique demande d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des Poètes ? Ce sera , après les tems de désastres & de grands malheurs , lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations , ébranlées par des spectacles terribles , peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. N'ay

vons-nous pas éprouvé dans quelques circonstances une sorte de terreur qui nous étoit étrangère ? Pourquoi n'a-t-elle rien produit ? N'avons-nous plus de génie ?

Le génie est de tous les tems : mais les hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événemens extraordinaires n'échauffent la masse, & ne les fassent paroître. Alors les sentimens s'accumulent dans la poitrine, la travaillent ; & ceux qui ont un organe, pressés de parler, le déploient, & se soulagent.

Quelle sera donc la ressource d'un Poète chez un peuple dont les mœurs sont foibles, petites & maniérées ; où l'imitation rigoureuse des conversations ne formeroit qu'un tissu d'expressions faufes, insensées & basses ; où il n'y a plus ni franchise ni bonhommie ; où un pere appelle son fils, Monsieur ; & où une mere appelle sa fille, Mademoiselle ; où les cérémonies publiques n'ont rien d'auguste ; la conduite domestique rien de touchant & d'honnête ; les Actes solennels rien de vrai ? Il tâchera de les embellir ; il choisira les circonstances qui prêtent le plus à son art ; il négligera les autres, & il osera en supposer quelques-unes.

Mais quelle finesse de goût ne lui faudra-t-il pas pour sentir jusqu'où les mœurs publiques & particulieres peuvent être embellies ? S'il passe la mesure, il fera faux & romanesque.

Si les mœurs qu'il supposera ont été autrefois ; & que ce tems ne soit pas éloigné ; si un usage est passé, mais qu'il en soit resté une expression métaphorique dans la langue ; si cette expression porte un caractère d'honnêteté ; si elle marque une piété antique, une simplicité qu'on regrette ; si l'on y voit les peres plus respectés, les meres plus hono-

reës, les Rois populaires ; qu'il ose : loin de lui reprocher d'avoir failli contre la vérité, on supposera que ces vieilles & bonnes mœurs se sont apparemment conservées dans cette famille. Qu'il s'interdise seulement ce qui ne seroit que dans les usages présens d'un peuple voisin.

Mais admirez la bizarrerie des peuples policés. La délicatesse y est quelquefois poussée au point, qu'elle interdit à leurs Poètes l'emploi des circonstances mêmes qui sont dans leurs mœurs, & qui ont de la simplicité, de la beauté & de la vérité. Qui oseroit parmi nous étendre de la paille sur la Scene, & y exposer un enfant nouveau-né ? Si le Poète y plaçoit un berceau, quelque étourdi du parterre ne manqueroit pas de contrefaire les cris de l'enfant, les loges & l'amphithéâtre de rire, & la piece de tomber. O peuple plaisant & léger, quelles bornes vous donnez à l'art ! quelle contrainte vous imposez à vos artistes ! & de quels plaisirs votre délicatesse vous prive ! A tout moment vous siffleriez sur la Scene les seules choses qui vous plairoient, qui vous toucheroient en peinture. Malheur à l'homme né avec du génie qui tentera quelque spectacle qui est dans la nature, mais qui n'est pas dans vos préjugés !

Térence a exposé l'enfant nouveau-né sur la Scene. Il a fait plus ; il a fait entendre du dedans de la maison, la plainte de la femme dans les douleurs qui le mettent au monde. Cela est beau ; & cela ne vous plairait pas.

Il faut que le goût d'un peuple soit incertain, lorsqu'il admettra dans la nature des choses dont il interdira l'imitation à ses artistes, ou lorsqu'il admirera dans l'art des effets qu'il dédaignerait dans la nature. Nous dirions d'une femme qui ressembleroit à quelqu'une de ces statues qui en-

chantent nos regards aux Tuileries, qu'elle a la tête jolie, mais le pied gros, la jambe forte, & point de taille. La femme qui est belle pour le Sculpteur sur un sofa, est laide dans son atelier. Nous sommes pleins de ces contradictions.

Mais ce qui montre sur-tout combien nous sommes encore loin du bon goût & de la vérité, c'est la pauvreté & la fausseté des décorations & le luxe des habits.

Vous exigez de votre Poète qu'il s'affujettisse à l'unité de lieu; & vous abandonnez la Scene à l'ignorance d'un mauvais décorateur.

Voulez-vous rapprocher vos Poètes du vrai, & dans la conduite de leurs pieces, & dans leur dialogue, vos Acteurs du jeu naturel & de la déclamation réelle? élevez la voix, demandez seulement qu'on vous montre le lieu de la Scene tel qu'il doit être.

Si la nature & la vérité s'introduisent une fois sur vos théâtres dans la circonstance la plus légère, bientôt vous sentirez le ridicule & le dégoût se répandre sur-tout ce qui fera contraste avec elles.

Le système dramatique le plus mal entendu, feroit celui qu'on pourroit accuser d'être moitié vrai & moitié faux. C'est un mensonge mal-adroit où certaines circonstances me décelent l'impossibilité du reste. Je souffrirai plutôt le mélange des disparates; il est du moins sans fausseté. Le défaut de Shakespear n'est pas le plus grand dans lequel un Poète puisse tomber. Il marque seulement peu de goût.

Que votre Poète, lorsque vous aurez jugé son ouvrage digne de vous être représenté, envoie chercher le décorateur. Qu'il lui lise son drama. Que le lieu de la Scene bien connu de celui-ci,

il le rende tel qu'il est , & qu'il songe sur-tout que la peinture théâtrale doit être plus rigoureuse & plus vraie que tout autre genre de peinture.

La peinture théâtrale s'interdira beaucoup de choses que la peinture ordinaire se permet. Qu'un Peintre d'atelier ait une cabane à représenter ; il en appuiera le bâtis contre une colonne brisée ; & d'un chapiteau corinthien renversé, il en fera un siège à la porte. En effet, il n'est pas impossible qu'il y ait une chaumière où il y avoit auparavant un palais. Cette circonstance réveille en moi une idée accessoire qui me touche, en me retraçant l'instabilité des choses humaines. Mais dans la peinture théâtrale , il ne s'agit pas de cela. Point de distraction. Point de supposition qui fasse dans mon ame un commencement d'impression autre que celle que le Poëte a intérêt d'y exciter.

Deux Poëtes ne peuvent se montrer à la fois avec tous leurs avantages. Le talent subordonné sera en partie sacrifié au talent dominant. S'il alloit seul , il représenteroit une chose générale. Commandé par un autre , il n'a que la ressource d'un cas particulier. Voyez quelle différence pour la chaleur & l'effet, entre les Marines que Vernet a peintes d'idée , & celles qu'il a copiées. Le Peintre de théâtre est borné aux circonstances qui servent à l'illusion. Les accidens qui s'y opposeroient lui sont interdits. Il n'usera de ceux qui embelliroient sans nuire , qu'avec sobriété. Ils auront toujours l'inconvénient de distraire.

Voilà les raisons pour lesquelles la plus belle décoration de théâtre ne sera jamais qu'un tableau du second ordre.

Dans le genre lyrique, le poëme est fait pour le musicien , comme la décoration l'est pour le

Poète : ainsi le poème ne fera point aussi parfait ; que si le Poète eût été libre.

Avez-vous un salon à représenter ? Que ce soit celui d'un homme de goût. Point de magots. Peu de dorure. Des meubles simples : à moins que le sujet n'exige expressément le contraire.

Le faste gâte tout. Le spectacle de la richesse n'est pas beau. La richesse a trop de caprices ; elle peut éblouir l'œil, mais non toucher l'ame. Sous un vêtement surchargé de dorure, je ne vois jamais qu'un homme riche, & c'est un homme que je cherche. Celui qui est frappé des diamans qui déparent une belle femme, n'est pas digne de voir une belle femme.

La comédie veut être jouée en déshabillé. Il ne faut être sur la Scene ni plus apprêté ni plus négligé que chez soi.

Si c'est pour le spectateur que vous vous ruinez en habits ; Acteurs, vous n'avez point de goût, & vous oubliez que le spectateur n'est rien pour vous.

Plus les genres sont sérieux, plus il faut de sévérité dans les vêtemens.

Quelle vraisemblance qu'au moment d'une action tumultueuse, des hommes aient eu le tems de se parer, comme dans un jour de représentation ou de fête ?

Dans quelles dépenses nos Comédiens ne se font-ils pas jettés pour la représentation de l'*Orphelin de la Chine* ? Combien ne leur en a-t-il pas coûté pour ôter à cet ouvrage une partie de son effet ? En vérité, il n'y a que des enfans, comme on en voit s'arrêter ébahis dans nos rues, lorsqu'elles sont bigarrées de tapisseries, à qui le luxe des vêtemens de théâtre puisse plaire. O Athéniens, vous êtes des enfans !

De belles draperies simples, d'une couleur sê-  
vere, voilà ce qu'il falloit, & non tout votre  
cliquant & toute votre broderie. Interrogez en-  
core la peinture là-dessus. Y a-t-il parmi nous un  
Artiste assez goth, pour vous montrer sur la toile  
aussi maussades & aussi brillans que nous vous  
avons vus sur la Scene ?

Acteur, si vous voulez apprendre à vous habil-  
ler ; si vous voulez perdre le faux goût du faste,  
& vous rapprocher de la simplicité qui convien-  
droit si fort aux grands effets, à votre fortune,  
& à vos mœurs, fréquentez nos galleries.

S'il venoit jamais en fantaisie d'essayer le *Pere  
de Famille* au théâtre, je crois que ce personnage  
ne pourroit être vêtu trop simplement. Il ne fau-  
droit à Cécile que le déshabillé d'une fille opu-  
lente. J'accorderai, si l'on veut, au Commandeur  
un galon d'or uni, avec la canne à bec de corbin.  
S'il changeoit d'habit entre le premier Acte & le  
second, je n'en serois pas fort étonné de la part  
d'un homme aussi capricieux. Mais tout est gâté ;  
si Sophie n'est pas en fiamoise, & Madame Hébert  
comme une femme du peuple aux jours de Di-  
manche. Saint-Albin est le seul à qui son âge &  
son état me feront passer au second Acte de l'é-  
légance & du luxe. Il ne lui faut au premier,  
qu'une redingotte de peluche sur une veste d'étoffe  
grosière.

Le public ne fait pas toujours desirer le vrai.  
Quand il est dans le faux, il peut y rester des sie-  
cles entiers : mais il est sensible aux choses natu-  
relles ; & lorsqu'il en a reçu l'impression, il ne la  
perd jamais entièrement.

Une Actrice courageuse vient de se défaire du  
panier ; & personne ne l'a trouvé mauvais. Elle  
ira plus loin ; j'en réponds. Ah, si elle osoit un jour



se montrer sur la Scene avec toute la noblesse & la simplicité d'ajustement que ses rôles demandent : disons plus , dans le désordre où doit jetter un événement aussi terrible que la mort d'un époux , la perte d'un fils , & les autres catastrophes de la Scene tragique ; que deviendroient autour d'une femme échevelée , toutes ces poupées poudrées , frisées , pomponnées ? Il faudroit bien que tôt ou tard elles se missent à l'unisson. La nature , la nature ; on ne lui résiste pas. Il faut ou la chasser ou lui obéir.

O Clairon , c'est à vous que je reviens ! Ne souffrez pas que l'usage & le préjugé vous subjuguent. Livrez-vous à votre goût & à votre génie ; montrez-nous la nature & la vérité : c'est le devoir de ceux que nous aimons , & dont les talens nous ont disposés à recevoir tout ce qu'il leur plaira d'oser.

Un paradoxe , dont peu de personnes sentiront le vrai , & qui révoltera les autres ; ( mais que vous importe à vous & à moi ? Premièrement dire la vérité : voilà notre devise ) c'est que dans les pieces Italiennes , nos Comédiens Italiens jouent avec plus de liberté que nos Comédiens François ; ils font moins de cas du spectateur. Il y a cent momens où il en est tout-à-fait oublié. On trouve dans leur action je ne fais quoi d'original & d'aisé , qui me plaît & qui plairait à tout le monde , sans les insipides discours & l'intrigue absurde qui le défigurent. A travers leur folie , je vois des gens en gaieté qui cherchent à s'amuser , & qui s'abandonnent à toute la fougue de leur imagination ; & j'aime mieux cette ivresse , que le roide , le pesant , & l'empesé.

» Mais ils improvisent : le rôle qu'ils font ne leur a point été dicté. »

Je m'en apperçois bien

» Et si vous voulez les voir aussi mesurés,  
» aussi compassés, & plus froids que d'autres,  
» donnez-leur une piece écrite «.

J'avoue qu'ils ne sont plus eux : mais qui les en empêche ? Les choses qu'ils ont apprises ne leur font-elles pas aussi intimes à la quatrieme representation, que s'ils les avoient imaginées ?

» Non. L'impromptu a un caractère que la  
» chose préparée ne prendra jamais «.

Je le veux. Néanmoins ce qui sur-tout les symétrise, les empese & les engourdit, c'est qu'ils jouent d'imitation ; qu'ils ont un autre théâtre & d'autres Acteurs en vue. Que font-ils donc ? Ils s'arrangent en rond ; ils arrivent à pas comptés & mesurés ; ils quêtent des applaudissemens ; ils sortent de l'action ; ils s'adressent au Parterre ; ils lui parlent, & ils deviennent maussades & faux.

Une observation que j'ai faite, c'est que nos insipides personnages subalternes demeurent plus communément dans leur humble rôle, que les principaux personnages. La raison, ce me semble, c'est qu'ils sont contenus par la présence d'un autre qui les commande : c'est à cet autre qu'ils s'adressent ; c'est-là que toute leur action est tournée. Et tout iroit assez bien, si la chose en imposoit aux premiers rôles, comme la dépendance en impose aux rôles subalternes.

Il y a bien de la pédanterie dans notre poétique ; il y en a beaucoup dans nos compositions dramatiques : comment n'y en auroit-il pas dans la représentation ?

Cette pédanterie, qui est par-tout ailleurs si contraire au caractère facile de la nation, arrêtera long-tems encore les progrès de la pantomime, partie si importante de l'art dramatique.

J'ai dit que la pantomime est une portion du

drame ; que l'auteur s'en doit occuper sérieusement ; que si elle ne lui est pas familière & présente , il ne sauroit ni commencer , ni conduire , ni terminer sa Scene avec quelque vérité ; & que le geste doit s'écrire souvent à la place du discours.

J'ajoute qu'il y a des Scenes entieres où il est infiniment plus naturel aux personnages de se mouvoir que de parler ; & je vais le prouver.

Il n'y a rien de ce qui passe dans le monde , qui ne puisse avoir lieu sur la Scene. Je suppose donc que deux hommes incertains , s'ils ont à être mécontents ou satisfaits l'un de l'autre , en attendent un troisieme qui les instruisse : que diront-ils jusqu'à ce que ce troisieme soit arrivé ? Rien. Ils iront ; ils viendront ; ils montreront de l'impatience ; mais ils se tairont. Ils n'auront garde de se tenir des propos dont ils pourroient avoir à se repentir. Voilà le cas d'une Scene toute ou presque toute pantomime : & combien n'y en a-t-il pas d'autres ?

Pamphile se trouve sur la Scene avec Chremès & Simon. Chremès prend tout ce que son fils lui dit pour les impostures d'un jeune libertin qui a des sottises à excuser. Son fils lui demande à produire un témoin. Chremès , pressé par son fils & par Simon , consent à écouter ce témoin. Pamphile va le chercher : Simon & Chremès restent. Je demande ce qu'ils font pendant que Pamphile est chez Glycérion , qu'il parle à Criton , qu'il l'instruit , qu'il lui explique ce qu'il en attend , & qu'il le détermine à venir & à parler à Chremès son pere ? Il faut ou les supposer immobiles & muets , ou imaginer que Simon continue d'entretenir Chremès ; que Chremès , la tête baissée & le menton appuyé sur sa main , l'écoute tantôt avec patience , tantôt avec colere , & qu'il

Se passe entr'eux une Scene toute pantomime.

Mais cet exemple n'est pas le seul qu'il y ait dans ce Poëte. Que fait ailleurs un des vieillards sur la Scene, tandis que l'autre va dire à son fils que son pere fait tout, le déshérite, & donne son bien à sa fille ?

Si Térence avoit eu l'attention d'écrire la pantomime, nous n'aurions là-dessus aucune incertitude. Mais qu'importe qu'il l'ait écrite ou non, puisqu'il faut si peu de sens pour la supposer ici ? Il n'en est pas toujours de même. Qui est-ce qui l'eût imaginée dans l'*Avaro* ? Harpagon est alternativement triste & gai, selon que Frofine lui parle de son indigence ou de la tendresse de Marianne. Là le dialogue est institué entre le discours & le geste.

Il faut écrire la pantomime toutes les fois qu'elle fait tableau ; qu'elle donne de l'énergie ou de la clarté au discours ; qu'elle lie le dialogue ; qu'elle caractérise ; qu'elle consiste dans un jeu délicat qui ne se devine pas ; qu'elle tient lieu de réponse ; & presque toujours au commencement des Scenes.

Elle est tellement essentielle, que de deux pieces composées, l'une eu égard à la pantomime, & l'autre sans cela, la facture sera si diverse, que celle où la pantomime aura été considérée comme partie du drame, ne se jouera pas sans pantomime, & que celle où la pantomime aura été négligée, ne se pourra pantomimer. On ne l'ôtera point dans la représentation au poëme qui l'aura, & on ne la donnera point au poëme qui ne l'aura pas. C'est elle qui fixera la longueur des Scenes, & qui colorera tout le drame.

Moliere n'a pas dédaigné de l'écrire : c'est tout dire.

Mais quand Molieré ne l'eût pas écrite, un autre auroit-il eu tort d'y penser ? O Critiques, cervelles étroites, hommes de peu de sens, jusqu'à quand ne jugerez-vous rien en soi-même, & n'approuverez ou ne désapprouverez-vous que d'après ce qui est ?

Combien d'endroits où Plaute, Aristophane, & Térence ont embarrassé les plus habiles interpretes, pour n'avoir pas indiqué le mouvement de la Scene ! Térence commence ainsi les *Adelphes* : » Storax. *Æschinus* n'est pas rentré cette nuit. « Qu'est-ce que cela signifie ? Micion parle-t-il à Storax ? Non. Il n'y a point de Storax sur la Scene dans ce moment. Ce personnage n'est pas même de la piece. Qu'est-ce donc que cela signifie ? Le voici. Storax est un des valets d'*Æschinus*. Micion l'appelle ; & Storax ne répondant point, il en conclut qu'*Æschinus* n'est pas rentré. Un mot de pantomime auroit éclairci cet endroit.

C'est la peinture des mouvemens qui charme, sur-tout dans les romans domestiques. Voyez avec quelle complaisance l'auteur de *Pamela*, de *Grandisson* & de *Clarisse*, s'y arrête ? Voyez quelle force, quel sens, & quel pathétique elle donne à son discours ? Je vois le personnage : soit qu'il parle, soit qu'il se taise, je le vois, & son action m'affecte plus que ses paroles.

Si un Poëte a mis sur la Scene Oreste & Pilade se disputant la mort, & qu'il ait réservé pour ce moment l'approche des Euménides, dans quel effroi ne me jettera-t-il pas, si les idées d'Oreste se troublent peu-à-peu, à mesure qu'il raisonne avec son ami ; si ses yeux s'égarèrent ; s'il cherche autour de lui ; s'il s'arrête ; s'il continue de parler ; s'il s'arrête encore ; si le désordre de son action & de son discours s'accroît ; si les Furies s'emparent

de lui & le tourmentent ; s'il succombe sous la violence du tourment ; s'il en est renversé par terre ; si Pilade le relève, l'appuie , & lui essuie de sa main le visage & la bouche ; si le malheureux fils de Clytemnestre reste un moment dans un état d'agonie & de mort ; si entr'ouvrant ensuite les paupieres , & semblable à un homme qui revient d'une léthargie profonde, sentant les bras de son ami qui le soutiennent & qui le pressent, il lui dit, en penchant la tête de son côté & d'une voix éteinte ; *Pilade, est-ce à toi de mourir ?* Quel effet cette pantomime ne produira-t-elle pas ? Y a-t-il quelque discours au monde qui m'affecte autant que l'action de Pilade relevant Oreste abattu , & lui essuyant de sa main le visage & la bouche ? Séparez ici la pantomime du discours , & vous tuerez l'un & l'autre. Le Poète qui aura imaginé cette Scene , aura sur-tout montré du génie , en réservant pour ce moment les fureurs d'Oreste. L'argument qu'Oreste tire de sa situation, est sans réponse.

Mais il me prend envie de vous esquisser les derniers instans de la vie de Socrate. C'est une suite de tableaux qui prouveront plus en faveur de la pantomime, que tout ce que je pourrois ajouter. Je me conformerai presque entièrement à l'histoire. Quel canevas pour un Poète !

Ses disciples n'en avoient point la pitié qu'on éprouve auprès d'un ami qu'on assiste au lit de la mort. Cet homme leur paroissoit heureux. S'ils étoient touchés , c'étoit d'un sentiment extraordinaire, mêlé de la douceur qui naissoit de ses discours , & de la peine qui naissoit de la pensée qu'ils alloient le perdre.

Lorsqu'ils entrèrent , on venoit de le délier ; Xantippe étoit assise auprès de lui, tenant un de ses enfans entre ses bras.

Le Philosophe dit peu de choses à sa femme ; mais combien de choses touchantes un homme sage, qui ne fait aucun cas de la vie, n'avoit-il pas à dire sur son enfant ?

Les Philosophes entrèrent. A peine Xantippe les apperçut-elle, qu'elle se mit à se désespérer & à crier, comme c'est la coutume des femmes en ces occasions : *Socrate, vos amis vous parlent aujourd'hui pour la dernière fois. C'est pour la dernière fois que vous embrassez votre femme, & que vous voyez votre enfant.*

Socrate, se tournant du côté de Criton, lui dit : *Mon ami, faites conduire cette femme chez elle.* Et cela s'exécuta.

On entraîne Xantippe ; mais elle s'élance du côté de Socrate, lui tend les bras, l'appelle, se meurtrit le visage de ses mains, & remplit la prison de ses cris.

Cependant Socrate dit encore un mot sur l'enfant qu'on emporte.

Alors le Philosophe, prenant un visage serein, s'affied sur son lit ; & pliant la jambe d'où l'on avoit ôté la chaîne, & la frottant doucement, il dit :

*Que le plaisir & la peine se touchent de près ! Si Esope y avoit pensé, la belle fable qu'il en auroit faite ... Les Athéniens ont ordonné que je m'en aille, & je m'en vais ... Dites à Evénus qu'il me suivra, s'il est sage.*

Ce mot engage la Scene sur l'immortalité de l'ame.

Tentera cette Scene qui l'osera. Pour moi, je me hâte vers mon objet. Si vous avez vu expirer un pere au milieu de ses enfans ; telle fut la fin de Socrate au milieu des Philosophes qui l'environnoient.

Lorsqu'il

Lorsqu'il eut achevé de parler, il se fit un moment de silence, & Criton lui dit :

CRITON.

*Qu'avez-vous à nous ordonner ?*

SOCRATE.

*De vous rendre semblables aux Dieux, autant qu'il vous sera possible, & de leur abandonner le soin du reste.*

CRITON.

*Après votre mort, comment voulez-vous qu'on dispose de vous ?*

SOCRATE.

*Criton, tout comme il vous plaira, si vous me rendez.*

Puis regardant les Philosophes en souriant, il ajouta :

*J'aurai beau faire, je ne persuaderai jamais à notre ami de distinguer Socrate de sa dépouille.*

Le Satellite des Onze entra dans ce moment, & s'approcha de lui sans parler.

Socrate lui dit :

SOCRATE.

*Que voulez-vous ?*

LE SATELLITE.

*Vous avertir de la part des Magistrats . . .*

SOCRATE.

*Qu'il est tems de mourir. Mon ami, apportez le poison, s'il est broyé, & soyez le bien-venu.*

LE SATELLITE

*( en se détournant & pleurant. )*

*Les autres me maudissent ; celui-ci me bénit.*

CRITON.

*Le Soleil luit encore sur les montagnes.*

SOCRATE.

*Ceux qui different croient tout perdre à cesser de vivre, & moi je crois y gagner.*



Alors l'esclave qui portoit la coupe entra. Socrate la reçut, & lui dit :

SOCRATE.

*Homme de bien, que faut-il que je fasse ; car vous savez cela ?*

L'ESCLAVE.

*Boire, & vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes s'appesantir.*

SOCRATE.

*Ne pourroit-on pas en répandre une goutte en action de grâces aux Dieux ?*

L'ESCLAVE.

*Nous n'en avons broyé que ce qu'il faut.*

SOCRATE.

*Il s'effie . . . Nous pourrions du moins leur adresser une prière.*

Et tenant la coupe d'une main, & tournant ses regards vers le ciel, il dit :

*O Dieux qui m'appellez, daignez m'accorder un heureux voyage.*

Après il garda le silence, & but.

Jusques-là ses amis avoient eu la force de contenir leur douleur ; mais lorsqu'il approcha la coupe de ses levres, ils n'en furent plus les maîtres.

Les uns s'envelopperent de leur manteau. Criton s'étoit levé, & il erroit dans la prison en poussant des cris. D'autres, immobiles & droits, regardoient Socrate dans un même silence, & des larmes couloient le long de leurs joues. Apollodore s'étoit assis sur les pieds du lit, le dos tourné à Socrate ; & la bouche penchée sur ses mains, il étouffoit ses sanglots.

Cependant Socrate se promenoit, comme l'esclave le lui avoit enjoint ; & en se promenant, il s'adreffoit à chacun d'eux, & les consolait.

Il disoit à celui-ci : *Où est la fermeté , la philosophie , la vertu ? . . .* A celui-là : *C'est pour cela que j'avois éloigné les femmes . . .* A tous : *Eh bien , Anyte & Mélite auront donc pu me faire du mal ! . . . Mes amis , nous nous reverrons . . . Si vous vous affligez ainsi , vous n'en croyez rien.*

Cependant ses jambes s'appesantirent , & il se coucha sur son lit. Alors il recommanda sa mémoire à ses amis , & leur dit d'une voix qui s'affoiblissoit :

SOCRATE.

*Dans un moment je ne serai plus . . . C'est par vous qu'ils me jugeront . . . Ne reprochez ma mort aux Athéniens , que par la sainteté de votre vie.*

Ses amis voulurent lui répondre ; mais ils ne le purent : ils se mirent à pleurer , & se turent.

L'esclave qui étoit au bas de son lit , lui prit les pieds & les lui ferra , & Socrate qui le regardoit , lui dit :

*Je ne les sens plus.*

Un instant après , il lui prit les jambes & les lui ferra ; & Socrate qui le regardoit , lui dit :

*Je ne les sens plus.*

Alors ses yeux commencerent à s'éteindre , ses levres & ses narines à se retirer , ses membres à s'affaïsser , & l'ombre de la mort à se répandre sur toute sa personne. Sa respiration s'embarraisoit , & on l'entendoit à peine. Il dit à Criton , qui étoit derrière lui :

*Criton , soulevez-moi un peu.*

Criton le souleva. Ses yeux se ranimerent , & prenant un visage serein , & portant son action vers le ciel , il dit :

*Je suis entre la terre & l'Elysée.*

Un moment après , ses yeux se couvrirent ,

& il dit à ses amis :

*Je ne vous vois plus... Parlez-moi... N'est-ce pas là la main d'Apollodore ?*

On lui répondit qu'oui , & il la ferra.

Alors il eut un mouvement convulsif dont il revint avec un profond soupir , & il appella Criton. Criton se baissa : Socrate lui dit , & ce furent ses dernières paroles :

*Criton , ...sacrifiez au Dieu de la santé... je guéris.*

Cébès , qui étoit vis-à-vis de Socrate , reçut ses derniers regards , qui demeurèrent attachés sur lui ; & Criton lui ferma la bouche & les yeux.

Voilà les circonstances qu'il faut employer. Disposez-en comme il vous plaira ; mais conservez-les. Tout ce que vous mettriez à la place , sera faux & de nul effet. Peu de discours & beaucoup de mouvement.

Si le spectateur est au théâtre , comme devant une toile où des tableaux divers se succéderaient par enchantement ; pourquoi le Philosophe qui s'affied sur les pieds du lit de Socrate , & qui craint de le voir mourir , ne feroit-il pas aussi pathétique sur la Scene , que la femme & la fille d'Eudamidas dans le tableau du Poussin ?

Appliquez les loix de la composition pittoresque à la pantomime , & vous verrez que ce sont les mêmes.

Dans une action réelle à laquelle plusieurs personnes concourent , toutes se disposeront d'elles-mêmes de la manière la plus vraie ; mais cette manière n'est pas toujours la plus avantageuse pour celui qui peint , ni la plus frappante pour celui qui regarde. De-là la nécessité pour le peintre , d'altérer l'état naturel , & de le réduire à un état artificiel : & n'en fera-t-il pas de même sur la Scene ?

Si cela est , quel art que celui de la déclama-

tion ! Lorsque chacun est maître de son rôle , il n'y a presque rien de fait. Il faut mettre les figures ensemble , les rapprocher ou les disperser , les isoler ou les grouper , & en tirer une succession de tableaux tous composés d'une manière grande & vraie.

De quel secours le peintre ne feroit-il pas à l'Acteur , & l'Acteur au peintre ? Ce feroit un moyen de perfectionner deux talens importants. Mais je jette ces vues pour ma satisfaction particulière & la vôtre. Je ne pense pas que nous aimions jamais assez les spectacles pour en venir là.

Une des principales différences du roman domestique & du drame , c'est que le roman suit le geste & la pantomime dans tous leurs détails ; que l'Auteur s'attache principalement à peindre & les mouvemens & les impressions : au lieu que le Poëte dramatique n'en jette qu'un mot en passant.

» Mais ce mot coupe le dialogue , le ralentit ,  
» & le trouble «.

Oui , quand il est mal placé ou mal choisi.

J'avoue cependant que si la pantomime étoit portée sur la Scene à un haut point de perfection , on pourroit souvent se dispenser de l'écrire ; & c'est la raison peut-être pour laquelle les anciens ne l'ont pas fait. Mais parmi nous , comment le Lecteur , je parle même de celui qui a quelque habitude du théâtre , la suppléera-t-il en lisant , puisqu'il ne la voit jamais dans le jeu ? Seroit-il plus Acteur qu'un Comédien par état ?

La pantomime feroit établie sur nos théâtres , qu'un Poëte qui ne fait pas représenter ses pièces , fera froid & quelquefois inintelligible , s'il n'écrit pas le jeu. N'est-ce pas pour un lecteur un surcroît de plaisir , que de connoître le jeu tel que le Poëte l'a conçu ? Et accoutumés , com-

me nous le sommes , à une déclamation maniérée , symétrifiée , & si éloignée de la vérité , y a-t-il beaucoup de personnes qui puissent s'en passer ?

La pantomime est le tableau qui existoit dans l'imagination du Poète , lorsqu'il écrivoit , & qu'il voudroit que la Scene montrât à chaque instant , lorsqu'on le joue. C'est la maniere la plus simple d'apprendre au public ce qu'il est en droit d'exiger de ses Comédiens. Le Poète vous dit : comparez ce jeu avec celui de vos Acteurs , & jugez.

Au reste , quand j'écris la pantomime , c'est comme si je m'adressois en ces mots au Comédien : c'est ainsi que je déclame ; voilà les choses comme elles se passaient dans mon imagination , lorsque je composois. Mais je ne suis ni assez vain pour croire qu'on ne puisse pas mieux déclamer que moi , ni assez imbécille pour réduire un homme de génie à l'état machinal.

On propose un sujet à peindre à plusieurs artistes ; chacun le médite & l'exécute à sa maniere , & il sort de leurs ateliers autant de tableaux différens. Mais on remarque à tous quelques beautés particulières :

Je dis plus. Parcourez nos galleries , & faites-vous montrer les morceaux où l'amateur a prétendu commander à l'Artiste , & disposer de ses figures. Sur le grand nombre , à peine en trouverez-vous deux ou trois où les idées de l'un se soient tellement accordées avec le talent de l'autre , que l'ouvrage n'en ait pas souffert.

Acteurs , jouissez donc de vos droits ; faites ce que le moment & votre talent vous inspireront. Si vous êtes de chair , si vous avez des entrailles , tout ira bien , sans que je m'en mêle ; & j'aurai beau m'en mêler , tout ira mal , si vous êtes de marbre ou de bois.

Qu'un Poète ait ou n'ait pas écrit la pantomime, je reconnoîtrai du premier coup s'il a composé ou non d'après elle. La conduite de sa pièce ne fera pas la même ; les Scènes auront un tout autre tour ; son dialogue s'en ressentira. Si c'est l'art d'imaginer des tableaux, doit-on le supposer à tout le monde, & tous nos Poètes dramatiques l'ont-ils possédé ?

Une expérience à faire, ce seroit de composer un ouvrage dramatique, & de proposer ensuite d'en écrire la pantomime, à ceux qui traitent ce soin de superflu. Combien ils y feroient d'inepties ?

Il est facile de critiquer juste, & difficile d'exécuter médiocrement. Seroit-il donc si déraisonnable d'exiger que, par quelque ouvrage d'importance, nos juges montraient qu'ils en savent du moins autant que nous ?

Les voyageurs parlent d'une espèce d'hommes sauvages qui soufflent aux passans des aiguilles empoisonnées. C'est l'image de nos critiques.

Cette comparaison vous paroît-elle outrée ? Convenez du moins qu'ils ressemblient assez à un solitaire qui vivoit au fond d'une vallée que des collines environnoient de toutes parts. Cet espace borné étoit l'Univers pour lui. En tournant sur un pied, & parcourant d'un coup d'œil son étroit horizon, il s'écrioit : Je fais tout ; j'ai tout vu. Mais tenté un jour de se mettre en marche & d'approcher de quelques objets qui se déroboient à sa vue, il grimpe au sommet d'une de ses collines. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit un espace immense se développer au dessus de sa tête & devant lui ? Alors changeant de discours, il dit : Je ne fais rien ; je n'ai rien vu.

J'ai dit que nos critiques ressembloient à cet homme ; je me suis trompé. Ils restent au fond

de leur cahutte , & ne perdent jamais la haute opinion qu'ils ont d'eux.

Le rôle d'un Auteur est un rôle assez vain ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des leçons au public. Et le rôle du critique ? Il est bien plus vain encore ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des leçons à celui qui se croit en état d'en donner au public.

L'Auteur dit : Messieurs, écoutez-moi ; car je suis votre maître. Et le critique : c'est moi, Messieurs, qu'il faut écouter ; car je suis le maître de vos maîtres.

Pour le public, il prend son parti. Si l'ouvrage de l'Auteur est mauvais, il s'en moque, ainsi que des observations du critique, si elles sont fausses.

Le critique s'écrie après cela : O tems ! O mœurs ! Le goût est perdu ! & le voilà consolé.

L'Auteur, de son côté, accuse les spectateurs, les Acteurs, & la cabale. Il en appelle à ses amis ; il leur a lu sa piece, avant que de la donner au théâtre : elle devoit aller aux nues. Mais vos amis aveuglés ou pusillanimes, n'ont pas osé vous dire qu'elle étoit sans conduite, sans caracteres, & sans style ; & croyez-moi, le public ne se trompe guere. Votre piece est tombée, parce qu'elle est mauvaise.

» Mais le *Misanthrope* n'a-t-il pas chancelé ? «

Il est vrai. O qu'il est doux, après un malheur, d'avoir pour soi cet exemple ! Si je monte jamais sur la Scene, & que j'en sois chassé par les sifflets, je compte bien me le rappeler aussi.

La critique en use bien diversement avec les vivans & les morts. Un Auteur est-il mort ? elle s'occupe à relever ses qualités, & à pallier ses défauts. Est-il vivant ? c'est le contraire. Ce sont

ses défauts qu'elle relève , & ses qualités qu'elle oublie ; & il y a quelque raison à cela : on peut corriger les vivans , & les morts sont sans ressource.

Cependant le censeur le plus sévère d'un ouvrage , c'est l'Auteur. Combien il se donne de peines pour lui seul ? C'est lui qui connoît le vice secret ; & ce n'est presque jamais là que le critique pose le doigt. Cela m'a souvent rappelé le mot d'un Philosophe : *Ils disent du mal de moi ? Ah , s'ils me connoissoient comme je me connois ! . . .*

*Epistetus.*

Les Auteurs & les critiques anciens commençoient par s'instruire ; ils n'entroient dans la carrière des lettres , qu'au sortir des écoles de la Philosophie. Combien de tems l'Auteur n'avoit-il pas gardé son ouvrage , avant que de l'exposer au public ? De-là cette correction qui ne peut être que l'effet des conseils , de la lime , & du tems.

Nous nous pressons trop de paroître , & nous n'étions peut-être ni assez éclairés , ni assez gens de bien , quand nous avons pris la plume.

Si le système moral est corrompu , il faut que le goût soit faux.

La vérité & la vertu sont les amies des beaux-Arts. Voulez-vous être Auteur ? voulez-vous être critique ? commencez par être homme de bien. Qu'attendre de celui qui ne peut s'affecter profondément ? & de quoi m'affecterai-je profondément , sinon de la vérité & de la vertu , les deux choses les plus puissantes de la nature ?

Si l'on m'assure qu'un homme est avare , j'aurai peine à croire qu'il produise quelque chose de grand. Ce vice rapetisse l'esprit & retrécit le cœur. Les malheurs publics ne sont rien pour l'avare. Quelquefois il s'en réjouit. Il est dur. Comment s'élèvera-t-il à quelque chose de sublime ? il est



sans cesse courbé sur un coffre-fort ; il ignore la vitesse du tems & la brièveté de la vie. Concentré en lui-même , il est étranger à la bienfaisance. Le bonheur de son semblable n'est rien à ses yeux , en comparaison d'un petit morceau de métal jaune. Il n'a jamais connu le plaisir de donner à celui qui manque , de soulager celui qui souffre , & de pleurer avec celui qui pleure. Il est mauvais pere , mauvais fils , mauvais ami , mauvais citoyen. Dans la nécessité de s'excuser son vice à lui-même , il s'est fait un système qui immole tous les devoirs à sa passion. S'il se proposoit de peindre la commisération , la libéralité , l'hospitalité , l'amour de la patrie , celui du genre humain , où en trouvera-t-il les couleurs ? Il a pensé dans le fond de son cœur , que ces qualités ne sont que des travers & des folies.

Après l'avare , dont tous les moyens sont vils & petits , & qui n'oseroit pas même tenter un grand crime pour avoir de l'argent , l'homme du génie le plus étroit & le plus capable de faire des maux , le moins touché du vrai , du bon & du beau , c'est le superstitieux.

Après le superstitieux , c'est l'hypocrite. Le superstitieux a la vue trouble ; & l'hypocrite a le cœur faux.

Si vous êtes bien né , si la nature vous a donné un esprit droit & un cœur sensible , fuyez pour un tems la société des hommes ; allez vous étudier vous-même. Comment l'instrument rendra-t-il une juste harmonie , s'il est désaccordé ? Faites-vous des notions exactes des choses ; comparez votre conduite avec vos devoirs ; rendez-vous homme de bien , & ne croyez pas que ce travail & ce tems si bien employés pour l'homme , soient perdus pour l'Auteur. Il réjaillira de la perfection.

morale que vous aurez établie dans votre caractère & dans vos mœurs, une nuance de grandeur & de justice qui se répandra sur tout ce que vous écrirez. Si vous avez le vice à peindre, sachez une fois combien il est contraire à l'ordre général & au bonheur public & particulier, & vous le peindrez fortement. Si c'est la vertu, comment en parlerez-vous d'une manière à la faire aimer aux autres, si vous n'en êtes pas transporté ? De retour parmi les hommes, écoutez beaucoup ceux qui parlent bien, & parlez-vous souvent à vous-même.

Mon ami, vous connoissez Ariste. C'est de lui que je tiens ce que je vais vous en raconter. Il avoit alors quarante ans. Il s'étoit particulièrement livré à l'étude de la Philosophie. On l'avoit surnommé le Philosophe, parce qu'il étoit né sans ambition, qu'il avoit l'ame honnête, & que l'envie n'en avoit jamais altéré la douceur & la paix. Du reste, grave dans son maintien, sévère dans ses mœurs, austère & simple dans ses discours, le manteau d'un ancien Philosophe étoit presque la seule chose qui lui manquât ; car il étoit pauvre & content de sa pauvreté.

Un jour qu'il s'étoit proposé de passer avec ses amis quelques heures à s'entretenir sur les Lettres ou sur la Morale, ( car il n'aimoit pas à parler des affaires publiques ) ils étoient absens, & il prit le parti de se promener seul.

Il fréquentoit peu les endroits où les hommes s'assembloient ; les lieux écartés lui plaisoient davantage. Il alloit en rêvant, & voici ce qu'il se disoit :

J'ai quarante ans ; j'ai beaucoup étudié ; on m'appelle le Philosophe. Si cependant il se présentait ici quelqu'un qui me dit : Ariste, qu'est-ce

que le vrai , le bon & le beau ; aurois-je ma réponse prête ? Non. Comment , Ariste , vous ne savez pas ce que c'est que le vrai , le bon & le beau , & vous souffrez qu'on vous appelle le Philosophe !

Après quelques réflexions sur la vanité des éloges qu'on prodigue sans connoissance , & qu'on accepte sans pudeur , il se mit à rechercher l'origine de ces idées fondamentales de notre conduite & de nos jugemens ; & voici comment il continua de raisonner avec lui-même.

Il n'y a peut-être pas dans l'espèce humaine entière deux individus qui aient quelque ressemblance approchée. L'organisation générale , les sens , la figure extérieure , les viscères ont leur variété. Les fibres , les muscles , les solides , les fluides ont leur variété. L'esprit , l'imagination , la mémoire , les idées , les vérités , les préjugés , les alimens , les exercices , les connoissances , les états , l'éducation , les goûts , la fortune , les talens ont leur variété. Les objets , les climats , les mœurs , les loix , les coutumes , les usages , les gouvernemens , les religions ont leur variété. Comment seroit-il donc possible que deux hommes eussent précisément un même goût , ou les mêmes notions du vrai , du bon & du beau ? La différence de la vie & la variété des événemens suffiroient seules pour en mettre dans les jugemens.

Ce n'est pas tout. Dans un même homme , tout est dans une vicissitude perpétuelle , soit qu'on le considère au physique , soit qu'on le considère au moral : la peine succède au plaisir , le plaisir à la peine ; la santé à la maladie , la maladie à la santé. Ce n'est que par la mémoire que nous sommes un même individu pour les autres & pour nous-mêmes. Il ne me reste peut-être pas , à l'âge que j'ai , une

Seule molécule du corps que j'apportai en naissant. J'ignore le terme prescrit à ma durée ; mais lorsque le moment de rendre ce corps à la terre sera venu, il ne lui restera peut-être pas une des molécules qu'il a. L'ame, en différens périodes de la vie, ne se ressemble pas davantage. Je balbutiois dans l'enfance : je crois raisonner à-présent ; mais tout en raisonnant, le tems passe, & je m'en retourne à la balbutie. Telle est ma condition & celle de tous. Comment feroit-il donc possible qu'il y en eût un seul d'entre nous qui conservât, pendant toute la durée de son existence, le même goût, & qui portât les mêmes jugemens du vrai, du bon & du beau ? Les révolutions causées par le chagrin & par la méchanceté des hommes, suffiroient seules pour altérer ses jugemens.

L'homme est-il donc condamné à n'être d'accord ni avec ses semblables ni avec lui-même, sur les seuls objets qu'il lui importe de connoître, la vérité, la bonté, la beauté ? Sont-ce là des choses locales, momentanées & arbitraires, des mots vuides de sens ? N'y a-t-il rien qui soit tel ? Une chose est-elle vraie, bonne & belle, quand elle me le paroît ? & toutes nos disputes sur le goût se résoudroient-elles enfin à cette proposition : nous sommes vous & moi deux êtres différens, & moi-même je ne suis jamais dans un instant ce que j'étois dans un autre ?

Ici Ariste fit une pause, puis il reprit :

Il est certain qu'il n'y aura point de terme à nos disputes, tant que chacun se prendra soi-même pour modele & pour juge. Il y aura autant de mesures que d'hommes, & le même homme aura autant de modules différens, que de périodes sensiblement différens dans son existence.

Cela me suffit, ce me semble, pour sentir la nécessité de chercher une mesure, un module hors

de moi. Tant que cette recherche ne sera pas faite, la plupart de mes jugemens seront faux, & tous seront incertains.

Mais où prendre la mesure invariable que je cherche, & qui me manque? . . . Dans un homme idéal que je me formerai, auquel je présenterai les objets, qui prononcera, & dont je me bornerai à n'être que l'écho fidele? . . . Mais cet homme sera mon ouvrage . . . Qu'importe, si je le crée d'après des élémens constans . . . Et ces élémens constans où sont-ils? . . . Dans la nature . . . Soit; mais comment les rassembler? . . . La chose est difficile; mais est-elle impossible? . . . Quand je ne pourrois espérer de me former un modele accompli, ferois-je dispensé d'essayer? . . . Non . . . Essayons donc . . . Mais si le modele de beauté auquel les anciens Sculpteurs rapportèrent dans la suite tous leurs ouvrages, leur coûta tant d'observations, d'études & de peines, à quoi m'engageai-je? . . . Il le faut pourtant, ou s'entendre toujours appeller Ariste le Philosophe, & rougir.

Dans cet endroit, Ariste fit une seconde pause un peu plus longue que la premiere, après laquelle il continua.

Je vois du premier coup d'œil, que l'homme idéal que je cherche étant un composé comme moi, les anciens Sculpteurs, en déterminant les proportions qui leur ont paru les plus belles, ont fait une partie de mon modele . . . Oui. Prenons cette statue, & animons-la . . . Donnons-lui les organes les plus parfaits que l'homme puisse avoir. Donnons-la de toutes les qualités qu'il est donné à un mortel de posséder, & notre modele idéal sera fait . . . Sans doute . . . Mais quelle étude! Quel travail! Combien de connoissances physiques, naturelles & morales à acquérir! Je ne connois aucune science, aucun art dans lequel il ne me fal-

lût être profondément versé . . . Aussi aurois-je le modèle idéal de toute vérité, de toute bonté, & de toute beauté . . . Mais ce modèle général idéal est impossible à former, à moins que les Dieux ne m'accordent leur intelligence, & ne me promettent leur éternité. Me voilà donc retombé dans les incertitudes d'où je me proposois de sortir.

Ariste triste & pensif, s'arrêta encore dans cet endroit.

Mais pourquoi, reprit-il après un moment de silence, n'imiterai-je pas aussi les Sculpteurs ? Ils se sont fait un modèle propre à leur état, & j'ai le mien . . . Que l'homme de lettres se fasse un modèle idéal de l'homme de lettres le plus accompli, & que ce soit par la bouche de cet homme qu'il juge les productions des autres & les siennes. Que le Philosophe suive le même plan . . . Tout ce qui semblera bon & beau à ce modèle, le fera. Tout ce qui lui semblera faux, mauvais & difforme, le fera . . . Voilà l'organe de ses décisions . . . Le modèle idéal sera d'autant plus grand & plus sévère, qu'on étendra davantage ses connoissances . . . Il n'y a personne, & il ne peut y avoir personne qui juge également bien en tout, du vrai, du bon & du beau. Non : & si l'on entend par un homme de goût, celui qui porte en lui-même le modèle général idéal de toute perfection; c'est une chimère.

Mais de ce modèle idéal qui est propre à mon état de Philosophe, puisqu'on veut m'appeller ainsi, quel usage ferai-je, quand je l'aurai ? Le même que les Peintres & les Sculpteurs ont fait de celui qu'ils avoient. Je le modifierai selon les circonstances. Voilà la seconde étude à laquelle il faudra que je me livre.

L'étude courbe l'homme de lettres. L'exercice

affermit la démarche & relève la tête du soldat. L'habitude de porter des fardeaux affaïsse les reins du crocheteur. La femme grosse renverse sa tête en arriere. L'homme bossu dispose ses membres autrement que l'homme droit. Voilà les observations qui, multipliées à l'infini, forment le statuaire & lui apprennent à altérer, fortifier, affaiblir, défigurer & réduire son modele idéal, de l'état de nature, à tel autre état qu'il lui plaît.

C'est l'étude des passions, des mœurs, des caracteres, des usages, qui apprendra au Peintre de l'homme à altérer son modele, & à le réduire de l'état d'homme à celui d'homme bon ou méchant, tranquille ou colere.

C'est ainsi que d'un seul simulacre, il émanera une variété infinie de représentations différentes qui couvriront la Scene & la toile. Est-ce un Poëte qui compose ? Compose-t-il une satyre ou un hymne ? Si c'est une satyre, il aura l'œil farouche, la tête renfoncée entre les épaules, la bouche fermée, les dents serrées, la respiration contrainte & étouffée ; c'est un furieux. Est-ce un hymne ? il aura la tête élevée, la bouche entr'ouverte, les yeux tournés vers le ciel, l'air du transport & de l'extase, la respiration haletante : c'est un enthousiaste. Et la joie de ces deux hommes, après le succès, n'aura-t-elle pas des caracteres différens ?

Après cet entretien avec lui-même, Ariste conçut qu'il avoit encore beaucoup à apprendre. Il rentra chez lui ; il s'y renferma pendant une quinzaine d'années. Il se livra à l'histoire, à la Philosophie, à la Morale, aux Sciences & aux Arts ; & il fut à cinquante-cinq ans homme de bien, homme instruit, homme de goût, grand auteur, & critique excellent.

LE FILS NATUREL.

## S O M M A I R E.

I. **D**ES GENRES DRAMATIQUES. *De l'habitude des peuples. Des limites de l'Art. De l'injustice des hommes. Se complaire dans son travail. Chercher les suffrages de ses amis. Attendre les autres du tems. Intervalle des genres. Système dramatique.* Pag. iij

II. **DE LA COMEDIE SÉRIEUSE.** *Des qualités du Poète en ce genre. Objection. Réponse. Juger les productions de l'esprit en elles-mêmes. Avantages du comique honnête & sérieux, sur-tout chez un peuple corrompu. De quelques scènes du Faux-Généreux. De l'honnête. Seconde objection. Réponse. Le Juge, Comédie, sujet proposé. Manière de juger un ouvrage dramatique. De la nature humaine. Du spectacle. Des fictions. Du Poète, du Romancier, & du Comédien. Du but commun à tous les Arts d'imitation. Exemple d'un tableau honnête & pathétique.* x.

III. **D'UNE SORTE DE DRAME MORAL.** *Ses règles ; ses avantages. Des impressions. Des applaudissemens.* xj.

IV. **D'UNE SORTE DE DRAME PHILOSOPHIQUE.** *La mort de Socrate ; exemple de ce Drame. Du Drame ancien & de sa simplicité.* ibid.

V. **DES DRAMES SIMPLES ET DES DRAMES COMPOSÉS.** *Le Drame simple préféré ; & pourquoi. Difficulté de conduire deux intrigues à la fois. Exemples tirés de l'Andrienne & de l'Eautontimorumenos. Observation sur la conduite du Pere de Fa-*



mille. *Inconvénient des incidens multipliés.* xv.

VI. DU DRAME BURLESQUE. *De son action & de son mouvement. Il exige une gaieté originale. Il n'est pas donné à tous d'y réussir. D'Aristophane. L'usage que le gouvernement pourroit faire d'un bon Farceur. De l'action & du mouvement en général. De son accroissement.* xvij.

VII. DU PLAN ET DU DIALOGUE. *Quel est le plus difficile ? Des qualités du Poète pour former un plan. De ses qualités pour bien dialoguer. Le plan & le dialogue ne peuvent être de deux mains différentes. Un même sujet fournira plusieurs plans ; mais les caractères étant donnés , les discours sont uns. Il y a plus de pieces bien dialoguées , que de pieces bien ordonnées. Un Poète forme son plan & projette ses scenes d'après son talent & son caractère. Du Soliloque & de son avantage, Défaut des jeunes Poètes.* xx.

VIII. DE L'ESQUISSE. *Idée d'Aristote. Poétique d'Aristote, d'Horace & de Boileau. Exemple d'esquisse d'un poème tragique. Exemple d'esquisse d'un poème comique. Avantages de l'esquisse. Moyen de la féconder & d'en faire sortir les incidens.* xxv.

IX. DES INCIDENS. *Du choix des incidens. Moliere & Racine cités. Des incidens frivoles. De la fatalité. Objection. Réponse. TERENCE & Moliere cités. Des fils. Des fils tendus à faux. Moliere cité.* xxvij

X. DU PLAN DE LA TRAGÉDIE ET DU PLAN DE LA COMÉDIE. *Quel est le plus difficile ? Trois ordres de choses. Le Poète comique créateur dans son genre, Son modele. La Poésie comparée à l'Histoire*

## SOMMAIRE.

*plus utilement qu'à la Peinture. Du merveilleux. Imitation de la nature dans la combinaison des incidens extraordinaires. Des incidens simultanés. Du vernis romanesque. De l'illusion, quantité constante. Du Drame & du Roman. Télémaque cité. Tragédies toutes d'invention. De la Tragédie domestique. S'il faut l'écrire en vers. Résumé. Du Poète & du Versificateur. De l'imagination. De la réalité & de la fiction. Du Philosophe & du Poète. Ils sont conséquens & inconséquens dans le même sens. Eloge de l'imagination. Imagination réglée. Racheter le merveilleux par des choses communes. De la composition du Drame. Faire la premiere scene la premiere, & la derniere scene la derniere. De l'influence des scenes les unes sur les autres. Objection. Réponse. Du Pere de Famille. De l'Ami sincere de Goldoni. Du Fils naturel. Réponse aux critiques du Fils Naturel. De la simplicité. De la lecture des anciens. De la lecture d'Homere. Son utilité au Poète dramatique, prouvée par quelques morceaux traduits.*

xxix.

**XI. DE L'INTÉRÊT.** *Perdre de vue le spectateur. Faut-il l'instruire ou le tenir dans l'ignorance des incidens ? Ineptie des regles générales. Exemples tirés de Zaïre, d'Iphigénie en Tauride, & de Britannicus. Le sujet où les reticences sont nécessaires, est ingrat. Preuves tirées du Pere de Famille & de l'Heycire de Térence. De l'effet des monologues. De la nature de l'intérêt & de son accroissement. De l'Art poétique & de ceux qui en ont écrit. Si un homme de génie compose jamais un art poétique, savoir si le mot Spectateur s'y trouvera. D'autres modeles, d'autres loix. Comparaison du Peintre & du Poète dramatique. L'attention du Poète au Spectateur, gêne le Poète & suspend l'action. Moliere cité.*

l.

\* \*

**XII. DE L'EXPOSITION.** *Qu'est-ce que c'est ? Dans la Comédie. Dans la Tragédie. Y a-t-il toujours une exposition ? De l'avant-scène, ou du moment où commence l'action. Il importe de l'avoir bien choisie. Il faut avoir un censeur, & qui soit homme de génie. Expliquer ce qu'il faut expliquer. Négliger les minuties. Débuter fortement. Cependant une première situation forte n'est pas sans inconvénient.* liij.

**XIII. DES CARACTÈRES.** *Il faut les mettre en contraste avec les situations & les intérêts, & non entr'eux. Du contraste des caractères entr'eux. Examen de ce contraste en général vicieux. Celui des caractères multiplié dans un drame le rendroit maussade. Fausse supposition qui le prouve. Il montre l'art. Il ajoute au vernis romanesque. Il gêne la conduite. Il rend le dialogue monotone. Bien fait, il rendroit le sujet du Drame équivoque. Preuves tirées du Misanthrope de Molière & des Adelphe de Térence. Dramas sans contraste plus vrais, plus simples, plus difficiles, & plus beaux. Il n'y a point de contraste dans la Tragédie. Corneille, Plaute, Molière, Térence cités. Le contraste des sentimens & des images est le seul qui me plaise. Ce que c'est. Exemples tirés d'Homère, de Lucrece, d'Horace, d'Anacréon, de Catulle, de l'Histoire Naturelle, de l'Esprit. D'un tableau du Poussin. Du contraste par la vertu. Du contraste par le vice. Contraste réel. Contraste feint. Les anciens n'ont pas connu le contraste.* lxj.

**XIV. DE LA DIVISION DE L'ACTION ET DES ACTES.** *De quelques règles arbitraires, comme paraître ou être annoncé ; rentrer sur la scène ; couper ses actes à peu près de la même longueur. Exemples du contraire.* lxij.

**XV. DES ENTR'ACTES.** *Ce que c'est. Quelle en est la loi. L'action ne s'arrête pas même dans l'entr'acte. Chaque acte d'une piece bien faite pourroit avoir un titre. Des scenes supposées. Précepte important là-dessus. Exempla de ce précepte.* lxxviiij.

**XVI. DES SCENES.** *Voir son personnage, quand il entre. Le faire parler d'après la situation de ceux qu'il aborde. Oublier le talent de l'acteur. Défaut des modernes dans lequel sont aussi tombés les anciens. Des scenes pantomimes. Des scenes parlées. Des scenes pantomimes & parlées. Des scenes simultanées. Des scenes épisodiques. Avantages & exemples rares de ces scenes.* lxxix.

**XVII. DU TON.** *Chaque caractère a le sien. De la plaisanterie. De la vérité des discours en Philosophie & en Poésie. Peindre d'après la passion & l'intérêt. Combien il est injuste de confondre le Poète & le personnage ! De l'homme & de l'homme de génie. Différence d'un dialogue & d'une scene. Dialogue de Corneille & de Racine comparé. Exemples. De la liaison du Dialogue par les sentimens. Exemples. Dialogue de Moliere. Les Femmes Savantes & le Tartuffe cités. Du Dialogue de Térence. L'Eunuque cité. Des scenes isolées. Difficulté des scenes, lorsque le sujet est simple. Faux jugement du spectateur. Des scenes du Fils Naturel & du Pere de Famille. Du monologue. Règle générale & peut-être la seule de l'Art dramatique. Des caricatures. Du foible & de l'outré. Térence cité. Des Daves. Des amans de la scene ancienne, & des nôtres.* lxxx.

**XVIII. DES MŒURS.** *De l'utilité des spectacles. De mœurs des Comédiens. De l'abus prétendu des*

*spectacles. Des mœurs d'un peuple. Tout peuple n'est pas également propre à réussir dans toutes sortes de Drame. Du Drame sous différens gouvernemens. De la Comédie dans un état monarchique. Inconvénient. De la Poésie & des Poètes chez un peuple esclave & avili. Des mœurs poétiques. Des mœurs anciennes. De la nature propre à la Poésie. Des tems qui annoncent la naissance des Poètes. Du génie. De l'art d'embellir les mœurs. Bizarrerie des peuples policés. Térence cité. Cause de l'incertitude du goût. lxxxvj.*

**XIX. DE LA DÉCORATION.** *Montrer le lieu de la scene, tel qu'il est. De la peinture théâtrale. Deux Poètes ne peuvent à la fois se montrer avec un égal avantage. Du Drame lyrique. lxxxvij.*

**XX. DES VÊTEMENS.** *Du mauvais goût. Du luxe. De la représentation de l'Orphelin de la Chine. Des personnages du Pere de Famille & de leur vêtement. Discours adressé à une célèbre Actrice de nos jours. xc.*

**XXI. DE LA PANTOMIME.** *Du jeu des Comédiens Italiens. Objection. Réponse. Du jeu des principaux personnages. Du jeu des personnages subalternes. Pédanterie de théâtre. La pantomime, portion importante du Drame. Vérité de quelques scenes pantomimes. Exemples. Nécessité d'écrire le jeu. Quand & quel est son effet. Térence & Moliere cités. On connoît si le Poète a négligé ou considéré la pantomime. S'il l'a négligée, on ne l'introduira point dans son Drame. Moliere l'avoit écrite. Très-humbles représentations à nos Critiques. Endroits des anciens Poètes obscurs, & pourquoi ? La pantomime, partie importante du Roman. Richardson cité. Scene d'Oreste & de Pilade, avec sa pantomime. Mort de Socrate, avec sa*

*pantomime. Loix de la composition communes à la Peinture & à l'action dramatique. Difficulté de l'action théâtrale, sous ce point de vue. Objection. Réponse. Utilité de la pantomime écrite, pour nous. Qu'est-ce que la pantomime ? Qu'est-ce que le Poëte qui l'écrit dit au peuple ? Qu'est-ce qu'il dit au Comédien ? Il est difficile de l'écrire, & facile de la critiquer.*  
ciiij.

XXII. DES AUTEURS. ET DES CRITIQUES. Critiques comparés à certains hommes sauvages ; à une espece de solitaire imbécille. Vanité de l'Auteur. Vanité du Critique. Plaintes des uns & des autres. Equité du public. Critique des vivans. Critique des morts. Le succès équivoque du Misanthrope, consolation des Auteurs malheureux. L'Auteur est le meilleur Critique de son Ouvrage. Auteurs & Critiques, ni assez honnêtes gens ni assez instruits. Liaison du goût avec la morale. Conseils à un Auteur. Exemple proposé aux Auteurs & aux Critiques dans la personne d'Ariste. Soliloque d'Ariste sur le vrai, le bon & le beau. Fin du discours sur la Poésie dramatique.  
cxij.



1. The first part of the report is a general  
introduction to the subject of the study.  
It is followed by a description of the  
methodology used in the study.  
The third part of the report is a  
description of the results of the study.  
The fourth part of the report is a  
discussion of the results of the study.  
The fifth part of the report is a  
conclusion of the study.

2. The second part of the report is a  
description of the methodology used in the study.  
It is followed by a description of the  
results of the study.  
The third part of the report is a  
discussion of the results of the study.  
The fourth part of the report is a  
conclusion of the study.



## AVERTISSEMENT.

*LE* sixième volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la santé, lorsqu'un événement, non moins intéressant par les circonstances que par les personnes, devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'exposer sa vie pour son ami, & le courage de lui sacrifier sa passion, sa fortune & sa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint, sombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur, en sortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems, y avoient laissé la tristesse. Il étoit triste dans sa conversation & dans son maintien, à moins qu'il ne parlât de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les transports qu'elle cause à ceux qui en sont fortement épris. Alors vous eussiez dit qu'il se transfiguroit. La sérénité se déployoit sur son visage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son discours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées austères & d'images touchantes, qui tenoient l'attention suspendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le soir, en automne, dans un tems nébuleux & couvert, la lumière s'échapper d'un nuage, briller un moment, & se perdre en un ciel obscur; bientôt sa gaieté s'éclipsoit, & il retomboit tout-à-coup dans le silence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, soit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer si-tôt qu'ils se rencontreront, il



*m'accueillit d'une maniere ouverte, qui surprit tout le monde, excepté moi ; & dès la seconde fois que je le vis, je crus pouvoir, sans être indiscret, lui parler de sa famille, & de ce qui venoit de s'y passer. Il satisfait à mes questions. Il me raconta son histoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien est quelquefois exposé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique, dont ces épreuves seroient le sujet, feroit impression sur tous ceux qui ont de la sensibilité, de la vertu, & quelque idée de la foiblesse humaine.*

*Hélas ! me répondit-il, en soupirant, vous avez eu la même pensée que mon pere. Quelque tems après son arrivée, lorsqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à succéder à nos transports, & que nous goûtions le plaisir d'être assis les uns à côté des autres, il me dit :*

» Dorval, tous les jours je parle au Ciel de  
 » ROSALIE & de toi. Je lui rends graces de vous  
 » avoir conservés jusqu'à mon retour ; mais sur-  
 » tout de vous avoir conservés innocens. Ah !  
 » mon fils, je ne jette point les yeux sur RO-  
 » SALIE, sans frémir du danger que tu as couru.  
 » Plus je la vois, plus je la trouve honnête &  
 » belle ; plus ce danger me paroît grand. Mais le  
 » Ciel qui veille aujourd'hui sur nous, peut nous  
 » abandonner demain. Nul de nous ne connoît son  
 » fort. Tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure  
 » que la vie s'avance, nous échappons à la mé-  
 » chanceté qui nous fuit. Voilà les réflexions que je  
 » fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire.  
 » Elles me consolent du peu de tems qui me reste  
 » à vivre ; & si tu voulois ; ce seroit la morale  
 » d'une Piece, dont une partie de notre vie seroit  
 » le sujet ; & que nous représenterions entré nous.

*Une Piece, mon pere !*

» Qui, mon enfant. Il ne s'agit point d'élever

## A V E R T I S S E M E N T. iij

» ici des tréteaux, mais de conserver la mémoire  
 » d'un événement qui nous touche, & de le rendre  
 » comme il s'est passé.... Nous le renouvelerions  
 » nous-mêmes, tous les ans, dans cette maison,  
 » dans ce fallon. Les choses que nous avons dites,  
 » nous les redirions. Tes enfans en feroient autant,  
 » & les leurs, & les  
 » vris à moi-mêm  
 » d'âge en âge, ave  
 » penfes-tu qu'un d  
 » nos propres idées  
 » cours que nous a  
 » constances les plu  
 » valût pas mieux q  
 » ne montrent de  
 » visage « ?

*C'est-à dire, que vous m'ordonnez de peindre votre  
 ame, la mienne, celles de Constance, de Clairville  
 & de Rosalie. Ah! mon pere, c'est une tâche au dessus  
 de mes forces, & vous le savez bien.*

» Ecoute; je prétends y faire mon rôle une  
 » fois avant que de mourir; & pour cet effet, j'ai  
 » dit à ANDRÉ de ferrer dans un coffre les habits  
 » que nous avons apportés des prisons «.

*Mon Pere. . . . .*

» Mes enfans ne m'ont jamais opposé de refus;  
 » ils ne voudront pas commencer si tard «.

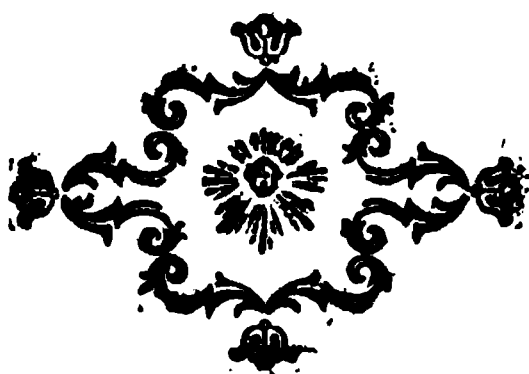
*En cet endroit Dorval, détournant son visage, &  
 cachant ses larmes, me dit, du ton d'un homme qui  
 contraignoit sa douleur .... la Piece est faite..... Mais  
 celui qui l'a commandée n'est plus..... Après un mo-  
 ment de silence, il ajouta ..... Elle étoit restée-là cette  
 Piece, & je l'avois presque oubliée; mais ils m'ont  
 répété si souvent que c'étoit manquer à la volonté de  
 mon pere, qu'ils m'ont persuadé; & Dimanche pro-  
 chain nous nous acquittons, pour la premiere fois,*

## **IV. AVERTISSEMENT.**

*d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.*

*Ah! Dorval, lui dis-je, si j'osois !..... Je vous entends, me répondit-il; mais croyez-vous que ce soit une proposition à faire à Constance, à Clairville & à Rosalie? Le sujet de la Pièce vous est connu; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques Scènes où la présence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'est moi qui fais ranger le salon. Je ne vous promets point; je ne vous refuse pas; je verrai.*

*Nous nous séparâmes, Dorval & moi. C'étoit le Lundi. Il ne me fit rien dire de toute la semaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit..... Aujourd'hui, à trois heures précises, à la porte du jardin..... Je m'y rendis. J'entrai dans le salon par la fenêtre; & Dorval, qui avoit écarté tout le monde, me plaça dans un coin, d'où, sans être vu, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la dernière Scène. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la dernière Scène.*




LE  
FILS NATUREL,  
OU  
LES ÉPREUVES  
DE  
LA VERTU,  
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,  
AVEC L'HISTOIRE VÉRITABLE DE LA PIÈCE.

---

*Interdum speciosa locis, morataque recte  
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,  
Valdius oblectat populum, meliusque moratur  
Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ.*

HORAT. Art. Poet.

---



## PERSONNAGES.

LYSIMOND, *Père de Dorval & de Rosalie.*

DORVAL, *Fils naturel de Lysimond, & Ami de Clairville.*

ROSALIE, *Fille de Lysimond.*

JUSTINE, *Suivante de Rosalie.*

ANDRÉ, *Domestique de Lysimond.*

CHARLES, *Valet de Dorval.*

CLAIRVILLE, *Ami de Dorval & Amant de Rosalie.*

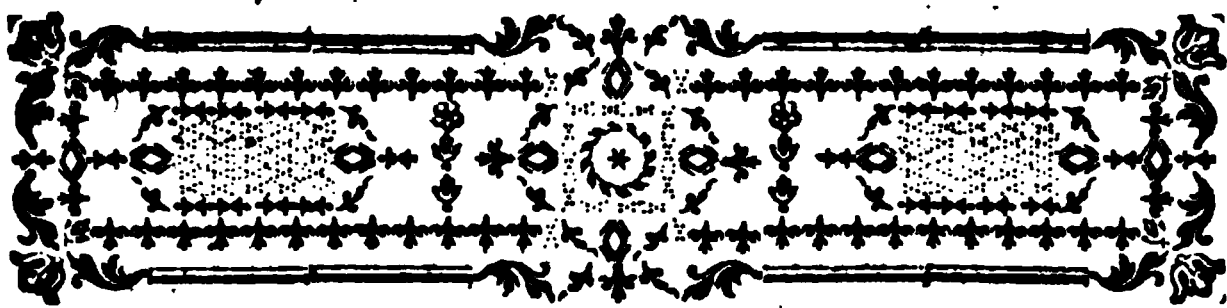
CONSTANCE, *jeune Veuve, Sœur de Clairville.*

SYLVESTRE, *Valet de Clairville.*

*Autres Domestiques de la Maison de Clairville.*

*La Scène est à Saint Germain-en-Laye.*

*L'action commence avec le jour, & se passe dans un  
Salon de la Maison de Clairville.*



LE  
FILS NATUREL,  
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*La Scene est dans un Salon. On y voit un clavecin, des chaises, des tables de jeu; sur une de ces tables un trictrac; sur une autre quelques brochures; d'un côté un métier à tapisserie, &c. . . . . dans le fond un canapé, &c.*

DORVAL, seul.

*Il est en habit de campagne, en cheveux négligés, assis dans un fauteuil, à côté d'une table sur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvemens violens, il s'appuie sur un des bras de son fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette situation. Il tire sa montre, & dit :*

**A** peine est-il six heures.

*Il se jette sur l'autre bras de son fauteuil; mais il n'y est pas plutôt qu'il se relève, & dit :*

Je ne saurois dormir.

*Il prend un livre qu'il ouvre au hasard, & qu'il  
referme presque sur le champ, & dit :*  
Je lis sans rien entendre.

*Il se relève. Il se promène, & dit :*  
Je ne peux m'éviter..... Il faut sortir d'ici.....  
Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime ! ....  
[comme effrayé.] Et qui aimai-je ? .... J'ose me  
l'avouer ; malheureux, & je reste. [Il appelle  
violemment] Charles, Charles.

---

SCENE II. ( Cette Scene marche vite. )

DORVAL, CHARLES.

*Charles croit que son maître demande son chapeau &  
son épée ; il les apporte, les pose sur un fauteuil,  
& dit :*

CHARLES.

**M**onsieur, ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL.

Des chevaux ; ma chaise.

CHARLES.

Quoi, nous partons !

DORVAL.

A l'instant. [ Il est assis dans le fauteuil ; & tout  
en parlant, il ramasse des livres, des papiers, des  
brochures, comme pour en faire des paquets. ]

CHARLES.

Monsieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai personne.

CHARLES.

Cela se peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

C O M É D I E.

C H A R L E S,

Monsieur. . . .

D O R V A L.

[ *Se tournant vers Charles, d'un air triste & accablé.* ] Eh bien, Charles !

C H A R L E S.

Avoir été accueilli dans cette maison, chéri de tout le monde, prévenu sur tout, & s'en aller sans parler à personne ; permettez, Monsieur. . .

D O R V A L.

J'ai tout entendu. Tu as raison. Mais je pars.

C H A R L E S.

Que dira Clairville, votre ami ? Constance, sa sœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce séjour ? [ *d'un ton plus bas.* ] Et Rosalie ?... vous ne les verrez point ?

D O R V A L.

[ *Soupire profondément, laisse tomber sa tête sur ses mains, & Charles continue.* ]

C H A R L E S.

Clairville & Rosalie s'étoient flattés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Rosalie se faisoit une joie de vous présenter à son pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

D O R V A L.

[ *Soupire, s'agite, &c.* ]

C H A R L E S.

Le bon-homme arrive, & vous partez. Tenez, mon cher maître, j'ose vous le dire, les conduites bizarres sont rarement sensées. . . . Clairville ! Constance ! Rosalie !

D O R V A L.

[ *Brusquement, en se levant.* ] Des chevaux, ma chaise, te dis-je.

C H A R L E S.

Au moment où le pere de Rosalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues ! A la veille du mariage de votre ami !



DORVAL.

[ *En colere . . . . . à Charles.* ] Malheureux! . . .  
 [ *A lui-même, en se mordant la levre, & se frappant la poitrine.* ] que je suis. . . . Tu perds le tems, & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on se dépêche.



## SCENE III.

DORVAL *seul.*

( *Il continue de se promener, & de rêver.* )

**P** Artir sans dire adieu ! Il a raison ; cela feroit d'une bizarrerie, d'une inconséquence. . . . . Et qu'est-ce que ces mots signifient ? Est-il question de ce qu'on croira, ou de ce qu'il est honnête de faire ? . . . . Mais, après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & sa sœur ? Ne puis-je les quitter, & leur en taire le motif ? . . . . Et Rosalie ? je ne la verrai point ? . . . . Non . . . . . l'amour & l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs, sur-tout un amour insensé qu'on ignore, & qu'il faut étouffer. . . . . Mais que dira-t-elle ? que pensera-t-elle ? . . . . Amour, sophiste dangereux, je t'entends.

( *Constance arrive en robe de matin, tourmentée, de son côté, par une passion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domestiques qui rangent le salon, & qui ramassent les choses qui sont à Dorval. . . . Charles, qui a envoyé à la Poste pour avoir des chevaux, rentre aussi.* )

## S C E N E IV.

DORVAL, CONSTANCE, *des Domestiques.*

D O R V A L.

Q Uoi, Madame, si matin?

C O N S T A N C E.

J'ai perdu le sommeil. Mais, vous-même, déjà habillé !

D O R V A L [vîte.]

Je reçois des lettres à l'instant. Une affaire pressée m'appelle à Paris. Elle y demande ma présence. Je prends le thé. Charles, du thé. J'embrasse Clairville. Je vous rends grâces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaise, &amp; je pars.

C O N S T A N C E.

Vous partez ! Est-il possible ?

D O R V A L.

Rien malheureusement n'est plus nécessaire.

*( Les Domestiques, qui ont achevé de ranger le salon, & de ramasser ce qui est à Dorval, s'éloignent. Charles laisse le thé sur une des tables. Dorval prend le thé. )**( Constance, le coude appuyé sur la table, & la tête penchée sur une de ses mains, demeure dans cette situation pensive. )*

D O R V A L.

Constance, vous rêvez.

C O N S T A N C E *( émue, ou plutôt d'un sang froid un peu contraint )*

Oui, je rêve..... Mais j'ai tort..... la vie que l'on mène ici vous ennuie..... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

Elle m'ennuie ! Non, Madame, ce n'est pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc ?.... Un air sombre que je vous trouve.....

DORVAL.

Les malheurs laissent des impressions..... Vous savez..... Madame..... je vous jure que depuis long-temps je ne connoissois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela est, vous revenez sans doute.

DORVAL.

Je ne fais..... Ai-je jamais su ce que je deviendrois ?

CONSTANCE.

( *Après s'être promenade un instant.* ) Ce moment est donc le seul qui me reste. Il faut parler. [ *Une pause.* ]

Dorval, écoutez-moi ; vous m'avez trouvée ici, il y a six mois, tranquille & heureuse. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal assortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur sur l'aversion de tout lien, & dans la sécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la solitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. J'y jouissois de moi. J'y jouissois de mes peines passées. Il me sembloit qu'elles avoient épuré ma raison. Mes journées, toujours innocentes, quelquefois délicieuses, se partageoient entre la lecture, la promenade, & la conversation de mon frere. Clairville me parloit sans cesse de son austere & sublime ami. Que j'avois de plaisir à l'entendre ! Combien je desirois de connoître un homme que mon frere aimoit, respectoit à tant de titres, & qui avoit

développé dans son cœur les premiers germes de la sagesse !

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déjà sur vos traces ; & cette jeune Rosalie , que vous voyez ici , étoit l'objet de tous mes soins , comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

D O R V A L.

[ *Emu & attendri.* ] Rosalie !.

C O N S T A N C E.

Je m'aperçus du goût que Clairville prenoit pour elle , & je m'occupai à former l'esprit , & surtout le caractère de cet enfant , qui devoit un jour faire la destinée de mon frère. Il est étourdi ; je la rendois prudente. Il est violent ; je cultivois sa douceur naturelle. Je me complaisois à penser que je préparois , de concert avec vous , l'union la plus heureuse qu'il y eût peut-être au monde , lorsque vous arrivâtes. Hélas !....

( *La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse , & s'affoiblit un peu.* )

Votre présence , qui devoit m'éclairer & m'encourager , n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu à peu mes soins se détournèrent de Rosalie. Je ne lui enseignai plus à plaire. . . . & je n'en ignorai pas long-tems la raison.

Dorval , je connus tout l'empire que la vertu avoit sur vous , & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre âme avec elle , & je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fût si bien selon mon cœur. Qu'une femme est heureuse , me disois-je , lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué , c'est d'ajouter de plus en plus à l'estime qu'elle se doit , c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux !

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai

pas attendu le succès, si je parle ; c'est le tems ; & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en seroit venu. [ *Une petite pause : ce qui suit doit coûter à dire à une femme telle que Constance.* ]

Vous avouerez-je ce qui m'a coûté le plus ? C'étoit de vous dérober ces mouvemens si tendres & si peu libres, qui trahissent presque toujours une femme qui aime. La raison se fait entendre par intervalles : le cœur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'est présenté sur mes lèvres. Il m'est échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, je m'en suis toujours félicitée.

Telle est Constance. Si vous la fuyez, du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, elle se retrouvera dans le sein de la vertu. Et tandis que tant de femmes détestent l'instant où l'objet d'une criminelle tendresse arracha de leur cœur un premier soupir, Constance ne se rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il se mêle quelqu'amertume à son souvenir, il lui restera toujours une consolation douce & solide dans les sentimens mêmes que vous lui aurez inspirés.



## SCENE V.

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

MADAME, voilà votre frere.

CONSTANCE [attristée, dit:]

Mon frere, Dorval nous quitte. [ &amp; sort. ]

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

## SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL.

*(faisant quelques pas ; distrait & embarrassé.)*

DES lettres de Paris... Des affaires qui pressent... Un banquier qui chancelle...

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point sans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu un si grand besoin de votre secours.

DORVAL.

Disposez de moi ; mais si vous me rendez justice, vous ne douterez pas que je n'aie les raisons les plus fortes...

CLAIRVILLE [affligé]

J'avois un ami, &amp; cet ami m'abandonne. J'é-

tois aimé de Rosalie, & Rosalie ne m'aime plus :  
Je suis désespéré. . . . Dorval, m'abandonnerez-  
vous ? . . .

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE.

Vous savez si j'aime Rosalie ! . . . Mais non ;  
vous n'en savez rien. Devant les autres, l'amour  
est ma première vertu : j'en rougis presque devant  
vous. . . . Eh bien, Dorval, je rougirai, s'il le faut ;  
mais je l'adore. . . . Que ne puis-je vous dire tout  
ce que j'ai souffert ! Avec quel ménagement,  
quelle délicatesse j'ai imposé silence à la passion  
la plus forte ! . . . Rosalie vivoit retirée près d'ici,  
avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée,  
une amie de Constance. Je voyois Rosalie tous  
les jours, & tous les jours je voyois augmenter  
ses charmes ; je sentoie augmenter mon trouble.  
Sa tante meurt. Dans ses derniers momens elle  
appelle ma sœur, lui tend une main défaillante,  
& lui montrant Rosalie, qui se désoloit au bord  
de son lit, elle la regardoit sans parler ; ensuite  
elle regardoit Constance ; des larmes tomboient  
de ses yeux ; elle soupiroit ; & ma sœur enten-  
doit tout cela. Rosalie devint sa compagne, sa  
pupille, son élève ; & moi, je fus le plus heureux  
des hommes. Constance voyoit ma passion : Ro-  
salie en paroissoit touchée. Mon bonheur n'étoit  
plus traversé que par la volonté d'une mère in-  
quiète, qui redemandoit sa fille. Je me préparois  
à passer dans les climats éloignés où Rosalie a  
pris naissance ; mais sa mère meurt ; & son père,  
malgré sa vieillesse, prend le parti de revenir  
parmi nous.

Je l'attendois, ce père, pour achever mon bon-  
heur ; il arrive, & il me trouvera désolé.

DORVAL.

D O R V A L.

Je ne vois pas encore les raisons que vous avez de l'être.

C L A I R V I L L E.

Je vous l'ai dit d'abord. Rosalie ne m'aime plus. A mesure que les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur ont disparu, elle est devenue réservée, froide, indifférente. Ces sentimens tendres, qui sortoient de sa bouche avec une naïveté qui me ravissoit, ont fait place à une politesse qui me tue. Tout lui est insipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuse. M'apperçoit-elle ? son premier mouvement est de s'éloigner. Son pere arrive ; & l'on diroit qu'un événement si désiré, si long-tems attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût sombre pour la solitude est tout ce qui lui reste. Constance n'est pas mieux traitée que moi. Si Rosalie nous cherche encore, c'est pour nous éviter l'un par l'autre ; & pour comble de malheur, ma sœur même ne paroît plus s'intéresser à moi.

D O R V A L.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiete, il se chagrine, & il touche au moment de son bonheur.

C L A I R V I L L E.

Ah, mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez.....

D O R V A L.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont les plus sujettes, & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis ; leur ame est si sensible ; leurs organes sont si délicats, qu'un soupçon, un mot, une idée, suffit pour les alarmer. Mon ami, leur ame est semblable au crystal d'une onde



pure & transparente , où le spectacle tranquille de la nature s'est peint. Si une feuille , en tombant , vient à en agiter la surface , tous les objets sont vacillans.

CLAIRVILLE. [*affligé.*]

Vous me consolez : Dorval , je suis perdu. Je ne sens que trop. . . que je ne peux vivre sans Rosalie ; mais quel que soit le sort qui m'attend , j'en veux être éclairci avant l'arrivée de son pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous servir ?

CLAIRVILLE..

Il faut que vous parliez à Rosalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui , mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me la rendre. L'estime qu'elle a pour vous me fait tout espérer.

DORVAL.

Clairville , que me demandez-vous ? A peine Rosalie me connoit-elle ; & je suis peu fait pour ces sortes de discussions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout , & vous ne me refuserez point. Rosalie vous révere. Votre présence la saisit de respect ; c'est elle qui l'a dit. Elle n'osera jamais être injuste , inconstante , ingrate à vos yeux. Tel est l'auguste privilege de la vertu ; elle en impose à tout ce qui l'approche. Dorval , paraissez devant Rosalie , & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être , ce qu'elle étoit.

DORVAL.

[*posant la main sur l'épaule de Clairville.*]

Ah , malheureux !

C O M É D I E.

19

CLAIRVILLE.

Mon ami, si je le suis !

DORVAL.

Vous exigez . . . . .

CLAIRVILLE.

J'exige . . . . .

DORVAL.

Vous ferez satisfait.



S C E N E V I I.

DORVAL *seul.*

**Q**UELS nouveaux embarras ! . . . le frère . . .  
la sœur . . . Ami cruel, amant aveugle, que  
me proposez-vous ? . . . Paraissez devant Rosalie !  
Moi, paroître devant Rosalie, & je voudrois me  
cacher à moi-même . . . Que deviens-je, si Rosa-  
lie me devine ? & comment en imposerai-je à mes  
yeux, à ma voix, à mon cœur ? . . . Qui me  
répondra de moi ? . . . La vertu ? . . . M'en reste-  
t-il encore ?

*Fin du premier Acte.*



## ACTE SECON D.



### SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

**J**USTINE, approchez mon ouvrage.

*[ Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment, pendant lequel Justine laisse l'ouvrage, & considère sa Maîtresse ].*

JUSTINE.

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monsieur votre pere ? font-ce là les transports que vous lui préparez ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y passe soit mal ; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE.

*[ Point de réponse de la part de Rosalie ; mais des soupirs, du silence & des larmes. ]*

JUSTINE.

Perdez-vous l'esprit, Mademoiselle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la veille d'un mariage ! Encore un coup, perdez-vous l'esprit ?

ROSALIE.

Non, Justine.

J U S T I N E ( *après une pause.* )

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monsieur votre pere ?

R O S A L I E.

Non, Justine. [ *Toutes ces questions se font à différens intervalles, dans lesquels Justine quitte & reprend son ouvrage.* ]

J U S T I N E.

[ *après une pause un peu plus longue.* ]

Par hasard, est-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

R O S A L I E.

Non, Justine.

J U S T I N E.

[ *reste un peu stupéfaite. Elle dit ensuite.* ]

La voilà donc la cause de ces soupirs, de ce silence & de ces larmes ? . . . Oh, pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles ; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions savoir à mille lieues. Qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir si je les en dédis . . . . Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiselle, que j'approuverois ce caprice . . . Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pu se flatter d'avoir un Amant tendre, fidele, honnête ; de s'être attaché une femme qui eût de l'esprit, de la figure, des mœurs, c'est vous. Des mœurs ! Mademoiselle, des mœurs ! . . . . Je n'ai jamais pu concevoir, moi, qu'on cessât d'aimer ; à plus forte raison qu'on cessât sans sujet. Il y a là quelque chose où je n'entends rien.

[ *Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler & de pleurer. Justine repend d'un ton hy-*

LE FILS NATUREL;  
pocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & sans  
lever les yeux de dessus son ouvrage. ]

Après tout, si vous n'aimez plus Clairville,  
cela est fâcheux... mais il ne faut pas s'en déses-  
pérer comme vous faites.... Quoi donc ! après  
lui, n'y auroit-il plus personne au monde que  
vous pussiez aimer ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Oh, pour celui-là, on ne s'y attend pas.

[ Dorval entre ; Justine se retire ; Rosalie quitte  
son métier, se hâte de s'essuyer les yeux, & de se com-  
poser un visage tranquille. Elle a dit auparavant.

ROSALIE.

O Ciel ! c'est Dorval.

## SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL ( d'un ton un peu ému. )

**P**ERMETTEZ, Mademoiselle, qu'avant mon dé-  
part [ à ces mots Rosalie paroît étonnée. ] j'obéisse  
à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès  
de vous un service qu'il croit important. Personne  
ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur & au  
sien ; vous le savez. Souffrez donc que je vous de-  
mande en quoi Clairville a pu vous déplaire, &  
comment il a mérité la froideur avec laquelle il  
dit qu'il est traité.

ROSALIE.

C'est que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus !

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible disgrâce ?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai cessé, j'étois légère apparemment, sans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville est l'amant que votre cœur a préféré ? ... Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux, si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui étoit ôtée ?.. Mademoiselle, croyez-vous qu'il soit permis à une honnête femme de se jouer du bonheur d'un honnête homme ?

ROSALIE.

Je fais là-dessus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches. Je suis désolée. Je voudrois être morte !

DORVAL.

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE.

Je ne fais plus ce que je suis. Je ne m'estime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raisons à tout.

ROSALIE.

C'est que j'en aime un autre.

DORVAL.

Rosalie ! Elle ! [ avec un étonnement mêlé de reproches. ]

ROSALIE.

Oui, Dorval, ... Clairville fera bien vengé !

DORVAL.

Rosalie, ... si par malheur il étoit arrivé ...

que votre cœur surpris . . . fût entraîné par un penchant . . . dont votre raison vous fit un crime . . . J'ai connu cet état cruel ! . . . Que je vous plaindrois !

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL.

( *ne lui répond que par le geste de commisération.* )

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je pusse en aimer un autre, lorsque je rencontrai l'écueil de ma constance & de notre bonheur . . . Les traits, l'esprit, le regard, le son de la voix, tout dans cet objet doux & terrible sembloit répondre à je ne fais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimères de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance . . . Si j'avois pu concevoir que je manquerois à Clairville ! . . . Mais hélas ! je n'en avois pas eu le premier soupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer son rival . . . Et comment ne l'aurois-je pas aimé ? . . . Ce qu'il disoit, je le pensois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un sentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien . . . Que vous dirai-je enfin ? Je me voyois à peine dans les autres ; (*elle ajoute en baissant les yeux & la voix*) & je me retrouvois sans cesse en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il son bonheur ?

ROSALIE.

Si c'est un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime sans doute ?

## ROSALIE.

Dorval, vous le savez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui, je le fais, & mon cœur le sent. . . Qu'ai-je entendu ? . . . Qu'ai-je dit ? . . . Qui me sauvera de moi-même ? . . . . .

(*Dorval & Rosalie se regardent un moment en silence. Rosalie pleure amèrement. On annonce Clairville.*)

SYLVESTRE (*à Dorval.*)

Monsieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Rosalie.*)

Rosalie . . . Mais on vient . . . Y pensez-vous ? . . C'est Clairville. C'est mon ami. C'est votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui rend une main; Dorval la prend, & laisse tomber tristement sa bouche sur cette main, & Rosalie ajoute :*) Adieu, quel mot !

## SCÈNE III.

DORVAL *seul.*

DANS sa douleur, qu'elle m'a paru belle ! Que ses charmes étoient touchans ! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ses yeux. . . » Dorval, vous le savez « . . . Ces mots retentissent encore dans le fond de mon cœur . . . Ils ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire ! . . .





## SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

**E**XCEUSEZ mon impatience. Eh bien, Dorval !..

DORVAL.

*( Dorval est troublé. Il tâche de se remettre ; mais il y réussit mal. Clairville qui cherche à lire sur son visage , s'en apperçoit , se méprend , & dit : )*

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé ! Vous ne me parlez point ! Vos yeux se remplissent de larmes ! Je vous entends , je suis perdu !

*( Clairville , en achevant ces mots , se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui , & Clairville dit , sans se déplacer , d'une voix basse & sanglotante : )*

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit ? Quel est mon crime ? Ami , de grace , achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'achève !

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le sein ! & vous , le seul homme qui pût l'arracher peut-être , vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon désespoir ! . . . Trahi par ma maîtresse ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ! Dorval , vous ne me dites rien ?

DORVAL.

Que vous dirai-je ? . . . . Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez

pourtant, je changerai du moins de supplice. . . .  
Votre silence me semble en ce moment, le plus  
cruel de tous.

DORVAL (*en hésitant.*)

Rosalie. . . .

CLAIRVILLE (*en hésitant.*)

Rosalie. . . .

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit . . . . . ne me paroît  
plus avoir cet empressement qui vous promettoit  
un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé ! . . . Que me reproche-t-elle ?

DORVAL.

Elle n'a pas changé, si vous voulez . . . Elle ne  
vous reproche rien . . . mais son pere . . .

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris son consentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour . . . . . Elle  
craint . . . Vous savez mieux que moi qu'une fille  
bien née craint toujours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir. Tous les ob-  
stacles sont levés. C'étoit sa mere qui s'opposoit à  
nos vœux ; elle n'est plus, & son pere n'arrive  
que pour m'unir à sa fille, se fixer parmi nous, &  
finir ses jours tranquillement, dans sa patrie, au  
sein de sa famille, au milieu de ses amis. Si j'en  
juge par ses lettres, ce respectable vieillard ne fera  
guere moins affligé que moi. Songez, Dorval, que  
rien n'a pu l'arrêter ; qu'il a vendu ses habitations,  
qu'il s'est embarqué avec toute sa fortune, à l'â-  
ge . . . . . de quatre vingt ans, je crois, sur des  
mers couvertes de vaisseaux ennemis.

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout espérer

des bontés du pere , de l'honnêteté de la fille , de votre amour , & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il semble avoir formés pour servir de consolation & d'encouragement à la vertu , soient tous malheureux sans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive.

DORVAL.

Si je le veux ! . . . . Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame ! . . . Mais j'ai satisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'est à regret que je vous entends. Allez , mon ami. Puisque vous m'abandonnez dans la triste situation où je suis , je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reste plus qu'à vous demander un moment. Ma sœur allarmée de quelques bruits fâcheux qui se sont répandus ici sur la fortune de Rosalie , & sur le retour de son pere , est sortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuserez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque chose que Constance ne puisse obtenir de moi !

CLAIRVILLE.

Constance ! hélas , j'ai pensé quelquefois . . . . Mais renvoyons ces idées à des tems plus heureux . . . . Je fais où elle est , & je vais hâter son retour.



## S C E N E V.

D O R V A L *seul.*

**S**UIS-JE assez malheureux ! . . . J'inspire une passion secrète à la sœur de mon ami . . . . J'en prends une insensée pour sa maîtresse; elle, pour moi . . . Que fais-je encore dans une maison que je remplis de désordre ? Où est l'honnêteté ? Y en a-t-il dans ma conduite ? . . . [ *Il appelle comme un forcené* ] Charles, Charles . . . On ne vient point . . . Tout m'abandonne . . . [ *Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abyme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles :* ] Encore, si c'étoient là les premiers malheureux que je fais ! . . . . mais non, je traîne par-tout l'infortune . . . . Tristes mortels, misérables jouets des événemens . . . . foyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu ! . . . . Je viens ici, j'y porte une ame pure . . . . oui; car elle l'est encore . . . J'y trouve trois êtres favorisés du Ciel; une femme vertueuse & tranquille; un amant passionné, & payé de retour; une jeune amante raisonnable & sensible . . . . La femme vertueuse a perdu sa tranquillité. Elle nourrit dans son cœur une passion qui la tourmente. L'amant est désespéré. Sa maîtresse devient inconstante, & n'en est qu'une plus malheureuse . . . . Quel plus grand mal eût fait un scélérat ! . . . . O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te justifier ? . . . . Je ne fais où j'en suis . . . [ *Il crie encore :* ] Charles, Charles.



## S C E N E VI.

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

**M**ONSIEUR, les chevaux sont mis. Tout est prêt. [ *Cela dit, il sort.* ]

SYLVESTRE ( *entre.* )

Madame vient de rentrer. Elle va descendre.

DORVAL.

Constance ?

SYLVESTRE.

Oui, Monsieur. [ *Cela dit, il sort.* ]

CHARLES.

( *Il rentre, & dit à Dorval, qui, l'air sombre & les bras croisés, l'écoute, & le regarde.* )

( *En cherchant dans ses poches* ), Monsieur . . . vous me troublez aussi avec vos impatiences . . . Non, il semble que le bon sens se soit enfui de cette maison . . . Dieu veuille que nous le rattrapions en route . . . Je ne pensois plus que j'avois une lettre ; & maintenant que j'y pense, je ne la trouve plus. ( *A force de chercher, il trouve la lettre, & la donne à Dorval.* )

DORVAL.

Et donne donc. [ *Charles sort.* ]

## S C E N E V I I.

D O R V A L *seul. ( Il lit. )*

» **L**A honte & le remords me poursuivent . . .  
» Dorval , vous connoissez les loix de l'innocen-  
» ce . . . Suis-je criminelle ? . . . Sauvez-moi ! . . .  
» Hélas , en est-il tems encore ? . . . Que je plains  
» mon pere ! mon pere ! . . . mon pere ! . . . Et Clair-  
» ville ? je donnerois ma vie pour lui . . . Adieu ,  
» Dorval , je donnerois pour vous mille vies . . .  
» Adieu ! . . . vous vous éloignez , & je vais mou-  
» rir de douleur «.

*( Après avoir lu d'une voix entrecoupée , & dans un trouble extrême , il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des yeux égarés & distraits sur la lettre qu'il tient d'une main tremblante , il en relit quelques mots , & il dit : )*

» La honte & le remords me poursuivent «.  
C'est à moi de rougir , d'être déchiré . . . » Vous  
» connoissez les loix de l'innocence « . . . Je les  
connus autrefois . . . » Suis-je criminelle « ?  
» Non , c'est moi qui le suis . . . Vous vous  
» éloignez , & je vais mourir « . . . O  
Ciel , je succombe ! . . . *( En se levant : )* Arra-  
chons-nous d'ici . . . Je veux . . . je ne puis . . .  
ma raison se trouble . . . Dans quelles ténèbres  
suis-je tombé ? . . . O Rosalie ! ô vertu ! ô tour-  
ment !

*( Après un moment de silence , il se leve , mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quel-ques lignes pénibles ; mais tout au travers de son écriture , arrive Charles , en criant. )*

## SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

**M**ONSIEUR, au secours. On assassine . . . Clairville . . . .

( *Dorval quitte la table où il écrit , laisse sa lettre à moitié , se jette sur son épée qu'il trouve sur un fauteuil , & vole au secours de son ami. Dans ces mouvemens , Constance survient , & demeure fort surprise de se voir laissée seule par le Maître & par le valet.* )

## SCENE IX.

CONSTANCE seule.

**Q**UE veut dire cette fuite ? . . . Il a dû m'attendre. J'arrive, il disparoît . . . . Dorval, vous me connoissez mal . . . . j'en peux guérir . . .

[ *Elle approche de la table , & apperçoit la lettre à demi-écrite* ].

Une lettre !

( *Elle prend la lettre , & la lit* ).

» Je vous aime , & je suis . . . hélas , beaucoup trop tard ! . . . Je suis l'ami de Clairville . . . Les devoirs de l'amitié , les loix sacrées de l'hospitalité « ? . . .

Ciel ! quel est mon bonheur ! . . . Il m'aime . . . Dorval, vous m'aimez . . . ( *Elle se promene agitée* ) . . . Non , vous ne partirez point . . . . Vos craintes

crain tes font frivo les . . . votre délicatefse eſt vaine . . . Vous avez ma tendreſſe . . . Vous ne connoiſſez ni Conſtance , ni votre ami . . Non , vous ne les connoiſſez pas . . . Mais peut-être qu'il s'éloigne , qu'il fuit au moment où je parle. ( *Elle ſort de la Scene avec quelque précipitation.* )

*Fin du ſecond Acte.*



---

**ACTE TROISIEME.**

---

**SCENE I.****DORVAL, CLAIRVILLE.**

*[ Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil. ]*

**CLAIRVILLE.**

**S**OYEZ assuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

**DORVAL.**

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il est vif.

**CLAIRVILLE.**

J'étois trop affligé pour m'offenser légèrement... Mais que pensez-vous de ces bruits qui avoient appelé Constance chez son amie ?

**DORVAL.**

Il ne s'agit pas de cela.

**CLAIRVILLE.**

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent ; on parle d'un vaisseau pris , d'un vieillard appelé Mérian . . . .

**DORVAL.**

De grace, laissons pour un moment ce vaisseau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une chose dont tout le monde s'entretient à présent, & qu'il faut que j'apprenne ?

C O M É D I E.  
CLAIRVILLE.

33

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

DORVAL

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puisqu'absolument vous voulez que je parle,  
il s'agissoit de vous.

DORVAL.

De moi ?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre lesquels vous m'avez secouru, sont deux méchans & deux lâches. L'un s'est fait chasser de chez Constance pour des noirceurs ; l'autre eut quelque tems des vûes sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma sœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ ; car tout se fait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter, ou m'en plaindre. Ils en étoient également surpris.

DORVAL.

Pourquoi surpris ?

CLAIRVILLE.

C'est, disoit l'un, que ma sœur vous aime.

DORVAL.

Ce discours m'honore.

CLAIRVILLE.

L'autre, que vous aimez ma maîtresse.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Rosalie ?

CLAIRVILLE.

Rosalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez...

C 2

Je vous crois incapable d'une trahison. (*Dorval s'agite.*) Jamais un sentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un soupçon injurieux dans l'esprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends justice. Aussi tournant sur eux des regards d'indignation & de mépris (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les soutenir. Il détourne la tête, & se couvre le visage avec les mains*), je leur fis entendre qu'on portoit en soi le germe des bassesses (*Dorval est tourmenté*) dont on étoit si prompt à soupçonner autrui; & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on respectât ma maîtresse, ma sœur, & mon ami.... Vous m'approuvez, je pense.

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer... Non..... Mais..

CLAIRVILLE.

Ce discours ne demeura pas sans réponse. Ils sortent. Je fors. Ils m'attaquent....

DORVAL.

Et vous périssiez, si je n'étois accouru?...

CLAIRVILLE.

Il est certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'est à-dire qu'un moment plus tard, je devenois votre assassin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y pensez pas. Vous perdiez votre ami; mais vous restiez toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne soupçon?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuste envers vous !

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu sont grandes, &  
que le vice obscur est petit devant elles !



## SCENE II.

DORVAL, CLAIRVILLE,  
CONSTANCE.

CONSTANCE.

**D**ORVAL... Mon frere... dans quelles inquiétudes vous nous jettez !... Vous m'en voyez encore tremblante, & Rosalie en est à moitié morte.

DORVAL et CLAIRVILLE.

Rosalie ! (*Dorval se contraint subitement.*)

CLAIRVILLE,

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE. (*l'arrêtant par le bras.*)

Elle est avec Justine. Je l'ai vue. Je la quitte.  
N'en foyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le suis d'elle... Je le suis de Dorval... Il est d'un sombre qui ne se conçoit pas... Au moment où il fauve la vie à son ami !... Mon ami, si vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le sein d'un homme qui partage tous vos sentimens ; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Rosalie ?

( tirant une lettre de son sein , la donne à son frere , & lui dit : )

Tenez , mon frere , voilà son secret , le mien , & le sujet apparemment de sa mélancolie.

( Clairville prend la lettre & la lit. Dorval , qui reconnoit cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Rosalie , s'écrie. )

DORVAL.

Juste Ciel ! C'est ma lettre !

CONSTANCE.

Oui , Dorval. Vous ne partez plus. Je fais tout. Tout est arrangé . . . Quelle délicatesse vous rendoit ennemi de notre bonheur ? . . . Vous m'aimiez ! . . . Vous m'écriviez ! . . . Vous fuyiez ! . . .

( A chacun de ces mots Dorval s'agite & se tourmente. )

DORVAL.

Il le faut encore. Un sort cruel me poursuit. Madame , cette lettre . . . ( bas ) Ciel , qu'allois-je dire !

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu ? Mon ami , mon libérateur va devenir mon frere ! Quel surcroît de bonheur & de reconnoissance !

CONSTANCE.

Aux transports de la joie , reconnoissez enfin la vérité de ses sentimens & l'injustice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore suspendre les vôtres ? Dorval , si j'ai votre tendresse , pourquoi n'ai-je pas aussi votre confiance ?

DORVAL.

( d'un ton triste & avec un air abattu ) Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami , vous êtes triste.

DORVAL.

Il est vrai.

Parlez, ne vous contraignez plus. . . Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toujours de se taire, Constance ajoute :*) Mais je vois que ma présence vous gêne. Je vous laisse avec lui.

S C E N E III.

D O R V A L , C L A I R V I L L E .

C L A I R V I L L E .

**D**O R V A L , nous sommes seuls. . . Auriez-vous douté si j'approuverois l'union de Constance avec vous? . . . . . Pourquoi m'avoir fait un mystère de votre penchant? L'excuse Constance, c'est une femme . . . mais vous! . . . Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute, la tête penchée & les bras croisés.*)

Auriez-vous craint que ma sœur, instruite des circonstances de votre naissance. . . .

D O R V A L .

(*Sans changer de posture, seulement en tournant la tête vers Clairville.*)

Clairville, vous m'offensez. Je porte une ame trop haute, pour concevoir de pareilles craintes. Si Constance étoit capable de ce préjugé, j'ose le dire, elle ne seroit pas digne de moi.

C L A I R V I L L E .

Pardonnez, mon cher Dorval, la tristesse opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît seconder vos vœux. . . .

D O R V A L .

(*Bas & avec amertume.*) Oui, tout me réussit singulièrement.

Cette tristesse m'agite, me confond, & porte mon esprit sur toutes sortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fausses. . . . Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi. . . . Dorval ne connoît point ces doux épanchemens. . . . son ame renfermée. . . . Mais enfin vous aurois-je compris ? Auriez vous appréhendé que, privé par un second mariage de Constance, de la moitié d'une fortune, à la vérité peu considérable, mais, qu'on me croyoit assurée, je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

DORVAL (*tristement.*)

La voilà, cette Rosalie ! . . . Clairville, songez à soutenir l'impression que votre péril a dû faire sur elle.

#### SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE, ROSALIE,  
. . . . JUSTINE.

CLAIRVILLE.

(*se hâtant d'aller au devant de Rosalie.*)

**E**ST-IL bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'instant où j'allois périr me seroit cher, s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortuné ! (*Il veut baiser la main !  
Rosalie, qui la retire.*)

## ROSALIE.

Arrêtez , Monsieur. Je sens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que, de quelque manière que se terminent ces événemens pour un homme, les suites en sont toujours fâcheuses pour une femme.

## DORVAL.

Mademoiselle, le hasard nous engage, & l'honneur a ses loix.

## CLAIRVILLE.

Rosalie, je suis au désespoir de vous avoir déplû. Mais n'accablez pas l'amant le plus soumis & le plus tendre. Ou si vous l'avez résolu, du moins n'affligez pas davantage un ami qui seroit heureux sans votre injustice. Dorval aime Constance. Il en est aimé. Il paroît. Une lettre surprise a tout découvert. . . . Rosalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Constance, Clairville à Rosalie; un mot! & le Ciel reverra ce séjour avec complaisance.

## ROSALIE.

*[ tombant dans un fauteuil. ]*

Je me meurs.

## DORVAL &amp; CLAIRVILLE.

O Ciel! elle se meurt.

## CLAIRVILLE.

*[ tombe aux genoux de Rosalie. ]*

## DORVAL.

*( appelle les domestiques. )* Charles, Sylvestre, Justine.

## JUSTINE.

*( secourant sa Maîtresse )* Vous voyez, Mademoiselle. . . . Vous avez voulu fortir. . . . Je vous l'avois prédit. . . .

## ROSALIE.

*( revenant à elle & se levant, dit : )*

Allons, Justine.



( veut lui donner le bras & la soutenir. )

Rosalie....

R O S A L I E.

Laissez-moi. . . . Je vous hais.... Laissez-moi ;  
vous dis-je.



## S C E N E V.

DORVAL , CLAIRVILLE.

( Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va , il vient , il s'arrête. Il soupire de douleur , de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil , la tête sur ses mains , & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin il dit : )

C L A I R V I L L E.

**E**N est-ce assez ? Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez-moi. Je vous hais. Ah ! ( Il pousse l'accent inarticulé du désespoir ; il se promène avec agitation ; & il répète , sous différentes sortes de déclamations violentes , laissez-moi , je vous hais. Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd & bas : elle me hait ! . . . & qu'ai-je fait pour qu'elle me haïsse ? Je l'ai trop aimée. Il se tait encore un moment. Il se leve. Il se promène. Il paroît s'être un peu tranquilisé. Il dit : ) Oui , je lui suis odieux. Je le vois. Je le sens. Dorval , vous êtes mon ami. Faut-il se détacher d'elle . . . & mourir ? Parlez. Décidez de mon sort. ( Charles entre. Clairville se promène. )

## SCÈNE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE,  
CHARLES.

CHARLES.

*( en tremblant , à Clairville qu'il voit agité. )***M**ONSEUR.....

CLAIRVILLE.

*( le regardant de côté ) : Eh bien ?*

CHARLES

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler  
à quelqu'un.CLAIRVILLE *[ brusquement. ]*

Qu'il attende.

CHARLES.

*[ toujours en tremblant & fort bas : )* C'est un  
malheureux , & il y a long-tems qu'il attend.

CLAIRVILLE.

*( avec impatience : )* Qu'il entre.

## SCÈNE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE,  
CHARLES, SYLVESTRE, ANDRÉ,

*Et les autres domestiques de la maison attirés par la curiosité, & diversement répandus sur la Scène.  
Justine arrive un peu plus tard que les autres.*

CLAIRVILLE [un peu brusquement.]

QUI êtes-vous ? Que voulez-vous ?

ANDRÉ.

Monieur, je m'appelle André. Je suis au service d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ses infortunes ; & je venois annoncer son retour à sa fille.

CLAIRVILLE.

A Rosalie ?

ANDRÉ.

Oui, Monieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où est votre maître ?  
Qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ.

Rassurez-vous, Monieur. Il vit. Il arrive. Je vous instruirai de tout, si j'en ai la force, & si vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRÉ.

Nous sommes partis, mon maître & moi, sur le vaisseau l'*Apparent*, de la rade du Fort-Royal, le six du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de santé, ni montré tant de joie. Tan-

tôt le visage tourné où les vents sembloient nous porter , il élevoit ses mains au Ciel , & lui demandoit un prompt retour : tantôt , me regardant avec des yeux remplis d'espérance , il me disoit :  
 » André , encore quinze jours , & je verrai mes  
 » enfans , & je les embrasserai , & je ferai heureux  
 » une fois du moins avant que de mourir. «

CLAIRVILLE [ *touché.* ]

( *A Dorval :* ) Vous entendez. Il m'appelloit déjà du doux nom de fils. Eh bien , André ?

A N D R É.

Monsieur , que vous dirai-je ? Nous avions eu la navigation la plus heureuse. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer , nous avions salué la terre par mille cris de joie ; & nous nous embrassions tous les uns les autres , Commandans , Officiers , Passagers , Matelots , lorsque nous sommes approchés par des vaisseaux qui nous crient , la *paix* , la *paix* ; abordés à la faveur de ces cris perfides , & faits prisonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE.

( *en marquant leur surprise & leur douleur, chacun par l'action qui convient à son caractère.* )

Prisonniers !

A N D R É.

Que devint alors mon maître ? Des larmes couloient de ses yeux. Il pouffoit de profonds soupirs. Il tournoit ses regards , il étendoit ses bras , son ame sembloit s'élancer vers les rivages d'où nous nous éloignons. Mais , à peine les eûmes-nous perdus de vue , que ses yeux se séchèrent. Son cœur se ferra. Sa vue s'attacha sur les eaux , il tomba dans une douleur sombre & morne , qui me fit trembler pour sa vie. Je lui présentai plusieurs fois du pain & de l'eau , qu'il repoussa.

[ *André s'arrête ici un moment pour pleurer.* ]

Cependant nous arrivons dans le port ennemi. Dispensez-moi de vous dire le reste. . . Non , je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André , continuez.

A N D R É.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai plusieurs fois : » Mon maître , mon cher maître «. Il m'entendit , me regarda , laissa tomber les bras tristement , se retourna , & suivit sans parler ceux qui l'envirommoient. . . . Cependant on me jette à moitié nud , dans le lieu le plus profond d'un bâtiment , pêle-mêle avec une foule de malheureux , abandonnés impitoyablement dans la fange , aux extrémités terribles de la faim , de la soif & des maladies. Et pour vous peindre , en un mot , toute l'horreur du lieu , je vous dirai qu'en un instant j'y entendis tous les accens de la douleur , toutes les voix du désespoir ; & que de quelque côté que je regardasse , je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on nous vante la sagesse , qu'on nous propose sans cesse pour modèles ! C'est ainsi qu'ils traitent les hommes !

D O R V A L.

Combien l'esprit de cette nation généreuse a changé !

A N D R É.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans , tous François , tous victimes de la trahison , lorsque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés , & l'on me conduisit avec quelques-uns de mes malheureux

compagnons , dans la ville , à travers des rues pleines d'une populace effrénée , qui nous accabloit d'imprécations & d'injures ; tandis qu'un monde tout-à-fait différent , que le tumulte avoit attiré aux fenêtres , faisoit pleuvoir sur nous l'argent & les secours.

D O R V A L.

Quel mélange incroyable d'humanité , de bienfaisance , & de barbarie !

A N D R É.

Je ne savois si l'on nous conduisoit à la liberté , ou si l'on nous traînoit au supplice.

C L A I R V I L L E.

Et votre maître , André ?

A N D R É.

J'allois à lui ; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correspondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avoit déjà quelque tems que j'étois immobile dans ces ténèbres , lorsque je fus frappé d'une voix mourante , qui se faisoit à peine entendre , & qui disoit en s'éteignant : » André , est-ce toi ? Il y a long-tems que je t'attends ». Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix , & je rencontrai des bras nus qui cherchoient dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître. [*Une petite pause.*]

Il étoit nud. Il étoit étendu sur la terre humide.... » Les malheureux qui sont ici , me dit-il , » à voix basse , ont abusé de mon âge & de ma » foiblesse pour m'arracher le pain , & pour m'ôter ma paille ».

( Ici tous les domestiques poussent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la sienne. Dor-

*val fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en sanglotant. )*

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends sous mon maître, qui bénissoit, d'une voix expirante, la bonté du Ciel.....

D O R V A L.

*( bas, à part, & avec amertume. )*

qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet !

A N D R É.

Je me souvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du secours, & je ranimai mon vieux & respectable maître. Lorsqu'il eut un peu repris de ses forces : » André, me dit-il, aie bon » courage. Tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens à » ma foiblesse qu'il faut que j'y meure«. Alors je sentis ses bras se passer autour de mon cou, son visage s'approcher du mien, & ses pleurs couler sur mes joues : » Mon ami, (me dit-il, & ce fut » ainsi qu'il m'appella souvent. ) tu vas recevoir » mes derniers soupirs. Tu porteras mes dernie- » res paroles à mes enfans. Hélas ! c'étoit de moi » qu'ils devoient les entendre« !

C L A I R V I L L E.

*( regardant Dorval, & pleurant. )* Ses enfans !

A N D R É.

Il m'avoit dit, pendant la traversée, qu'il étoit né François ; qu'il ne s'appelloit point Mérian ; qu'en s'éloignant de sa patrie, il avoit quitté son nom de famille pour des raisons que je saurois un jour. Hélas ! il ne croyoit pas ce jour si prochain. Il soupiroit ; & j'en allois apprendre davantage, lorsque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella ; c'étoit cet ancien correspondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut sa douleur, lorsqu'il jeta ses regards

gards sur un vieillard, qui ne lui paroïssoit plus qu'un cadavre palpitant! Des larmes tomberent de ses yeux. Il se dépouilla. Il le couvrit de ses vêtemens, & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques possibles d'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougissoit, en secret, de la cruauté & de l'injustice de la nation.

D O R V A L.

Rien n'humilie donc autant que l'injustice!

A N D R É.

*( s'essuyant les yeux , & reprenant un air tranquille. )*

Bientôt mon maître reprit de la santé & des forces. On lui offrit des secours, & je présume qu'il en accepta; car au sortir de la prison, nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour; & nous étions prêts à partir, lorsque mon maître, me tirant à l'écart, ( non, je ne l'oublierai de ma vie. ) me dit: » André, n'as-tu plus rien à faire ici « ? Non, Monsieur, lui répondis-je... » Et nos compatriotes que nous avons laissés dans la misère, » d'où la bonté du Ciel nous a tirés, tu n'y penses donc plus? Tiens, mon enfant, va leur dire » adieu«. J'y courus. Hélas! de tant de misérables, il n'en restoit qu'un petit nombre, si exténués, si proches de leur fin, que la plupart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monsieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

*( On garde ici un assez long silence , après lequel André dit ce qui suit. Cependant Dorval rêveur , se promene vers le fond du salon. )*

J'ai laissé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y

D.



retrouver un ami. (*Ici Dorval se retourne du côté d'André, & lui donne attention.*)

Mais cet ami est absent depuis plusieurs mois ; & mon maître comptoit me suivre de près.

(*Dorval continue de se promener en rêvant.*)

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Rosalie ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur. Je ne lui apporte que de la douleur, & je n'ai pas osé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez-vous reposer. Sylvestre, je vous le recommande.... Qu'il ne lui manque rien.

(*Tous les Domestiques s'emparent d'André, & l'emmenent.*)



## SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Après un silence, pendant lequel Dorval est resté immobile, la tête baissée, l'air pensif, & les bras croisés, [c'est assez son attitude ordinaire,] & Clairville s'est promené avec agitation, Clairville dit :*)

CLAIRVILLE.

**E**H bien, mon ami, ce jour n'est-il pas fatal pour la probité ? Et croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y ait un seul honnête-homme heureux sur la terre ?

DORVAL.

Vous voulez dire un seul méchant. Mais, Clairville, laissons la morale ; on en raisonne mal, quand on croit avoir à se plaindre du Ciel..... Quels sont maintenant vos desseins ?

## CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Rosalie. Hélas, c'est le seul bien que je regrette !

Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrète de son inconstance. Mais, si cela est, à quelle distance n'est-elle pas de moi, à présent qu'elle est réduite elle-même à une fortune assez bornée ! S'exposera-t-elle pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les suites d'un état presque indigent ? Moi-même, irai-je l'en solliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son père va devenir pour elle un surcroît onéreux. Il est incertain qu'il veuille m'accorder sa fille. Il est presque évident, qu'en l'acceptant, j'achèverois de la ruiner. Voyez, & décidez.

## DORVAL.

Cet André a jetté le trouble dans mon âme. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit.... Ce vieillard.... Ses discours.... Son caractère.... Ce changement de nom..... Mais laissez-moi dissiper un soupçon qui m'obsède, & penser à votre affaire.

## CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains.



## SCÈNE IX.

DORVAL *seul.*

Quel jour d'amertume & de trouble ! Quelle variété de tourmens ! Il semble que d'épaisses ténèbres se forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé sous mille sentimens douloureux !.... O Ciel, ne m'accorderas-tu pas un moment de repos !... Le mensonge, la dissimulation, me font en horreur ; & dans un instant j'en impose à mon ami, à sa sœur, à Rosalie..... Que doit-elle penser de moi ?.... Que déciderai-je de son amant ?.... Quel parti prendre avec Constance ?.... Dorval, cesseras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ?.... Un événement imprévu a ruiné Rosalie. Elle est indigente. Je suis riche. Je l'aime. J'en suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir..... Sortez de mon esprit, éloignez-vous de mon cœur, illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil.... Vertu douce, & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié qui m'enchaîne & qui me déchire, vous ferez obéie. O vertu ! qu'es-tu, si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, si tu n'imposes aucune loi.... Clairville épousera donc Rosalie !....

( *Il tombe presque sans sentiment dans un fauteuil ; il se relève ensuite, & il dit :* ) ..... Non, je n'enlèverai point à mon ami sa maîtresse. Je ne me dégraderai point jusques-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son cœur !.... Mais Clairville n'a point de for-

ture. Rosalie n'en a plus..... Il faut écarter ces obstacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un âme généreuse ne console ? Ah, je commence à respirer !....

Si je n'épouse point Rosalie, qu'ai-je besoin de fortune ? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers ? Hélas ! à bien juger, ce sacrifice si peu commun n'est rien..... Clairville me devra son bonheur ! Rosalie me devra son bonheur ! Le père de Rosalie me devra son bonheur !... Et Constance ?... Elle entendra de moi la vérité. Elle me connaîtra. Elle tremblera pour la femme qui oseroit s'attacher à ma destinée.... En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai sans doute un repos qui me fuit .... [ *il soupire.* ] ... Dorval, pourquoi souffres-tu donc ? Pourquoi suis-je déchiré ? O vertu ! n'ai-je point encore assez fait pour toi !

Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace, pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriser.... Il faudra donc la tromper !.... Et si je m'y résous, comment y réussir ?.... Prévenir l'arrivée de son père ?.... Faire répandre, par les papiers publics, que le vaisseau qui portoit sa fortune étoit assuré ?.... Lui envoyer, par un inconnu, la valeur de ce qu'elle a perdu ?.... Pourquoi non ?.... Le moyen est naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité. [ *Il appelle Charles.* ] Charles. [ *Il se met à une table, & il écrit.* ]





## SCENE X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

*[ Il lui donne un billet, & dit : ]***A** Paris, chez mon Banquier.*Fin du troisieme Acte.*

# ACTE QUATRIEME.

## SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

**E**H bien, Mademoiselle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vu. Monsieur votre pere arrive ; mais vous voilà sans fortune.

ROSALIE [*un mouchoir à la main.*]

Que puis-je contre le fort ? Mon pere survit. Si la perte de sa fortune n'a pas altéré sa santé, le reste n'est rien.

JUSTINE.

Comment le reste n'est rien ?

ROSALIE.

Non, Justine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoiselle. Il n'y en a point qui lasse plus vite.

ROSALIE.

Avec des richesses, serois-je moins à plaindre ? C'est dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame, Justine, je l'avois !

JUSTINE.

Et Clairville y régnoit.

ROSALIE [*assise & pleurant.*]

Amant qui m'étois alors si cher ! Clairville

que j'estime & que je désespère ! O toi , à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendresse , te voilà bien vengé ! Je pleure , & l'on se rit de mes larmes.

Justine , que penSES-tu de ce Dorval ? ... Le voilà donc cet ami si tendre , cet homme si vrai , ce mortel si vertueux ! Il n'est , comme les autres , qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré , l'amour , l'amitié , la vertu , la vérité ! ... Que je plains Constance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper aussi. . . ( *En se levant.* ) Mais j'entends quelqu'un. . . Justine , si c'étoit lui ? ..

JUSTINE.

Mademoiselle , ce n'est personne.

ROSALIE. ( *Elle se rassied , & dit.* )

Qu'ils sont méchants ces hommes ! & que nous sommes simples ! ... Vois , Justine , comme dans leur cœur la vérité est à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la bassesse ! ... Ce Dorval , qui expose sa vie pour son ami , c'est le même qui le trompe , qui trompe sa sœur , qui se prend pour moi de tendresse. Mais pourquoi lui reprocher de la tendresse ? C'est mon crime. Le sien est une fausseté qui n'eut jamais d'exemple.



## SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE [*allant au devant de Constance.*]

AH, Madame, en quel état vous me surprenez !

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puissiez-vous toujours être heureuse !

CONSTANCE.

(*Elle s'assied, fait asseoir Rosalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains.*)

Rosalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-tems éprouvé l'incertitude des choses de la vie, & vous savez si je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un moment.

CONSTANCE.

Constance vous reste.... & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuste & cruelle. Mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vue les malheurs. J'en suis bien punie ; c'est vous qui m'en rapprochez, ... Mais votre père ? ...



ROSALIE.

Je lui ai déjà coûté bien des larmes !... Madame, vous ferez mere un jour.... Que je vous plains !...

CONSTANCE.

Rosalie, rappelez-vous la volonté de votre tante. Ses dernières paroles me confioient votre bonheur... Mais ne parlons point de mes droits ; c'est une marque d'estime que j'attends : jugez combien un refus pourroit m'offenser.... Rosalie, ne détachez point votre sort du mien. Vous connoissez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Rosalie. Je l'obtiendrai ; & ce gage fera pour moi le premier & le plus doux de la tendresse.

ROSALIE.

( Elle dégage avec vivacité ses mains de celles de Constance, se lève avec une sorte d'indignation, & dit ) :

Dorval !

CONSTANCE.

Vous avez toute son estime.

ROSALIE.

Un étranger !... un inconnu ! un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous !... dont on n'a jamais nommé les parens !... dont la vertu peut être feinte.... Madame, pardonnez.... J'oubliais.... Vous le connoissez bien sans doute.

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais souffrez que je vous fasse luire un rayon d'espérance.

ROSALIE.

J'ai espéré. J'ai été trompée. Je n'espérerai plus.

CONSTANCE (*sourit tristement.*)

## R O S A L I E.

Hélas, si Constance eût été seule, retirée comme autrefois ; peut-être, . . . encore , n'est-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuse. On craint de se manquer à soi-même. Un premier mouvement de générosité nous emporte. Mais le tems ! le tems ! Madame , les malheureux sont fiers , importuns , ombrageux. On s'accoutume peu à peu au spectacle de leur douleur. Bientôt on s'en lasse. Épargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu ; sauvons du moins notre amitié du naufrage. . . . Il me semble que je dois déjà quelque chose à l'infortune. Toujours soutenue de vos conseils , Rosalie n'a rien fait encore dont elle puisse s'honorer à ses propres yeux. Il est tems qu'elle apprenne ce dont elle fera capable , instruite par Constance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le seul bien qui lui reste , celui de se connoître elle-même ?

## C O N S T A N C E.

Rosalie , vous êtes dans l'enthousiasme ; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur est de roidir une âme ; le dernier est de la briser. . . . Vous qui craignez tout du tems pour vous & pour moi , n'en craignez-vous rien pour vous seule ? . . . Songez , Rosalie , que l'infortune vous rend sacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de respect au malheur , rappelez-moi , dites-moi , faites-moi rougir pour la première fois. . . . Mon enfant , j'ai vécu. J'ai souffert. Je crois avoir acquis le droit de présumer quelque chose de moi ; cependant je ne vous demande que de compter autant sur mon amitié que sur votre courage. . . . Si vous vous promettez tout de vous-même , & que vous n'attendiez rien de Constance , ne ferez

vous pas injuste ?... Mais les idées de bienfait & de reconnoissance vous effrayeroient-elles ? Rendez votre tendresse à mon frere, & c'est moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval... Permettez que je m'éloigne... J'ajouterois si peu de chose à son triomphe. (*Dorval entré.*)

CONSTANCE.

Rosalie... Dorval, retenez cet enfant... Mais elle nous échappe.

### SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MADAME, laissons-lui le triste plaisir de s'affliger sans témoins.

CONSTANCE.

C'est à vous à changer son sort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de son repos.

DORVAL.

Madame, souffrez que je vous parle librement, qu'en vous confiant les plus secretes pensées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous ferez pour lui, & que du moins il soit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval ! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere, je me le dois à moi-même... Vous vou-

lez le bonheur de Dorval ; mais connoissez-vous bien Dorval ? . . . De foibles services dont un jeune homme bien né s'est exagéré le mérite ; ses transports à l'apparence de quelques vertus ; sa sensibilité pour quelques-uns de mes malheurs ; tout a préparé & établi en vous des préjugés , que la vertu m'ordonne de détruire. L'esprit de Clairville est jeune ; Constance doit porter de moi d'autres jugemens. [ *Une pause.* ]

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'est le seul avantage qu'il ait voulu m'accorder. . . . Mais ce cœur est flétri , & je suis , comme vous voyez . . . sombre & mélancolique. J'ai . . . de la vertu ; mais elle est austère ; des mœurs , mais sauvages . . . une âme tendre , mais aigrie par de longues disgrâces. Je peux encore verser des larmes ; mais elles sont rares & cruelles. . . . Non , un homme de ce caractère n'est point l'époux qui convient à Constance.

## C O N S T A N C E.

Dorval , rassurez-vous. Lorsque mon cœur céda aux impressions de vos vertus , je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ses effets terribles. Je vous plaignis , & ma tendresse commença peut-être par ce sentiment.

## D O R V A L.

Le malheur a cessé pour vous ; il s'est appesanti sur moi. . . . Combien je suis malheureux , & qu'il y a de tems ! Abandonné presque en naissant entre le désert & la société , quand j'ouvris les yeux , afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes , à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans , Madame , que j'érois parmi eux , isolé , inconnu , négligé , sans avoir éprouvé la tendresse de personne , ni rencontré personne qui recherchât la mienne , lors-

que votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la sienne. Ce fut dans son sein que je versai un torrent de sentimens , qui cherchoient depuis si longtemps à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exister seul... Que j'ai payé cher cet instant de bonheur !... Si vous saviez....

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux ; mais tout a son terme ; & j'ose croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL.

Nous nous sommes assez éprouvés le fort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur... Je hais le commerce des hommes , & je sens que c'est loin de ceux mêmes qui me sont chers que le repos m'attend... Madame, puisse le Ciel vous accorder la faveur qu'il me refuse, & rendre Constance la plus heureuse des femmes !... (*un peu attendri.*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite , & j'en ressentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval , vous vous trompez. Pour être tranquille , il faut avoir l'approbation de son cœur , & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci , & vous n'emporterez point la première, si vous quittez le poste qui vous est marqué. Vous avez reçu les talens les plus rares , & vous en devez compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet , & qui l'embarassent sans la servir , s'en éloignent , s'ils veulent. Mais vous , j'ose vous le dire , vous ne le pouvez sans crime. C'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes ; c'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un

appui ; au vice arrogant un fléau ; un frère à tous les gens de bien ; à tant de malheureux un père qu'ils attendent ; au genre-humain son ami ; à mille projets honnêtes , utiles & grands , cet esprit libre de préjugés , & cette ame forte qu'ils exigent , & que vous avez . . . Vous , renoncer à la société ! J'en appelle à votre cœur , interrogez-le , & il vous dira que l'homme de bien est dans la société , & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

D O R V A L.

Mais le malheur me fuit , & se répand sur tout ce qui m'approche. Le Ciel qui veut que je vive dans les ennuis , veut-il aussi que j'y plonge les autres ? On étoit heureux ici , quand j'y vins.

C O N S T A N C E.

Le Ciel s'obscurcit quelquefois ; & si nous sommes sous le nuage , un instant l'a formé ce nuage , un instant le dissipera. Mais quoi qu'il en arrive , l'homme sage reste à sa place , & y attend la fin de ses peines.

D O R V A L.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner , en multipliant les objets de son attachement ? . . . . . Constance , je ne suis point étranger à cette pente si générale & si douce qui entraîne tous les êtres , & qui les porte à éterniser leur espèce. J'ai senti dans mon cœur que l'univers ne seroit jamais pour moi qu'une vaste solitude , sans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine . . . Dans mes accès de mélancolie , je l'appellois , cette compagne.

C O N S T A N C E.

Et le Ciel vous l'envoie.

D O R V A L.

Trop tard pour mon malheur ! Il a effarouché

une ame simple qui auroit été heureuse de ses moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur secrète . . . Dorval oseroit se charger du bonheur d'une femme ! . . . Il seroit pere ! . . . Il auroit des enfans ! . . . Des enfans ! . . . Quand je pense que nous sommes jettés, tout en naissant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices, & de misere, l'idée m'en fait frémir.

## C O N S T A N C E.

- Vous êtes obsédé de fantômes, & je n'en suis pas étonnée. L'histoire de la vie est si peu connue; celle de la mort est si obscure; & l'apparence du mal dans l'univers est si claire . . . Dorval, vos enfans ne sont point destinés à tomber dans le chaos que vous redoutez. Ils passeront sous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en est assez pour vous répondre de celles qui suivront. Ils apprendront de vous à penser comme vous. Vos passions, vos goûts, vos idées passeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions si justes que vous avez de la grandeur & de la bassesse réelles; du bonheur véritable, & de la misere apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conscience toute semblable à la vôtre. Ils vous verront agir, Ils m'entendront parler quelquefois. (*En souriant, avec dignité, elle ajoute.*) . . . Dorval, vos filles seront honnêtes & décentes; vos fils seront nobles & fiers; tous vos enfans seront charmans.

## D O R V A L.

(*prend la main de Constance, la presse entre les deux siennes, lui sourit d'un air touché, & lui dit:*) . . .

Si, par malheur, Constance se trompoit . . .  
Si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres,

très, malheureux & méchans. Je me connois :  
j'en mourrois de douleur.

CONSTANCE.

( *d'un ton pathétique & d'un air pénétré.* )

Mais auriez-vous cette crainte, si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre âme n'est ni moins nécessaire, ni moins puissant que celui de la beauté sur nos sens ; qu'il est dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun sentiment réfléchi ; que c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte, la honte qui nous fait redouter le mépris au delà même du trépas ; que l'imitation nous est naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice ? . . . Ah, Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons !

DORVAL.

Oui, si nous savions en faire usage . . . Mais je veux qu'avec des soins assidus, secondés d'heureux naturels, vous puissiez les garantir du vice ; en feront-ils beaucoup moins à plaindre ? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde, & qui les suivront jusqu'au tombeau ? La folie & la misère de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monstrueuses dont il est, tour-à-tour, l'auteur & la victime ! Ah, Constance, qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeste :

*Pouvant se secourir, l'un sur l'autre acharnés,  
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés !*

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatisme a causés ;

E



& ceux qu'il en faut craindre . . . Mais s'il paroïssoit aujourd'hui . . . parmi nous . . . un monstre, tel qu'il en a produit dans les tems de ténèbres, où sa fureur & ses illusions arrosoient de sang cette terre . . . qu'on vît ce monstre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le secours du Ciel, . . . & tenant la loi de son Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets . . . croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur . . . Il y a sans doute encore des barbares; & quand n'y en aura-t-il plus? Mais les tems de barbarie sont passés: le siècle s'est éclairé: la raison s'est épurée; ses préceptes remplissent les ouvrages de la Nation. Ceux où l'on inspire aux hommes la bienveillance générale, sont presque les seuls qui soient lus. Voilà les leçons dont nos théâtres retentissent, & dont ils ne peuvent retentir trop souvent. Et le Philosophe dont vous m'avez rappelé les vers, doit principalement ses succès aux sentimens d'humanité qu'il a répandus dans ses Poèmes, & au pouvoir qu'ils ont sur nos âmes. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours sur la vertu malheureuse, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'est vous-même; ce sont les hommes qui vous ressemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel sera mon devoir & le vôtre, sinon de les accoutumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choses, que les qualités qu'ils chériront en nous? Nous leur représenterons sans cesse que les loix de l'humanité sont immuables, que rien

n'en peut dispenser ; & nous verrons germer dans leurs ames ce sentiment de bienfaisance universelle qui embrasse toute la nature . . . Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'envifageoit point le systême général des êtres sensibles, sans en désirer fortement le bonheur, sans y participer ; & je ne crains pas qu'une ame cruelle soit jamais formée dans mon sein & de votre sang.

D O R V A L.

Constance, une famille demande une grande fortune, & je ne vous cacherais pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

C O N S T A N C E.

Les besoins réels ont une limite ; ceux de la fantaisie sont sans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval, si la vertu manque à vos enfans, ils seront toujours pauvres.

D O R V A L.

La vertu ? on en parle beaucoup.

C O N S T A N C E.

C'est la chose dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les sacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit ; & malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne respirer que pour elle, s'enivrer de sa douce vapeur, & trouver la fin de ses jours dans cette ivresse.

D O R V A L.

Quelle femme ! (*Il est étonné. Il garde le silence un moment. Il dit ensuite :*)

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduirez-vous ? Vous m'arrachez le mystère de ma naissance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop sensible, me donna la vie, & mourut peu de tems après. Ses parens irrités & puissans, avoient

forcé mon pere de passer aux Isles. Il y apprit la mort de ma mere, au moment où il pouvoit se flatter de devenir son époux. Privé de cet espoir, il s'y fixa; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance, je suis cet enfant . . . . Mon pere a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vu. J'espérois le revoir encore; mais je ne l'espere plus. Vous voyez, ma naissance est abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a disparu.

#### CONSTANCE.

La naissance nous est donnée; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses, le Ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de la terre, & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel.

Voilà ce qu'un peu de raison m'avoit appris, long-tems avant qu'on m'eût confié vos secrets; & il ne me restoit à savoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

#### DORVAL.

Rosalie est malheureuse. Clairville est au désespoir.

#### CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Rosalie. Sans doute, c'est à nous à rapprocher ces deux êtres si dignes d'être unis. Si nous y réussissons, j'ose espérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

## SCÈNE IV.

DORVAL, *seul.*

**V**OILA la femme par qui Rosalie a été élevée!  
Voilà les principes qu'elle a reçus!

## SCÈNE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

**D**ORVAL, que deviens-je ? Qu'avez vous résolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conseillez ?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE (*en lui sautant au col.*)

Ah, mon ami, vous me rendez la vie, Je vous la dois deux fois en un jour. Je venais, en tremblant, apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si bien connu que j'étais destiné à l'aimer, toute injuste qu'elle est. Dans un instant de désespoir, on forme un projet violent ; mais l'instant passe, le projet se dissipe, & la passion reste.

DORVAL (*en souriant.*)

Je savais tout cela. Mais votre peu de fortune & la médiocrité de la sienne ?

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé, & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence, c'est aux amans, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaisans; & il est toujours des voies pour en sortir.

DORVAL.

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une âme fiere, un caractère inflexible, il est trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai besoin. Celle qu'on fait par l'intrigue est prompt, mais vile ; par les armes, glorieuse, mais lente ; par les talens, toujours difficile & médiocre. Il est d'autres états qui menent rapidement à la richesse ; mais le commerce est presque le seul où les grandes fortunes soient proportionnées au travail, à l'industrie, & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumières & des expédiens ; & j'espère les trouver en vous.

DORVAL.

Vous pensez juste. Je vois que l'amour est sans préjugé. Mais ne songez qu'à fléchir Rosalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaisseau qui portoit sa fortune est tombé entre les mains des ennemis, il étoit assuré, & la perte n'est rien. La nouvelle en est dans les papiers pu-

Blics , & je vous conseille de l'annoncer à Rosalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

---

S C E N E V I .

DORVAL , CHARLES *encore botté.*

DORVAL. (*Il se promène.*)

**I**L ne fléchira point. . . . Non. . . . Mais pour-  
quoi , si je veux ? . . . Un exemple d'honnêteté ,  
de courage . . Un dernier effort sur moi-même. . .  
sur elle . . .

CHARLES.

(*entre & reste debout sans mot dire , jusqu'à ce  
que son maître l'aperçoive. Alors il dit :*) Monsieur ,  
j'ai fait remettre à Rosalie.

DORVAL.

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve. *Il donne à son maître le reçu  
de Rosalie.*

DORVAL.

Il suffit. (*Charles sort. Dorval se promène encore ;  
& après une courte pause , il dit :*)



## S C E N E VII.

DORVAL *seul.*

J'AURAI donc tout sacrifié. La fortune ! (*Il répète avec dédain*) : la fortune ! ma passion ! la liberté. . . . Mais le sacrifice de ma liberté est-il bien résolu ! . . . O raison ! qui peut te résister quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ? . . . Homme petit & borné , assez simple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune sont de quelque importance dans l'univers ; qu'un concours de hasards infinis préparoit de tout tems ton malheur ; que ton attachement à un être , mène la chaîne de sa destinée : viens entendre Constance , & reconnois la vanité de tes pensées. . . . Ah , si je pouvois trouver en moi la force de sens & la supériorité de lumières avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit , je verrois Rosalie , elle m'entendrait , & Clairville seroit heureux. . . . Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas sur cette ame tendant que Constance puis quand la vertu . . . Voyons-la , parle la vérité de son à m'anime. C'est moi , is ; c'est moi qui l'ai dans l'abattement ; vain , & à la ramener dans la voie du bonheur.

*Fin du quatrième Acte.*

---

**ACTE CINQUIÈME.**

---

**SCÈNE I.****ROSALIE, JUSTINE.**

*( Rosalie sombre , se promene , ou reste immobile sans attention pour ce que Justine lui dit. )*

**JUSTINE.**

**V**OTRE pere échappe à mille dangers ; votre fortune est réparée ; vous devenez maîtresse de votre sort ; & rien ne vous touche ! En vérité , Mademoiselle , vous ne méritez guere le bien qui vous arrive.

**ROSALIE.**

.... Un lien éternel va les unir !... Justine , André est-il instruit ? Est-il parti ? Revient-il ?

**JUSTINE.**

Mademoiselle , qu'allez-vous faire ?

**ROSALIE.**

Ma volonté , .. Non , mon pere n'entrera point dans cette maison fatale ! ... Je ne serai point le témoin de leur joie. ... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.





## S C E N E. II.

ROSALIE , JUSTINE , CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

( *Il arrive précipitamment : & tout en approchant de Rosalie , il se jette à ses genoux , & lui dit :* )

**E**H bien , cruelle , ôtez-moi donc la vie. Je fais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous ? D'un homme qui vous adore , qui quittoit sans regret son pays , sa famille , ses amis , pour traverser les mers , pour aller se jeter aux genoux de vos inflexibles parens , y mourir , ou vous obtenir.... Alors Rosalie , tendre , sensible , fidelle , partageoit mes ennuis ; aujourd'hui , c'est elle qui les cause.

ROSALIE.

( *émue & un peu déconcertée.* ) Cet André est un imprudent. Je ne voulois pas que vous fussiez mon projet.

CLAIRVILLE.

. Vous vouliez me tromper.

ROSALIE.

( *Vivement.* ) Je n'ai jamais trompé personne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur , c'est me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non , Clairville. Je voudrois bien que vous fussiez heureux.

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez !

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux sans moi ?

CLAIRVILLE

Vous me percez le cœur. [*Il est toujours aux genoux de Rosalie. En disant ces mots, il tombe la tête appuyée contre elle, & garde un moment le silence*] . . . Vous ne deviez jamais changer ! . . . Vous le jurâtes ! . . . Insensé que j'étois, je vous crus . . . Ah, Rosalie, cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux transports, qu'est-elle devenue ? Que sont devenus vos sermens ? . . . Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impression de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ses sentimens ; il ne vous reste rien des vôtres . . . Qu'ai-je fait pour qu'ils se soient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne sont-ils plus, ces instans si doux où je lisois mes sentimens dans vos yeux ? . . . Où ces mains [*il en prend une*] daignoient effuyer mes larmes, ces larmes tantôt ameres, tantôt délicieuses, que la crainte & la tendresse faisoient couler tour-à-tour . . . Rosalie ne me désespérez pas . . . par pitié pour vous-même ! Vous ne connoissez pas votre cœur. Non, vous ne le connoissez pas. Vous ne savez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déjà beaucoup souffert.

CLAIRVILLE.

Je laisserai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injustice vous suivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas. (*En le regardant fixement.*) Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir, ou mourir.

ROSALIE.

[*Après une pause.*] Dorval est votre ami ?

CLAIRVILLE.

Il fait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périssais par vos rigueurs. Ses conseils m'ont conservé. Sans Dorval, je ne ferois plus.

ROSALIE.

Il vous trompe, vous dis-je. C'est un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant ! Rosalie, y pensez-vous ? Il est au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'est Dorval & Rosalie. Les attaquer dans cet asyle, c'est me causer une peine mortelle. Dorval un méchant ! C'est Rosalie qui le dit ! Elle !... Il ne lui restoit plus pour m'accabler que d'accuser mon ami ! [*Dorval entre.*]

## SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE,  
DORVAL.

CLAIRVILLE.

**V**ENEZ, mon ami, venez. Cette Rosalie, autrefois si sensible, maintenant si cruelle, vous accuse sans sujet, & me condamne à un désespoir sans fin ; moi qui mourrois plutôt que de lui causer la peine la plus légère.

[ *Gela dit, il cache ses larmes; il s'éloigne, & il va se mettre sur un canapé au fond du salon, dans l'attitude d'un homme désolé.* ]

DORVAL.

( *montrant Clairville à Rosalie, lui dit :* ) Mademoiselle, considérez votre ouvrage & le mien. Est-ce là le sort qu'il devoit attendre de nous ? Un désespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendresse, & nous le laisserons périr ainsi !

( *Clairville se leve, & s'en va comme un homme qui erre. Rosalie le suit des yeux ; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue, d'un ton bas, sans regarder Rosalie :* )

S'il s'afflige, c'est du moins sans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute sa douleur. . . . Et nous, honteux de nos sentimens, nous n'osons les confier à personne ; nous nous les cachons. . . Dorval & Rosalie, contens d'échapper aux soupçons, sont peut-être assez vils pour s'en applaudir en secret. . . . [ *Ici il se tourne subitement vers Rosalie* ] . . . Ah, Mademoiselle, sommes-nous faits pour tant d'humiliation ? Voudrons-nous plus long-tems d'une vie aussi abjecte ? Pour moi, je ne pourrois me souffrir parmi les hommes, s'il y avoit sur tout l'espace qu'ils habitent un seul endroit où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regret.

( *Il s'arrête un peu, puis il dit :* )

Rosalie, répondez-moi, la vertu a-t-elle pour vous quelque prix ? L'aimez-vous encore ?

ROSALIE.

Elle m'est plus chère que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du seul moyen de

vous réconcilier avec vous, d'être digne de la société dans laquelle vous vivez, d'être appelée l'élève & l'amie de Constance, & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

[ *Rosalie s'appuie sur le dos d'un fauteuil, la tête penchée sur une main, & Dorval continue.* ]

Songez, Mademoiselle, qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit, suffit pour anéantir le bonheur ; & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. ( *Vivement & rapidement.* ) Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus ; il s'établit au fond de notre âme avec la honte & le remords ; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous suivez un penchant injuste, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais ; & ces regards sont ceux des deux personnes que nous révérerons le plus sur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baissée. [ *Rosalie soupire :* ]

Et loin de Clairville & de Constance où irions-nous ? que deviendrions-nous ? quelle seroit notre société ? . . . Être méchant, c'est se condamner à vivre, à se plaire avec les méchants ; c'est vouloir demeurer confondu dans une foule d'êtres sans principes, sans mœurs & sans caractère ; vivre dans un mensonge continu d'une vie incertaine & troublée ; louer, en rougissant, la vertu qu'on a abandonnée ; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites ; chercher le repos dans des systèmes que le souffle d'un homme de bien renverse ; se fermer pour toujours la source des véritables joies, des seules qui soient honnêtes, austères & sublimes ; & se livrer, pour

se fuir, à l'ennui de tous ces amusemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de soi-même, & où la vie s'échappe & se perd... Rosalie, je n'exagere point. Lorsque le fil du labyrinthe se rompt, on n'est plus maître de son sort; on ne fait jusqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée! & vous ne connoissez encore qu'une partie de votre péril.

Rosalie, vous avez été sur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puisse posséder sur la terre; un bien qu'elle doit incessamment demander au Ciel, qui en est avare; un époux vertueux! Vous alliez marquer par une injustice le jour le plus solennel de votre vie, & vous condamner à rougir au souvenir d'un instant qu'on ne doit se rappeler qu'avec un sentiment délicieux.... Songez qu'aux pieds de ces autels où vous auriez reçu mes sermens, où j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & désespéré vous auroit suivie. Vous eussiez vu le regard sévère de Constance attaché sur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union.... Et ce mot si doux à prononcer & à entendre, lorsqu'il assure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu consacroient les desirs; ce mot fatal eût scellé pour jamais notre injustice & notre malheur... Oui, Mademoiselle, pour jamais. L'ivresse passe. On se voit tels qu'on est. On se méprise. On s'accuse, & la misère commence. (*Il échappe ici à Rosalie quelques larmes, qu'elle essuie furtivement.*)

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorsqu'elle a pu trahir son amant? en un homme, lorsqu'il a pu tromper son ami?.... Mademoiselle, il faut que celui qui ose s'enga-

ger en des liens indissolubles, voie dans sa compagnie la première des femmes; & malgré elle, Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes. . . . Cela ne peut être. . . Je ne saurois trop respecter la mère de mes enfans; & je ne saurois en être trop considéré.

Vous rougissez. Vous baissez les yeux. . . . Quoi donc? Seriez-vous offensée qu'il y eût dans la Nature quelque chose pour moi de plus sacré que vous? Voudriez-vous me recevoir encore dans ces instans humilians & cruels, où vous me méprisiez sans doute, où je me haïssois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées. . .

Que nous avons été malheureux, Mademoiselle! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entière. Je suis rentré dans mon caractère. Rosalie ne m'est plus redoutable; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jetté dans mon ame, lorsque dans le plus grand trouble de sentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois. . . Mais un événement imprévu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi. . . Je suis libre. . .

(*A ces mots, Rosalie paroît accablée. Dorval qui s'en apperçoit, se tourne vers elle; & la regardant d'un air plus doux, il continue.*)

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le puisse mille fois plus facilement! Son cœur est fait pour sentir, son esprit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant, j'aurois entendu de Rosalie tout

ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main , & qui rassuroit mes pas chancelans. A sa voix , la vertu se feroit rallumée dans mon cœur.

R O S A L I E.

( *d'une voix tremblante.* ) Dorval . . . .

D O R V A L ( *avec humanité.* )

Rosalie.

R O S A L I E.

Que faut-il que je fasse ?

D O R V A L.

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix !

R O S A L I E.

Est-ce mon désespoir que vous voulez ?

D O R V A L.

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous relève.

R O S A L I E.

Je vous entends. Vous êtes mon ami . . . Oui , j'en aurai le courage . . . Je brûle de voir Constance . . . . Je fais enfin où le bonheur m'attend.

D O R V A L.

Ah ! Rosalie , je vous reconnois. C'est vous , mais plus belle , plus touchante à mes yeux que jamais. Vous voilà digne de l'amitié de Constance , de la tendresse de Clairville , & de toute mon estime ; car j'ose à présent me nommer.





## SCENE IV.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL,  
CONSTANCE.

ROSALIE (*court au devant de Constance.*)

**V**ENEZ, Constance, venez recevoir de la main  
de votre pupille, le seul mortel qui soit digne de  
vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiselle, courez embrasser  
votre pere. Le voilà.

## SCENE V &amp; DERNIERE.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTAN-  
CE, *le vieux* LYSIMOND, *tenu sous les bras*  
*par* CLAIRVILLE & *par* ANDRÉ; CHARLES,  
SYLVESTRE, *toute la maison.*

ROSALIE

**M**On pere!

DORVAL.

Ciel, que vois-je! C'est Lysimond! C'est mon  
pere!

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'est moi. (*A Dorval &*  
*à Rosalie.*) Approchez, mes enfans, que je vous  
embrasse.... Ah, ma fille!..... Ah, mon fils!....  
(*Il les regarde.*) Du moins, je les ai vus. ....  
(*Dorval & Rosalie sont étonnés. Lysimond s'en*

*aperçoit.* ) Mon fils , voilà ta sœur..... Ma fille ,  
voilà ton frere....

R O S A L I E.

Mon frere !

D O R V A L.

Ma sœur !

R O S A L I E.

Dorval !

D O R V A L.

Rosalie !

L Y S I M O N D. (*Il est assis.*)

Oui, mes enfans, vous saurez tout.... Appro-  
chez, que je vous embrasse encore... (*Il lève ses  
mains au Ciel.*) .... Que le Ciel, qui me rend à  
vous, qui vous rend à moi, vous bénisse.....  
qu'il nous bénisse tous.... (*A Clairville.*) Clair-  
ville. (*A Constance.*) Madame, pardonnez à un  
pere qui retrouve ses enfans. Je les croyois per-  
dus pour moi.... Je me suis dit cent fois : Je ne  
les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-  
être, hélas ! ils s'ignoreront toujours.... Quand  
je partis, ma chere Rosalie, mon espérance la  
plus douce étoit de te montrer un fils digne de  
moi, un frere digne de toute ta tendresse ; qui  
te servît d'appui, quand je ne serai plus..... Et,  
mon enfant, ce fera bientôt.... Mais, mes en-  
fans, pourquoi ne vois-je point encore sur vos  
visages ces transports que je m'étois promis ?  
Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine  
vous afflige.... Ah ! mes enfans, j'ai tant tra-  
vaillé, tant souffert.... Dorval, Rosalie. (*En di-  
sant ces mots, le vieillard tient ses bras étendus vers  
ses enfans, qu'il regarde alternativement, & qu'il  
invite à se reconnoître.*)

(*Dorval & Rosalie se regardent, tombent dans  
les bras l'un de l'autre, & vont ensemble embrasser  
les genoux de leur pere, en s'écriant :*)

F. 2

Ah, mon pere !

LYSIMOND.

( leur imposant ses mains, & levant les yeux au Ciel, dit : )

O Ciel ! je te rends grâces ! mes enfans se sont vus ; ils s'aimeront, je l'espere, & je mourrai content.... Clairville, Rosalie vous étoit chère.... Rosalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous unisse.

( Clairville, sans oser approcher, se contente de tendre les bras à Rosalie, avec tout le mouvement du desir & de la passion. Il attend. Rosalie le regarde un instant, & s'avance. Clairville se précipite, & Lysimond les unit. )

ROSALIE ( en interrogation. )

Mon pere ? ...

LYSIMOND.

Mon enfant ? ....

ROSALIE.

Constance.... Dorval.... Ils sont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND ( à Constance & à Dorval. )

Je t'entends. Venez, mes chers enfans, venez ; vous doublez mon bonheur.

( Constance & Dorval s'approchent gravement de Lysimond. Le bon vieillard prend la main de Constance, la baise, & lui présente celle de son fils, que Constance reçoit. )

LYSIMOND.

( pleurant, & s'essuyant les yeux avec la main, dit : )

Celles-ci sont de joie, & ce seront les dernières..... Je vous laisse une grande fortune. Jouissez-en comme je l'ai acquise. Ma richesse ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la

pourrez posséder sans remords.... Rosalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi:.... Mon enfant, tu sauras tout; je te l'ai déjà dit.... Epargne cet aveu à ton pere, à un frere sensible & délicat..... Le Ciel, qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réservé de purs que ces derniers instans. Cher enfant, laisse-m'en jouir..... Tout est arrangé entre vous..... Ma fille, voilà l'état de mes biens....

R O S A L I E.

Mon pere!...

L Y S I M O N D.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il est tems que vous viviez, & que je cesse; demain, si le Ciel le veut, ce sera sans regret.... Tiens, mon fils, c'est le précis de mes dernieres volontés. Tu les respecteras. Sur-tout n'oubliez pas André, c'est à lui que je devrai la satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie, je me resouviendrai d'André, lorsque ta main me fermera les yeux..... Vous verrez, mes enfans, que je n'ai consulté que ma tendresse, & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose. Vous la supporterez en commun.

R O S A L I E.

Qu'entends-je? Mon pere..... on m'a remis...  
(*Elle présente à son pere le porte-feuille envoyé par Dorval.*)

L Y S I M O N D.

On t'a remis.... Voyons..... (*Il ouvre le porte-feuille; il examine ce qu'il contient, & dit:*).... Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystere. Ces effets t'appartenoient. Parle. Dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

C L A I R V I L L E (*vivement.*)

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi: il me sacrifioit sa fortune!

ROSALIE (à Clairville.)

Sa passion!

CONSTANCE (à Clairville.)

Sa liberté!

*Ces mots se disent  
avec beaucoup de vîtes-  
se, & sont presque en-  
tendus en même-tems.*

CLAIRVILLE.

Ah! mon ami! (*Il l'embrasse.*)

ROSALIE.

[*en se jettant dans le sein de son frere, & baissant la  
vue.*]

Mon frere.....

DORVAL (*en souriant.*)

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils? Il faut que tu leur aies donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel, qui bénit les enfans par les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi!

*Fin du cinquieme Acte & de la Piece.*



qu'oubliant en plusieurs endroits que j'étois spectateur, & spectateur ignoré, j'avois été sur le point de sortir de ma place, & d'ajouter un personnage réel à la Scene. Et puis, comment arranger avec mes idées ce qui venoit de se passer ? Si cette Piece étoit une Comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la dernière Scene ? Quelle étoit la cause de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faisoit Lyfimon ?

Quelques jours après, j'allai remercier Dorval de la soirée délicieuse & cruelle que je devois à sa complaisance. . . .

» Vous avez donc été content de cela « ? . . . .

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre, & je lui répondis que le jeu des Acteurs m'en avoit tellement imposé, qu'il m'étoit impossible de prononcer sur le reste; d'ailleurs, que n'ayant point entendu la dernière Scène, j'ignorois le dénouement; mais que s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon sentiment. . . .

» Votre sentiment ! & n'en fais-je pas à présent ce que j'en veux savoir ? Une Piece est moins faite pour être lue que pour être représentée; la représentation de celle-ci vous a plu. Il ne m'en faut pas davantage. Cependant la voilà. Lisez-la; & nous en parlerons «.

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête reposée; & nous en parlâmes le lendemain, & les deux jours suivans.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me disoit, & ce que j'écris !... Ce sont peut-être les mêmes idées; mais le génie de l'homme n'y est plus. . . . . C'est en vain que je cherche en moi l'impression que le spectacle de la

nature & la présence de Dorval y faisoient. Je ne la retrouve point ; je ne vois plus Dorval ; je ne l'entends plus ; je suis seul , parmi la poussière des livres , & dans l'ombre d'un cabinet.... Et j'écris des lignes foibles , tristes & froides.



## DORVAL ET MOI.

*Premier Entretien.*

CE jour , Dorval avoit tenté , sans succès , de terminer une affaire qui divisoit depuis long-tems deux familles du voisinage , & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin , & je vis que la disposition de son ame alloit répandre une teinte obscure sur notre entretien. Cependant je lui dis :

» Je vous ai lu. Mais je suis bien trompé , ou vous ne vous êtes pas attaché à répondre scrupuleusement aux intentions de M. votre pere. Il vous avoit recommandé , ce me semble , de rendre les choses comme elles s'étoient passées ; & j'en ai remarqué plusieurs qui ont un caractère de fiction qui n'en impose qu'au théâtre , où l'on diroit qu'il y a une illusion & des applaudissemens de convention «.

» Dabord vous vous êtes asservi à la loi des unités. Cependant il est incroyable que tant d'événemens se soient passés dans un même lieu ; qu'ils n'aient occupé qu'un intervalle de vingt-quatre heures , & qu'ils se soient succédés dans votre histoire , comme ils sont enchaînés dans votre ouvrage «.

» Vous avez raison. Mais si le fait a duré quinze jours , croyez-vous qu'il fallût accorder la même



durée à la représentation ? Si les événemens en ont été séparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confusion ? Et s'ils se sont passés en différens endroits de la maison, que je devois aussi les répandre sur le même espace ?

Les loix des trois unités sont difficiles à observer ; mais elles sont sentées.

Dans la société, les affaires ne durent que par de petits incidens, qui donneroient de la vénération à un Roman ; mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage sur une infinité d'objets différens ; mais au théâtre, où l'on ne représente que des instans particuliers de la vie réelle, il faut que nous soyons tout entiers à la même chose.

J'aime mieux qu'une Piece soit simple que chargée d'incidens. Cependant je regarde plus à leur liaison qu'à leur multiplicité. Je suis moins disposé à croire deux événemens, que le hasard a rendus successifs ou simultanés, qu'un grand nombre, qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraisemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaisons nécessaires.

L'art d'intriguer consiste à lier les événemens, de maniere que le spectateur sensé y apperçoive toujours une raison qui le satisfasse. La raison doit être d'autant plus forte, que les événemens sont plus singuliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à soi. Celui qui agit, & celui qui regarde, sont deux êtres très-différens.

Je serois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de tems & de l'unité d'action : & je pense qu'on ne peut être trop sévère sur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une Piece est presque tou-

Jours embarrassée, louche. Ah ! si nous avions des théâtres, où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la Scene doit changer !

» Et quel si grand avantage y trouveriez-vous « ?

Le spectateur suivroit, sans peine, tout le mouvement d'une Piece. La représentation en deviendroit plus variée, plus intéressante & plus claire. La décoration ne peut changer que la Scene ne reste vuide. La Scene ne peut rester vuide qu'à la fin d'un Acte. Ainsi, toutes les fois que deux incidens feroient changer la décoration, ils se passeroient dans deux Actes différens, On ne verroit point une assemblée de Sénateurs succéder à une assemblée de Conjurés, à moins que la Scene ne fût assez étendue pour qu'on y distinguât des espaces fort différens. Mais sur de petits Théâtres, tels que les nôtres, que doit penser un homme raisonnable, lorsqu'il entend des Courtisans, qui savent si bien que les murs ont des oreilles, conspirer contre leur Souverain dans l'endroit même où il vient de les consulter sur l'affaire la plus importante, sur l'abdication de l'Empire ? Puisque les personnages demeurent, il suppose apparemment que c'est le lieu qui s'en va.

Au reste, sur ces conventions théâtrales, voici ce que je pense. C'est que celui qui ignorera la raison poétique, ignorant aussi le fondement de la regle, ne saura, ni l'abandonner, ni la suivre à propos. Il aura pour elle trop de respect ou trop de mépris, deux écueils opposés, mais également dangereux : l'un réduit à rien les observations & l'expérience des siècles passés, & ramene l'art à son enfance ; l'autre l'arrête tout court où il est, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Rosalie que je m'entretins avec elle, lorsque je détruisis dans son

cœur le penchant injuste que je lui avois inspiré ; & que je fis renaître sa tendresse pour Clairville. Je me promenois avec Constance dans cette grande allée, sous les vieux marronniers que vous voyez, lorsque je demurai convaincu qu'elle étoit la seule femme qu'il y eût au monde pour moi ; pour moi qui m'étois proposé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere, nous descendîmes, nous accourûmes tous, & la dernière scene se passa en autant d'endroits différens que cet honnête vieillard fit de pauses, depuis la porte d'entrée jusques dans le salon. Je les vois encore ces endroits. . . Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu, c'est que je le pouvois sans gêner la conduite de la Piece, & sans ôter de la vraisemblance aux événemens ».

» Voilà qui est à merveille. Mais en disposant  
 » des lieux, du tems & de l'ordre des événemens,  
 » vous n'auriez pas dû en imaginer qui ne sont,  
 » ni dans nos mœurs, ni dans votre caractère ».

» Je ne crois pas l'avoir fait ».

» Vous me persuaderez donc que vous avez eu  
 » avec votre valet la seconde scene du premier  
 » acte ? Quoi, lorsque vous lui dites, *ma chaise,*  
 » *des chevaux*, il ne partit pas ? Il ne vous obéit  
 » pas ? Il vous fit des remontrances que vous écou-  
 » tâtes tranquillement ? Le sévère Dorval, cet  
 » homme renfermé même avec son ami Clairville,  
 » s'est entretenu familièrement avec son valet  
 » Charles ? Cela n'est ni vraisemblable ni vrai ».

» Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à  
 » peu près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles.  
 » Mais ce Charles est un bon domestique, qui m'est  
 » attaché. Dans l'occasion il feroit tout ce qu'An-  
 » dré a fait pour mon pere. Il a été témoin de la

chose. J'ai vu si peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la Piece, & cela lui a fait tant de plaisir ! . . . Parce qu'ils sont nos valets, ont-ils cessé d'être hommes ? . . . S'ils nous servent, il en est un autre que nous servons «.

» Mais si vous composez pour le Théâtre « ?

» Je laisserois-là ma morale, & je me garderois bien de rendre importans sur la scene des êtres qui sont nuls dans la société. Les Daves ont été les pivots de la comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domestiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit, il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter ? Nos valets de comédie sont toujours plaisans, preuve certaine qu'ils sont froids. Si le Poète les laisse dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action, se passant entre les principaux personnages, en sera plus intéressante & plus forte. Moliere, qui savoit si bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Misanthrope. Ces intrigues de valets & de soubrettes, dont on coupe l'action principale, sont un moyen sûr d'anéantir l'intérêt. L'action théâtrale ne se repose point ; & mêler deux intrigues, c'est les arrêter alternativement l'une & l'autre «.

» Si j'osois, je vous demanderois grâces pour les soubrettes. Il me semble que les jeunes personnes toujours contraintes dans leur conduite & dans leurs discours, n'ont que ces femmes à qui elles puissent ouvrir leur ame, confier des sentimens qui la pressent, & que l'usage, la bienséance, la crainte & les préjugés y tiennent renfermés «.

» Quelles restent donc sur la scene jusqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres soient les confidens de leurs enfans. Qu'avez-vous encore observé « ?

» La déclaration de Constance... ?

Eh bien ?

» Les femmes n'en font guere... »

» D'accord. Mais supposez qu'une femme ait l'ame, l'élévation & le caractère de Constance ; qu'elle ait su choisir un honnête homme , & vous verrez qu'elle avouera ses sentimens sans conséquence. Constance m'embarrassa... beaucoup... Je la plains , & l'en respectai davantage ».

» Cela est bien étonnant ! vous étiez occupé d'un autre côté... »

» Et ajoutez que je n'étois pas un fat ».

» On trouvera dans cette déclaration quelques endroits peu ménagés... Les femmes s'attachent à donner du ridicule à ce caractère... »

» Quelles femmes , s'il vous plaît ! des femmes perdues qui avouoient un sentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit , je vous aime. Ce n'est pas là Constance ; & l'on seroit bien à plaindre dans la société , s'il n'y avoit aucune femme qui lui ressemblât ».

» Mais ce ton est bien extraordinaire au théâtre « ! ...

Et laissez-là les treteaux. Rentrez dans le salon , & convenez que le discours de Constance ne vous offensa pas quand vous l'entendîtes-là ».

» Non ».

» C'est assez. Cependant il faut tout vous dire. Lorsque l'ouvrage fut achevé , je le communiquai à tous les personnages , afin que chacun ajoutât à son rôle , en retranchât , & se peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une chose à laquelle je ne m'attendois guere , & qui est cependant bien naturelle. C'est que plus à leur état présent qu'à leur situation passée , ici ils adoucirent l'expression ; là , ils pallierent un sentiment ; ailleurs , ils

préparèrent un incident. Rosalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville ; Clairville , se montrer encore plus passionné pour Rosalie ; Constance , marquer un peu plus de tendresse à un homme qui est maintenant son époux ; & la vérité des caractères en a souffert en quelques endroits. La déclaration de Constance est un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la finesse de votre goût «.

Ce discours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il est peu dans son caractère de louer. Pour y répondre , je relevai une minutie que j'aurois négligée , sans cela.

» Et le thé de la même scène , lui dis-je « ?

» Je vous entends. Cela n'est pas de ce pays. J'en conviens ; mais j'ai voyagé long-tems en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet usage ; & c'est moi que j'ai peint «.

» Mais au théâtre «.

» Ce n'est pas là , c'est dans ce salon qu'il faut juger mon ouvrage. . . Cependant ne passez aucun des endroits où vous croirez qu'il pêche contre l'usage du théâtre. . . Je serai bien aise d'examiner si c'est moi qui ai tort , ou l'usage «.

Tandis que Dorval parloit , je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de son manuscrit , par-tout où j'avois trouvé quelque chose à reprendre. J'apperçus une de ces marques vers le commencement du second acte , & je lui dis :

» Lorsque vous vîtes Rosalie , selon la parole  
» que vous en aviez donnée à votre ami , ou elle  
» étoit instruite de votre départ , ou elle l'igno-  
» roit. Si c'est le premier , pourquoi n'en dit-elle  
» rien à Justine ? Est-il naturel qu'il ne lui échappe  
» pas un mot sur un événement qui doit l'occu-

» per toute entière ? Elle pleure ; mais ses larmes  
 » coulent sur elle. Sa douleur est celle d'une âme  
 » délicate , qui s'avoue des sentimens qu'elle ne  
 » pouvoit empêcher de naître , & qu'elle ne peut  
 » approuver. *Elle l'ignoroit* , me direz-vous. *Elle*  
 » *en parut étonnée. Je l'ai écrit , & vous l'avez vu.*  
 » Cela est vrai. Mais comment a-t-elle pu ignorer  
 » ce qu'on savoit dans toute la maison « ? . .

» Il étoit matin. J'étois pressé de quitter un séjour que je remplissois de trouble , & de me délivrer de la commission la plus inattendue & la plus cruelle. Et je vis Rosalie aussi-tôt qu'il fut jour chez elle. La scène a changé de lieu ; mais sans rien perdre de sa vérité. Rosalie vivoit retirée. Elle n'espéroit dérober ses pensées secrètes à la pénétration de Constance & à la passion de Clairville , qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faisoit que de descendre de son appartement , & elle n'avoit encore vu personne , quand elle entra dans le salon «.

» Mais pourquoi annonce-t-on Clairville , tandis que vous vous entretenez avec Rosalie ? J'aime  
 » mais on ne s'est fait annoncer chez soi ; & ceci  
 » a tout l'air d'un coup de théâtre , ménagé à  
 » plaisir «.

Non , c'est le fait , comme il a été , & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théâtre , à la bonne heure : il s'est placé de lui-même.

Clairville fait que je suis avec sa maîtresse. Il n'est pas naturel qu'il entre tout au travers d'un entretien qu'il a désiré. Cependant , il ne peut résister à l'impatience d'en apprendre le résultat. Il me fait appeller. Eussiez-vous fait autrement « ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; ensuite il dit : J'aimerois bien mieux des tableaux sur la scène , où il y en a si peu , & où ils produiroient un effet

« agréable & si sûr , que ces coups de théâtre qu'on amène d'une manière si forcée , & qui sont fondés sur tant de suppositions singulières , que pour une de ces combinaisons d'événemens qui soit heureuse & naturelle , il y en a mille qui doivent déplaire à un homme de goût ».

» Mais , quelle différence mettez-vous entre un coup de théâtre , & un tableau » ?

» J'aurai bien plutôt fait de vous en donner des exemples que des définitions. Le second acte de la pièce s'ouvre par un tableau , & finit par un coup de théâtre ».

» J'entends. Un incident imprévu qui se passe en action , & qui change subitement l'état des personnages , est un coup de théâtre. Une disposition de ces personnages sur la scène , si naturelle & si vraie , que rendue fidèlement par un peintre , elle me plairoit sur la toile , est un tableau ».

» A peu près ».

» Je gagerois presque que dans la quatrième scène du second acte , il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Elle m'a désolé dans le salon , & j'ai pris un plaisir infini à la lire. Le beau tableau , car c'en est un , ce me semble , que le malheureux Clairville renversé sur le sein de son ami , comme dans le seul asyle qui lui reste » ! . . .

» Vous pensez bien à sa peine : mais vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi » !

» Je le fais , je le fais. Je me souviens que , tandis qu'il exhaloit sa plainte & sa douleur , vous versiez des larmes sur lui. Ce ne sont pas-là de ces circonstances qui s'oublient ».

» Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu sur la scène ; que les deux amis n'auroient osé se regarder en face , tourner le dos au spectateur ,



se grouper , se séparer , se rejoindre ; & que toute leur action auroit été bien compassée , bien empesée , & bien froide «.

» Je le crois «.

» Est-il possible qu'on ne sentira point que l'effet du malheur est de rapprocher les hommes , & qu'il est ridicule , sur-tout dans les momens de tumulte , lorsque les passions sont portées à l'excès , & que l'action est la plus agitée , de se tenir en rond , séparés , à une certaine distance les uns des autres , & dans un ordre symétrique.

Il faut que l'action théâtrale soit bien imparfaite encore , puisqu'on ne voit sur la scène presque aucune situation dont on pût faire une composition supportable en peinture. Quoi donc ! la vérité y est-elle moins essentielle que sur la toile ? Seroit-ce une règle qu'il faut s'éloigner de la chose , à mesure que l'art en est plus voisin , & mettre moins de vraisemblance dans une scène vivante , où les hommes mêmes agissent , que dans une scène colorée où l'on ne voit , pour ainsi dire , que leurs ombres ?

Je pense , pour moi , que si un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien représenté , la scène offriroit au spectateur autant de tableaux réels , qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre «.

» Mais la décence ! La décence « !

» Je n'entends répéter que ce mot. La maîtresse de Barnevelt entre échevelée dans la prison de son amant. Les deux amis s'embrassent , & tombent à terre. Philoctète se rouloit autrefois à l'entrée de sa caverne : il y faisoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux : mais les entrailles du spectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de

délicateffe & plus de génie que les Athéniens ?...  
Quoi donc , pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere dont on immole la fille ? Qu'elle coure sur la scene comme une femme furieuse ou troublée ; qu'elle remplisse de cris son palais , que le désordre ait passé jusques dans ses vêtemens ; ces choses conviennent à son désespoir. Si la mere d'Iphigénie se montroit un moment Reine d'Argos , & femme du Général des Grecs , elle ne me paroîtroit que la derniere des créatures. La véritable dignité , celle qui me frappe , qui me renverse ; c'est le tableau de l'amour maternel dans toute sa vérité ».

En feuilletant le manuscrit , j'apperçus un petit coup de crayon que j'avois passé. Il étoit à l'endroit de la scene seconde du second acte , où Rosalie dit de l'objet qui l'a séduite , *qu'elle croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimères de perfection qu'elle s'étoit faites*. Cette réflexion m'avoit semblé un peu forte pour un enfant ; & les *chimeres de perfection* s'écarter de son ton ingénu. J'en fis l'observation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponse au manuscrit. Je le considérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoutés après coup , de la main même de Rosalie , & je passai à d'autres choses.

» Vous n'aimez pas les coups de théâtre , lui dis-je « ?

» Non ».

» En voici pourtant un des mieux arrangés ».

» Je le fais , & je vous l'ai cité ».

» C'est la base de toute votre intrigue ».

» J'en conviens ».

» Et c'est une mauvaise chose « ?

» Sans doute ».

» Pourquoi donc l'avoir employé ? »

» C'est que ce n'est pas une fiction , mais un fait :  
Il seroit à souhaiter , pour le bien de l'ouvrage ,  
que la chose fût arrivée tout autrement «.

» Rosalie vous déclare sa passion. Elle apprend  
qu'elle est aimée. Elle n'espère plus , elle n'ose plus  
vous revoir. Elle vous écrit «.

» Cela est naturel «.

» Vous lui répondez «.

» Il le falloit «.

» Clairville a promis à sa sœur que vous ne par-  
» tiriez pas sans l'avoir vue. Elle vous aime : elle  
» vous l'a dit. Vous connoissez ses sentimens «.

» Elle doit chercher à connoître les miens «.

» Son frere va la trouver chez une amie , où des  
» bruits fâcheux qui se sont répandus sur la for-  
» tune de Rosalie , & sur le retour de son pere ,  
» l'ont appelée. On y favoit votre départ ; on en  
» est surpris. On vous accuse d'avoir inspiré de la  
» tendresse à sa sœur , & d'en avoir pris pour sa  
» maîtresse «.

» La chose est vraie «.

» Mais Clairville n'en croit rien. Il vous défend  
» avec vivacité. Il se fait une affaire. On vous  
» appelle à son secours , tandis que vous répon-  
» dez à la lettre de Rosalie. Vous laissez votre  
» réponse sur la table «.

» Vous en eussiez fait autant , je pense «.

» Vous volez au secours de votre ami. Con-  
» stance arrive. Elle se croit attendue. Elle se voit  
» laissée. Elle ne comprend rien à ce procédé. Elle  
» apperçoit la lettre que vous écriviez à Rosalie.  
» Elle la lit , & la prend pour elle «.

» Toute autre s'y feroit trompée «.

» Sans doute ; elle n'a aucun soupçon de  
» votre passion pour Rosalie , ni de la passion de  
» Rosalie pour vous ; la lettre répond à une dé-  
» claration , & elle en a fait une «.

» Ajoutez que Constance a appris de son frere le secret de ma naissance , & que la lettre est d'un homme qui croiroit manquer à Clairville , s'il prétendoit à la personne dont il est épris. Ainsi Constance croit & doit se croire aimée ; & delà tous les embarras où vous m'avez vu.

» Que trouvez-vous donc à redire à cela ? il n'y a rien qui soit faux «.

» Nirien qui soit assez vraisemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des siècles pour combiner un si grand nombre de circonstances ? Que les Artistes se félicitent, tant qu'ils voudront, du talent d'arranger de pareilles rencontres : j'y trouverai de l'invention, mais sans goût véritable. Plus la marche d'une piece est simple, plus elle est belle. Un Poëte qui auroit imaginé ce coup de théâtre, & la situation du cinquieme Acte, où m'approchant de Rosalie, je lui montre Clairville au fond du fallon, sur un canapé, dans l'attitude d'un homme au désespoir, auroit bien peu de sens, s'il préféroit le coup de théâtre au tableau. L'un est presque un enfantillage : l'autre est un trait de génie. J'en parle sans partialité : je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théâtre est un fait ; le tableau, une circonstance heureuse que le hasard. fit naître, & dont je fus profiter «.

» Mais lorsque vous fûtes la méprise de Constance, que n'en avertissiez-vous Rosalie ?  
» L'expédient étoit simple, & il remédioit à tout «.

» Oh, pour le coup, vous voilà bien loin du théâtre, & vous examinez mon ouvrage avec une sévérité à laquelle je ne connois pas de piece qui résistât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât jusqu'au troisieme Acte, si chacun y faisoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponse,

qui feroit bonne pour un Artiste, ne l'est pas pour moi. Il s'agit d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'est point à un Auteur que vous demandez raison d'un incident ; c'est à Dorval que vous demandez compte de sa conduite.

Je n'instruis point Rosalie de l'erreur de Constance & de la sienne, parce qu'elle répondoit à mes vues. Résolu de tout sacrifier à l'honnêteté, je regardai ce contre-tems qui me séparoit de Rosalie, comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Rosalie prît une fausse opinion de mon caractère ; mais il m'importe bien davantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je souffrois à le tromper, à tromper Constance ; mais il le falloit.

» Je le fens. A qui écriviez-vous, si ce n'étoit pas à Constance ?

» D'ailleurs, il se passa si peu de tems entre ce moment & l'arrivée de mon pere ; & Rosalie vivoit si renfermée. Il n'étoit pas question de lui écrire. Il est fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre ; & il est sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, sans lui ouvrir les yeux sur l'injustice de nos sentimens, n'auroit fait qu'augmenter le mal.

» Cependant vous entendez de la bouche de Clairville mille mots qui vous déchirent. Constance lui remet votre lettre. Ce n'est pas assez de cacher le penchant réel que vous avez ; il faut en simuler un que vous n'avez pas. On arrange votre mariage avec Constance, sans que vous puissiez vous y opposer. On annonce cette agréable nouvelle à Rosalie, sans que vous puissiez la nier. Elle se meurt à vos yeux ; & son amant traité avec une dureté incroyable, tombe dans un état tout voisin du désespoir.

» C'est la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela « ?

» A propos de cette Scene de désespoir , elle est singulière. J'en avois été vivement affecté dans le salon. Jugez combien je fus surpris à la lecture , d'y trouver des gestes , & point de discours «.

» Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire , si j'attachois quelque mérite à cet ouvrage , & si je m'estimois beaucoup de l'avoir fait. C'est qu'arrivé à cet endroit de notre histoire & de la piece , & ne trouvant en moi qu'une impression profonde , sans la moindre idée de discours , je me rappelai quelques Scenes de Comédie , d'après lesquelles je fis de Clairville un désespéré très-difert. Mais lui, parcourant son rôle très-légèrement , me dit : *Mon frere , voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le fais. Mais voyez , & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de se remettre dans la situation , & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain , il m'apporta la scene que vous connoissez , telle qu'elle est , mot pour mot. Je la lus & relus plusieurs fois ; j'y reconnus le ton de la Nature ; & demain , si vous voulez , je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a suggérées sur les passions , leur accent , la déclamation , & la pantomime. Je vous reconduirai ce soir , jusqu'au pied de la colline qui coupe en deux la distance de nos demeures , & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous «.

Chemin faisant , Dorval observoit les phénomènes de la Nature qui suivent le coucher du Soleil ; & il disoit : Voyez comme les ombres particulières s'affoiblissent à mesure que l'ombre uni-

verfelle fe fortifie . . . Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée . . . . Voilà toute la région du Ciel oppofée au Soleil couchant , qui commence à fe teindre de violet . . . . On n'entend plus dans la forêt que quelques oifeaux dont le ramage tardif égaie encore le crépuscule . . . Le bruit des eaux courantes qui commence à fe féparer du bruit général , nous annonce que les travaux ont ceflé en plufieurs endroits , & qu'il fe fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous , & nous nous féparâmes.



### *Second Entretien.*

**L**E lendemain , je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit folitaire & fâuvage. On avoit en perspective quelques hameaux répandus dans la plaine ; au delà , une chaîne de montagnes inégales & déchirées , qui terminoient en partie l'horizon. On étoit à l'ombre des chênes , & l'on entendoit le bruit fâurd d'une eau fâuterraine qui couloit aux environs. C'étoit la faifon où la terre eft couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la fâueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui fans qu'il m'apperçût. Il s'étoit abandonné au fâpectacle de la nature ; il avoit la poitrine élevée ; il refpiroit avec force. Ses yeux attentifs fe portoient fur tous les objets. Je fuivois fur fon vifage les impreffions diverfes qu'il en éprouvoit ; & je commençois à partager fon transport , lorfque je m'écriai , prefque fans le vouloir : » Il eft fâous le charme. «

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée : » Il est vrai ; c'est ici qu'on voit la Nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie ? il quitte la ville & ses habitans ; il aime, selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au crystal d'une fontaine ; à porter des fleurs sur un tombeau ; à fouler, d'un pied léger, l'herbe tendre de la prairie ; à traverser, à pas lents, des campagnes fertiles ; à contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur secrète ; il erre ; il cherche un autre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu désert ? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude ? C'est lui. Notre Poète habite sur les bords d'un lac. Il promène sa vue sur les eaux, & son génie s'étend. C'est là qu'il est saisi de cet esprit tantôt tranquille & tantôt violent, qui souleve son ame, ou qui l'appaise à son gré . . . O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein ! Tu es la source féconde de toutes les vérités.. ! Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui soient dignes de m'occuper . . . L'enthousiasme naît d'un objet de la Nature. Si l'esprit l'a vu sous des aspects frappans & divers, il en est occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe ; la passion s'émeut. On est successivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthousiasme, ou l'idée véritable ne se présente point ; ou, si par hasard on la rencontre, on ne peut la poursuivre . . . Le Poète sent le moment de l'enthousiasme : c'est après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémissement qui part de sa poitrine, & qui passe d'une manière délicieuse & rapide jusqu'aux extrémités de son corps. Bientôt ce n'est plus un fré-



misement, c'est une chaleur forte & permanente qui l'embrase, qui le fait haleter, qui le consume, qui le tue; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroissoit encore, les spectres se multiplieroient devant lui; sa passion s'éleveroit presque au degré de la fureur : il ne connoîtroit de soulagement qu'à verser au dehors un torrent d'idées qui se pressent, se heurtent, & se chassent «.

Dorval éprouvoit à l'instant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il se fit entre nous un silence, pendant lequel je vis qu'il se tranquillisoit. Bientôt il me demanda, comme un homme qui sortiroit d'un sommeil profond : » Qu'ai-je » dit ? Qu'avois-je à vous dire ? Je ne m'en souviens plus «.

» Quelques idées que la scene de Clairville » désespéré vous avoit suggérées sur les passions, » leur accent, la déclamation, la pantomime «.

» La première, c'est qu'il ne faut point donner d'esprit à ses personnages ; mais savoir les placer dans des circonstances qui leur en donnent . . . . Dorval sentit, à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il restoit encore de l'agitation dans son ame ; il s'arrêta ; & pour laisser le tems au calme de renaître, ou plutôt pour opposer à son trouble une émotion plus violente, mais passagère, il me raconta ce qui suit :

» Une paysanne du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maisons élevent leurs faîtes au dessus des arbres, envoya son mari chez ses parens qui demeurent dans un hameau voisin. Ce malheureux y fut tué par un de ses beaux-freres. Le lendemain, j'allai dans la maison où l'accident étoit arrivé : j'y vis un tableau, & j'y entendis un discours que je n'ai point oublié.

Le mort étoit étendu sur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de son mari ; & elle disoit, en fondant en larmes , & avec une action qui en arrachoit à tout le monde : » Hélas , quand » je t'envoyai ici , je ne pensois pas que ces pieds te » menaient à la mort « ! Croyez-vous qu'une femme, d'un autre rang auroit été plus pathétique ? Non. La même situation lui eût inspiré le même discours. Son ame eût été celle du moment ; & ce qu'il faut que l'artiste trouve , c'est ce que tout le monde diroit en pareil cas ; ce que personne n'entendra , sans le reconnoître aussi-tôt en soi.

Les grands intérêts , les grandes passions : voilà la source des grands discours , des discours vrais. Presque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la Scene de Clairville , c'est qu'il n'y a précisément que ce que la passion inspire , quand elle est extrême. La passion s'attache à une idée principale. Elle se taît , & elle revient à cette idée , presque toujours par exclamation.

La pantomime , si négligée parmi nous , est employée dans cette Scene , & vous avez éprouvé vous-même avec quel succès,

Nous parlons trop dans nos drames , & conséquemment nos Acteurs n'y jouent pas assez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoissoient bien les ressources. Le Pantomime jouoit autrefois toutes les conditions , les Rois , les Héros , les tyrans , les riches , les pauvres , les habitans des villes , ceux de la campagne , choisissant dans chaque état ce qui lui est propre ; dans chaque action , ce qu'elle a de frappant. Le Philosophe Timocrate qui assistoit un jour à ce spectacle , d'où la sévérité de son caractère l'avoit tou-

jours éloigné , disoit : *Quali spectaculo me Philosophia verecundia privavit !* » Timocrate avoit une  
 » mauvaise honte ; & elle a privé le Philosophie  
 » d'un grand plaisir «. Le cynique Démétrius en  
 attribuoit tout l'effet aux instrumens , aux voix ,  
 & à la décoration , en présence d'un Pantomime  
 qui lui répondit : » Regarde-moi jouer seul , & dis  
 » après cela , de mon art tout ce que tu voudras « ?  
 Les flûtes se taisent. Le Pantomime joue , & le Phi-  
 losophe transporté s'écrie : *Je ne te vois pas seule-  
 ment , je t'entends ; tu me parles des mains.*

Quel effet cet art, joint au discours, ne produi-  
 roit-il pas ! Pourquoi avons-nous séparé ce que  
 la Nature a joint ? A tout moment le geste ne  
 répond-il pas au discours ? Je ne l'ai jamais si bien  
 senti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce  
 que j'avois dit , ce qu'on m'avoit répondu ; &  
 ne trouvant que des mouvemens , j'écrivois le nom  
 du personnage , & au dessous son action. Je dis à  
 Rosalie , Acte II , Scene 2 : *S'il étoit arrivé que votre  
 cœur surpris . . . fût entraîné par un penchant . . . .  
 dont votre raison vous fit un crime . . . J'ai connu  
 cet état cruel . . . Que je vous plaindrois !*

Elle me répond . . . *Plaignez-moi donc . . .* Je  
 la plains ; mais c'est par le geste de commiséra-  
 tion ; & je ne pense pas qu'un homme qui sent ,  
 eût fait autre chose. Mais combien d'autres cir-  
 constances où le silence est forcé ! Votre conseil  
 exposeroit-il celui qui le demande , à perdre la  
 vie , s'il le suit ; l'honneur , s'il ne le suit pas ?  
 Vous ne ferez ni cruel , ni vil. Vous marquerez  
 votre perplexité par le geste , & vous laisserez  
 l'homme se déterminer.

Ce que je vis encore dans cette Scene , c'est  
 qu'il y a des endroits qu'il faudroit presque aban-  
 donner à l'Acteur. C'est à lui à disposer de la Scene

écrite, à répéter certains mots, à revenir sur certaines idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajouter d'autres. Dans les *Cantabile* le Musicien laisse à un grand chanteur un libre exercice de son goût & de son talent. Il se contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le Poète en devrait faire autant, quand il connoît bien son Acteur. Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelques grandes passions ? Sont-ce ses discours ? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne fais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du sentiment coupant la respiration & portant le trouble dans l'esprit, les syllabes des mots se séparent, l'homme passe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de discours ; il n'en finit aucun ; & , à l'exception de quelques sentimens qu'il rend dans le premier accès, & auxquels il revient sans cesse, le reste n'est qu'une suite de bruits foibles & confus, de sons expirans, d'accens étouffés que l'Acteur connoît mieux que le Poète. La voix, le ton, le geste, l'action, voilà ce qui appartient à l'Acteur ; & c'est ce qui nous frappe, sur-tout dans le spectacle des grandes passions. C'est l'Acteur qui donne au discours tout ce qu'il a d'énergie ; c'est lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent «.

» J'ai pensé quelquefois que les discours des  
» amans bien épris n'étoient pas des choses à lire ;  
» mais des choses à entendre. Car, me disois-je,  
» ce n'est pas l'expression, *je vous aime*, qui a triom-  
» phé des rigueurs d'une prude, des projets d'une

» coquette , de la vertu d'une femme sensible ;  
 » C'est le tremblement de voix avec lequel il fut  
 » prononcé ; les larmes , les regards qui l'accom-  
 » pagnerent. Cette idée revient à la vôtre ».

» C'est la même. Un ramage opposé à ces vraies voix de la passion , c'est ce que nous appelons des *tirades*. Rien n'est plus applaudi , & de plus mauvais goût. Dans une représentation dramatique , il ne s'agit non plus du spectateur que s'il n'existoit pas. Y a-t-il quelque chose qui s'adresse à lui ? L'Auteur est sorti de son sujet ; l'Acteur entraîné hors de son rôle. Ils descendent tous les deux du théâtre. Je les vois dans le parterre ; & tant que dure la tirade , l'action est suspendue pour moi , & la scène reste vuide.

Il y a dans la composition d'une pièce dramatique une unité de discours qui correspond à une unité d'accens dans la déclamation. Ce sont deux systèmes qui varient , je ne dis pas de la comédie à la tragédie ; mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement , il y auroit un vice ou dans le poëme , ou dans la représentation. Les personnages n'auroient pas entr'eux la liaison , la convenance à laquelle ils doivent être assujettis , même dans les contrastes. On sentiroit dans la déclamation des dissonances qui blefferoient. On reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne seroit pas fait pour la société dans laquelle on l'auroit introduit.

C'est à l'Acteur à sentir cette unité d'accens. Voilà le travail de toute sa vie. Si ce tact lui manque , son jeu sera tantôt foible , tantôt outré , rarement juste , bon par endroits , mauvais dans l'ensemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un Acteur , il exagere. Le vice de son action se répand

sur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de son rôle : il n'y en a plus dans la déclamation de la pièce. Je ne vois bientôt sur la scène qu'une assemblée tumultueuse, où chacun prend le ton qui lui plaît ; l'ennui s'empare de moi, mes mains se portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque passion. Mais cet accent se modifie en tant de manières ; c'est un sujet si fugitif & si délicat, que je n'en connois aucun qui fasse mieux sentir l'indigence de toutes les langues qui existent & qui ont existé. On a une idée juste de la chose ; elle est présente à la mémoire. Cherche-t-on l'expression ? On ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort ; mais ce réseau toujours trop lâche ne retient rien. Qui est-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers ?

*Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher ?*

*Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?*

C'est un mélange de curiosité, d'inquiétude, de douleur, d'amour & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur discours.

» C'est une raison de plus pour écrire la pantomime «.

» Sans doute. L'intonation & le geste se déterminent réciproquement «.

» Mais l'intonation ne peut se noter, & il est facile d'écrire le geste «.

Dorval fit une pause en cet endroit. Ensuite il dit :

» Heureusement une Actrice d'un jugement bor-

né, d'une pénétration commune, mais d'une grande sensibilité, saisit sans peine une situation d'ame, & trouve, sans y penser, l'accent qui convient à plusieurs sentimens différens qui se fondent ensemble, & qui constituent cette situation que toute la sagacité du Philosophe n'analyseroit pas.

Les Poètes, les Acteurs, les Musiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danseurs, les Amans tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthousiaste & passionnée sent vivement, & réfléchit peu.

Ce n'est pas le précepte; c'est autre chose de plus immédiat, de plus intime, de plus obscur & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand Acteur & d'une grande Actrice; combien je serois vain de ce talent, si je l'avois. Isolé sur la surface de la terre, maître de mon sort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être Comédien; & qu'on me réponde du succès de Quinault Dufresne, & je le suis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théâtre; & dans quelque état que ce soit, que les mauvaises mœurs qui déshonorent. Au dessous de Racine & de Corneille, c'est Baron, la Desmares, la de Seine, que je vois; au dessous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné & sa sœur.

J'étois chagrin, quand j'allois aux spectacles, & que je comparois l'utilité des théâtres avec le peu de soin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois: » *Ah, mes amis, si nous allons* » *jamais à la Lampedouse (1) fonder loin de la terre,*

(1) La Lampedouse est une petite Isle déserte de la mer d'Afrique, située à une distance presque égale de la Côte de Tunis & de l'Isle de Malte. La Pêche y est excellente. Elle est couverte d'oliviers sauvages. Le terrain en seroit fertile. Le froment & la vigne

« Au milieu des flots de la mer , un petit peuple d'heu-  
 » reux ! ce seront-là nos prédicateurs , & nous les  
 » choisirons sans doute selon l'importance de leur mi-  
 » nistère. Tous les peuples ont leurs sabbats , & nous  
 » aurons aussi les nôtres. Dans ces jours solennels ,  
 » on représentera une belle tragédie , qui apprenne aux  
 » hommes à redouter les passions ; une bonne comé-  
 » die qui les instruisse de leurs devoirs , & qui leur en  
 » inspire le goût ».

« Dorval , j'espère qu'on n'y verra pas la lai-  
 » deur jouer le rôle de la beauté ».

« Je le pense. Quoi donc , n'y a-t-il pas dans un  
 ouvrage dramatique assez de suppositions singu-  
 lières auxquelles il faut que je me prête , sans éloi-  
 gner encore l'illusion par celles qui contredisent  
 & choquent mes sens » ?

« A vous dire vrai , j'ai quelquefois regretté les  
 » masques des anciens ; & j'aurois , je crois , sup-  
 » porté plus patiemment les éloges donnés à un  
 » beau masque qu'à un visage déplaisant ». Et le  
 contraste des mœurs de la pièce avec celles de  
 la personne , vous a-t-il moins choqué » ?

« Quelquefois le spectateur n'a pu s'empêcher  
 » d'en rire , & l'Actrice d'en rougir ».

« Non , je ne connois point d'état qui demande des

y réussiroient : cependant elle n'a jamais été habitée que par un Ma-  
 rabou & par un mauvais Prêtre. Le Marabou , qui avoit enlevé la  
 fille du Bey d'Alger , s'y étoit réfugié avec sa Maîtresse , & ils y  
 accomplissoient l'œuvre de leur salut. Le Prêtre , appelé Frere Clé-  
 ment , a passé 10 ans à Lampedouse , & y vivoit encore il n'y a pas  
 long-temps. Il avoit des bestiaux ; il cultivoit la terre ; il renfermoit  
 sa provision dans un souterrain ; & il alloit vendre le reste sur les  
 Côtes voisines , où il se livroit au plaisir , tant que son argent du-  
 roit. Il y a dans l'Isle une petite église , divisée en deux chapelles ,  
 que les Mahométans révérent comme les lieux de la sépulture du  
 saint Marabou & de sa Maîtresse. Frere Clément avoit consacré l'une  
 à Mahomet , & l'autre à la sainte Vierge. Voyoit-il arriver un vais-  
 seau chrétien , il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaisseau étoit  
 mahométan , vite il souffloit la lampe de la Vierge ; & il allumoit  
 pour Mahomet.



formes plus exquises , ni des mœurs plus honnêtes que le théâtre «.

» Mais nos fots préjugés ne nous permettent pas d'être bien difficiles «.

» Mais nous voilà bien loin de ma piece. Où en étions-nous « ?

» A la Scene d'André «.

» Je vous demande grace pour cette scene. J'aime cette Scene , parce qu'elle est d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle «.

» Mais elle coupe la marche de la piece , & ralentit l'intérêt «.

» Je ne la lirai jamais sans plaisir. Puissent nos ennemis la connoître , en faire cas , & ne la relire jamais sans peine ! Que je serois heureux , si l'occasion de peindre un malheureux domestique , avoit encore été pour moi celle de repousser l'injure d'un peuple jaloux , d'une maniere à laquelle ma nation pût se reconnoître , & qui ne laisât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenser «.

» La Scene est pathétique , mais longue «.

» Elle eût été & plus pathétique & plus longue , si j'en avois voulu croire André. *Monsieur* , me dit-il , après en avoir pris lecture , *voilà qui est fort bien ; mais il y a un petit défaut : c'est que cela n'est pas tout-à-fait dans la vérité , par exemple , qu'arrivé dans le port ennemi , lorsqu'on me sépara de mon maître , je l'appellai plusieurs fois ; mon maître , mon cher maître ; qu'il me regarda fixement , laissa tomber ses bras , se retourna , & suivit , sans parler , ceux qui l'environnoient.*

*Ce n'est pas cela. Il falloit dire que , quand je l'eus appelé , mon maître , mon cher maître , il m'entendit , se retourna , me regarda fixement ; que ses mains se portèrent d'elles-mêmes dans ses poches ; &*

que, n'y trouvant rien ( car l'Anglois avide n'y avoit rien laissé ), il laissa tomber ses bras tristement ; que sa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compassion froide ; qu'il se retourna , & suivit sans parler, ceux qui l'enviroïnoient. Voilà le fait.

Ailleurs, vous passez, de votre autorité, une des choses qui marquent le plus la bonté de feu Monsieur votre pere. Cela est fort mal. Dans la prison, lorsqu'il sentit ses bras nuds mouillés de mes larmes, il me dit :  
» Tu pleures, André ! Pardonne, mon ami. C'est  
» moi qui t'ai entraîné ici : je le fais. Tu es tombé  
» dans le malheur à ma suite. . . « Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même ! Cela étoit donc bon à mettre.

Dans un autre endroit, vous faites encore pis. Lorsqu'il m'eut dit : Mon enfant, prends courage, tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens, à ma foiblesse, qu'il faut que j'y meure, je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit : » André, cesse ta plainte.  
» Respecte la volonté du Ciel, & le malheur de  
» ceux qui sont à tes côtés, & qui souffrent en silence « . . . Et où est-ce que cela est ?

Et l'endroit du Correspondant ? Vous l'avez si bien brouillé que je n'y entends plus rien. Votre pere m'en dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi ; & que ma présence auprès de lui étoit sans doute le premier de ses bons offices. Mais il ajouta : » Oh  
» mon enfant, quand Dieu ne m'auroit accordé  
» que la consolation de t'avoir dans ces momens  
» cruels, combien n'aurois-je pas de graces à lui  
» rendre « ? Je ne trouve rien de cela dans votre papier, Monsieur ; est-ce qu'il est défendu de prononcer sur la scene le nom de Dieu, ce nom saint que votre pere avoit si souvent à la bouche ? . . . Je ne crois pas, André . . . Est-ce que vous avez appréhendé qu'on sût

*« Que votre pere étoit Chrétien ? . . . Nullement , André ! La morale du Chrétien est si belle ! Mais pourquoi cette question ? . . . Entre nous , on dit . . . Quoi ? . . . que vous êtes . . . un peu . . . esprit fort ; & sur les endroits que vous avez retranchés , j'en croirois quelque chose . . . André , je serois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen & plus honnête homme . . . . Monsieur , vous êtes bon ; mais n'allez pas vous imaginer que vous valliez Monsieur votre pere . Cela viendra peut-être un jour . . . André , est-ce là tout ? . . J'aurois bien encore un mot à vous dire ; mais je n'ose . Vous pouvez parler . . . Puisque vous me le permettez , vous êtes un peu bref sur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre secours . Monsieur , il y a d'honnêtes gens par-tout . . . Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été , si ce qu'on dit encore de vous est vrai . . . Et qu'est-ce qu'on dit encore ? . . . Que vous avez été fou de ces gens-là . . . André ! . . que vous regardiez leur pays comme l'asyle de la liberté , la patrie de la vertu , de l'invention , de l'originalité . . . André ! . . . A présent cela vous ennuie . Eh bien , n'en parlons plus . Vous avez dit que le Correspondant , voyant Monsieur votre pere tout nud , se dépouilla & le couvrit de ses vêtemens . Cela est fort bien . Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ses gens en fit autant pour moi . Ce silence , Monsieur , retomberoit sur mon compte , & me donneroit un air d'ingratitude que je ne veux point avoir , absolument .*

*» Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis . Il vouloit la scene comme elle s'est passée . Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage ; & c'est moi seul qui ai tort , de vous avoir mécontentés tous les deux .*

*» Qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot , & sur les haillons de son valet , est un mot dur .*

*» C'est un mot d'humeur . Il échappe à un mélan-*

colique qui a pratiqué la vertu toute sa vie ; qui n'a pas encore eu un moment de bonheur , à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien «.

» Ajoutez que cet homme de bien est peut-être son pere , & que ces infortunes détruisent les espérances de son ami , jettent sa maîtresse dans la misere , & ajoutent une amertume nouvelle à sa situation. Tout cela sera vrai. Mais vos ennemis « ?

» S'ils ont jamais connoissance de mon ouvrage , le public sera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille , de Racine , de Voltaire & de Crébillon , où le caractère & la situation amènent des choses plus fortes , qui n'ont jamais scandalisé personne. Ils resteront sans réponse ; & l'on verra , ce qu'ils n'ont garde de déceler , que ce n'est point l'amour du bien qui les anime ; mais la haine de l'homme qui les dévore.

» Mais qu'est-ce que cet André ? Le trouve qu'il parle trop bien pour un domestique ; & je vous avoue qu'il y a dans son récit des endroits qui ne seroient point indignes de vous «.

» Je vous l'ai déjà dit ; rien ne rend éloquent comme le malheur. André est un garçon qui a eu de l'éducation , mais qui a été , je crois , un peu libertin dans sa jeunesse. On le fit passer aux Isles , où mon pere , qui se connoissoit en hommes , se l'attacha , le mit à la tête de ses affaires , & s'en trouva bien. Mais suivons vos observations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte «.

» Cela est vrai «.

» Qu'est-ce qu'il signifie « ?

» Qu'il est beau , mais d'une longueur insupportable «.

» Eh bien , raccourcissions-le. Voyons. Que voulez-vous en retrancher « ?

» Je n'en fais rien «.

» Cependant il est long «.

» Vous m'embarrasserez tant qu'il vous plaira «.

» Mais vous ne détruirez pas la sensation «.

» Peut-être «.

» Vous me ferez grand plaisir «.

» Je vous demanderai seulement comment vous l'avez trouvé dans le salon «.

» Bien. Je vous demanderai à mon tour, comment il arrive que ce qui m'a paru court à la représentation, me paroisse long à la lecture «.

» C'est que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappelée. Nous ne savons point encore jusqu'où la pantomime peut influencer sur la composition d'un ouvrage dramatique & sur la représentation «.

» Cela peut être «.

» Et puis je gage que vous me voyez encore sur la scène française, au théâtre «.

» Vous croyez donc que votre ouvrage ne réussiroit point au théâtre « ?

» Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théâtrale & la scène «.

» Qu'appellez-vous changer la scène «.

» En ôter tout ce qui resserre un lieu déjà trop étroit; avoir des décorations; pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans; en un mot, transporter au théâtre le salon de Clairville, comme il est «.

» Il est donc bien important d'avoir une scène « ?

» Sans doute. Songez que le spectacle français comporte autant de décorations que le théâtre lyrique; & qu'il en offriroit de plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuser des enfans, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaise à

la raison. . . . Faute de scène, on n'imaginera rien ; les hommes qui auront du génie se dégoûteront ; les Auteurs médiocres réussiront par une imitation servile : on s'attachera de plus en plus à de petites bienfaisances, & le goût national s'appauvrira. . . Avez-vous vu la salle de Lyon ? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la capitale, pour faire éclater une multitude de poëmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux «.

„ Je n'entends pas, vous m'obligeriez de vous expliquer davantage “.

„ Je le veux “.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la manière dont il le dit ! Il débuta gravement ; il s'échauffa peu à peu : ses idées se préférèrent ; & il marchoit sur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le suivre. Voici ce que j'ai retenu.

„ Je voudrois bien (dit-il d'abord) persuader à ces esprits timides qui ne connoissent rien au-delà de ce qui est, que si les choses étoient autrement, ils les trouveroient également bien ; & que l'autorité de la raison n'étant rien devant eux, en comparaison de l'autorité du tems, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur est arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé. . . Pour bien juger dans les beaux-arts, il faut réunir plusieurs qualités rares. . . . Un grand goût suppose un grand sens, une longue expérience, une ame honnête & sensible, un esprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats. . . .

Après un moment de silence, il ajouta :

„ Je ne demanderois, pour changer la face du genre dramatique, qu'un théâtre très-étendu, où

l'on montrât, quand le sujet d'une pièce l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacens, tels que le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple, différens endroits distribués de manière que le spectateur vît toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les Acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la scène des Eumenides d'Eschyle. D'un côté, c'étoit un espace sur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreste, qui s'étoit dérobé à leur poursuite, tandis qu'elles étoient assoupies : de l'autre, on voyoit le coupable, le front ceint d'un bandeau, embrassant les pieds de la statue de Minerve, & implorant son assistance. Ici, Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là, les Furies s'agitent ; elles vont, elles viennent, elles courent. Enfin, une d'entr'elles s'écrie : „ Voici la trace du sang que le parricide a laissée sur ses pas... Je le sens... Je le sens... Elle marche : les sœurs impitoyables la suivent. Elles passent de l'endroit où elles étoient, dans l'asyle d'Oreste. Elles l'entourent en poussant des cris, en frémissant de rage, en secouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié, que celui où l'on entend la prière & les gémissemens du malheureux percer à travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent ! Exécuterons-nous rien de pareil sur nos théâtres ? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que dans la nature il y en a presque toujours de simultanées, dont les représentations concomitantes se fortifiant réciproquement, produiroient sur nous des effets terribles. C'est alors qu'on trembleroit d'aller au spectacle ; & qu'on ne pourroit s'en empêcher ; c'est alors qu'au lieu de ces petites émotions passagères, de ces froids applaudissemens, de ces larmes

rare dont le Poète se contente, il renverferoit les esprits, il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante; & que l'on verroit ces phénomènes de la tragédie ancienne, si possibles & si peu crus, se renouveler parmi nous. Ils attendent, pour se montrer, un homme de génie qui sache combiner la pantomime avec le discours, entre-mêler une scène parlée avec une scène muette, & tirer parti de la réunion des deux scènes, & sur-tout de l'approche ou terrible ou comique de cette réunion qui se feroit toujours. Après que les Eumenides se sont agitées sur la scène, elles arrivent dans le sanctuaire où le coupable s'est réfugié, & les deux scènes n'en font qu'une.

» Deux Scènes alternativement muettes & parlées. Je vous entends. Mais la confusion « ?

„ Une Scène muette est un tableau; c'est une décoration animée. Au Théâtre lyrique, le plaisir de voir nuit-il au plaisir d'entendre « ?

» Non.... Mais seroit-ce ainsi qu'il faudroit entendre ce qu'on nous raconte de ces spectacles anciens, où la musique, la déclamation & la pantomime étoient tantôt réunies & tantôt séparées « ?

„ Quelquefois. Mais cette discussion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre sujet. Voyons ce qui seroit possible aujourd'hui, & prenons un exemple domestique & commun.

Un pere a perdu son fils dans un combat singulier. C'est la nuit. Un domestique, témoin du combat, vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il se promene. Le bruit d'un homme qui marche l'éveille. Il demande qui c'est.... C'est moi, Monsieur, lui répond le domestique d'une voix altérée.... Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?... Rien....



Comment rien?... Non, Monsieur.... Cela n'est pas. Tu trembles ; tu détournes la tête ; tu évites ma vue : encore un coup, qu'est-ce qu'il y a ? Je veux le savoir. Parle , je te l'ordonne..... Je vous dis , Monsieur ; qu'il n'y a rien , lui répond encore le domestique , en versant des larmes..... Ah ! malheureux , s'écrie le pere , en s'élançant du lit sur lequel il reposoit , tu me trompes ; il est arrivé quelque grand malheur..... Ma femme est-elle morte ?... Non, Monsieur... Ma fille ?... Non, Monsieur.... C'est donc mon fils ?... Le domestique se tait. Le pere entend son silence. Il se jette à terre. Il remplit son appartement de sa douleur & de ses cris. Il fait, il dit tout ce que le désespoir suggere à un pere qui perd son fils , l'espérance unique de sa famille.

Le même homme court chez la mere. Elle dormoit aussi. Elle se réveille au bruit de ses rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il ? demande-t-elle... Madame , le malheur le plus grand. Voici le moment d'être Chrétienne. Vous n'avez plus de fils... Ah Dieu ! s'écrie cette mere affligée ; & prenant un Christ qui étoit à son chevet , elle le serre entre ses bras , elle y colle sa bouche. Ses yeux fondent en larmes ; & ces larmes arrosent son Dieu cloué sur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuse. Bientôt nous verrons celui de l'épouse tendre & de la mere désolée. Il faut à une ame où la Religion domine les mouvements de la nature , une secousse plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere le cadavre de son fils ; & il s'y passoit une Scene de désespoir ; tandis qu'il se faisoit une pantomime de piété chez la mere.

Vous voyez combien la pantomime & la déclai-

tion changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut substituer à nos *à parte*. Mais le moment de la réunion des Scenes approche. La mere, conduite par le domestique, s'avance vers l'appartement de son époux... Je demande ce que devient le spectateur pendant ce mouvement?... C'est un époux, c'est un pere étendu sur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere!.... Mais elle a traversé l'espace qui sépare les deux Scenes. Des cris lamentables ont atteint son oreille. Elle a vu. Elle se retire en arriere. La force l'abandonne, & elle tombe sans sentiment entre les bras de celui qui l'accompagne. Bientôt sa bouche se remplira de sanglots. *Tum veræ voces.*

Il y a peu de discours dans cette action; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monosyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de phrase. Il se permettra rarement un discours suivi, quelque court qu'il soit.

Voilà de la Tragédie; mais il faut, pour ce genre, des Auteurs, des Acteurs, un Théâtre, & peut-être un peuple.

» Quoi, vous voudriez, dans une Tragédie, un  
» lit de repos, une mere, un pere endormis, un  
» crucifix, un cadavre, deux Scenes alternativement muettes & parlées! Et les bienfécances!

„ Ah! bienfécances cruelles, que vous rendez les ouvrages décens & petits“!... Mais, ajouta Dorval, d'un sang froid qui me surprit: „ Ce que je propose ne se peut donc plus“?

„ Je ne crois pas que nous en venions jamais là“.

„ Eh bien, tout est perdu! Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, ont reçu les plus grands applaudissemens auxquels des hommes de génie pou-

voient prétendre; & la Tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection «.

Pendant que Dorval parloit ainsi, je faisois une réflexion singulière. C'est comment, à l'occasion d'une aventure domestique qu'il avoit mise en Comédie, il établissoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toujours entraîné par sa mélancolie, à ne les appliquer qu'à la Tragédie.

Après un moment de silence, il dit :

„ Il y a cependant une ressource. Il faut espérer que quelque jour un homme de génie sentira l'impossibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & se jettera de dépit dans une autre. C'est le seul événement qui puisse nous affranchir de plusieurs préjugés que la Philosophie a vainement attaqués. Ce ne sont plus des raisons, c'est une production qu'il nous faut.

» Nous en avons une «.

„ Quelle “ ?

» *Sylvie*. Tragédie en un Acte, & en prose «.

„ Je la connois. C'est *le Jaloux*, Tragédie. L'ouvrage est d'un homme qui pense & qui sent «.

» La Scene s'ouvre par un tableau charmant.

» C'est l'intérieur d'une chambre dont on ne voit

» que les murs. Au fond de la chambre, il y a sur

» une table une lumière, un pot à l'eau & un pain.

» Voilà le séjour & la nourriture qu'un mari ja-

» loux destine, pour le reste de ses jours, à une

» femme innocente dont il a soupçonné la vertu «.

» Imaginez à présent cette femme en pleurs,

» devant cette table, Mademoiselle Gauffin «.

„ Et vous, jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la Piece d'autres détails qui m'ont plu. Elle suffit pour éveiller un

homme de génie ; mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple “.

En cet endroit Dorval s'écria : « O toi qui possèdes toute la chaleur du génie à un âge où il reste à peine aux autres une froide raison , que ne puis-je être à tes côtés , ton Euménide ? Je t'agiterois sans relâche. Tu le ferois cet ouvrage ; je te rappellerois les larmes que nous a fait répandre la Scene de *l'Enfant Prodigue* & de son valet ; & en disparaissant d'entre nous , tu ne nous laisserois pas le regret d'un genre dont tu pouvois être le fondateur ».

« Et ce genre , comment l'appellerez-vous ? »

„ La Tragédie domestique & bourgeoise. Les Anglois ont *le Marchand de Londres* & *le Joueur* , Tragédies en prose. Les Tragédies de Shakespear sont moitié vers & moitié prose. Le premier Poète qui nous fit rire avec de la prose , introduisit la prose dans la Comédie. Le premier Poète qui nous fera pleurer avec de la prose , introduira de la prose dans la Tragédie.

Mais dans l'art , ainsi que dans la nature , tout est enchaîné ; si l'on se rapproche , d'un côté , de ce qui est vrai , on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'est alors que nous verrons sur la Scene des situations naturelles , qu'une décence , ennemie du génie & des grands effets , a prosrites. Je ne me laisserai point de crier à nos François : La Vérité ! La Nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctete ! Le Poète l'a montré sur la Scene , couché à l'entrée de sa caverne , & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule ; il y éprouve une attaque de douleur ; il y crie ; il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit sauvage ; la Piece marchoit sans appareil. Des habits vrais , des discours vrais , une intrigue simple & naturelle. No-

tre goût seroit bien dégradé, si ce spectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans sa parure “.

» Comme s'il sortoit de sa toilette «.

» Se promenant à pas comptés sur la Scene ; & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & sesqui pedalia verba*, des sentences, des bouteilles soufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des Anciens l'emphase de la versification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué, à des théâtres spacieux, à une déclama-tion notée, & accompagnée d'instrumens, & nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre sur la Scene les grands focs & les hauts cothurnes, les habits colossals, les masques, les portevoix, quoique toutes ces choses ne fussent que les parties nécessaires d'un système théâtral. Mais n'y avoit-il pas dans ce système des côtés précieux ; & croyez-vous qu'il fût à propos d'ajouter encore des entraves au génie, au moment où il se trouvoit privé d'une grande ressource « ?

» Quelle ressource « ?

„ Le concours d'un grand nombre de spectateurs “.

Il n'y a plus, à proprement parler, de spectacles publics. Quel rapport entre nos assemblées au Théâtre dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athenes ou de Rome ? Les Théâtres anciens recevoient jusqu'à quatre-vingt mille citoyens. La Scene de Scaurus étoit décorée de trois cens soixante colonnes, & de trois mille sta-

tues. On employoit à la construction de ces édifices, tous les moyens de faire valoir les instrumens & les voix. On en avoit l'idée d'un grand instrument. *Ut enim organa æneis laminis aut corneis, &c..... ad chordarum sonituum claritatem perficiuntur : sic Theatrorum per harmonicen, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis sunt constituta.*

En cet endroit, j'interrompis Dorval, & je lui dis : „ J'aurois une petite aventure à vous raconter sur nos salles de spectacles “.

„ Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua.

„ Jugez de la force d'un grand concours de spectateurs par ce que vous savez vous-même de l'action des hommes les uns sur les autres, & de la communication des passions dans les émeutes populaires. Quarante ou cinquante mille hommes ne se contiennent pas par décence ; & s'il arrivoit à un grand personnage de la République de verser une larme, quel effet croyez-vous que sa douleur dût produire sur le reste des spectateurs ? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un vénérable ?

Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret ; il y a dans son caractère je ne fais quoi de solitaire qui me déplaît.

Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir sur les Auteurs, sur les Acteurs ? Quelle différence entre amuser tel jour, depuis telle jusqu'à telle heure, dans un petit endroit obscur, quelques centaines de personnes, ou fixer l'attention d'une Nation entière dans ses jours solennels, occuper ses édifices les plus somptueux, & voir ces édifices environ-

nés & remplis d'une multitude innombrable, dont l'amusement ou l'ennui va dépendre de notre talent « !

» Vous attachez bien de l'effet à des circonstances purement locales «.

„ Celui qu'elles auroient sur moi; & je crois sentir juste “.

» Mais on diroit, à vous entendre; que ce sont ces circonstances qui ont soutenu & peut-être introduit la poésie & l'emphase au Théâtre «.

„ Jen'exige pas qu'on admette cette conjecture : je demande qu'on l'examine. N'est-il pas assez vraisemblable que le grand nombre de spectateurs auxquels il falloit se faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les momens attentifs, a fait élever la voix, détacher les syllabes, soutenir la prononciation, & sentir l'utilité de la versification ? Horace dit du vers dramatique : *Vincentem strepitus & natum rebus agendis*. Il est commode pour l'intrigue, & il se fait entendre à travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération se répandît en même-tems & par la même cause, sur la démarche, le geste, & toutes les autres parties de l'action ? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en soit; que la poésie ait fait naître la déclamation théâtrale; que la nécessité de cette déclamation ait introduit, ait soutenu sur la Scene la poésie & son emphase; ou que ce système, formé peu à peu, ait duré par la convenance de ses parties, il est certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme, se produit & disparoit en même-tems. L'Acteur laisse & reprend l'exagération sur la Scene.

Il y a une sorte d'unité qu'on cherche sans s'en appercevoir, & à laquelle on se fixe, quand on  
l'a

**Pa. trouvée.** Cette unité ordonne des vêtements, du ton, du geste, de la contenance, depuis la chaire placée dans les Temples, jusqu'aux treteaux élevés dans les carrefours. Voyez un Charlatan au coin de la place Dauphine ; il est bigarré de toutes sortes de couleurs ; ses doigts sont chargés de bagues ; de longues plumes rouges flottent autour de son chapeau. Il mene avec lui un singe ou un ours ; il s'élève sur ses étriers ; il crie à pleine-tête ; il gesticule de la manière la plus outrée ; & toutes ces choses conviennent au lieu, à l'orateur & à son auditoire. J'ai un peu étudié le système dramatique des Anciens : j'espère vous en entretenir un jour ; vous exposer, sans partialité, sa nature, ses défauts & ses avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué, ne l'avoient pas considéré d'assez près.... Et l'aventure que vous aviez à me raconter sur nos salles de spectacles ?

» La voici. J'avois un ami un peu libertin ; il se  
» fit une affaire sérieuse en Province ; il fallut se  
» dérober aux suites qu'elle pouvoit avoir, en se  
» réfugiant dans la capitale, & il vint s'établir  
» chez moi. Un jour de spectacle, comme je cher-  
» chois à désennuyer mon prisonnier, je lui pro-  
» posai d'aller au spectacle : je ne sais auquel des  
» trois ; cela est indifférent à mon histoire. Mon  
» ami accepte. Je le conduis : nous arrivons ; mais,  
» à l'aspect de ces Gardes répandus, de ces petits  
» guichets obscurs qui servent d'entrée, & de ce  
» trou fermé d'une grille de fer, par lequel on dis-  
» tribue les billets, le jeune homme s'imagine qu'il  
» est à la porte d'une maison de force, & que l'on  
» a obtenu un ordre pour l'y renfermer. Comme  
» il est brave, il s'arrête de pied ferme ; il met la  
» main sur la garde de son épée ; & tournant sur  
» moi des yeux indignés, il s'écrie, d'un ton mêlé



» de fureur & de mépris : *Ah, mon ami !* Je le comprends ; je le rassurai ; & vous conviendrez que son erreur n'étoit pas déplacée «.....

» Mais où en sommes-nous de notre examen. Puisque c'est vous qui m'égarez, vous vous chargez sans doute de me remettre dans la voie « ?

» Nous en sommes au quatrième Acte, à votre Scène avec Constance.... Je n'y vois qu'un coup de crayon ; mais il s'étend depuis la première ligne jusqu'à la dernière «.

» Qu'est-ce qui vous en a déplu « ?

» Le ton d'abord ; il me paroît au dessus d'une femme «.

» D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Constance, & peut-être alors la Scène vous paroîtra-t-elle au dessous d'elle «.

» Il y a des expressions, des pensées qui sont moins d'elle que de vous «.

» Cela doit être. Nous empruntons nos expressions, nos idées, des personnes avec lesquelles nous conversons, nous vivons. Selon l'estime que nous en faisons, ( & Constance m'estime beaucoup, ) notre âme prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractère a dû réfléchir sur le sien, & le sien sur celui de Rosalie «.

» Et la longueur « ?

» Ah, vous voilà remonté sur la Scène ! Il y a long-tems que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez, Constance & moi, sur le bord d'une planche, bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponse. Mais est-ce ainsi que cela se passoit dans le salon ? Nous étions, tantôt assis, tantôt droits ; nous marchions quelquefois ; souvent nous étions arrêtés, & nullement pressés de voir la fin d'un entretien qui nous intéressoit tous deux également. Que ne

me dit-elle point ? Que ne lui répondis-je pas ? Si vous saviez comment elle s'y prenoit, lorsque cette ame féroce se fermoit à la raison, pour y faire descendre les douces illusions & le calme «.

» Dorval, vos filles seront honnêtes & décen-  
» tes ; vos fils seront nobles & fiers : tous vos en-  
» fans seront charmans «. . . . Je ne peux vous ex-  
primer quel fut le prestige de ces mots, accompa-  
gnés d'un souris plein de tendresse & de dignité «.

» Je vous comprends «.

» J'entends ces mots de la bouche de Made-  
» moiselle Clairon, & je la vois «.

» Non, il n'y a que les femmes qui possèdent cet  
art secret. Nous sommes des raisonneurs durs &  
secs.

*Ne vaut-il pas mieux encore, me disoit-elle, faire  
des ingrats, que de manquer à faire le bien ?*

*Les parens ont pour leurs enfans un amour inquiet  
& pusillanime, qui les gâte. Il en est un autre attentif  
& tranquille, qui les rend honnêtes; & c'est celui-ci qui  
est le véritable amour de pere.*

*L'ennui de tout ce qui amuse la multitude, est la suite  
du goût réel pour la vertu.*

*Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le  
méchant n'a point.*

*L'homme le plus heureux est celui qui fait le honneur  
d'un plus grand nombre d'autres.*

*Je voudrois être mort, est un souhait fréquent qui  
prouve du moins quelquefois qu'il y a des choses plus  
précieuses que la vie.*

*Un honnête homme est respecté de ceux même qui ne  
le sont pas, fût-il dans une autre planete.*

*Les passions détruisent plus de préjugés que la Phi-  
losophie. Et comment le mensonge leur résisteroit-il ?  
Elles ébranlent quelquefois la vérité.*

*Elle me dit un autre mot, simple à la vérité,*

mais si voisin de ma situation ; que j'en fus effrayé.

*C'est qu'il n'y avoit point d'homme , quelque honnête qu'il fût , qui , dans un accès violent de passion , ne desirât , au fond de son cœur , les honneurs de la vertu & les avantages du vice.*

Je me rappelai bien ces idées ; mais l'enchaînement ne me revint pas , & elles n'entrèrent point dans la Scene. Ce qu'il y en a , & ce que je viens de vous en dire , suffit , je crois , pour vous montrer que Constance a l'habitude de penser. Aussi m'enchaîna-t-elle , sa raison dissipant , comme de la poussière , tout ce que je lui opposois dans mon humeur « :

» Je vois dans cette Scene un endroit que j'ai souligné ; mais je ne fais plus à quel propos «.

» Lisez l'endroit «.

Je lus : *Rien ne captive plus fortement que l'exemple de la vertu , pas même l'exemple du vice.*

» J'entends. La maxime vous a paru fautive «.

» C'est cela «.

» Je pratique trop peu la vertu , me dit Dorval ; mais personne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre , & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures sont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes se meuvent dans les ténèbres. Ce sont les tems de l'ignorance & du crime , du fanatisme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'enlève ; alors les hommes reconnoissent la vérité , & rendent hommage à la vertu. Tout passe ; mais la vertu & la vérité restent.

Je définis la vertu , le goût de l'ordre dans les choses morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il est plus an-

« Rien dans notre ame, me disoit Constance, qu'aucun sentiment réfléchi ; & c'est ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous, sans que nous nous en appercevions : c'est le germe de l'honnêteté & du bon goût. Il nous porte au bien, tant qu'il n'est point gêné par la passion. Il nous suit jusques dans nos écarts ; alors il dispose les moyens de la maniere la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu, comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélérat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien ; que les méchans sont vraiment méchans ; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté ; & qu'en général, il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons ».

» Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas examiner la morale d'une femme, comme les maximes d'un Philosophe »

» Ah, si Constance vous entendoit !... »

» Mais cette morale n'est-elle pas un peu forte pour le genre dramatique ? »

» Horace vouloit qu'un Poëte allât puiser sa science dans les ouvrages de Socrate : *Rem tibi Socratica poterunt ostendere chartæ*. Or, je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siècle doit se remarquer. Si la morale s'épure, si le préjugé s'affoiblit, si les esprits ont une pente à la bienfaisance générale, si le goût des choses utiles s'est répandu, si le peuple s'intéresse aux opérations du Ministre, il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une Comédie ».

» Malgré tout ce que vous me dites, je persiste

» Je trouve la Scene fort belle & fort longue. Je  
» n'en respecte pas moins Constance. Je suis en-  
» chanté qu'il y ait au monde une femme comme  
» elle, & que ce soit la vôtre «....

» Les coups de crayon commencent à s'éclair-  
» cir. En voici pourtant encore un «.

» Clairville a remis son sort entre vos mains.  
» Il vient d'apprendre ce que vous avez décidé.  
» Le sacrifice de votre passion est fait : celui de vo-  
» tre fortune est résolu. Clairville & Rosalie re-  
» deviennent opulens par votre générosité. Célez  
» à votre ami cette circonstance, je le veux; mais  
» pourquoi vous amuser à le tourmenter, en lui  
» montrant des obstacles qui ne subsistent plus ?  
» Cela amène l'éloge du Commerce, je le fais.  
» Cet éloge est sensé : il étend l'instruction & l'u-  
» tilité de l'ouvrage; mais il allonge, & je le sup-  
» primerois : *Ambitiosa recidet ornamenta* «.

» Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes  
heureusement né. Après un violent effort, il est  
une sorte de délassement auquel il est impossible de  
se refuser, & que vous connoîtriez, si l'exercice de  
la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez ja-  
mais eu besoin de respirer..... Je jouissois de ma  
victoire. Je faisois sortir du cœur de mon ami les  
sentimens les plus honnêtes. Je le voyois toujours  
plus digne de ce que je venois de faire pour lui.  
Et cette action ne vous paroît pas naturelle ! Re-  
connoissez, au contraire, à ces caractères, la dif-  
férence d'un événement imaginaire & d'un événe-  
ment réel «.

» Vous pouvez avoir raison. Mais, dites-moi,  
» Rosalie n'auroit-elle point ajouté, après coup,  
» cet endroit de la première Scene du cinquième  
» Acte ? *Amant qui m'étoit autrefois si cher ! Clair-*  
» *ville, que j'estime toujours, &c.* «

» Vous l'avez deviné «.

» Il ne me reste presque plus que des éloges à vous  
» faire. Je ne peux vous dire combien je suis con-  
» tent de la Scene troisieme du cinquieme Acte. Je  
» me disois, avant que de la lire : Il se propose de  
» détacher Rosalie : c'est un projet fou qui lui a mal  
» réussi avec Constance, & qui ne lui réussira pas  
» mieux avec l'autre. Que lui dira-t-il qui ne doive  
» encore augmenter son estime & sa tendresse ?  
» Voyons cependant. Je lus ; & je demeurai con-  
» vaincu qu'à la place de Rosalie, il n'y avoit point  
» de femme en qui il restât quelques vestiges d'hon-  
» nêteté, qui n'eût été détachée, & rendue à son  
» amant ; & je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on  
» ne pût sur le cœur humain, avec de la vérité, de  
» l'honnêteté & de l'éloquence «.

» Mais comment est-il arrivé que votre Piece ne  
» soit pas d'invention, & que les moindres événe-  
» mens y soient préparés « ?

» L'art dramatique ne prépare les événemens  
que pour les enchaîner ; & il ne les enchaîne dans  
ses productions, que parce qu'ils le font dans la  
nature. L'art imite jusqu'à la maniere subtile avec  
laquelle la nature nous dérobe la liaison de ses  
effets «.

» La pantomime prépareroit, ce me semble ,  
» quelquefois d'une maniere bien naturelle & bien  
» déliée «.

» Sans doute ; & il y en a un exemple dans la  
Piece. Tandis qu'André nous annonçoit les mal-  
heurs arrivés à son maître, il me vint cent fois  
dans la pensée qu'il parloit de mon pere ; & je té-  
moignai cette inquiétude par des mouvemens sur  
lesquels il eût été facile à un spectateur attentif de  
prendre le même soupçon «.

» Dorval, je vous dis tout. J'ai remarqué, de

» tems en tems, des expressions qui ne sont pas  
» d'usage au Théâtre «.

» Mais que personne n'oseroit relever, si un Auteur de nom les eût employées «.

» D'autres qui sont dans la bouche de tout le  
» monde ; dans les ouvrages des meilleurs Ecrivains, & qu'il feroit impossible de changer, sans  
» gâter la pensée ; mais vous savez que la langue  
» du spectacle s'épure, à mesure que les mœurs  
» d'un peuple se corrompent ; & que le vice se fait  
» un idiome qui s'étend peu à peu, & qu'il faut  
» connoître, parce qu'il est dangereux d'employer  
» les expressions dont il s'est une fois emparé «.

» Ce que vous dites est bien vu. Il ne reste plus  
qu'à savoir où s'arrêtera cette sorte de condescendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à mesure que celle du vice s'étend, bientôt on en fera réduit à ne pouvoir parler sans dire une sottise. Pour moi, je pense qu'il y a mille occasions où un homme feroit honneur à son goût & à ses mœurs, en méprisant cette espece d'invasion du libertinage «.

» Je vois déjà dans la société, que si quelqu'un s'avise de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théâtre François attendrait-il, pour suivre cet exemple, que son dictionnaire soit aussi borné que le dictionnaire du théâtre lyrique, & que le nombre des expressions honnêtes soit égal à celui des expressions musicales « ?

» Voilà tout ce que j'avois à vous observer  
» sur le détail de votre ouvrage. Quant à la conduite, j'y trouve un défaut. Peut-être est-il  
» inhérent au sujet. Vous en jugerez. L'intérêt  
» change de nature. Il est du premier acte jusqu'à  
» la fin du troisieme, de la vertu malheureuse ;  
» & dans le reste de la piece, de la vertu vic-

» torieuse. Il falloit , & il eût été facile d'entrete-  
» nir le tumulte , & de prolonger les épreuves &  
» le mal-aïse de la vertu.

» Par exemple : que tout reste comme il est  
» depuis le commencement de la piece jusqu'à la  
» quatrieme Scene du troisieme Acte. C'est le mo-  
» ment où Rosalie apprenant que vous épousez  
» Constance , s'évanouit de douleur , & dit à  
» Clairville , dans son dépit : *Laissez-moi. . . Je*  
» *vous hais. . .* Qu'alors Clairville conçoive  
» des soupçons ; que vous preniez de l'humeur  
» contre un ami importun qui vous perce le  
» cœur , sans s'en douter , & que le troisieme  
» Acte finisse.

» Voici maintenant comment j'arrangerois  
» le quatrieme. Je laisse la premiere Scene à  
» peu près comme elle est. Seulement Justine  
» apprend à Rosalie qu'il est venu un émissaire  
» de son pere ; qu'il a vu Constance en secret ,  
» & qu'elle a tout lieu de croire qu'il apporte de  
» mauvaises nouvelles. Après cette Scene , je  
» transporte la Scene seconde du troisieme Acte ,  
» celle où Clairville se précipite aux genoux de  
» Rosalie , & cherche à la fléchir. Constance  
» vient ensuite ; elle amene André : on l'interro-  
» ge. Rosalie apprend les malheurs arrivés à  
» son pere. Vous voyez à peu près la marche du  
» reste. En irritant la passion de Clairville &  
» celle de Rosalie , on vous eût préparé des em-  
» barras plus grands peut-être encore que les  
» précédens. De tems en tems vous eussiez été  
» tenté de tout avouer : à la fin , peut-être , l'eus-  
» siez-vous fait «.

» Je vous entends. Mais ce n'est plus là notre his-  
» toire. Et mon pere , qu'auroit-il dit ? D'ailleurs ,  
» êtes-vous bien convaincu que la piece y auroit



gagné ? En me réduisant à des extrémités terribles , vous eussiez fait d'une aventure assez simple , une piece fort compliquée. Je serois devenu plus théâtral«.

» Et plus ordinaire , il est vrai. Mais l'ouvrage eût été d'un succès assuré«.

» Je le crois , & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté ; mais je pense qu'il y avoit encore moins de vérité & de beautés réelles , à entretenir l'agitation , qu'à se soutenir dans le calme. Songez que c'est alors que les sacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élévation du discours & la force des Scenes succedent au pathétique de situation. Cependant , au milieu de ce calme , le sort de Constance , de Clairville , de Rosalie , & le mien , demeurent incertains. On fait ce que je me propose : mais il n'y a nulle apparence que je réussisse. En effet , je ne réussis point avec Constance , & il est bien moins vraisemblable que je sois plus heureux avec Rosalie. Quel événement assez important auroit remplacé ces deux Scenes dans le plan que vous venez de m'exposer ? Aucun. «

» Il ne me reste plus qu'une question à vous faire , c'est sur le genre de votre ouvrage. Ce n'est pas une tragédie ; ce n'est pas une comédie. Qu'est-ce donc , & quel nom lui donner « ?

» Celui qu'il vous plaira. Mais demain , si vous voulez , nous chercherons ensemble celui qui lui convient«.

» Et pourquoi pas aujourd'hui « ?

» Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux Fermiers du voisinage , & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maison «.

» Autre procès à accommoder «.

» Non. C'est une affaire un peu différente. L'un de ces Fermiers a une fille, l'autre un garçon. Ces enfans s'aiment. Mais la fille est riche : le garçon n'a rien. «

» Et vous voulez accorder les parens , & rendre les enfans contents. Adieu , Dorval : à demain , au même endroit «.



### *Troisième Entretien.*

**L**E lendemain, le ciel se troubla. Une nue qui amenoit l'orage, & qui portoit le tonnerre, s'arrêta sur la colline, & la couvrit de ténèbres. A la distance où j'étois, les éclairs sembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténèbres. La cime des chênes étoit agitée ; le bruit des vents se mêloit au murmure des eaux ; le tonnerre, en grondant, se promenoit entre les arbres : mon imagination dominée par des rapports secrets, me montrait, au milieu de cette Scène obscure, Dorval tel que je l'avois vu la veille dans les transports de son enthousiasme ; & je croyois entendre sa voix harmonieuse s'élever au dessus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage se dissipa ; l'air en devint plus pur, le ciel plus séerein ; & je ferois allé chercher Dorval sous les chênes ; mais je pensai que la terre y feroit trop fraîche & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit ; car il avoit pensé, de son côté, que je n'irois point au rendez-vous de la veille ; & ce fut dans son jardin, sur les bords sablés d'un large canal, où il avoit cou-

tume de se promener, qu'il acheva de me développer ses idées. Après quelques discours généraux sur les actions de la vie, & sur l'imitation qu'on en fait au théâtre, il me dit :

» On distingue dans tout objet moral un milieu & deux extrêmes. Il semble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devrait y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci ; c'est la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'est pas toujours dans la douleur ou dans la joie : il y a donc un point qui sépare la distance du genre comique au genre tragique.

Férence a composé une pièce dont voici le sujet. Un jeune homme se marie. A peine est-il marié que des affaires l'appellent au loin ; il est absent ; il revient ; il croit appercevoir dans sa femme des preuves certaines d'infidélité ; il en est au désespoir ; il veut la renvoyer à ses parens. Qu'on juge de l'état du père, de la mère, & de la fille. Il y a cependant un Dave, personnage plaisant par lui-même. Qu'en fait le Poète ? Il l'éloigne de la Scène pendant les quatre premiers Actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu son dénouement.

Je demande dans quel genre est cette pièce ? Dans le genre comique ? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commisération, & les autres grandes passions n'y sont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; & il y en aura, sans ridicule qui fasse rire, sans danger qui fasse frémir, dans toute composition dramatique où le sujet sera important, où le Poète prendra le ton que nous avons dans les affaires sérieuses, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or, il me semble que ces actions étant les plus communes de

la vie, le genre qui les aura pour objet doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre, *le genre sérieux*.

Ce genre établi, il n'y aura point de condition dans la société, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puisse rapporter à quelque partie du système dramatique.

Voulez-vous donner à ce système toute l'étendue possible, y comprendre la vérité & les chimères, le Monde imaginaire & le Monde réel ? ajoutez le burlesque au dessus du genre tragique ?

» Je vous entends. *Le burlesque... Le genre comique... Le genre sérieux... Le genre tragique... Le merveilleux* ».

» Une pièce ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne feroient point déplacés dans le genre sérieux ; & il y en aura réciproquement dans celui-ci, qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'est l'avantage du genre sérieux que, placé entre les deux autres, il a des ressources, soit qu'il s'élève, soit qu'il descende. Il n'en est pas ainsi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique sont comprises entre ce genre même & le genre sérieux ; & toutes celles du tragique, entre le genre sérieux & la tragédie. Le burlesque & le merveilleux sont également hors de la nature ; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les Peintres & les Poètes ont le droit de tout oser ; mais ce droit ne s'étend pas jusqu'à la licence de fondre des espèces différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même absurdité dans *Castor* élevé au rang des Dieux, & dans le *Bourgeois Gentilhomme*, fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique sont les bornes réelles de la composition dramatique. Mais s'il est impossible au genre comique d'appeler à son aide le burlesque, sans se dégrader ; au genre tragique d'empiéter sur le genre merveilleux, sans perdre de sa vérité, il s'ensuit que placés dans les extrémités, ces genres sont les plus frappans & les plus difficiles.

C'est dans le genre sérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de lettres qui se sent du talent pour la Scene. On apprend à un jeune élève qu'on destine à la peinture à dessiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui est familière, il peut choisir un sujet. Qu'il le prenne ou dans les conditions communes, ou dans un rang élevé. Qu'il drape ses figures à son gré ; mais qu'on ressente toujours le nud sous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre sérieux, chauffe, selon son génie, le cothurne ou le soc. Qu'il jette sur les épaules de son personnage un manteau royal, ou une robe de palais ; mais que l'homme ne disparoisse jamais sous le vêtement.

Si le genre sérieux est le plus facile de tous, c'est en revanche le moins sujet aux vicissitudes des tems & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il est bien dessiné. Si vous excellez dans le genre sérieux, vous plairez dans tous les tems & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral seront trop faibles pour le déguiser. Ce sont des bouts de draperies qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laissent les grandes parties nues.

Vous voyez que la Tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux

genres éloignés, & séparés par une barrière naturelle ; on n'y passe point par des nuances imperceptibles : on tombe à chaque pas dans les contrastes, & l'unité disparoît.

Vous voyez que cette espece de drame, où les traits les plus plaisans du genre comique sont placés à côté des traits les plus touchans du genre sérieux, & où l'on faute alternativement d'un genre à un autre, ne fera pas sans défaut aux yeux d'un critique sévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barrière que la Nature a mise entre les genres ? Portez les choses à l'excès ; rapprochez deux genres fort éloignés, tels que la tragédie & le burlesque, & vous verrez alternativement un grave Sénateur jouer aux pieds d'une courtisanne le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république (1).

La Force, la Parade, & la Parodie ne sont pas des genres, mais des especes de comique, ou de burlesque, qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre sérieux a la sienne ; & cette poétique seroit aussi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'est offert à mon esprit, tandis que je travaillois à ma piece.

Puisque ce genre est privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre lesquels il est placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le sujet en soit important, & l'intrigue simple, domestique, & voisine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens

(1) Voyez la *Venise préservée* d'Othway ; le *Hamlet* de Shakelpear, & la plupart des Pieces du théâtre Anglois.

ne les admettent point à la connoissance de leurs affaires ; & si les Scenes se passent toutes entre les maîtres , elles n'en feront que plus intéressantes. Si un valet parle sur la Scene comme dans la société, il est maussade ; s'il parle autrement , il est faux.

Les nuances empruntées du genre comique sont-elles trop fortes ? L'ouvrage fera rire & pleurer ; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt , ni unité de coloris.

Le genre sérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il penche plutôt vers la tragédie que vers la comédie ; genre dans lequel ils sont rares & courts.

Il seroit dangereux d'emprunter dans une même composition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoissez bien la pente de votre sujet & de vos caractères ; & suivez-la.

Que votre morale soit générale & forte.

Point de personnages épisodiques ; ou si l'intrigue en exige un , qu'il ait un caractère singulier qui le relève.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime ; laisser là ces coups de théâtre dont l'effet est momentané , & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau , plus il plaît.

Le mouvement nuit presque toujours à la dignité. Ainsi , que votre principal personnage soit rarement le machiniste de votre pièce.

Et sur-tout , ressouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer , qu'un homme de génie ne puisse enfreindre avec succès.

» Vous avez prévenu mon objection «.

» Le genre comique est des espèces , & le genre tragique est des individus. Je m'explique.  
Le

Le héros d'une tragédie est tel ou tel homme. C'est ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'est point un autre. Le principal personnage d'une comédie doit, au contraire, présenter un grand nombre d'hommes. Si par hasard on lui donnoit une physionomie si particuliere qu'il n'y eût dans la société qu'un seul individu qui lui ressemblât, la comédie retourneroit à son enfance, & dégénéreroit en satire.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Heautontimorumenos* est un pere affligé du parti violent auquel il a porté son fils, par un excès de sévérité dont il se punit lui-même, en se couvrant de lambeaux, se nourrissant durement, fuyant la société, chassant ses domestiques, & se condamnant à cultiver la terre de ses propres mains. On peut dire que ce pere-là n'est pas dans la Nature. Une grande villeourniroit à peine dans un siècle l'exemple d'une affliction aussi bizarre.

» Horace, qui avoit le goût d'une délicatesse  
» singuliere, me paroît avoir apperçu ce défaut,  
» & l'avoir critiqué d'une façon bien légère.

» Je ne me rappelle pas l'endroit.

» C'est dans la Satyre premiere ou seconde du  
» premier Livre, où il se propose de montrer que  
» pour éviter un excès, les fous se précipitent  
» dans l'excès opposé. Fufidius, dit-il, craint  
» de passer pour dissipateur. Savez-vous ce qu'il  
» fait ? Il prête à cinq pour cent par mois, &  
» se paie d'avance. Plus un homme est obéré,  
» plus il exige. Il fait par cœur les noms de tous  
» les enfans de famille qui commencent à aller  
» dans le monde, & qui ont des peres durs. Mais  
» vous croiriez peut-être que cet homme dépen-  
» se à proportion de son revenu : erreur. Il est son



» plus cruel ennemi ; & ce pere de la comédie ;  
» qui se punit de l'évasion de son fils , ne se tour-  
» mente pas plus méchamment. *Non se pejus cru-*  
» *ciaverit* «.

» Oui , rien n'est plus dans le caractère de cet Auteur , que d'avoir attaché deux sens à ce *méchamment* , dont l'un tombe sur Térence , & l'autre sur Fufidius «.

» Dans le genre sérieux , les caractères feront souvent aussi généraux que dans le genre comique ; mais ils feront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois , il est arrivé une aventure fort plaisante à la Cour , un événement fort tragique à la Ville. D'où il s'ensuit que la comédie & la tragédie sont de tous les états ; avec cette différence , que la douleur & les larmes sont encore plus souvent sous les toits des sujets , que l'enjouement & la gaieté dans les palais des Rois. C'est moins le sujet qui rend une piece comique , sérieuse ou tragique , que le ton , les passions , les caractères & l'intérêt. Les effets de l'amour , de la jalousie , du jeu , du dérèglement , de l'ambition , de la haine , de l'envie , peuvent faire rire , réfléchir ou trembler. Un jaloux qui prend des mesures pour s'assurer de son déshonneur , est ridicule ; un homme d'honneur qui le soupçonne & qui aime , en est affligé ; un furieux qui le fait , peut commettre un crime. Un joueur portera chez un usurier le portrait d'une maîtresse ; un autre joueur embarrasera sa fortune , la renversera , plongera une femme & des enfans dans la misère , & tombera dans le désespoir. Que vous dirai-je de plus ? La piece dont nous nous sommes entretenus a presque été faite dans les trois genres «.

» Comment » ?

» Oui. «

» La chose est singulière ! «

» Clairville est d'un caractère honnête , mais impétueux & léger. Au comble de ses vœux , possesseur tranquille de Rosalie , il oublia ses peines passées. Il ne vit plus dans notre histoire qu'une aventure commune. Il en fit des plaisanteries. Il alla même jusqu'à parodier le troisième Acte de la pièce. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit exposé mes embarras sous un jour tout-à-fait comique. J'en ris ; mais je fus secrètement offensé du ridicule que Clairville jettoit sur une des actions les plus importantes de notre vie : car enfin , il y eut un moment qui pouvoit lui coûter , à lui , sa fortune & sa maîtresse , à Rosalie l'innocence & la droiture de son cœur , à Constance le repos , à moi la probité , & peut-être la vie. Je me vengeai de Clairville , en mettant en tragédie les trois derniers Actes de la pièce ; & je puis vous assurer que je le fis pleurer plus long-tems qu'il ne m'avoit fait rire «.

» Et pourroit-on voir ces morceaux « ?

» Non. Ce n'est point un refus ; mais Clairville a brûlé son Acte , & il ne me reste que le canevas des miens «.

» Et ce canevas « ?

» Vous l'allez voir , si vous me le demandez ; mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame sensible ; vous m'aimez ; & cette lecture pourra vous laisser des impressions dont vous aurez de la peine à vous distraire «.

» Donnez le canevas tragique , Dorval , donnez «.

Dorval tira de sa poche quelques feuilles volantes , qu'il me tendit en détournant la tête , comme s'il eût craint d'y jeter les yeux , & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie instruite au troisième Acte , du mariage de Dorval & de Constance , & persuadée que ce Dorval est un ami perfide , un homme sans foi , prend un parti violent ; c'est de tout révéler. Elle voit Dorval ; elle le traite avec le dernier mépris.

*Dorval.* Je ne suis point un ami perfide , un homme sans foi. Je suis Dorval ; je suis un malheureux.

*Rosalie.* Dis un misérable . . . Ne m'a-t-il pas laissé croire qu'il m'aimoit ?

*Dorval.* Je vous aimois ; & je vous aime encore.

*Rosalie.* Il m'aimoit ! Il m'aime ! Il épouse Constance ! Il en a donné sa parole à son frère ! & cette union se consomme aujourd'hui ! . . . Allez , esprit pervers. Eloignez-vous ; permettez à l'innocence d'habiter un séjour d'où vous l'avez bannie. La paix & la vertu rentreront ici , quand vous en sortirez. Fuyez. La honte & les remords qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant , vous attendent à cette porte.

*Dorval.* On m'accable ! On me chasse ! Je suis un scélérat ! O vertu ! Voilà donc ta dernière récompense !

*Rosalie.* Il s'étoit promis sans doute que je me tairois . . . Non , non . . . tout se saura . . . Constance aura pitié de mon inexpérience , de ma jeunesse . . . Elle trouvera mon excuse & mon pardon dans son cœur . . . O Clairville ! combien il faudra que je t'aime , pour expier mon injustice , & réparer les maux que je t'ai faits ! . . . mais le moment approche où le méchant sera connu.

*Dorval.* Jeune imprudente , arrêtez ; ou vous allez devenir coupable du seul crime que j'aurai jamais commis , si c'en est un que de jeter loin de soi un fardeau qu'on ne peut plus porter . . .

Encore un mot , & je croirai que la vertu n'est qu'un fantôme vain ; que la vie n'est qu'un présent fatal du sort ; que le bonheur n'est nulle part ; que le repos est sous la tombe , & j'aurai vécu.

Rosalie s'est éloignée ; elle ne l'entend plus. Dorval se voit méprisé de la seule femme qu'il aime , & qu'il ait jamais aimée ; exposé à la haine de Constance , à l'indignation de Clairville , sur le point de perdre les seuls êtres qui l'attachoient au monde , & de retomber dans la solitude de l'univers. ... Où ira-t-il ? ... à qui s'adressera-t-il ? ... qui aimera-t-il ? ... de qui sera-t-il aimé ? ... Le désespoir s'empare de son ame. Il sent le dégoût de la vie ; il incline vers la mort : c'est le sujet d'un monologue , qui finit le troisième Acte. Dès la fin de cet Acte , il ne parle plus à ses domestiques ; il leur commande de la main , & ils obéissent.

Rosalie exécute son projet au commencement du quatrième. Quelle est la surprise de Constance & de son frère ! Ils n'osent voir Dorval , ni Dorval aucun d'eux ; ils s'évitent tous ; ils se fuient ; & Dorval se trouve tout-à-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son destin s'accomplit ; il s'en apperçoit ; & le voilà résolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles , son valet , est le seul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeste pensée de son Maître ; il répand sa terreur dans toute la maison ; il court à Clairville , à Constance , à Rosalie. Il parle. Ils sont consternés. A l'instant , les intérêts particuliers disparaissent. On cherche à se rapprocher de Dorval ; mais il est trop tard. Dorval n'aime plus , ne hait plus personne , ne parle plus , ne voit plus , n'entend plus. Son ame , comme brutie , n'est capable d'aucun sentiment.

Il lutte un peu contre cet état ténébreux ; mais c'est foiblement , par élans courts , sans force & sans effet. Le voilà tel qu'il est au commencement du cinquième Acte.

Cet Acte s'ouvre par Dorval seul , qui se promène sur la Scene , sans rien dire. On voit dans son vêtement , son geste , son silence , le projet de quitter la vie. Clairville entre ; il le conjure de vivre ; il se jette à ses genoux ; il les embrasse ; il le presse , par les raisons les plus honnêtes & les plus tendres , d'accepter Rosalie. Il n'en est que plus cruel. Cette Scene avance le sort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monosyllabes : le reste de l'action de Dorval est muet.

Constance arrive ; elle joint ses efforts à ceux de son frère. Elle dit à Dorval ce qu'elle pense de plus pathétique sur la résignation aux événemens ; sur la puissance de l'Etre suprême , puissance à laquelle c'est un crime de se soustraire ; sur les offres de Clairville , &c. ... Pendant que Constance parle , elle a un des bras de Dorval entre les siens ; & son ami le tient embrassé par le milieu du corps , comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval , tout en lui-même , ne sent point son ami qui le tient embrassé , n'entend point Constance qui lui parle. Seulement il se renverse quelquefois sur eux pour pleurer ; mais les larmes se refusent. Alors il se retire ; il pousse des soupirs profonds ; il fait quelques gestes lents & terribles ; on voit sur ses lèvres des mouvemens d'un ris passager , plus effrayans que ses soupirs & ses gestes.

Rosalie vient ; Constance & Clairville se retirent. Cette Scene est celle de la timidité , de la naïveté , des larmes , de la douleur , & du repentir. Rosalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en est désolée. Pressée entre l'amour qu'elle ressent ,

L'intérêt qu'elle prend à Dorval , le respect qu'elle doit à Constance , & les sentimens qu'elle ne peut refuser à Clairville , combien elle dit de choses touchantes ! Dorval paroît d'abord ni ne la voir , ni ne l'écouter. Rosalie pousse des cris , lui prend les mains , l'arrête , & il vient un moment où Dorval fixe sur elle des yeux égarés. Ses regards sont ceux d'un homme qui sortiroit d'un sommeil léthargique. Cet effort le brise. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Rosalie se retire en poussant des sanglots , se désolant , s'arrachant les cheveux.

Dorval reste un moment dans cet état de mort. Charles est debout devant lui , sans rien dire . . . . Ses yeux sont à demi-fermés ; ses longs cheveux pendent sur le derrière du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte , la respiration haute , & la poitrine haletante. Cette agonie passe peu-à-peu. Il en revient par un soupir long & douloureux , par une voix plaintive. Il s'appuie la tête sur ses mains , & les coudes sur ses genoux ; il se leve avec peine ; il erre à pas lents : il rencontre Charles ; il le prend par le bras , le regarde un moment , tire sa bourse & sa montre , les lui donne avec un papier cacheté sans adresse , & lui fait signe de sortir. Charles se jette à ses pieds , & se colle le visage contre terre. Dorval l'y laisse , & continue d'errer. En errant , ses pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il se détourne , ... Alors Charles se leve subitement , laisse la bourse & la montre à terre , & court appeller du secours.

Dorval le suit lentement . . . . Il s'appuie sans dessein contre la porte . . . . Il y voit un verrouil . . . . Il le regarde . . . . le ferme . . . . tire son épée . . . . en appuie le pommeau contre la terre . . . . en dirige la pointe vers sa poitrine . . . . se penche la

corps sur le côté . . . leve les yeux au Ciel . . . les ramène sur lui . . . demeure ainsi quelque tems . . . pousse un profond soupir , & se laisse tomber.

Charles arrive ; il trouve la porte fermée ; il appelle : on vient ; on force la porte. On trouve Dorval baigné dans son sang & mort. Charles rentre en poussant des cris. Les autres domestiques restent autour du cadavre. Constance arrive. Frappée de ce spectacle, elle crie, elle court égarée sur la scène, sans trop savoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enlève le cadavre de Dorval. Cependant Constance, tournée vers le lieu de la scène sanglante, est immobile dans un fauteuil, le visage couvert de ses mains.

Arrivent Clairville & Rosalie. Ils trouvent Constance dans cette situation ; ils l'interrogent ; elle se tait. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponse, elle découvre son visage, détourne la tête, & leur montre de la main l'endroit teint du sang de Dorval.

Alors ce ne sont plus que des cris, des pleurs, du silence, & des cris.

Charles donne à Constance le paquet cacheté. C'est la vie & les dernières volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premières lignes, que Clairville sort comme un furieux ; Constance le suit. Justine & les domestiques emportent Rosalie qui se trouve mal, & la pièce finit.

» Ah ! m'écriai-je, ou je n'y entends rien, ou  
» voilà de la tragédie ! A la vérité, ce n'est plus  
» l'épreuve de la vertu, c'est son désespoir. Peut-  
» être y auroit-il du danger à montrer l'homme  
» de bien réduit à cette extrémité funeste ? Mais  
» on n'en sent pas moins la force de la panto-  
» mime seule, & de la pantomime réunie au dis-  
» cours. Voilà les beautés que nous perdons, faute

» de scene & faute de hardiesse , en imitant ser-  
» vilement nos prédécesseurs , & laissant la na-  
» ture & la vérité . . . . . Mais Dorval ne parle  
» point . . . . Mais peut-il y avoir de discours qui  
» frappent autant que son action & son silence ?...  
» Qu'on lui fasse dire quelques mots par inter-  
» valle , cela se peut ; mais il ne faut pas oublier  
» qu'il est rare que celui qui parle beaucoup , se  
» tue ».

Je me levai , j'allai trouver Dorval. Il étoit parmi les arbres , & il me paroissoit absorbé dans ses pensées. Je crus qu'il étoit à propos de garder son papier , & il ne me le redemanda pas.

» Si vous êtes convaincu , me dit-il , que ce soit là de la tragédie , & qu'il y ait entre la tragédie & la comédie un genre intermédiaire ; voilà donc deux branches du genre dramatique qui sont encore incultes , & qui n'attendent que des hommes. Faites des comédies dans le genre sérieux ; faites des tragédies domestiques , & soyez sûr qu'il y a des applaudissemens & une immortalité qui vous sont réservés. Sur-tout négligez les coups de théâtre ; cherchez des tableaux ; rapprochez-vous de la vie réelle ; & ayez d'abord un espace qui permette l'exercice de la pantomime dans toute son étendue . . . . On dit qu'il n'y a plus de grandes passions tragiques à émouvoir ; qu'il est impossible de présenter les sentimens élevés d'une manière neuve & frappante. Cela peut être dans la tragédie telle que les Grecs , les Romains , les François , les Italiens , les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont composée. Mais la tragédie domestique aura une autre action , un autre ton , & un sublime qui lui sera propre. Je le sens ce sublime ; il est dans ces mots d'un pere qui disoit à son fils qui le nourrissoit dans sa vieillesse :



*Mon fils, nous sommes quittes : je t'ai donné la vie ; & tu me l'as rendue ; & dans ceux-ci d'un autre pere qui disoit au sien : Dites toujours la vérité ; ne promettez rien à personne que vous ne vouliez tenir ; je vous en conjure par ces pieds que je réchauffois dans mes mains , quand vous étiez au berceau ».*

» Mais cette tragédie nous intéressera-t-elle ? «

» Je vous le demande. Elle est plus voisine de nous ; c'est le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi ! vous ne concevez pas l'effet que produiroient sur vous une scène réelle, des habits vrais, des discours proportionnés aux actions, des actions simples, des dangers dont il est impossible que vous n'ayez tremblé pour vos parens, vos amis, pour vous-même ? Un renversement de fortune ; la crainte de l'ignominie ; les suites de la misère ; une passion qui conduit l'homme à sa ruine, de sa ruine au désespoir, du désespoir à une mort violente, ne sont pas des événemens rares ; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuse d'un tyran, ou le sacrifice d'un enfant aux autels des Dieux d'Athenes, ou de Rome ? ... Mais vous êtes distrait . . . Vous rêvez . . . Vous ne m'écoutez pas . . .

» Votre ébauche tragique m'obsède . . . Je vous vois errer sur la scène . . . détourner vos pieds de votre valet prosterné . . . fermer le verrouil . . . tirer votre épée . . . L'idée de cette pantomime me fait frémir . . . Je ne crois pas qu'on en soutînt le spectacle ; & toute cette action est peut-être de celles qu'il faut mettre en récit. Voyez «.

» Je crois qu'il ne faut ni réciter, ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance ; & qu'entre les actions vraisemblables, il est facile de

distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux, de celles qu'on doit renvoyer derrière la scène. Il faut que j'applique mes idées à la tragédie connue ; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple, je crois qu'il faut plutôt la représenter que la réciter. La vue de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer ; & la passion qui retient son bras, est un tableau frappant. La commisération qui nous substitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon âme. Ce ne sera pas sur le sein d'Irene, c'est sur le mien que je verrai le poignard suspendu & vacillant . . . . Cette action est trop simple pour être mal imitée. Mais si l'action se complique ; si les incidens se multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-uns qui me rappelleront que je suis dans un parterre ; que tous ces personnages sont des Comédiens ; & que ce n'est point un fait qui se passe. Le récit au contraire me transportera au delà de la scène. J'en suivrai toutes les circonstances. Mon imagination les réalisera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne se démentira. Le Poète aura dit :

*Entre les deux partis Calcas s'est avancé ;  
L'œil farouche , l'air sombre , & le poil hérissé ,  
Terrible , & plein du Dieu qui l'agitoit sans doute.*

*Où , les ronces dégoûtantes  
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.*

Où est l'Acteur qui me montrera Calcas tel qu'il est dans ces vers ? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air sombre ; peut-être même, l'œil farouche. Je re-

connoîtrai à son action , à son geste , la présence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais , quelque terrible qu'il soit , ses cheveux ne se hérissèrent point sur sa tête. L'imitation dramatique ne va pas jusques-là,

Il en sera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit. L'air obscurci de traits ; une armée en tumulte ; la terre arrosée de sang ; une jeune Princesse le poignard enfoncé dans le sein ; les vents déchaînés ; le tonnerre retentissant au haut des airs ; le ciel allumé d'éclairs ; la mer qui écume & mugit. Le Poète a peint toutes ces choses ; l'imagination les voit ; l'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre dont je vous ai déjà entretenu , nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au dessus de la nature commune , elle agrandit le reste dans notre pensée. Le Poète n'a rien dit de la stature de Calcas ; mais je la vois ; je la proportionne à son action. L'exagération intellectuelle s'échappe de là , & se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La scène réelle eût été petite , foible , mesquine , fautive , ou manquée. Elle devient grande , forte , vraie , & même énorme dans le récit. Au théâtre , elle eût été fort au dessous de la nature ; je l'imagine un peu au delà. C'est ainsi que dans l'Epopée , les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous-même à l'action de mon esquisse tragique : l'action n'est-elle pas simple « ?

» Elle l'est «.

» Y a-t-il quelque circonstance qu'on ne puisse imiter sur la scène ? «

» Aucune «.

» L'effet en sera-t-il terrible ? «

» Que trop peut-être. Qui fait si nous irions  
» chercher au théâtre des impressions aussi fortes ?  
» On veut être attendri , touché , effrayé ; mais  
» jusqu'à un certain point «.

» Pour juger sainement , expliquons-nous. Quel  
est l'objet d'une composition dramatique ? «

» C'est , je crois , d'inspirer aux hommes l'a-  
» mour de la vertu , l'horreur du vice « ...

» Ainsi , dire qu'il ne faut les émouvoir que jus-  
qu'à un certain point , c'est prétendre qu'il ne faut  
pas qu'ils sortent d'un spectacle trop épris de la  
vertu , trop éloignés du vice. Il n'y auroit point  
de poétique pour un peuple qui seroit aussi pusil-  
lanime. Que seroit-ce que le goût ? & que devien-  
droit l'art , si l'on se refusoit à son énergie , & si  
l'on posoit des barrières arbitraires à ses effets ? «

» Il me resteroit encore quelques questions à  
» vous faire sur la nature du tragique domesti-  
» que & bourgeois , comme vous l'appellez ; mais  
» j'entrevois vos réponses. Si je vous demandois  
» pourquoi dans l'exemple que vous m'en avez  
» donné , il n'y a point de scènes alternative-  
» ment muettes & parlées ; vous me répondriez ,  
» sans doute , que tous les sujets ne comportent  
» pas ce genre de beautés «.

» Cela est vrai «.

» Mais quels seront les sujets de ce comique  
» sérieux que vous regardez comme une branche  
» nouvelle du genre dramatique ? Il n'y a dans la  
» nature humaine qu'une douzaine , tout au plus ,  
» de caractères vraiment comiques , & marqués  
» de grands traits «.

» Je le pense «.

» Les petites différences qui se remarquent dans  
» les caractères des hommes , ne peuvent être

» manières aussi heureusement que les caractères  
» tranchés «.

» Je le pense. Mais savez-vous ce qui s'enfuit de-là ? . . . . Que ce ne sont plus , à proprement parler , les caractères qu'il faut mettre sur la scène , mais les conditions. Jusqu'à présent , dans la comédie , le caractère a été l'objet principal , & la condition n'a été que l'accessoire ; il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal , & que le caractère ne soit que l'accessoire. C'est du caractère qu'on tiroit toute l'intrigue ; on cherchoit en général les circonstances qui le faisoient sortir , & l'on enchaînoit ces circonstances : c'est la condition , ses devoirs , ses avantages , ses embarras qui doivent servir de base à l'ouvrage. Il me semble que cette source est plus féconde , plus étendue , & plus utile que celle des caractères. Pour peu que le caractère fût chargé , un spectateur pouvoit se dire à lui-même , ce n'est pas moi. Mais il ne peut se cacher que l'état qu'on joue devant lui ne soit le sien ; il ne peut méconnoître ses devoirs : il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend «.

» Il me semble qu'on a déjà traité plusieurs de  
» ces sujets «.

» Cela n'est pas. Ne vous y trompez point «.

„ N'avons-nous pas des Financiers dans nos  
„ Pièces “ ?

„ Sans doute , il y en a ; mais le Financier n'est  
pas fait “.

„ On auroit de la peine à en citer une sans un  
„ pere de famille “.

„ J'en conviens ; mais le Pere de Famille n'est  
pas fait : en un mot , je vous demanderai si les de-  
voirs des conditions , leurs avantages , leurs in-  
convéniens , leurs dangers ont été mis sur la Scène ;

Si c'est la base de l'intrigue & de la morale de nos Pièces ; ensuite, si ces devoirs, ces avantages, ces inconvéniens, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des situations très-embarrassantes “ ?

„ Ainsi, vous voudriez qu'on jouât l'Homme de lettres, le Philosophe, le Commerçant, le Juge, l'Avocat, le Politique, le Citoyen, le Magistrat, le grand Seigneur, l'Intendant “.

„ Ajoutez à cela toutes les relations, le Pere de famille, l'Epoux, la Sœur, les Freres. Le Pere de famille ! Quel sujet dans un siècle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un Pere de famille !

Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous est moins connu que les conditions, & ne doit nous intéresser davantage. Nous avons chacun notre état dans la société ; mais nous avons à faire des hommes de tous les états.

Les conditions ! Combien de détails importants, d'actions publiques & domestiques ; de vérités inconnues, de situations nouvelles à tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contrastes que les caractères ? Et le Poète ne pourra-t-il pas les opposer ?

Mais ces sujets n'appartiennent pas seulement au genre sérieux : ils deviendront comiques ou tragiques, selon le génie de l'homme qui s'en fera.

Telle est encore la vicissitude des ridicules & des vices, que j'en crois qu'on pourroit faire un Misanthrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'autres caractères “ ?

„ Ces idées ne me déplaisent pas. Me voilà tout

„disposé à entendre la premiere Comédie dans le  
 „genre sérieux, ou la premiere Tragédie bour-  
 „geoise qu'on représentera. J'aime qu'on étende  
 „la sphere de nos plaisirs. J'accepte les ressources  
 „que vous offrez; mais laissez-nous encore cel-  
 „les que nous avons. Je vous avoue que le genre  
 „merveilleux me tient à cœur. Je souffre à le voir  
 „confondu avec le genre burlesque, & chassé du  
 „système de la nature & du genre dramatique.  
 „Quinault mis à côté de Scarron & de Daffouci!  
 „Ah, Dorval, Quinault« !

» Personne ne lit Quinault avec plus de plaisir  
 que moi. C'est un Poète plein de graces, qui est  
 toujours tendre & facile, & souvent élevé. J'es-  
 pere vous montrer un jour jusqu'où je porte la  
 connoissance & l'estime des talens de cet homme  
 unique, & quel parti on auroit pu tirer de ses Tra-  
 gédies, telles qu'elles sont. Mais il s'agit de son  
 genre que je trouve mauvais. Vous m'abandon-  
 nez, je crois, le *Monde burlesque*. Et le *Monde*  
*enchanté*, vous est-il mieux connu? A quoi en  
 comparez-vous les peintures, si elles n'ont aucun  
 modele subsistant dans la nature?

Le genre burlesque & le genre merveilleux n'ont  
 point de poétique, & n'en peuvent avoir. Si l'on  
 hasarde sur la Scene lyrique un trait nouveau, c'est  
 une absurdité qui ne se soutient que par des liai-  
 sons plus ou moins éloignées avec une absurdité  
 ancienne. Le nom & les talens de l'Auteur y font  
 aussi quelque chose. Moliere allume des chandelles  
 tout autour du *Bourgeois Gentilhomme*; c'est une  
 extravagance qui n'a pas de bon sens; on en con-  
 vient, & l'on en rit. Un autre imagine des hom-  
 mes qui deviennent petits à mesure qu'ils font des  
 sottises. Il y a dans cette fiction une allégorie fen-  
 sée, & il est sifflé. Angélique se rend invisible à son  
 amant

Amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des spectateurs, & cette machine ridicule ne choque personne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ses ennemis, & qui ne blesse que lui-même. C'est assez le sort de la méchanceté; & rien n'est plus incertain que le succès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois, dans toutes ces inventions dramatiques, que des contes semblables à ceux dont on berce les enfans. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront assez de vraisemblance pour intéresser des hommes sensés? L'Héroïne de la *Barbe-bleue* est au haut d'une tour; elle entend au pied de cette tour la voix terrible de son tyran: elle va périr, si son libérateur ne paroît. Sa sœur est à ses côtés; ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette situation ne soit pas aussi belle qu'aucune du Théâtre lyrique; & que la question, *Ma sœur, ne voyez-vous rien venir*, soit sans pathétique? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme sensé, comme elle fait pleurer les petits enfans? C'est qu'il y a une *Barbe-bleue* qui détruit son effet «.

» Et vous pensez qu'il n'y a aucun ouvrage dans le genre, soit burlesque, soit merveilleux, où l'on ne rencontre quelques poils de cette *Barbe* «.

» Je le crois; mais je n'aime pas votre expression: elle est burlesque, & le burlesque me déplaît par-tout «.

„ Je vais tâcher de réparer cette faute par quelque observation plus grave. Les Dieux du Théâtre lyrique ne sont-ils pas les mêmes que ceux de l'Épopée? Et pourquoi, je vous prie, *Vénus* n'auroit-elle pas aussi bonne grace à se désoler sur la Scène, de la mort d'*Adonis*, qu'à pousser



„des cris dans l'*Iliade*, de l'égratignure légère  
 „qu'elle a reçue de la lance de Diomede, ou qu'à  
 „sourir en voyant l'endroit de sa belle main  
 „blanche, où la peau meurtrie commençoit à  
 „noircir ? N'est-ce pas dans le Poème d'Homere  
 „un tableau charmant que celui de cette Déesse  
 „en pleurs, renversée sur le sein de sa mere Dio-  
 „né ? Pourquoi ce tableau plairoit-il moins dans  
 „une composition lyrique“ ?

„Un plus habile que moi vous répondra que les embellissemens de l'Epopée, convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzieme & du seizieme siecles, sont pros crits parmi les François, & que les Dieux de la Fable, les Oracles, les Héros invulnérables, les aventures romanesques, ne sont plus de faison.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination, & mettre en action sous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut ; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en est pas ainsi de mes sens. Rappelez-vous les principes que j'établissois tout à l'heure sur les choses, même vraisemblables, qu'il convenoit, tantôt de montrer, tantôt de dérober aux spectateurs. Les mêmes distinctions que je faisois s'appliquent plus sévèrement encore au genre merveilleux : en un mot, si ce système ne peut avoir la vérité qui convient à l'Epopée, comment pourroit-il nous intéresser sur la Scene ?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux situations : il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la Nature, sans lequel les grands effets ne se produisent point. Cet accent s'affoiblit à mesure que les conditions s'élèvent. Ecoutez Agamemnon :

*Encor si je pouvois , libre dans mon malheur ;  
Par des larmes au moins soulager ma douleur ;  
Tristes destins des Rois ! Esclaves que nous sommes ,  
Et des rigueurs du sort , & des discours des hommes !  
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ,  
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.*

Les Dieux doivent-ils se respecter moins que les Rois ? Si Agamemnon , dont on va immoler la fille , craint de manquer à la dignité de son rang , quelle sera la situation qui fera descendre Jupiter du sien !

» Mais la Tragédie ancienne est pleine de Dieux ;  
» & c'est Hercule qui dénoue cette fameuse Tragédie de *Philoctete* , à laquelle vous prétendez qu'il n'y a pas un mot à ajouter ni à retrancher ».

» Ceux qui se livrerent les premiers à une étude suivie de la nature humaine , s'attachèrent d'abord à distinguer les passions , à les connoître , & à les caractériser. Un homme en conçut les idées abstraites , & ce fut un Philosophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée , & ce fut un Poète. Un troisieme tailla le marbre à cette ressemblance , & ce fut un Statuaire. Un quatrieme fit prosterner le Statuaire au pied de son ouvrage , & ce fut un Prêtre. Les Dieux du paganisme ont été faits à la ressemblance de l'homme. Qu'est-ce que les Dieux d'Homere , d'Eschile , d'Euripide & de Sophocle ? Les vices des hommes , leurs vertus & les grands phénomènes de la Nature personnifiés. Voilà la véritable théogonie : voilà le coup-d'œil sous lequel il faut voir Saturne , Jupiter , Mars , Apollon , Vénus , les Parques , l'Amour & les Furies.

Lorsqu'un Payen étoit agité de remords , il pensoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même ; & quel trouble ne devoit-il donc

pas éprouver à l'aspect de ce fantôme parcourant la Scene, une torche à la main, la tête hérissée de serpens, & présentant aux yeux du coupable des mains teintes de sang ! Mais nous qui connoissons la vanité de toutes ces superstitions ! Nous « !

» Eh bien, il n'y a qu'à substituer nos Diables » aux Euménides «.

» Il y a trop peu de foi sur la terre..... Et puis nos Diables sont d'une figure si gothique..... de si mauvais goût... Est-il étonnant que ce soit Hercule qui dénoue le *Philoctète* de Sophocle ? Toute l'intrigue de la Piece est fondée sur ses fleches ; & cet Hercule avoit dans les Temples une statue, au pied de laquelle le peuple se prosternoit tous les jours.

Mais savez-vous quelle fut la suite de l'union de la superstition nationale & de la poésie ? C'est que le Poète ne put donner à ses Héros des caractères tranchés. Il eût doublé les êtres : il auroit montré la même passion sous la forme d'un Dieu & sous celle d'un homme.

Voilà la raison pour laquelle les Héros d'Homere sont presque des personnages historiques.

Mais lorsque la Religion Chrétienne eut chassé des esprits la croyance des Dieux du paganisme, & contraint l'artiste à chercher d'autres sources d'illusion, le système poétique changea. Les hommes prirent la place des Dieux, & on leur donna un caractère plus un «.

» Mais l'unité de caractère un peu rigoureusement prise, n'est-elle pas une chimere «.

» Sans doute «.

» On abandonna donc la vérité « ?

» Point du tout. Rappelez-vous qu'il ne s'agit sur la Scene que d'une seule action ; que d'une circonstance de la vie ; que d'un intervalle très-court,

pendant lequel il est vraisemblable qu'un homme a conservé son caractère «.

» Et dans l'Epopée, qui embrasse une grande  
» partie de la vie, une multitude prodigieuse d'é-  
» vénemens différens, des situations de toute es-  
» pece, comment faudra-t-il peindre les hommes « ?

» Il me semble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils sont ; ce qu'ils devraient être, est une chose trop systématique & trop vague pour servir de base à un art d'imitation. Il n'y a rien de si rare qu'un homme tout-à-fait méchant, si ce n'est peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorsque Thétis trempa son fils dans le Styx, il en sortit semblable à Thersite par le talon. Thétis est l'image de la Nature «.

Ici Dorval s'arrêta ; puis il reprit : » Il n'y a de beautés durables que celles qui sont fondées sur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une vicissitude rapide, toute peinture ne représentant qu'un instant qui fuit, toute imitation seroit superflue. Les beautés ont dans les arts le même fondement que les vérités dans la Philosophie. Qu'est-ce que la vérité ? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'est-ce que la beauté d'imitation ? La conformité de l'image avec la chose.

Je crains bien que ni les Poètes, ni les Musiciens, ni les Décorateurs, ni les Danseurs, n'aient pas encore une idée véritable de leur Théâtre. Si le genre lyrique est mauvais, c'est le plus mauvais de tous les genres ; s'il est bon, c'est le meilleur ; mais peut-il être bon, si l'on ne s'y propose point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte ? A quoi bon mettre en poésie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu ? en chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité ? Plus on dé-

pense sur un fonds, plus il importe qu'il soit bon. N'est-ce pas prostituer la Philosophie, la Poésie, la Musique, la Peinture, la Danse, que de les occuper d'une absurdité? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la Nature; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable. Et l'illusion n'est-elle pas déjà assez éloignée? Et qu'a de commun avec la métamorphose ou le sortilège, l'ordre universel des choses qui doit toujours servir de base à la raison poétique? Des hommes de génie ont ramené, de nos jours, la Philosophie du Monde intelligible dans le Monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même service à la poésie lyrique, & qui la fasse descendre des régions enchantées sur la terre que nous habitons?

Alors on ne dira plus d'un Poème lyrique, que c'est un ouvrage choquant dans le sujet, qui est hors de la nature; dans les principaux personnages, qui sont imaginaires; dans la conduite, qui n'observe souvent, ni unité de tems, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation semblent n'avoir été réunis que pour affoiblir l'expression des uns par les autres.

Un Sage étoit autrefois un Philosophe, un Poète, un Musicien : ces talens ont dégénéré en se séparant. La sphere de la Philosophie s'est resserrée; les idées ont manqué à la Poésie; la force & l'énergie aux chants; & la sagesse, privée de ces organes, ne s'est plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand Musicien & un grand Poète lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carrière à remplir. Qu'il se montre cet homme de génie qui doit placer la véritable Tragédie, la véritable Comédie sur le Théâtre lyrique; qu'ils s'écrie, comme le Prophète

du peuple hébreu dans son enthousiasme : *Adducite mihi Psaltem* ; qu'on m'amène un Musicien , & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voisin a des défauts sans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne pense. Si le Chanteur s'assujettissoit à n'imiter à la cadence que l'accent inarticulé de la passion dans les airs de sentimens , ou que les principaux phénomènes de la nature dans les airs qui font tableau , & que le Poète fût que son ariette doit être la péroraison de sa Scene , la réforme seroit bien avancée «.

» Et que deviendroient nos Ballets « ?

» La danse ? La danse attend encore un homme de génie : elle est mauvaise par-tout , parce qu'on soupçonne à peine que c'est un genre d'imitation. La danse est à la pantomime , comme la poésie est à la prose , ou plutôt comme la déclamation naturelle est au chant : c'est une pantomime mesurée.

Je voudrois bien qu'on me dît ce que signifient toutes ces danses , telles que le menuet , le passe-pied , le rigaudon , l'allemande , la sarabande , où l'on suit un chemin tracé. Cet homme se déploie avec une grace infinie : il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité , de la douceur & de la noblesse ; mais qu'est-ce qu'il imite ? Ce n'est pas-là savoir chanter , c'est savoir solfier.

Une danse est un poème ; ce poème devroit donc avoir sa représentation séparée : c'est une imitation par les mouvemens , qui suppose le concours du Poète , du Peintre , du Musicien & du Pantomime : elle a son sujet : ce sujet peut être distribué par Actes & par Scenes. La Scene a son récitatif libre ou obligé , & son ariette «.

» Je vous avoue que je ne vous entends qu'à moitié , & que je ne vous entendrois point du

» tout, sans une feuille volante qui parut il y a  
 » quelques années. L'Auteur, mécontent du Ballet  
 » qui termine le Devin du village, en proposoit  
 » un autre ; & je me trompe fort, ou ses idées ne  
 » sont pas éloignées des vôtres «.

» Cela peut être «.

» Un exemple acheveroit de m'éclairer «.

» Un exemple ? Oui. On peut en imaginer un ;  
 & je vais y rêver «.

Nous fîmes quelques tours d'allées sans mot dire ; Doryal rêvoit à son exemple de la danse, & moi je repassois dans mon esprit quelques-unes de ses idées. Voici à peu près l'exemple qu'il me donna : » Il est commun, me dit-il ; mais j'y appliquerai mes idées aussi facilement que s'il étoit plus voisin de la Nature & plus piquant.

*Sujet.* Un petit payfan & une jeune paysanne reviennent des champs sur le soir : ils se rencontrent dans un bosquet voisin de leur hameau ; & ils se proposent de répéter une danse qu'ils doivent exécuter ensemble le Dimanche prochain sous le grand orme.

## A C T E P R E M I E R.

*Scene premiere.* Leur premier mouvement est d'une surprise agréable : ils se témoignent cette surprise par une *pantomime*.

Ils s'approchent : ils se saluent. Le petit payfan propose à la jeune paysanne de répéter leur leçon ; elle lui répond qu'il est tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la presse : elle accepte : ils posent à terre les instrumens de leurs travaux : voilà un *récitatif*. Les pas marchés & la *pantomime* non mesurée sont le *récitatif* de la danse. Ils répètent leur danse ; ils se recordent le geste & les

pas; ils se reprennent; ils recommencent; ils font mieux; ils s'approuvent; ils se trompent; ils se dépitent; c'est un *récitatif*, qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit. C'est à l'orchestre à parler; c'est à lui à rendre les discours, à imiter les actions. Le Poète a dicté à l'orchestre ce qu'il doit dire; le Musicien l'a écrit; le Peintre a imaginé les tableaux; c'est au Pantomime à former les pas & les gestes. D'où vous concevez facilement que si la danse n'est pas écrite comme un Poème; si le Poète a mal fait le discours; s'il n'a pas su trouver des tableaux agréables; si le Danseur ne fait pas jouer; si l'orchestre ne fait pas parler, tout est perdu.

*Scene II.* Tandis qu'ils sont occupés à s'instruire, on entend des sons effrayans. Nos enfans en sont troublés; ils s'arrêtent; ils écoutent; le bruit cesse; ils se rassurent; ils continuent; ils sont interrompus & troublés derechef par les mêmes sons: c'est un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant*: il est suivi d'une pantomime de la jeune paysanne qui veut se sauver, & du jeune paysan qui la retient. Il dit ses raisons; elle ne veut pas les entendre, & il se fait entr'eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de *récitatif*, composé de petits gestes du visage, du corps & des mains de ces enfans, qui se montraient l'endroit d'où le bruit est venu.

La jeune paysanne s'est laissé persuader; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danse, lorsque deux paysans plus âgés, déguisés d'une manière effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

*Scene III.* Ces paysans déguisés exécutent, au bruit d'une symphonie sourde; toute l'action qui peut épouvanter des enfans. Leur approche est



caractères, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La Scène à changer, & les tableaux à substituer aux coups de théâtre. Source nouvelle d'invention pour le Poète, & d'étude pour le Comédien. Car que sert au Poète d'imaginer des tableaux, si le Comédien demeure attaché à sa disposition symétrique & à son action compassée ?

La tragédie réelle à introduire sur le théâtre lyrique.

Enfin, la danse à réduire sous la forme d'un véritable poème, à écrire, & à séparer de tout autre art d'imitation «.

» Quelle tragédie voudriez-vous établir sur la  
» Scène lyrique « ?

» L'ancienne «.

» Pourquoi pas la tragédie domestique « ?

» C'est que la tragédie, & en général toute composition destinée pour la Scène lyrique, doit être mesurée ; & que la tragédie domestique me semble exclure la versification «.

» Mais croyez-vous que ce genre fournit au  
» Musicien toute la ressource convenable à son  
» art ? Chaque art a ses avantages. Il semble qu'il  
» en soit d'eux, comme des sens. Les sens ne  
» sont tous qu'un toucher ; tous les arts qu'une  
» imitation. Mais chaque sens touche, & chaque  
» art imite, d'une manière qui lui est propre «.

» Il y a en musique deux styles ; l'un simple, &  
l'autre figuré. Qu'aurez-vous à dire, si je vous  
montre, sans sortir de mes Poètes dramatiques,  
des morceaux sur lesquels le Musicien peut dé-  
ployer à son choix toute l'énergie de l'un ou toute  
la richesse de l'autre ? Quand je dis *le Musicien*,  
j'entends l'homme qui a le génie de son art ; c'est

un autre que celui qui ne fait qu'enfiler des modulations & combiner des notes «.

» Dorval , un de ces morceaux , s'il vous plaît « ?

» Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer : ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiste que des poèmes d'un autre genre , & qu'il se sentoit un génie capable des plus grandes choses.

Clytemnestre à qui l'on vient d'arracher sa fille pour l'immoler , voit le couteau du Sacrificateur levé sur son sein ; son sang qui coule , un Prêtre qui consulte les Dieux dans son cœur palpitant. Troublée de ces images , elle s'écrie :

*O mere infortunée !*

*De festons odieux ma fille couronnée ,*

*Tend la gorge aux couteaux , par son pere apprêtés .*

*Calcas va dans son sang . . . Barbares , arrêtés ;*

*C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre .*

*J'entends gronder la foudre & sens trembler la terre .*

*Un Dieu vengeur , un Dieu fait retentir ces coups .*

Je ne connois ni dans Quinault , ni dans aucun Poète des vers plus lyriques , ni de situation plus propre à l'imitation musicale. L'état de Clytemnestre doit arracher de ses entrailles le cri de la Nature ; & le Musicien le portera à mes oreilles , dans toutes ses nuances.

S'il compose ce morceau dans le style simple , il se remplira de la douleur , du désespoir de Clytemnestre ; il ne commencera à travailler que quand il se sentira pressé par les images terribles qui obsédoient Clytemnestre. Le beau sujet pour un récitatif obligé , que les premiers vers ! Comme on en peut couper les différentes phrases par une ritournelle plaintive . . *O Ciel ! O mere in-*

*fortunée ! ... Premier jour pour la ritournelle. ... De festons odieux ma fille couronnée. ... second jour. ... Tend la gorge aux couteaux, par son pere apprêtés. ... troisieme jour. ... Par son pere ! ... quatrieme jour. ... Calcas va dans son sang. ... cinquieme jour. ... Quels caracteres ne peut-on pas donner à cette symphonie ? ... Il me semble que je l'entends. ... Elle me peint la plainte. ... la douleur. ... l'effroi. ... l'horreur. ... la fureur. ...*

L'air commence à *barbares, arrêtez !* Que le Musicien me déclame ce *barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra ; il fera d'une stérilité bien surprenante, si ces mots ne sont pas pour lui une source inépuisable de mélodies ...

Vivement, *barbares, barbares, arrêtez, arrêtez. ... C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre. ... c'est le sang. ... c'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre. ... Ce Dieu vous voit. ... vous entend. ... vous menace, barbares. ... arrêtez ! ... J'entends gronder la foudre. ... je sens trembler la terre. ... arrêtez. ... Un Dieu, un Dieu vengeur fait retentir ces coups. ... arrêtez, barbares. ... Mais rien ne les arrête. ... Ah ma fille ! ... ah mere infortunée ! ... Je la vois. ... je vois couler son sang. ... elle meurt. ... ah, barbares ! ô Ciel ! ... Quelle variété de sentimens & d'images ?*

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiselle Dumetil ; voilà, ou je me trompe fort, le désordre qu'elle y répandra ; voilà les sentimens qui se succéderont dans son ame ; voilà ce que son génie lui suggérera, & c'est sa déclamation que le Musicien doit imaginer & écrire. Qu'on en fasse l'expérience, & l'on verra la Nature ramener l'Actrice & le Musicien sur les mêmes idées.

Mais le Musicien prend-il le style figuré ? autre déclamation ; autres idées ; autre mélodie.

Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réservé pour l'instrument. Il fera gronder la foudre ; il la lancera ; il la fera tomber en éclats ; il me montrera Clytemnestre effrayant les meurtriers de sa fille, par l'image du Dieu dont ils vont répandre le sang. Il portera cette image à mon imagination, déjà ébranlée par le pathétique de la poésie & de la situation, avec le plus de vérité & de force qu'il lui sera possible. Le premier s'étoit entièrement occupé des accents de Clytemnestre ; celui-ci s'occupe un peu de son expression. Ce n'est plus la mere d'Iphigénie que j'entends : c'est la foudre qui gronde ; c'est la terre qui tremble ; c'est l'air qui retentit de bruits effrayans.

Un troisieme tentera la réunion des avantages des deux styles. Il saisira le cri de la Nature, lorsqu'il se produit violent & inarticulé, & il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre, & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le Dieu vengeur ; mais il fera sortir à travers les différens traits de cette peinture, les cris d'une mere éplorée.

Mais, quelque prodigieux génie que puisse avoir cet artiste, il n'atteindra point un de ces buts, sans s'écarter de l'autre. Tout ce qu'il accordera à des tableaux sera perdu pour le pathétique : le tout produira plus d'effet sur les oreilles, moins sur l'ame. Ce compositeur sera plus admiré des artistes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce soient ces mots parasites du style lyrique, *lancer... gronder... trembler...* qui fassent le pathétique de ce morceau ; c'est la passion dont il est animé. Et si le Musicien, négligeant le cri de la passion, s'amusoit à combiner des sons à la faveur de ces mots, le Poëte lui au-

roit tendu un cruel piège. Est-ce sur les idées *lance*, *gronde*, *tremble*, ou sur celles-ci, *barbares*... *arrêtez*... *c'est le sang*... *c'est le pur sang d'un Dieu*... *d'un Dieu vengeur*... que la véritable déclama-tion appuiera?...

Mais voici un autre morceau dans lequel ce Musicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a; & où il n'y a ni *lance*, ni *viçtoire*, ni *tonnerre*; ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expressions qui feront le tourment d'un Poète, tant qu'elles fe-ront l'unique & pauvre ressource du Musicien.

### RÉCITATIF OBLIGÉ.

*Un Prêtre, environné d'une foule cruelle...*

*Portera sur ma fille... [sur ma fille]... une main crimi-nelle...*

*Déchirera son sein... & d'un œil curieux...*

*Dans son cœur palpitant... consultera les Dieux...*

*Et moi qui l'aménai triomphante... adorée!...*

*Je m'en retournerai... seule... & désespérée...*

*Je verrai les chemins encore tout parfumés*

*Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés.*

### A I R.

*Non, je ne l'aurai point amenée au supplice...*

*Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.*

*Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.*

*De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.*

*Aussi barbare époux, qu'impitoyable pere,*

*Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.*

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice...

Non... ni crainte, ni respect ne peut m'en deta-

cher... Non... barbare époux... impitoyable

pere, venez la ravir à sa mere... venez, si vous

l'osez... Voilà les idées principales qui occupoient

l'ame de Clytemnestre, & qui occuperont le génie

du Musicien.

Voilà

Voilà mes idées ; je vous les communique d'autant plus volontiers , que si elles ne sont jamais d'une utilité bien réelle , il est impossible qu'elles nuisent , s'il est vrai , comme le prétend un des premiers hommes de la nation , que presque tous les genres de Littérature soient épuisés , & qu'il ne reste plus rien de grand à exécuter , même pour un homme de génie.

C'est aux autres à décider si cette espèce de poétique que vous m'avez arrachée , contient quelques vues solides , ou n'est qu'un tissu de chimères. J'en croirois volontiers M. de Voltaire ; mais ce seroit à la condition qu'il appuieroit ses jugemens de quelques raisons qui nous éclairassent. S'il y avoit sur la terre une autorité infailible que je reconnusse , ce seroit la sienne «.

» On peut , si vous voulez , lui communiquer vos idées «.

» J'y consens. L'éloge d'un homme habile & sincère peut me plaire ; sa critique , quelque amère qu'elle soit , ne peut m'affliger. J'ai commencé , il y a long-tems , à chercher mon bonheur dans un objet qui fût plus solide , & qui dépendât plus de moi que la gloire littéraire. Dorval mourra content , s'il peut mériter qu'on dise de lui , quand il ne sera plus : » *Son pere qui étoit si honnête homme , ne fût pourtant pas plus honnête homme que lui.* «

» Mais si vous regardiez le bon ou le mauvais succès d'un ouvrage presque d'un œil indifférent , quelle répugnance pourriez-vous avoir à publier le vôtre ? «

» Aucune. Il y en a déjà tant de copies. Constance n'en a refusé à personne. Cependant je ne voudrois pas qu'on présentât ma Piece aux Comédiens «.

» Pourquoi « ?

» Il est incertain qu'elle fût acceptée. Il l'est beaucoup plus encore qu'elle réussît. Une Piece qui tombe ne se lit guere. En voulant étendre l'utilité de celle-ci , on risqueroit de l'en priver tout-à-fait «.

„ Voyez cependant. . . . Il est un grand Prince  
„ qui connoît toute l'importance du genre drama-  
„ tique , & qui s'intéresse au progrès du goût na-  
„ tional (\*). On pourroit le solliciter. . . . obte-  
„ nir “ . . .

» Je le crois ; mais réservons sa protection pour  
*le Pere de Famille*. Il ne nous la refusera pas , sans  
doute , lui qui a montré avec tant de courage com-  
bien il l'étoit. . . Ce sujet me tourmente , & je sens  
qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette  
fantaisie ; car c'en est une , comme il en vient à tout  
homme qui vit dans la solitude. . . . Le beau sujet  
que *le Pere de Famille* ! . . . C'est la vocation gé-  
nérale de tous les hommes. . . Nos enfans sont la  
source de nos plus grands plaisirs & de nos plus  
grandes peines. . . Ce sujet tiendra mes yeux sans  
cesse attachés sur mon pere. . . Mon pere ! . . .  
J'acheverai de peindre le bon Lyfimond. . . . Je  
m'instruirai moi-même. . . Si j'ai des enfans , je  
ne ferai pas fâché d'avoir pris avec eux des en-  
gagemens. . . . «

» Et dans quel genre *le Pere de Famille* “ ?

» J'y ai pensé ; & il me semble que la pente de  
ce sujet n'est pas la même que celle du *Fils natu-  
rel*. Le *Fils naturel* a des nuances de la tragédie ;  
le pere de famille prendra une teinte comique. «

„ Seriez-vous assez avancé pour savoir cela “ ?

» Oui. . . retournez à Paris. . . Publiez le septieme  
volume de l'Encyclopédie. . . Venez vous reposer

[\*] Monseigneur le Duc d'Orléans.

ici. . . & comptez que le pere de famille ne se fera point , ou qu'il sera fait avant la fin de vos vacances. . . Mais , à propos , on dit que vous partez bientôt «.

» Après demain «.

» Comment , après demain ? »

» Oui «.

» Cela est un peu brusque. . . . Cependant arrangez-vous comme il vous plaira. . . . il faut absolument que vous fassiez connoissance avec Constance , Clairville & Rosalie. . . Seriez-vous homme à venir ce soir demander à souper à Clairville ? «

Dorval vit que je consentois , & nous reprîmes aussi-tôt le chemin de la maison. Quel accueil ne fit-on pas à un homme présenté par Dorval ? En un moment je fus de la famille. On parla devant & après le souper , Gouvernement , Religion , Politique , Belles-Lettres , Philosophie ; mais quelle que fût la diversité des sujets , je reconnus toujours le caractère que Dorval avoit donné à chacun de ses personnages. Il avoit le ton de la mélancolie ; Constance , le ton de la raison ; Rosalie , celui de l'ingénuité ; Clairville , celui de la passion ; moi , celui de la bonhomie.

**F I N.**







**LE PERE DE FAMILLE**  
**Acte V<sup>me</sup> Scene XII.**

LE  
PÈRE DE FAMILLE,  
COMÉDIE  
EN CINQ ACTES, ET EN PROSE.

---

*Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores ,  
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.*

HORAT. de art. poet.

---





A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME  
MADAME LA PRINCESSE  
DE  
NASSAU-SAARBRUCK.

MADAME,

En soumettant le *Pere de Famille* au jugement  
de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, je ne me  
suis point dissimulé ce qu'il en avoit à redouter.

M 4

Femme éclairée , mere tendre , quel est le sentiment que vous n'eussiez exprimé avec plus de délicatesse que lui ? Quelle est l'idée que vous n'eussiez rendue d'une manière plus touchante ? Cependant ma témérité ne se bornera pas, MADAME, à vous offrir un si foible hommage. Quelque distance qu'il y ait de l'ame d'un Poète à celle d'une mere, j'oserai descendre dans la vôtre, y lire, si je le fais, & révéler quelques-unes des pensées qui l'occupent. Puissiez-vous les reconnoître & les avouer.

Lorsque le Ciel vous eut accordé des enfans, ce fut ainsi que vous vous parlâtes ; voici ce que vous vous êtes dit.

Mes enfans sont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercénaire qui les allaita. C'est en prenant le soin de leur éducation que je les revendiquerai sur elle. C'est l'éducation qui fondera leur reconnoissance & mon autorité. Je les élèverai donc.

Je ne les abandonnerai point sans réserve à l'étranger ni au subalterne. Comment le subalterne en feroit-il écouté comme moi ? Si ceux que j'aurai constitué les censeurs de la conduite de mon fils, se disoient au dedans d'eux-mêmes : *Aujourd'hui mon disciple, demain il sera mon maître*, ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit ; s'il faisoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainsi ses adulateurs les plus dangereux.

Il feroit à souhaiter qu'un enfant fût élevé par son supérieur, & le mien n'a de supérieur que moi.

C'est à moi à lui inspirer le libre exercice de sa raison ; je veux que son ame ne se remplisse pas

d'erreurs & de terreurs , telles que l'homme s'en faisoit à lui-même sous un état de nature imbécille & sauvage.

Le mensonge est toujours nuisible. Une erreur d'esprit suffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une seule idée fausse , on peut devenir barbare ; on arrache les pinceaux de la main du Peintre ; on brise le chef-d'œuvre du statuaire ; on brûle un ouvrage de génie ; on se fait une ame petite & cruelle ; le sentiment de la haine s'étend ; celui de la bienveillance se resserre : on vit en transe , & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un instituteur pusillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état , si je puis.

Après le libre exercice de sa raison , un autre principe , que je ne cesserai de lui recommander , c'est la sincérité avec soi-même. Tranquille alors sur les préjugés auxquels notre foiblesse nous expose , le voile tomberoit tout-à-coup , & un trait de lumière lui montreroit tout l'édifice de ses idées renversé , qu'il diroit froidement : ce que je croyois vrai , étoit faux ; ce que j'aimois comme bon , étoit mauvais ; ce que j'admirois comme beau , étoit difforme ; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une base solide dans la considération générale , sans laquelle on ne se résout point à vivre ; dans l'estime & le respect de soi-même , sans lesquels on n'ose guere en exiger des autres ; dans les notions d'ordre , d'harmonie , d'intérêt , de bienfaisance & de beauté , auxquelles on n'est pas libre de se refuser , & dont nous portons le germe dans nos cœurs , où il se déploie & se fortifie sans cesse ; dans le sentiment de la décence & de l'honneur ; dans la



sainteté des loix ; pourquoi appuierai-je la conduite de mes enfans sur des opinions passageres , qui ne tiendront ni contre l'examen de la raison , ni contre le choc des passions , plus redoutables encore pour l'erreur que la raison ?

Il y a dans la nature de l'homme deux principes opposés : l'amour-propre qui nous rappelle à nous , & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux ressorts venoit à se briser , on feroit ou méchant jusqu'à la fureur , ou généreux jusqu'à la folie. Je n'aurai point vécu sans expérience pour eux , si je leur apprends à établir un juste rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'est en les éclairant sur la valeur réelle des objets , que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réussis à dissiper les prestiges de cette magicienne , qui embellit la laideur , qui enlaidit la beauté , qui pare le mensonge , qui obscurcit la vérité , & qui nous joue par des spectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs , & qu'elle nous montre , quand il lui plaît , ils n'auront ni craintes outrées , ni desirs déréglés.

Je ne me suis pas promis de leur ôter toutes les fantaisies ; mais j'espère que celle de faire des heureux , la seule qui puisse consacrer les autres , sera du nombre des fantaisies qui leur resteront. Alors si les images du bonheur couvrent les murs de leur séjour , ils en jouiront. S'ils ont embelli des jardins , ils s'y promèneront : en quelque endroit qu'ils aillent , ils y porteront la sérénité.

S'ils appellent autour d'eux les Artistes , & s'ils en forment de nombreux ateliers , le chant grossier de celui qui se fatigue depuis le lever du Soleil jusqu'à son coucher , pour obtenir d'eux un morceau de pain , leur apprendra que le bonheur peut

être aussi à celui qui scie le marbre & qui coupe la pierre ; que la puissance ne donne pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte point.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt & ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'ami qui leur dira la vérité, avec l'amie qui saura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le goût des choses utiles ; & si je le fais passer en eux, des façades publiques les touchent moins qu'un amas de fumier sur lequel ils verront jouer des enfans tout nus ; tandis qu'une paysanne assise sur le seuil de sa chaumière, entendra un plus jeune attaché à sa mamelle, & que des hommes basannés s'occuperont en cent manières diverses, de la subsistance commune.

Ils seront moins délicieusement émus à l'aspect d'une colonnade, que si, traversant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe sortir par les murs entr'ouverts d'une ferme.

Je veux qu'ils voient la misère, afin qu'ils y soient sensibles, & qu'ils sachent, par leur propre expérience, qu'il y a autour d'eux des hommes comme eux, peut-être plus essentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour se coucher, & qui manquent de pain.

Mon fils, si vous voulez connoître la vérité, sortez, lui dirai-je ; répandez-vous dans les différentes conditions ; voyez les campagnes ; entrez dans une chaumière ; interrogez celui qui l'habite, ou plutôt regardez son lit, son pain, sa demeure, son vêtement ; & vous saurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappelez-vous souvent à vous-même qu'il ne faut qu'un seul homme méchant & puissant pour

que cent mille autres hommes pleurent, gémissent & maudissent leur existence.

Que cette espèce de méchants qui bouleversent le globe, & qui le tyrannisent, sont les vrais auteurs du blasphème.

Que la Nature n'a point fait d'esclaves, & que personne sous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'esclavage a pris naissance dans l'effusion du sang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchants; & que par conséquent, le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout système de morale; tout ressort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, est mauvais.

Que si les Souverains sont les seuls hommes qui soient demeurés dans l'état de nature, où le ressentiment est l'unique loi de celui qu'on offense; la limite du juste & de l'injuste est un trait délié qui se, déplace, ou qui disparoît à l'œil de l'homme irrité.

Que la justice est la première vertu de celui qui commande, & la seule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il est beau de se soumettre soi-même à la loi qu'on impose; & qu'il n'y a que la nécessité & la généralité de la loi qui la fassent aimer.

Que plus les états sont bornés, plus l'autorité politique se rapproche de la puissance paternelle.

Que si le Souverain a les qualités d'un Souverain, ses Etats seront toujours assez étendus.

Que si la vertu d'un particulier peut se soutenir sans appui, il n'en est pas de même de la vertu d'un peuple. Qu'il faut récompenser les gens de

mérite ; encourager les hommes industrieux ; approcher de foi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie , & que c'est au Souverain à les faire paroître.

Mon fils , c'est dans la prospérité que vous vous montrerez bon ; mais c'est l'adversité qui vous montrera grand. S'il est beau de voir l'homme tranquille , c'est au moment où les hasards se rassemblent sur lui.

Faites le bien , & songez que la nécessité des événemens est égale sur tous.

Soumettez-vous y , & accoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverse , & la chute d'un arbre qui briserait sa statue.

Vous êtes mortel comme un autre ; & lorsque vous tomberez , un peu de poussière vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur sans mélange ; mais faites-vous un plan de bienfaisance que vous opposiez à celui de la Nature qui nous opprime quelquefois. C'est ainsi que vous vous éleverez , pour ainsi dire , au dessus d'elle , par l'excellence d'un système qui répare les désordres du sien. Vous serez heureux le soir , si vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une existence qu'on se rend douce à soi-même par l'utilité dont elle est aux autres ?

Persuadez-vous que la vertu est tout , & que la vie n'est rien ; & si vous avez de grands talens , vous serez un jour compté parmi les Héros.

Rapportez tout au dernier moment ; à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne

vaudra pas le souvenir d'un verre d'eau , présenté par humanité à celui qui avoit soif.

Le cœur de l'homme est tantôt séreïn , & tantôt couvert de nuages ; mais le cœur de l'homme de bien , semblable au spectacle de la Nature , est toujours grand & beau , tranquille ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à se faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même , tandis que la condition de l'homme varie sans cesse.

L'habitude de la vertu est la seule que vous puissiez contracter sans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres sont importunes.

Lorsque la passion tombe , la honte , l'ennui , la douleur commencent. Alors on craint de se regarder. La vertu se voit elle-même toujours avec complaisance.

Le vice & la vertu travaillent sourdement en nous ; ils n'y sont pas oisifs un moment : chacun mine de son côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à se rendre méchant , comme l'homme de bien à se rendre bon. Celui-là est lâche dans le parti qu'il a pris ; il n'ose se perfectionner. Faites-vous un but qui puisse être celui de toute votre vie.

Voilà , M A D A M E , les pensées que médite une Mere telle que vous , & les discours que ses enfans entendent d'elle. Comment , après cela , un petit événement domestique , une intrigue d'amour , où les détails sont aussi frivoles que le fond , ne vous paroîtroient-ils pas insipides ? Mais j'ai compté sur l'indulgence de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ; & si elle daigne me soutenir , peut-être me trouverai-je un jour moins au dessous de l'opinion favorable dont elle m'honore.

Puisse l'ébauche que je viens de tracer de votre caractère & de vos sentimens , encourager

d'autres femmes à vous imiter ! Puissent-elles concevoir qu'elles passent à mesure que leurs enfans croissent ; & que si elles obtiennent les longues années qu'elles se promettent , elles finiront par être elles-mêmes des enfans ridés , qui redemanderont en vain une tendresse qu'elles n'auront pas ressentie.

Je suis avec un très-profond respect ,

M A D A M E ,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ,

Le très-humble &  
très - obéissant  
serviteur.

D I D E R O T



## PERSONNAGES.

M. D'ORBESSON, *Père de Famille.*

M. LE COMMANDEUR D'AUVILLÉ,

*Beau-Frère du Père de Famille.*

CECILE, *Fille du Père de Famille.*

SAINT-ALBIN, *Fils du Père de Famille.*

SOPHIE, *une jeune Inconnue.*

GERMEUIL, *Fils de feu Monsieur de \*\*\* , un*

*Ami du Père de Famille.*

M. LE BON, *Intendant de la maison.*

Mlle. CLAIRET, *Femme-de-chambre de Cecile.*

LA BRIE,

PHILIPPE, } *Domestiques du Père de Famille.*

DESCHAMPS, *Domestique de Germeuil.*

Autres DOMESTIQUES de la Maison.

Madame HEBERT, *Hôtesse de Sophie.*

Madame PAPILLON, *Marchande à la toilette.*

Une des OUVRIERES de Madame Papillon.

M. \*\*\*. *C'est un pauvre honteux*

UN PAYSAN.

UN EXEMPT.

*La Scène est à Paris , dans la maison du Père de Famille.*

L E  
**PERE DE FAMILLE,**  
C O M É D I E.

*Le Théâtre représente une Salle de compagnie , décorée de tapisseries , glaces , tableaux , pendules , &c. C'est celle du Pere de Famille.  
La nuit est fort avancée. Il est entre cinq & six du matin.*

---

A C T E I.

---

S C E N E I.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,  
CECILE, GERMEUIL.

*Sur le devant de la Salle on voit le Pere de Famille qui se promene à pas lents. Il a la tête baissée , les bras croisés , & l'air tout-à-fait pensif.*

*Un peu sur le fond , vers la cheminée , qui est à l'un des côtés de la Salle , le Commandeur & sa Niece font une partie de triétrak.*

*Derrière le Commandeur , un peu plus près du feu , Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil , un livre à la main. Il en interrompt de tems en tems la lecture pour regarder tendre-*

N



ment Cécile, dans les momens où elle est occupée de son jeu, & où il ne peut en être aperçu.

Le Commandeur se doute de ce qui se passe derrière lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.

## CECILE.

MON oncle, qu'avez-vous ? Vous me paroissez inquiet.

## LE COMMANDEUR.

(*en s'agitant dans son fauteuil.*)

Ce n'est rien, ma nièce; ce n'est rien.

(*Les bougies sont sur le point de finir, & le Commandeur dit à Germeuil :*)

Monsieur, voudriez-vous bien sonner ?

(*Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit ce moment pour déplacer son fauteuil, & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit, & le Commandeur dit au Laquais qui entre :*)

Des Bougies.

(*Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & sa nièce jouent alternativement, & nomment leurs dez.*)

## LE COMMANDEUR.

Six cinq.

## GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

## LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une, & je passe l'autre.

## CECILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école . . . . .

## LE COMMANDEUR.

[*à Germeuil.*]

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

## CECILE.

Six points d'école . . . . .

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, & ceux qui regardent derrière moi, m'inquiètent.

CÉCILE.

Six & quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR.

( toujours à Germeuil. )

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

## S C È N E II.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,  
CÉCILE, GERMEUIL, LA BRIE.

LE PÈRE DE FAMILLE.

**E**st-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés ? . . . Hélas, ni l'un ni l'autre !  
[ *La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut; & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Père de Famille l'appelle.* ]

La Brie !

LA BRIE.

Monsieur.

LE PÈRE DE FAMILLE.

( *après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.* )

Où est mon fils ?

LA BRIE.

Il est parti.

LE PÈRE DE FAMILLE.

A quelle heure ?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en fais rien.

N

LE PERE DE FAMILLE,  
LE PERE DE FAMILLE.

( *encore une pause.* )

Et vous ne savez pas où il est allé ?

LA BRIE.

Non, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CECILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR

( *ironiquement & brusquement.* )

Ma niece, songez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

( *à La Brie, toujours en se promenant & rêvant.* )

Il vous a défendu de le suivre ?

LA BRIE.

( *feignant de ne pas entendre.* )

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE.

( *toujours en se promenant & rêvant.* )

Y a-t-il long-tems que cela dure ?

LA BRIE.

( *feignant encore de ne pas entendre.* )

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue !

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu. Le voilà.

[ *A Germeuil.* ]

Riez, Monsieur. Ne vous contraignez pas.

[ *La Brie est sorti. La partie de trictrac finit. Le Commandeur, Cecile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.* ]

## S C E N E I I I.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,  
CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE.

**D**ANS quelle inquiétude il me tient ! Où est-il ?  
Qu'est-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui fait cela ? ... Mais vous vous êtes assez  
tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez,  
vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute,  
& beaucoup celle de ma sœur. C'étoit, Dieu lui  
pardonne, une femme unique pour gâter ses en-  
fans.

CECILE.

[ *peinée.* ]

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux, prenez-y  
garde, vous les perdez.

CECILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes foux à présent qu'ils sont jeu-  
nes, vous en ferez martyrs quand ils seront  
grands.

CECILE,

Monfieur le Commandeur.

LE PERE DE FAMILLE,

LE COMMANDEUR.

Bon, est-ce qu'on m'écoute ici?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne vient point!

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le tems de la peine est arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter, . . . Entre nous, j'en doute . . .

( *La pendule sonne six heures.* )

Mais voilà six heures qui sonnent . . . . Je me sens las . . . J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne vous suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe de-chambre, & me jetter dans un fauteuil. Adieu, mon frere . . . Entendez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

( *en s'en allant* )

La Brie,

LA BRIE.

( *au dedans.* )

Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi; & quand mon neveu sera rentré, vous viendrez m'avertir.



## SCÈNE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE.

*( après s'être encore promené tristement. )***M**A fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CECILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous fais gré de cette attention ; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CECILE.

Mon pere, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne . . . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

CECILE.

Mon frere n'est plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qui fait tout le mal qu'a pu apporter une nuit ?

CECILE.

Mon pere . . . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra.

*( en appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille. )*

Allez, ma fille, allez. Je sçais que vous m'aimez.

*( Cecile sort. Germeuil se dispose à la suivre : mais le Pere de Famille le retient & lui dit : )*

Germeuil, demeurez.

N 4

## S C E N E V.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

*( La marche de cette Scene est lente. )*

LE PERE DE FAMILLE.

*( comme s'il étoit seul , & en regardant aller Cecile. )*

**S**ON caractère a tout-à-fait changé. Elle n'a plus sa gaieté, sa vivacité... Ses charmes s'effacent... Elle souffre... Hélas, depuis que j'ai perdu ma femme, & que le Commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans!... Ses vues ambitieuses, & l'autorité qu'il a prise dans ma maison, me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivons dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiète & tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse; je suis solitaire au sein de ma famille, & je pérís... Mais le jour est prêt à paroître, & mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame; je ne puis plus supporter mon état.....

GERMEUIL.

Vous, Monsieur?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun... Mon ami, les larmes d'un pere

**Toulent souvent en secret . . . . .**

*( il soupire , il pleure . )*

**Tu vois les miennes . . . Je te montre ma peine.**

**GERMEUIL.**

**Monfieur , que faut-il que je faffe ?**

**LE PERE DE FAMILLE.**

**Tu peux , je crois , la foulager.**

**GERMEUIL.**

**Ordonnez.**

**LE PERE DE FAMILLE.**

Je n'ordonnerai point ; je prierai , je dirai :  
 Germeuil , fi j'ai pris de toi quelque foin ; fi , de-  
 puis tes plus jeunes ans , je t'ai marqué de la ten-  
 drefle , & fi tu t'en fouviens ; fi je ne t'ai point  
 diftingué de mon fils ; fi j'ai honoré en toi la mé-  
 moire d'un ami qui m'eft & me fera toujours pré-  
 fent . . . Je t'afflige ; pardonne ; c'eft la premiere  
 fois de ma vie , & ce fera la derniere . . . Si je n'ai  
 rien épargné pour te fauver de l'infortune , & rem-  
 placer un pet  
 gardé chez n  
 déplais ; fi je  
 connois mes

t'ai chéri ; fi je t'ai  
 nmandeur à qui tu  
 ai mon cœur , re-  
 ds à ma confiance.

**L.**

**Ordonnez**

**nez.**

**L E**

**M I L L E.**

**Ne fais-tu rien de mon fils ? . . . Tu es fon ami ;  
 mais tu dois être auffi le mien . . . Parle . . . Rends-  
 moi le repos , ou acheve de me l'ôter . . . Ne fais-  
 tu rien de mon fils ?**

**GERMEUIL.**

**Non , Monfieur.**

**LE PERE DE FAMILLE.**

**Tu es un homme vrai , & je te crois ; mais je  
 vois combien ton ignorance doit ajouter à mon  
 inquiétude . Quelle eft la conduite de mon fils ,  
 puifqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois**



202. LE PERE DE FAMILLE,

éprouvé l'indulgence, & qu'il en fait mystère au seul homme qu'il aime ?..... Germeuil, je tremble que cet enfant.....

GERMEUIL,

Vous êtes un pere; un pere est toujours prompt à s'alarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne fais pas; mais tu vas savoir, & juger si ma crainte est précipitée..... Dis-moi, depuis un tems n'as-tu pas remarqué combien il est changé ?

GERMEUIL.

Oui; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux, ses gens, son équipage; moins recherché dans sa parure: il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez; il a pris en dégoût les dissipations de son âge; il fuit ses complaisans, ses frivoles amis; il aime à passer les journées retiré dans son cabinet; il lit, il écrit, il pense. Tant mieux; il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me disois cela comme toi; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre.... Ecoute.... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces absences de nuit qui m'effraient.....

GERMEUIL,

Ces absences & cette réforme ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même-tems. (*Germeuil paroît surpris.*) Oui, mon ami, en même-tems.

GERMEUIL.

Cela est singulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est. Hélas ! le désordre ne m'est connu que depuis peu; mais il a duré.... Arranger & suivre à la fois deux plans opposés : l'un de régularité, qui nous en impose de jour; un autre de dérèglement,

qu'il remplit de nuit ; voilà ce qui m'accable..... Que malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets ; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison ; qu'il attende que je repose ; qu'il s'en informe secrètement ; qu'il s'échappe seul , à pied , toutes les nuits , par toute sorte de tems , à toute heure , c'est peut-être plus qu'aucun pere ne puisse souffrir , & qu'aucun enfant de son âge n'eût osé..... Mais avec une pareille conduite , affecter l'attention aux moindres devoirs , l'austérité dans les principes , la réserve dans les discours , le goût de la retraite , le mépris des distractions.... Ah , mon ami !.... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup se masquer , & se contraindre à ce point ?.... Je regarde dans l'avenir ; & ce qu'il me laisse entrevoir , me glace..... S'il n'étoit que vicieux , je n'en désespérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu !...

G E R M E U I L.

En effet , je n'entends pas cette conduite ; mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans ; & maintenant avec qui penses-tu qu'il vive ?..... Tous les gens de bien dorment quand il veille.... Ah , Germeuil !.... Mais il me semble que j'entends quelqu'un.... C'est lui peut-être.... Eloigne-toi.



## SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

*Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher : il écoute , & dit tristement :*

**J**E n'entends plus rien.

*Il se promene un peu , puis il dit :*

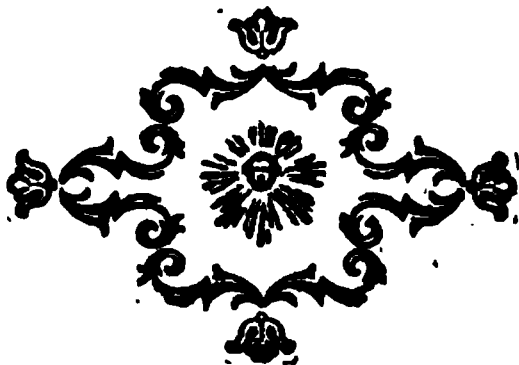
Asseyons-nous.

*Il cherche du repos , il n'en trouve point , & il dit :*

Je ne saurois..... Quels pressentimens s'élèvent au fond de mon ame, s'y succèdent & l'agitent!... O cœur trop sensible d'un pere, ne peux-tu te calmer un moment!.... A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé.... sa fortune... ses mœurs..... Que fais-je? sa vie.... son honneur.... le mien,....

*Il se leve brusquement , & dit :*

Quelles idées me poursuivent !



## S C E N E V I I.

LE PERE DE FAMILLE , UN INCONNU.

*Tandis que le Père de Famille erre , accablé de tristesse , entre un inconnu , vêtu comme un homme du peuple , en redingote & en veste , les bras cachés sous sa redingote , & le chapeau rabattu & enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents ; il paroît plongé dans la peine & la rêverie ; il traverse sans appercevoir personne.*

LE PERE DE FAMILLE,  
*qui le voit venir à lui , l'attend , l'arrête par le bras ,  
& lui dit :*

**Q**UI êtes-vous ? Où allez-vous ?

L'INCONNU.

*(point de réponse.)*

LE PERE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

L'INCONNU.

*(point de réponse encore.)*

LE PERE DE FAMILLE

*releve lentement le chapeau de l'inconnu , reconnoît son  
fils , & s'écrie :*

Ciel !.... C'est lui !... C'est lui !... Mes funestes  
pressentimens , les voilà donc accomplis !... Ah !...  
*Il pousse des accens douloureux ; il s'éloigne ; il revient ;  
il dit :*

Je veux lui parler.... Je tremble de l'entendre...  
Que vais-je savoir !..... J'ai trop vécu. J'ai trop  
vécu.

St. A L B I N

*(en s'éloignant de son pere , & soupirant de douleur.)  
Ah !*

LE PÈRE DE FAMILLE;  
LE PÈRE DE FAMILLE

( *le suivant.* )

Qui es-tu ? D'où viens-tu ?..... Aurois-je eu le malheur ?.....

St. ALBIN

( *s'éloignant encore.* )

Je suis désespéré.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Grand Dieu, que faut-il que j'apprenne !

St. ALBIN

( *revenant, & s'adressant à son père.* )

Elle pleure ; elle soupire ; elle songe à s'éloigner ; & si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui, elle ?

St. ALBIN.

Sophie. . . Non, Sophie, non. . . Je périrai plutôt...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie ?.... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, & l'effroi qu'il me cause ?

St. ALBIN

( *en se jettant aux pieds de son père.* )

Mon père, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous ; mais il va périr ; il va perdre celle qu'il chérit au delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Parle. Cruel enfant, aie pitié du mal que j'endure.

St. ALBIN

( *toujours à genoux.* )

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté ; si, dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre ; si vous fûtes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie ; que je vous

doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la.... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain..... Voyez-la, détournez-la de son projet..... La vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je ferai le plus heureux de tous les enfans, & vous ferez le plus heureux de tous les peres,

LE PERE DE FAMILLE.

Dans quel égarement il est tombé ? Qui est-elle, cette Sophie, qui est-elle ?

St. A L B I N

*(relevé, allant & venant, avec enthousiasme.)*

Elle est pauvre ; elle est ignorée ; elle habite un réduit obscur ; mais c'est un ange, c'est un ange ; & ce réduit est le Ciel. Je n'en descendis jamais sans être meilleur. Je ne vois rien dans ma vie dissipée & tumultueuse, à comparer aux heures innocentes que j'y ai passées. J'y voudrois vivre & mourir, dussai-je être méconnu, méprisé du reste de la terre..... Je croyois avoir aimé ; je me trompois.... C'est à présent que j'aime.... *(en saisissant la main de son pere.)* Oui.... j'aime pour la première fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux, laissez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement ? Que m'annonce-t-il ?

St. A L B I N.

Ah ! mon pere, c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment ? Parlez.

St. A L B I N.

Il a fallu me rapprocher de son état ; il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Ecoutez, écoutez.

J'écoute, & j'attends.

St. ALBIN.

Près de cet asyle écarté qui la cache aux yeux des hommes.... Ce fut ma dernière ressource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

St. ALBIN.

A côté de ce réduit..... il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

St. ALBIN.

Je le loue; j'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens son voisin sous le nom de Sergi, & sous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, je respire!.... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé.

St. ALBIN.

Jugez si j'aimois!..... Qu'il va m'en coûter cher!... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & songez à mériter, par une entière confiance, le pardon de votre conduite.

St. ALBIN.

Mon pere, vous saurez tout. Hélas, je n'ai que ce moyen pour vous fléchir!... La première fois que je la vis, ce fut à l'Eglise. Elle étoit à genoux, aux pieds des autels, auprès d'une femme âgée; que je pris d'abord pour sa mere: elle attachoit tous les regards..... ah, mon pere, quelle modestie! quels charmes!... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi; quel trouble j'éprouvai! Avec quelle violence mon cœur palpita! ce que je ressentis! ce que je devins!... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita

m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos ; je ne pus vivre sans chercher à la retrouver ; j'allois par-tout où j'espérois de la revoir ; je languissois, je périssois, vous le savez, lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnait, se nommoit Madame Hébert ; que Sophie l'appelloit sa bonne ; & que reléguées toutes deux à un quatrième étage, elles y vivoient d'une vie misérable..... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, les offres que je fis, tous les projets que je formai ? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le Ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle !.... Ah ! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche, devienne honnête ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez..... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois... Dès les premiers instans, je sentis les desirs honteux s'éteindre dans mon ame, le respect & l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide ; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

## LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes ? Quelles sont leurs ressources ?

## St. A L B I N.

Ah, si vous connoissiez la vie de ces infortunées ! Imaginez que leur travail commence avant le jour, & que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure & grossière est entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumière d'une lampe. Elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépourvus



lés : une table de bois, deux chaises de paille, un grabat ; voilà ses meubles.... O Ciel ! quand tu la formas, étoit-ce là le sort que tu lui destinois ?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès ? Soyez vrai.

St. A L B I N.

Il est inoui tout ce qui s'y opposoit, tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir ; mais quand je les rencontrais en descendant, en montant, je les saluais avec respect. Le soir, quand je rentrois, ( car le jour on me croyoit à mon travail. ) j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumière. Peu à peu elles se firent avec moi : elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit ; j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de soins ! Et à quelle fin ! Ah, si les gens de bien !... Continuez.

St. A L B I N.

Un jour j'entends frapper à ma porte. C'étoit la bonne. J'ouvre. Elle entre sans parler, s'assied, & se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misère, j'y suis faite ; mais cette enfant me désole... Qu'à-t-elle ? Que vous est-il arrivé ?... Hélas ! répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, & nous sommes sur le point de manquer de pain. Ciel ! m'écriai-je, tenez, courez. Après cela... je me renfermai, & l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on

leur inspire; ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

St. A L B I N.

On s'aperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis; je l'interrogeai sur leur situation; je peignis la mienne comme il me plut; je proposai d'associer notre indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, & l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie. Hélas, elle a bien peu duré, & qui fait combien ma peine durera!

Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule; elle avoit les coudes appuyés sur sa table, & la tête penchée sur sa main: son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai sans qu'elle m'entendît. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ses doigts, & couloient le long de ses bras. Il y avoit déjà quelque tems que je la trouvois triste... Pourquoi pleuroit-elle? Qu'est-ce qui l'affligoit? Ce n'étoit plus le besoin. Son travail & mes attentions pourvoyoit à tout. . . . . Menacé du seul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jettai à ses genoux. Quelle fut sa surprise! Sophie, lui dis-je, vous pleurez? Qu'avez-vous? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi; de grace, parlez-moi. Elle se taisoit. Ses larmes continuoient de couler; ses yeux, où la sérénité n'étoit plus, noyés dans les pleurs, se tournoient sur moi, s'en éloignoient, y revenoient; elle disoit seulement: Pauvre Sergi! Malheureuse Sophie! Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux, & je mouillois son tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me leve; je cours à elle; je l'interroge; je reviens à Sophie; je la conjure; elle s'obstine au silence.

212 LE PÈRE DE FAMILLE,

Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais ; je m'écrie douloureusement, c'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter ; c'est fait de moi. A ces mots ses pleurs redoublent, & elle retombe sur sa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & sombre d'une petite lampe éclairait cette scène de douleur, qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeler, je suis forti, & je me retirois ici accablé de ma peine....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

St. ALBIN.

Mon pere !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Que voulez-vous ? Qu'espérez-vous ?

St. ALBIN.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis ; que vous verrez Sophie ; que vous lui parlerez ; que ....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Jeune insensé !... Et savez-vous qui elle est ?

St. ALBIN.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée, & qui la rend impénétrable sur son état.... Si vous voyiez son ingénuité, sa douceur, sa modestie.... Vous vous souvenez bien de maman... Vous soupirez. Eh bien, c'est elle. Mon papa, voyez-la ; & si votre fils vous a dit un mot ....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est, ne vous en a rien appris ?

St. ALBIN.

Hélas, elle est aussi réservée que Sophie ! Ce

que j'en ai pu tirer , c'est que cette enfant est venue de Province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu, ni la voir, ni la secourir. J'ai profité de cette confiance pour adoucir sa misère, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le sache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez ?

St. ALBIN

( avec vivacité. )

Moi, mon pere?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

St. ALBIN.

Pardonnez-moi, ... Hélas, quelquefois je l'ai cru !....

LE PERE DE FAMILLE.

Et sur quoi ?

St. ALBIN.

Sur des choses légères , qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, son visage s'éclaircissoit à mon arrivée; son regard s'animoit; elle avoit plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée. Je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus long-tems.....

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit ?

St. ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE.

( après une pause. )

Allez-vous reposer, ... Je la verrai.

Vous la verrez ? Ah, mon pere, vous la verrez !.... Mais songez que le tems presse....

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougissez de n'être pas plus occupé des allarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

St. A L B I N.

Mon pere, vous n'en aurez plus.



## S C E N E V I I I.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

**D**E l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les âmes bien nées !..... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre.... Quel fort ! Mais peut-être m'allarmai-je encore trop tôt.... Un jeune homme passionné, violent, s'exagère à lui-même, aux autres.... Il faut voir.... Il faut appeler ici cette fille, l'entendre, lui parler.... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger.... Que fais-je ?....



## S C E N E I X.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR  
*en robe de chambre & bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

Eh bien, Monsieur d'Orbeffon, vous avez vu votre fils ? De quoi s'agit-il ?

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous le saurez.  
Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît.... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin; n'est-ce pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere.....

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil, que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, & s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos ?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment; c'est moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE

*(impatiente.)*

Eh bien, je le voudrois.

*(Le Pere de Famille entraîne le Commandeur hors de la Scene tandis qu'il parle.)*

16 LE PERE DE FAMILLE,  
LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent, ni se souffrir, ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, & sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive & défensive envers & contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y fera bien venu.... Hâtez-vous de les séparer; c'est moi qui vous le dis...

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monsieur le Commandeur, entrons; entrons, Monsieur le Commandeur.

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

## SCÈNE I.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, *Mademoiselle* CLAIRET, Monsieur LE BON, UN PAYSAN, Madame PAPILLON, Marchande à la toilette, avec une de ses ouvrières, LA BRIE, PHILIPPE, domestique qui vient se présenter, un homme vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre honnête, & qui l'est.

Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. Madame Papillon, assise dans un fauteuil, s'essuie le visage avec son mouchoir ; sa fille de boutique est debout à côté d'elle, avec un petit carson sous le bras. Monsieur Le Bon est étalé négligemment sur un canapé. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en veste & en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers ; tandis que Monsieur Le Bon examine avec sa lorgnette la fille de boutique de Madame Papillon.

Le Pere de Famille entre, & tout le monde se leve. Il est suivi de sa fille, & sa fille précédée de sa femme-de-chambre, qui porte le déjeuner de sa Maîtresse. Mademoiselle Clairet fait en passant un petit salut de protection à Madame Papillon. Elle sert le déjeuner de sa Maîtresse sur une petite table. Cecile.



*s'assied d'un côté de cette table. Le Pere de Famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairët est debout derriere le fauteuil de sa Maîtresse.*

*Cette scene est composée de deux Scenes simultanées. Celle de Cecile se dit à demi voix.*

LE PERE DE FAMILLE.

[ *au paysan.* ]

Ah , c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon fermier de Limeuil ; j'en suis content ; il est exact ; il a des enfans ; je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi les affaires. Retournez-vous-en.

( *Mademoiselle Clairët fait signe à Madame Papillon d'approcher.* )

CÉCILE.

( *à Madame Papillon , & bas.* )

M'apportez-vous de belles choses ?

LE PERE DE FAMILLE.

[ *à son Intendant.* ]

Eh bien , Monsieur le Bon , qu'est-ce qu'il y a ?

Mad. P A P I L L O N.

[ *bas à Cecile.* ]

Mademoiselle , vous allez voir.

Mr. L E B O N.

Ce débiteur dont le billet est échu depuis un mois , demande encore à différer son paiement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les tems sont durs ; accordez-lui le délai qu'il demande. Risquons une petite somme , plutôt que de le ruiner.

( *Pendant que la scene marche , Madame Papillon & sa fille de boutique déploient sur des fauteuils des perses ; des indiennes , des satins de Hollande , &c. Cecile , tout en prenant son café , regarde , approuve , désapprouve , fait mettre à part , &c.* )

Mr. L E B O N.

Les ouvriers qui travailloient à votre maison d'Orsigny , sont venus.

## LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

Mr. LE BON.

Cela peut aller au delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours ; leurs besoins sont plus pressans que les miens, & il vaut mieux que je sois gêné qu'eux.

[ *A sa fille.* ]

Cecile, n'oubliez pas mes pupilles ; voyez s'il n'y a rien là qui leur convienne . . . .

( *Ici il apperçoit le pauvre honteux ; il se leve avec empressement ; il s'avance vers lui, & lui dit bas :* )

Pardon, Monsieur ; je ne vous voyois pas... Des embarras domestiques m'ont occupé. . . . Je vous avois oublié.

( *Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement ; & tandis qu'il le reconduit, & qu'il revient, l'autre scene avance* )

Mlle. CLAIRET.

Ce dessein est charmant.

CECILE.

Combien cette piece ?

Mad. PAPILLON.

Dix louis, au juste.

Mlle. CLAIRET.

C'est donner,

( *Cecile paie.* )

LE PERE DE FAMILLE.

( *en revenant, bas & d'un ton de commisération.* )

Une famille à élever : un état à soutenir, & point de fortune !

CECILE.

Qu'avez-vous là, dans ce carton ?

LA FILLE DE BOUTIQ

Ce sont des dentelles.

( *Elle ouvre son carton.* )

CECILE.

*(vivement.)*

Je ne veux pas les voir. Adieu, Madame Papillon.

*(Mademoiselle Clairet, Madame Papillon & sa fille de boutique sortent.)*

Mr. LE BON.

Ce voisin qui a formé des prétentions sur votre terre, s'en désisteroit peut-être, si...

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai pas dépouiller ; je ne sacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuste. Tout ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez.

*(Monsieur le Bon sort.)*

LE PERE DE FAMILLE.

*[le rappelle & lui dit:]*

A propos, Monsieur le Bon ; souvenez-vous de ces gens de province ; je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans ; tâchez de me le découvrir.

*[à la Brie, qui s'occupoit à ranger le salon.]*

Vous n'êtes plus à mon service ; vous connoissez le dérèglement de mon fils ; vous m'avez menti : on ne ment pas chez moi.

CECILE.

*[intercedant]*

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE.

Nous sommes bien étranges ; nous les avilissons ; nous en faisons de malhonnêtes gens ; & lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre.

*(à la Brie.)*

Je vous laisse votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

( à Philippe. )

Est-ce vous dont on vient de me parler ?

PHILIPPE.

Oui , Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie ; sou-  
venez-vous-en ; allez , & ne laissez entrer per-  
sonne.

---

## SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE.

LE PERE DE FAMILLE.

**M**A fille , avez-vous réfléchi ?

CECILE.

Oui , mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu ?

CECILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CECILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un  
état. . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez ? . . . Vous  
hésitez. . . . Parlez , ma fille.

CECILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire ? Un couvent ?

CECILE.

Oui , mon pere ; je ne vois que cet asyle contre  
les peines que je crains.

Vous craignez des peines , & vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez ? Vous m'abandonneriez ? Vous quitteriez la maison de votre pere , pour un cloître ? la société de votre frere , & la mienne , pour la servitude ? Non , ma fille , cela ne fera point. Je respecte la vocation religieuse ; mais ce n'est pas la vôtre. La Nature , en vous accordant les qualités sociales , ne vous destina point à l'inutilité. . . Cecile , vous soupirez. . . Ah , si ce dessein te venoit de quelque cause secrète , tu ne fais pas le sort que tu te préparerois. Tu n'as pas entendu les gémissemens des infortunées , dont tu irois augmenter le nombre. Ils percent la nuit & le silence de leurs prisons. C'est alors , mon enfant , que les larmes coulent ameres & sans témoin , & que les couches solitaires en sont arrosées. . . Mademoiselle , ne me parlez jamais de couvent. . . Je n'aurai point donné la vie à un enfant ; je ne l'aurai point élevé ; je n'aurai point travaillé sans relâche à assurer son bonheur , pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau , & avec lui mes espérances , & celles de la société trompées. . . Et qui la repeuplera de citoyens vertueux , si les femmes les plus dignes d'être des meres de famille , s'y refusent !

CECILE.

Je vous ai dit , mon pere , que je ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CECILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état , & que du moins il lui sera permis de passer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

## LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux sur un tems où je ne serai plus... Cecile, la Nature a ses vues ; & si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées ; les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris & par l'ennui. Vous connoissez les différens états ; dites-moi, en est-il un plus triste & moins considéré que celui d'une fille âgée ? Mon enfant, passé trente ans, on suppose quelque défaut de corps ou d'esprit à celle qui n'a trouvé personne qui fût tenté de supporter avec elle les peines de la vie. Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend ; on perd ses parens, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des âmes intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent ; elle s'en afflige ; elle vit sans qu'on la console, & meurt sans qu'on la pleure.

## CECILE.

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine ; & le mariage n'a-t-il pas les siennes ?

## LE PERE DE FAMILLE.

Qui le fait mieux que moi ? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la Nature impose ; c'est la vocation de tout ce qui respire... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les desseins du Ciel sur lui... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur & sincère, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des

satisfactions réciproques , des chagrins partagés , des soupirs entendus , des larmes confondues , si ce n'est dans le mariage ? Qu'est-ce que l'homme de bien préfère à sa femme ? Qu'y a-t-il au monde qu'un père aime plus que son enfant ? . . . O lien sacré des époux , si je pense à vous , mon âme s'échauffe & s'élève ! . . . O noms tendres de fils & de fille , je ne vous prononçai jamais sans tressaillir , sans être touché ! Rien n'est plus doux à mon oreille ; rien n'est plus intéressant à mon cœur . . . Cecile , rappelez-vous la vie de votre mère : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive , de mère tendre , de maîtresse compatissante ? . . . Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur , le soir , quand elle se retire !

CECILE.

Oui , mon père ; mais où sont les femmes comme elle , & les époux comme vous ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il en est , mon enfant ; & il ne tiendrait qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CECILE.

S'il suffisoit de regarder autour de soi , d'écouter sa raison & son cœur . . .

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cecile , vous baissez les yeux ; vous tremblez ; vous craignez de parler . . . Mon enfant , laisse-moi lire dans ton âme . Tu ne peux avoir de secret pour ton père ; & si j'avois perdu ta confiance , c'est en moi que j'en chercherois la raison . . . Tu pleures . . .

CECILE.

Votre bonté m'afflige ; si vous pouviez me traiter plus sévèrement.

LE

LE PÈRE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité ? Votre cœur vous feroit-il un reproche ?

CECILE.

Non , mon pere.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc ?

CECILE.

Rien.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous me trompez , ma fille.

CECILE.

Je suis accablée de votre tendresse. . . Je voudrois y répondre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cecile , auriez-vous distingué quelqu'un ? Aimeriez-vous ?

CECILE.

Que je serois à plaindre !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Dites. Dis mon enfant ; si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais , tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant ; comment blâmerois-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere ? O vous , qui tenez sa place dans ma maison , & qui me la représentez , imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie , & qui voulut son bonheur & le mien. . . Cecile , vous ne me répondez rien ?

CECILE.

Le sort de mon frere me fait trembler.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Votre frere est un fou.

CECILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.



LE PERE DE FAMILLE;  
LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cecile. Sa prudence m'est connue ; & je n'attends que l'aveu de son choix , pour le confirmer.

( *Cecile se tait. Le Pere de Famille attend un moment ; puis il continue d'un ton sérieux & même un peu chagrin.* )

Il m'eût été doux d'apprendre vos sentimens de vous-même ; mais , de quelque maniere que vous m'en instruisiez , je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de cet oncle , de votre frere , ou de Germeuil , il n'importe. . . C'est un homme sage & discret. . . il a ma confiance. . . Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CECILE.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup ; il est tems que je m'acquitte avec lui.

CECILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité , ni à votre reconnoissance. . . Jusqu'à présent il vous a honoré comme un pere , & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui ?

CECILE.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées. . . Peut-être. . . Quel conseil pourrois-je vous donner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CECILE.

( *avec vivacité.* )

J'ignore ce que c'est ; mais vous connoissez mon oncle. Ah , mon pere , n'en croyez rien.

## LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans... Cecile... Cruels enfans, que vous ai-je fait pour me désoler?... J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'est précipité dans des liens que je ne puis approuver, & qu'il faut que je rompe...

## SCÈNE III.

LE PÈRE DE FAMILLE, CECILE,  
PHILIPPE.

PHILIPPE.

**M**ONSIEUR, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites entrer.

(*Cecile se retire ; son pere la rappelle & lui dit tristement.*)

Cecile !

CECILE.

Mon pere.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus ?

(*Les femmes annoncées entrent, & Cecile sort avec son mouchoir sur les yeux.*)



## SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE,  
Mde. HEBERT.

LE PERE DE FAMILLE

( *appercevant Sophie, dit d'un ton triste, & avec l'air étonné.* )

**I**L ne m'a point trompé. Quels charmes. Quelle modestie ! Quelle douceur !... Ah !...

Mme. HEBERT.

Monfieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est vous, Mademoiselle, qui vous appelez Sophie ?

SOPHIE

[ *tremblante, troublée.* ]

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

[ *à Mme. Hebert.* ]

Madame, j'aurois un mot à dire à Mademoiselle. J'en ai entendu parler, & je m'y intéresse.

[ *Madame Hebert se retire.* ]

SOPHIE.

[ *toujours tremblante, la retenant par le bras.* ]

Ma bonne ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon enfant, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas !

[ *Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la Salle ; elle tire son ouvrage & travaille.* ]

LE PERE DE FAMILLE.

[conduit Sophie à une chaise, & la fait asseoir à  
côté de lui.]

D'où êtes-vous, Mademoiselle ?

SOPHIE.

Je suis d'une petite ville de Province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-tems que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-tems, & plutôt au Ciel que je n'y fusse  
jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-tems à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monsieur votre pere ?

SOPHIE.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere ?

SOPHIE.

Le Ciel me l'a conservée ; mais elle a eu tant  
de chagrins ; sa santé est si chancelante, & sa mi-  
sere si grande !

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere est donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre. Avec cela, il n'en est point au  
monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce sentiment ; vous paraissez  
bien née . . . Et qu'étoit votre pere ?

SOPHIE.

Mon pere fut un homme de bien ; il n'enten-

230 LE PERE DE FAMILLE,

dit jamais le malheureux, sans en avoir pitié ; il n'abandonna pas ses amis dans la peine, & il devint pauvre ; il eut beaucoup d'enfans de ma mere ; nous demeurâmes tous sans ressource à la mort... J'étois bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mere fut obligée de me prendre entre ses bras, & de m'élever à la hauteur de son lit pour l'embrasser, & recevoir sa bénédiction... Je pleurois. Hélas ! je ne sentoís pas tout ce que je perdois !

LE PERE DE FAMILLE.

Elle me touche... Et qu'est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens & votre pays ?

SOPHIE.

Je suis venu ici avec un de mes freres implorer l'assistance d'un parent qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en Province. Il paroítoit avoir pris de l'affection pour moi, & ma mere avoit espéré qu'il s'en ressouviendrait. Mais il a fermé sa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frere ?

SOPHIE.

Il s'est mis au service du Roi, & moi je suis restée avec la personne que vous voyez, & qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'en ai reçu quelques secours ; mais de quoi cela sert-il à ma mere ?

## LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée ?

S O P H I E.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Ho, nous sommes bien à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne qui pût vous secourir ?

S O P H I E.

Personne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

S O P H I E.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules ?

S O P H I E.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, & qui demeure à côté de vous ?

Mme. H E B E R T

[avec vivacité, & quittant son travail.]

Ah ! Monsieur, c'est le garçon le plus honnête !

S O P H I E.

C'est un malheureux qui gagne son pain comme nous, & qui a uni sa misere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce là tout ce que vous en savez ?

S O P H I E.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, Mademoiselle, ce malheureux-là . . .

SOPHIE.

Vous le connoissez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois ! . . . c'est mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

Mme. HEBERT.

[ *en même tems.* ]

Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiselle.

SOPHIE.

Ah, Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime ; mais sa passion prépareroit votre malheur &amp; le sien, si vous la nourrissiez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette ville ? Que ne m'en suis-je allée lorsque mon cœur me le disoit !

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est tems encore ; il faut aller retrouver une mère qui vous rappelle, &amp; à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE.

Ah ! ma mère, que vous dirai-je ?

LE PERE DE FAMILLE.

( *à Mme. Hébert.* )

Madame, vous reconduirez cet enfant, &amp; j'aurai

rai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

(*Mme. Hébert fait la révérence.*)

LE PÈRE DE FAMILLE

[*continuant, à Sophie.*]

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mère, c'est à vous à me rendre mon fils ; c'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens ; vous le savez si bien.

S O P H I E.

Ah, Sergi ! pourquoi . . .

LE PÈRE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mis dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ, & vous lui ordonnerez de finir ma douleur & le trouble de sa famille.

S O P H I E.

Ma bonne . . . .

Mme. H E B E R T.

Mon enfant . . . .

S O P H I E

(*en s'appuyant sur elle.*)

Mme. H E B E R T.

Monsieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

S O P H I E.

Pauvre Sergi ! Malheureuse Sophie !

[*Elle sort appuyée sur Mme. Hébert.*]





## S C E N E V.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

O LOIX du monde ! O préjugés cruels ! . . .  
 Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui  
 pense & qui sent. Pourquoi faut-il que le choix  
 en soit encore si limité ! . . . Mais mon fils ne tar-  
 dera pas à venir . . . Secouons , s'il se peut , de  
 mon ame l'impression que cet enfant y a faite . . .  
 Lui représenterai-je , comme il me convient , ce  
 qu'il me doit , ce qu'il se doit à lui-même , si mon  
 cœur est d'accord avec le sien ? . . .

## S C E N E VI.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN.

St. ALBIN.

[ *en entrant , & avec vivacité.* ]

MON pere.

( *Le Pere de Famille se promene , & garde le silence.* )

St. ALBIN

[ *suivant son pere , & d'un ton suppliant.* ]

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

( *s'arrêtant , & d'un ton sérieux.* )

Mon fils , si vous n'êtes pas rentré en vous-  
 même , si la raison n'a pas recouvré ses droits sur  
 vous , ne venez pas aggraver vos torts & mon  
 chagrin.

St. ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant, . . . Je ferai tranquille & raisonnable . . . Oui, je le ferai . . . Je me le suis promis.

( *Le Pere de Famille continue de se promener.* )

St. ALBIN.

( *S'approchant avec timidité, lui dit d'une voix basse & tremblante.* )

Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, & je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire ? Un amusement ? Je ne le souffrirois pas. Votre femme ? Elle ne vous convient pas.

St. ALBIN.

( *en se contenant.* )

Elle est belle, elle est sage, & elle ne me convient pas ! Quelle est donc la femme qui me convient ?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état & sa fortune, peut assurer votre bonheur, & satisfaire à mes espérances.

St. ALBIN.

Ainsi le mariage sera pour moi un lien d'intérêt & d'ambition ? Mon pere, vous n'avez qu'un fils ; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & sensible, qui m'apprenne à supporter les peines de la vie, & non une femme riche & titrée qui les accroisse. Ah, souhaitez-moi la mort, & que le Ciel me l'accorde plutôt qu'une femme comme j'en vois !

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune ; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois

user de mon autorité, & vous dire : Saint-Albin ; cela me déplaît ; cela ne fera pas , n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant, & je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, & étouitez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premières larmes que vous m'avez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la Nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras, du sein de votre mère ; & vous élevant vers le Ciel, & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu : ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mère ; reprenez-le.

Voilà le vœu que je fis sur vous & sur moi. Il m'a toujours été présent. Je ne vous ai point abandonné au soin du mercenaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. A mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchans ; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, & je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ! J'ai réglé votre sort à venir sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude ; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, & à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit ; & je verrai les plus belles années perdues, son état manqué & mon attente trompée.

pée, & j'y consentirai ? Vous l'êtes-vous promis ?

St. ALBIN.

Que je suis malheureux !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous destine une fortune considérable ; un pere qui vous a consacré sa vie, & qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse ; un nom, des parens, des amis ; les prétentions les plus flatteuses & les mieux fondées, & vous êtes malheureux ? Que vous faut-il encore ?

St. ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, & l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ? Moi, j'autoriserois par une foiblesse honteuse le désordre de la société, la confusion du sang & des rangs, la dégradation des familles ?

St. ALBIN.

Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas. Car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre fera malheureuse ; je le ferai aussi : vous le verrez, & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous si vous manquez au vôtre.

St. ALBIN.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

St. ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme hon-

238 LE PERE DE FAMILLE;

nête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle fait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? St. Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur. Elle seule peut l'y conserver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est-à-dire, que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

St. ALBIN.

Vous êtes mon pere, & vous commandez. Elle sera ma femme, & c'est un autre empire.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle différence d'un amant à un époux ! d'une femme à une maîtresse ! Homme sans expérience, tu ne fais pas cela.

St. ALBIN.

J'espere l'ignorer toujours.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il un amant qui voie sa maîtresse avec d'autres yeux, & qui parle autrement ?

St. ALBIN.

Vous avez vu Sophie !. Si je la quitte pour un rang, des dignités, des espérances, des préjugés, je ne méritai pas de la connoître. Mon pere, mépriserez-vous assez votre fils pour le croire ?

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne s'est point avilie, en cédant à votre passion. Imitiez-la

St. ALBIN.

Je m'avilirois en devenant son époux ?

LE PERE DE FAMILLE.

Interrogez le monde.

St. ALBIN.

Dans les choses indifférentes, je prendrai le

monde comme il est ; mais quand il s'agira du bonheur ou du malheur de ma vie, du choix d'une compagne...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne changerez pas ses idées. Conformez-vous y donc.

St. ALBIN.

Ils auront tout renversé, tout gâté, subordonné la nature à leurs misérables conventions, & j'y souscrirai ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Où vous en ferez méprisé.

St. ALBIN.

Je les fuirai.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Leur mépris vous suivra, & cette femme que vous aurez entraînée, ne sera pas moins à plaindre que vous... Vous l'aimez ?

St. ALBIN.

Si je l'aime !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ecoutez, & tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez toute la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération ; l'ennui & le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez ; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & sa douceur acheveront de vous aigrir ; vous haïrez davantage ; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

St. ALBIN.

Moi !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous.

St. ALBIN.

Jamais, jamais.

La passion voit tout éternel; mais la nature humaine veut que tout finisse.

St. ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, si je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le savoir & me le prouver? Faites ce que je vous demande.

St. ALBIN.

Je le voudrois en vain; je ne puis; je suis entraîné. Mon père, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Insensé, vous voulez être père? En connoissez-vous les devoirs? Si vous les connoissez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

St. ALBIN.

Ah, si j'osois répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

St. ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

St. ALBIN.

Lorsque vous avez voulu ma mère; lorsque toute la famille se souleva contre vous; lorsque mon grand papa vous appella enfant ingrat, & que vous l'appellâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raison? Ma mère étoit vertueuse & belle comme Sophie: vous l'aimiez comme j'aime Sophie; souffrites-vous qu'on vous l'arrachât, mon pere, & n'ai-je pas un cœur aussi?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, & votre mere avoit de la naissance.

St. ALBIN.

St. A L B I N.

Qui fait encore ce qu'est Sophie ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Chimere.

St. A L B I N.

Des ressources ? l'amour , l'indigence m'en fourniront.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

St. A L B I N.

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

St. A L B I N.

Je la recouvrerai.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit ?

St. A L B I N.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie ; j'embrasserai vos genoux ; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repousserez pas.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il me connoît trop bien....

( *Après une petite pause, il prend l'air & le ton le plus sévère, & dit :* )

Mon fils, je vois que je vous parle en vain ; que la raison n'a plus d'accès auprès de vous, & que le moyen dont je craignis toujours d'user, est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets ; je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a sur ses enfans.

St. A L B I N

[ *avec un emportement sourd.* ]

L'autorité, l'autorité ; ils n'ont que ce mot.

Q



Respectez-le.

St. ALBIN

*(allant & venant.)*

Voilà comme ils sont tous. C'est ainsi qu'ils nous aiment. S'ils étoient nos ennemis, que feroient-ils de plus?

LE PERE DE FAMILLE.

Que dites-vous? Que murmurez-vous?

St. ALBIN

*[ toujours de même. ]*

Ils se croient sages, parce qu'ils ont d'autres passions que les nôtres.

LE PERE DE FAMILLE.

Taisez-vous.

St. ALBIN.

Ils ne nous ont donné la vie que pour en disposer.

LE PERE DE FAMILLE.

Taisez-vous.

St. ALBIN.

Ils la remplissent d'amertume; &amp; comment feroient-ils touchés de nos peines? ils y sont faits.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis, &amp; à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

St. ALBIN

Des peres! Des peres! il n'y en a point.... il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O Ciel!

St. ALBIN.

Oui, des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat &amp; dénaturé; je vous donne ma malédiction : allez loin de moi.

*(Le fils s'en va ; mais à peine a-t-il fait quelques pas, que son pere court après lui, & lui dit :  
Où vas-tu malheureux ?*

St. A L B I N.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

*(se jette dans un fauteuil, & son fils se met à ses genoux.)*

Moi, votre pere ? Vous, mon fils ? Je ne vous suis plus rien ; je ne vous ai jamais rien été ; vous empoisonnez ma vie ; vous souhaitez ma mort. Eh pourquoi a-t-elle été si long-tems différée ? Que ne suis-je à côté de ta mere ! elle n'est plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

St. A L B I N.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous : cachez-moi vos larmes : vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chasser !



## S C E N E VII.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN,  
LE COMMANDEUR.

*( Le Commandeur entre. St. Albin, qui étoit aux genoux de son pere, se leve, & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme désolé. )*

LE COMMANDEUR

*( en le montrant à St. Albin, qui se promene sans écouter. )*

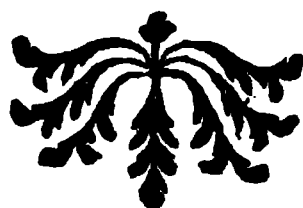
**T**IENS, regarde; vois dans quel état tu le mets; je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifies ma prédiction.

*( Pendant que le Commandeur parle, le Pere de Famille se leve & s'en va. St. Albin se dispose à le suivre. )*

LE PERE DE FAMILLE

*( en se retournant vers son fils. )*

Où allez-vous ? Ecoutez votre oncle ; je vous l'ordonne.



## SCENE VIII.

St. ALBIN, LE COMMANDEUR.

St. ALBIN.

**P**ARLEZ donc, Monsieur, je vous écoute. . . .  
Si c'est un malheur que de l'aimer, il est arrivé,  
& je n'y fais plus de remède... Si on me la refuse,  
qu'on m'apprenne à l'oublier.... L'oublier! Qui?  
Elle? Moi? Je le pourrois? Je le voudrois? Que  
la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi,  
si jamais j'en ai la pensée!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une  
créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en  
passant; qui est sans bien, sans parens, sans aveu;  
qui vient de je ne fais où, qui appartient à je ne  
qui, & qui vit je ne fais comment. On a de ces  
filles-là. Il y a des fous qui se ruinent pour elles;  
mais épouser! épouser!

St. ALBIN  
(avec violence.)

Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien, garde-la. Je t'aime au-  
tant celle-là qu'une autre; mais laisse-nous espé-  
rer la fin de cette intrigue, quand il en sera tems.

St. ALBIN  
(veut sortir.)

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu?

St. ALBIN.

Je m'en vais.

As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere ?

St. ALBIN.

Eh bien, Monsieur, dites; déchirez-moi; désespérez-moi; je n'ai qu'un mot à répondre : Sophie fera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme ?

St. ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien ?

St. ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte ?

St. ALBIN.

De la honte ?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de M. d'Orbeffon ! neveu du Commandeur d'Auvillé !

St. ALBIN.

Moi, fils de Monsieur d'Orbeffon, & votre neveu !

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton pere étoit si vain ? Le voilà ce modele de tous les jeunes gens de la Cour & de la Ville ?.... Mais tu te crois riche peut-être ?

St. ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere ?

St. ALBIN.

Jen'y ai jamais pensé, & je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute : c'étoit la plus jeune de six enfans que

nous étions, & cela dans une Province où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta, & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur, c'est quinze cents francs pour chacun ; voilà toute votre fortune.

St. A L B I N.

J'ai quinze cents livres de rente ?

LE C O M M A N D E U R.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

St. A L B I N.

Ah, Sophie, vous n'habitez plus sous un toit ! vous ne sentirez plus les atteintes de la misere ; j'ai quinze cents livres de rente !

LE C O M M A N D E U R.

Mais tu peux en attendre ving-cinq mille de ton pere, & presque le double de moi. St. Albin on fait des folies ; mais on n'en fait pas de plus cheres.

St. A L B I N.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager ?

LE C O M M A N D E U R.

Insensé !

St. A L B I N.

Je le fais : c'est ainsi qu'on appelle ceux qui preferent à tout une femme jeune, vertueuse & belle ; & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE C O M M A N D E U R.

Tu cours à ton malheur.

St. A L B I N.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE C O M M A N D E U R.

Tu cours à ton malheur.

St. A L B I N.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE PERE DE FAMILLE,  
LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

St. ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

St. ALBIN.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, loeurs; & tu épouseras tout cela.

St. ALBIN.

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attends aux enfans.

St. ALBIN.

Alors je m'adresserai à toutes les ames sensibles : on me verra ; on verra la compagne de mon infortune ; je dirai mon nom, & je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

St. ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort.

St. ALBIN.

Tort ou raison ; il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers, l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui fait supporter..... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage.... & que le riche est sans humanité.

LE COMMANDEUR.

J'entends.... Eh bien, aie-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton pere, les loix de la décence, les bienfaisances de ton état. Ruine-toi ; avilis-toi ; roule-toi dans la fange ; je ne m'y op-

pose plus ; tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison ; qui se précipitent dans des engagements honteux ; qui affligent leurs parens , & qui déshonorent leur nom : tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu ; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfans, qui viendront en demander à ma porte.

St. A L B I N.

C'est ce que vous craignez.

LE C O M M A N D E U R.

Ne suis-je pas bien à plaindre ?... Je me suis privé de tout pendant quarante ans ; j'aurois pu me marier , & je me suis refusé cette consolation ; j'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci ; m'en voilà bien récompensé !..... Que dira-t-on dans le monde ?..... Voilà qui sera fait ; je n'oserai plus me montrer ; ou si je paroissais quelque part , & que l'on demande qui est cette vieille Croix qui a l'air si chagrin ? on répondra tout bas , c'est le Commandeur d'Auvillé..... l'oncle de ce jeune fou qui a épousé ?.... Oui.... Ensuite on se parlera à l'oreille ; on me regardera : la honte & le dépit me saisiront ; je me leverai ; je prendrai ma canne , & je m'en irai.... Non , je voudrois , pour tout ce que je possède , lorsque tu gravissois le long des murs du Fort Saint-Philippe , que quelque Anglois , d'un bon coup de baïonnette , t'eût envoyé dans le fossé , & que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres ; du moins on auroit dit : C'est dommage , c'étoit un sujet , & j'aurois pu solliciter une grace du Roi pour l'établissement de ta sœur.... Non , il est inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

St. A L B I N.

Ce sera le premier.



250 LE PERE DE FAMILLE,  
LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai ?

St. ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

St. ALBIN.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

St. ALBIN.

Tout est vu.

---

## SCENE IX.

St. ALBIN, SOPHIE, Mme. HEBERT.

[ *Tandis que St. Albin continue comme s'il étoit seul, Sophie & sa bonne s'avancent, & parlent dans les intervalles du monologue de St. Albin.* ]

St. ALBIN

( *après une pause, en se promenant & rêvant.* )

OUI, tout est vu..... Ils ont conjuré contre moi... je le sens....

SOPHIE

( *d'un ton doux & plaintif.* )

On le veut.... Allons, ma bonne.

St. ALBIN.

C'est pour la première fois que mon pere est d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE

[ *en soupirant.* ]

Ah, quel moment !

C O M É D I E.

251

Mme. HEBERT.

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE.

Mon cœur se trouble.

St. ALBIN.

Ne perdons point de tems ; il faut l'aller trouver.

SOPHIE.

Le voilà, ma bonne ; c'est lui.

St. ALBIN.

Oui, Sophie, oui, c'est moi ; je suis Sergi.

SOPHIE

( *en sanglotant.* )

Non, vous ne l'êtes pas..... [ *Elle se retourne vers Madame Hébert.* ] Que je suis malheureuse ! Je voudrois être morte. Ah, ma bonne, à quoi me suis-je engagée ! Que vais-je lui apprendre ? Que va-t-il devenir ? Ayez pitié de moi..... Dites-lui.

St. ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit ; St. Albin vous adore, & vous voyez l'homme le plus vrai, & l'amant le plus passionné.

SOPHIE

[ *soupire profondément.* ]

Hélas !

St. ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois ; mais à quoi cela sert-il ?

St. ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot ?

St. ALBIN.

Que vous m'aimez, Sophie, m'aimez-vous ?

SOPHIE

[ *en soupirant profondément.* ]

Ah, si je ne vous aimois pas !

St. ALBIN.

Donnez-moi donc votre main : recevez la mienne, & le serment que je fais ici à la face du Ciel & de cette honnête femme qui nous a servi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas ! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait de sermens qu'aux pieds des autels..... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez.... Ah, Sergi, c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare !

St. ALBIN

( *avec violence.* )

Sophie, &amp; vous aussi ?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

St. ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez ; c'est lui : je le reconnois cet homme dur & cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point ; il vous aime.

St. ALBIN.

Il m'a maudit ; il m'a chassé ; il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

St. ALBIN.

Jurez donc que vous ferez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi ? ravir un fils à son pere !..... J'entrerois dans une famille qui me rejette !

St. ALBIN.

Et que vous importe mon pere, mon oncle, ma sœur & toute ma famille, si vous m'aimez ?

S O P H I E.

Vous avez une sœur ?

St. A L B I N.

Oui, Sophie.

S O P H I E.

Qu'elle est heureuse !

St. A L B I N.

Vous me désespérez.

S O P H I E.

J'obéis à vos parens ; puisse le Ciel vous accorder un jour une épouse qui soit digne de vous , & qui vous aime autant que Sophie !

St. A L B I N.

Et vous le souhaitez ?

S O P H I E.

Je le dois.

St. A L B I N.

Malheur à qui vous a connue , & qui peut être heureux sans vous !

S O P H I E.

Vous le ferez ; vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfans qui respecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre pere ; je retournerai seule à ma misère , & vous vous ressouviendrez de moi.

St. A L B I N.

Je mourrai de douleur , &amp; vous l'aurez voulu..

*( en la regardant tristement. )*

Sophie. . .

S O P H I E.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

St. A L B I N.

*( en la regardant encore. )*

Sophie ! . . .

S O P H I E.

*( à Madame Hebert en sanglotant. )*

O ma bonne , que ses larmes me font de mal !..

Sergi, n'opprimez pas mon ame foible. . . J'en ai assez de ma douleur. . .

[ *elle se couvre les yeux de ses mains.* ]

Adieu, Sergi.

St. ALBIN.

Vous m'abandonnez !

SOPHIE.

Je n'oublierai point ce que vous avez fait pour moi ; vous m'avez vraiment aimée. Ce n'est pas en descendant de votre état, c'est en respectant mon malheur & mon indigence que vous l'avez montré. Je me rappellerai souvent ce lieu où je vous ai connu. . . Ah, Sergi !

St. ALBIN.

Vous voulez que je meure.

SOPHIE.

C'est moi, c'est moi qui suis à plaindre !

St. ALBIN.

Sophie, où allez-vous ?

SOPHIE.

Je vais subir ma destinée, partager les peines de mes sœurs, & porter les miennes dans le sein de ma mère ; je suis la plus jeune de ses enfans ; elle m'aime ; je lui dirai tout, & elle me consolera.

St. ALBIN.

Vous m'aimez, & vous m'abandonnez ?

SOPHIE.

Pourquoi vous ai-je connu ! . . . Ah ! . . .

[ *elle s'éloigne.* ]

St. ALBIN.

Non ; non. . . Je ne le puis. . . Madame Hébert, retenez-la. . . Ayez pitié de nous.

Mde. HEBERT.

Pauvre Sergi !

St. ALBIN.

( *à Sophie.* )

Vous ne vous éloignerez pas. . . J'irai. . . Je

vous suivrai... Sophie , arrêtez... Ce n'est ni pour vous , ni pour moi que je vous conjure... Vous avez résolu mon malheur & le vôtre... C'est au nom de ces parens cruels... Si je vous perds , je ne pourrai ni les voir , ni les entendre , ni les souffrir... Voulez-vous que je les haïsse ?

S O P H I E.

Aimez vos parens. Obéissez-leur. Oubliez-moi.

St. A L B I N.

[ *qui s'est jetté à ses pieds, s'écrie en la retenant par ses habits.* ]

Sophie , écoutez... Vous ne connoissez pas St. Albin...

S O P H I E.

[ *à Madame Hébert qui pleure.* ]

Ma bonne , venez , venez. Arrachez-moi d'ici.

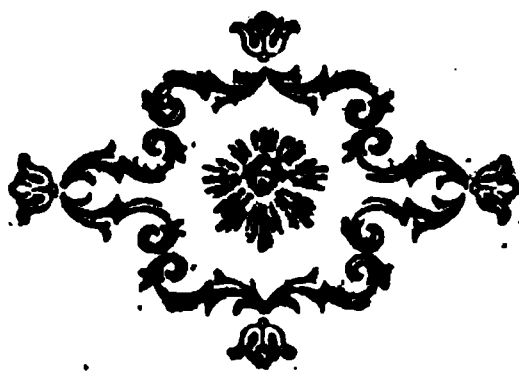
St. A L B I N.

[ *en se relevant.* ]

Il peut tout oser. Vous le conduisez à sa perte...

Oui, vous l'y conduisez...

[ *Il marche. Il se plaint. Il se désespère. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.* ]



## S C E N E X.

St. ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

*(Pendant qu'il est dans cette situation, Cecile & Germeuil entrent.)*

GERMEUIL.

*(s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement St. Albin, dit à Cecile.)*

**L**E voilà, le malheureux ! Il est accablé, & il ignore que dans ce moment... Que je le plains !... Mademoiselle, parlez-lui.

CECILE.

St. Albin.

St. ALBIN

*(qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie sans les regarder :)*

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CECILE.

Mon frere, c'est moi ; c'est Cecile qui connoît votre peine, & qui vient à vous.

St. ALBIN.

*[ toujours dans la même position. ]*

Retirez-vous.

CECILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

St. ALBIN.

Vous m'affligez.

*(Cecile s'en va ; mais son frere la rappelle d'une voix foible & douloureuse.)*

Cecile.

CECILE.

CECILE.

*(se rapprochant de son frere.)*

Mon frere.

St. ALBIN.

*(la prenant par la main, sans changer de situation ;  
& sans la regarder.)*

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL.

*(à lui-même.)*

Plût au Ciel !

St. ALBIN.

J'ai tout perdu. . . Ah !

CECILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

St. ALBIN.

*(se relevant avec vivacité.)*

Où est Germeuil ?

CECILE.

Le voilà.

St. ALBIN.

*(il se promene un moment en silence ; puis il dit :)*

Ma sœur, laissez-nous.

## S C E N E X I.

St. ALBIN, GERMEUIL.

St. ALBIN.

*(en se promenant, & à plusieurs reprises.)***O**UI. . . C'est le seul parti qui me reste. . . &  
j'y suis résolu. . . Germeuil, personne ne nous en-  
tend ?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire ?

R



St. ALBIN.

J'aime Sophie : j'en suis aimé. Vous aimez Cecile , & Cecile vous aime.

GERMEUIL.

Moi ! Votre sœur !

St. ALBIN.

Vous , ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait , vous attend ; & si vous avez du courage , nous irons Sophie , Cecile , vous & moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ! Il ne me manquoit plus que cette confidence. . . Qu'osez-vous entreprendre , & que me conseillez-vous ? C'est ainsi que je reconnoitrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je respire ? Pour prix de sa tendresse , je remplirois son ame de douleur , & je l'enverrois au tombeau , en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui ?

St. ALBIN.

Vous avez des scrupules , n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez , & celle que vous avez résolue , sont deux crimes. . .

. . . ( avec vivacité. )

St. Albin , abandonnez votre projet. . . Vous avez encouru la disgrâce de votre pere , & vous allez la mériter ; attirer sur vous le blâme public ; vous exposer à la poursuite des loix ; désespérer celle que vous aimez. . . Quelles peines vous vous préparez ! . . . Quel trouble vous me causez ! ..

St. ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours , épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

St. ALBIN.

Le fort en est jeté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même : vous me perdez.  
 Que dirai-je à votre pere , lorsqu'il m'apportera  
 sa douleur ? ... à votre oncle ? ... Oncle cruel !  
 Neveu plus cruel encore ! ... Avez-vous dû me  
 confier vos desseins ? ... Vous ne savez pas ...  
 Que suis-je venu chercher ici ? ... Pourquoi vous  
 ai-je vu ? ...

St. ALBIN.

Adieu , Germeuil ; embrassez-moi ; je compte  
 sur votre discrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous ?

St. ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas , & m'  
 loigner d'ici pour jamais.

## SCENE XII.

GERMEUIL *seul.*

**L**E fort m'en veut-il assez ! Le voilà résolu d'en-  
 lever sa maîtresse ; & il ignore qu'au même ins-  
 tant son oncle travaille à la faire enfermer. . . Je  
 deviens coup sur coup leur confident & leur com-  
 plice. . . Quelle situation est la mienne ! Je ne puis  
 ni parler , ni me taire , ni agir , ni cesser. . . Si l'on  
 me soupçonne seulement d'avoir servi l'oncle , je  
 suis un traître aux yeux du neveu , & je me dés-  
 honore dans l'esprit de son pere. . . Encore si je  
 pouvois m'ouvrir à celui-ci. Mais ils ont exigé  
 le secret. . . Y manquer , je ne le puis ni ne le dois...  
 Voilà ce que le Commandeur a vu lorsqu'il s'est

R. 2

adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite. En me présentant sa fortune & sa nièce, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déjà il croit la chose faite, & il s'en félicite... Si son neveu le prévient, autres dangers. Il se croira joué, il sera furieux, il éclatera... Mais Cécile fait tout; elle connoît mon innocence... Eh que servira son témoignage contre le cri de la famille entière qui se soulèvera?... On n'entendra qu'elle, & je n'en passerai pas moins pour fauteur d'un rapt?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiscretion, l'oncle par méchanceté!... Et toi, pauvre innocent, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violens, qui ont également résolu ta ruine?... L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court; & je n'ai qu'un instant... Mais ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de la lettre de cachet... Ensuite... Nous verrons.

*Fin du second Acte.*

---

 ACTE III.
 

---

## SCENE I

GERMEUIL, CECILE.

 GERMEUIL  
*( d'un ton suppliant. )*
**M**ADemoiselle.

CECILE.

Laissez-moi.

GERMEUIL.

Mademoiselle.

CECILE.

Qu'osez-vous me demander ? Je recevrais la maîtresse de mon frere chez moi ! chez moi ! dans mon appartement ! dans la maison de mon pere ! Laissez-moi, vous dis-je, je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asyle qui lui reste, & le seul qu'elle puisse accepter.

CECILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant ; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CECILE.

Non, non... Une inconnue !

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération, si vous la voyiez.

R 3

CECILE,

Que diroit mon pere ?

GERMEUIL,

Le respectai-je moins que vous ? Craindrois-je moins de l'offenser ?

CECILE,

Et le Commandeur ?

GERMEUIL,

C'est un homme sans principes.

CECILE,

Il en a comme tous les pareils, quand il s'agit d'accuser &amp; de noircir.

GERMEUIL,

Il dira que je l'ai joué, ou votre frere se croira trahi. Je ne me justifierai jamais . . . Mais qu'est-ce que cela vous importe ?

CECILE,

Vous êtes la cause de toutes mes peines.

GERMEUIL,

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frere, c'est votre oncle que je vous prie de considérer; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CECILE,

La maîtresse de mon frere ! une inconnue ! . . . Non, Monsieur : mon cœur me dit que cela est mal, &amp; il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL,

Ne craignez rien ; votre pere est tout à sa douleur ; le Commandeur &amp; votre frere à leurs projets : les gens sont écartés, j'ai pressenti votre répugnance . . .

CECILE,

Qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL, . . .

Le moment m'a paru favorable, &amp; je l'ai introduite ici ; elle y est ; la voilà : renvoyez-la, Mademoiselle,

Germeuil, qu'avez-vous fait !

## S C E N E II.

GERMEUIL, CECILE, SOPHIE, Mlle.  
CLAIRET.

[ *Sophie entre sur la scène comme une troublée ; elle ne voit point ; elle n'entend point ; elle ne sait où elle est. Cecile , de son côté , est dans une agitation extrême.*  ]

SOPHIE.

**J**E ne fais où je suis . . . Je ne fais où je vais . . .  
Il me semble que je marche dans les ténèbres . . .  
Ne rencontrerai-je personne qui me conduise ? . . .  
O Ciel, ne m'abandonnez pas !

G E R M E U I L

( *l'appelle.*  )

Mademoiselle, Mademoiselle,

SOPHIE.

Qui est-ce qui m'appelle ?

G E R M E U I L.

C'est moi, Mademoiselle, c'est moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Qui que vous  
soyez, secourez-moi . . . sauvez-moi . . .

G E R M E U I L.

[ *va la prendre par la main, & lui dit :*  ]

• Venez . . . mon enfant . . . Par ici.

SOPHIE

[ *fait quelques pas, & tombe sur ses genoux.*  ]

Je ne puis . . . . La force m'abandonne . . . . Je  
succombe . . . .

O Ciel ! [ *à Germeuil.* ] Appelez . . . Eh non ; n'appellez pas !

SOPHIE.

[ *les yeux fermés & comme dans le délire de la défaillance.* ]

Les cruels ! . . . Que leur ai-je fait !

[ *Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.* ]

GERMEUIL.

Rassurez-vous ; je suis l'ami de St. Albin , & Mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE

( *après un moment de silence.* )

Mademoiselle, que vous dirai-je ? Voyez ma peine ; elle est au dessus de mes forces . . . Je suis à vos pieds , & il faut que j'y meure , ou que je vous doive tout . . . Je suis une infortunée qui cherche un asyle . . . C'est devant votre oncle & votre frere que je suis . . . Votre oncle que je ne connois pas , & que je n'ai jamais offensé ; votre frere . . . Ah , ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin ! . . . Que vais-je devenir , si vous m'abandonnez ? . . . Ils accompliront sur moi leurs desseins . . . Secourez-moi ; sauvez-moi . . . Sauvez-moi d'eux ; sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le ~~deshonneur~~ , & qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie . . . Je n'ai pas cherché mon malheur , & je n'ai rien à me reprocher . . . Je travaillois ; j'avois du pain , & je vivois tranquille . . . Les jours de la douleur sont venus ; ce sont les vôtres qui les ont amenés sur moi , & je pleurerai toute ma vie , parce qu'ils m'ont connue.

CECILE.

Qu'elle me peine ! . . . Oh que ceux qui peu-

vent la tourmenter, sont méchants !

( Ici la pitié succède à l'agitation dans le cœur de Cecile ; elle se penche sur le dos d'un fauteuil, du côté de Sophie, & celle-ci continue. )

S O P H I E.

J'ai une mere qui m'aime . . . Comment reparoît-je devant elle ? . . . Mademoiselle, conservez une fille à sa mere ; je vous en conjure par la vôtre, si vous l'avez encore . . . Quand je la quittai, elle dit : Anges du Ciel, prenez cette enfant sous votre garde, & conduisez-la. Si vous fermez votre cœur à la pitié, le Ciel n'aura point entendu sa priere, & elle en mourra de douleur . . . Tendez la main à celle qu'on opprime, afin qu'elle vous bénisse toute sa vie . . . Je ne peux rien ; mais il est un Etre qui peut tout, & devant lequel les œuvres de la commiseration ne sont pas perdues . . . Mademoiselle.

( Cecile s'approche d'elle, & lui tend les mains. )

Levez-vous.

G E R M E U I L.

( à Cecile. )

Vos yeux se remplissent de larmes ; son malheur vous a touchée.

C E C I L E.

( à Germeuil. )

Qu'avez-vous fait ?

S O P H I E.

Dieu soit loué, tous les cœurs ne sont pas endurcis.

C E C I L E.

Je connois le mien ; je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre . . . Enfant aimable & malheureux, comment vous nommez-vous ?

S O P H I E.

Sophie.



266:      LE PERE DE FAMILLE,  
                 CECILE,  
                 [ *en l'embrassant.* ]

Sophie , venez.

GERMEUIL  
( *se jette aux genoux de Cecile , & lui prend une main  
qu'il baise sans parler.* )

CECILE.

Que me demandez-vous encore ? Ne fais-je  
pas tout ce que vous voulez ?

( *Cecile s'avance vers le fond du salon avec Sophie ,  
qu'elle remet à sa Femme de chambre.* )

( *en se relevant.* )

Imprudent . . . Qu'allois-je lui dire ? . . .

Mlle. CLAIRET.

J'entends , Mademoiselle ; reposez-vous sur  
moi.

---

### SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE.

( *après un moment de silence , avec chagrin ,* )

**M**E voilà ; graces à vous , à la merci de mes  
gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui  
trouver un asyle. Quel mérite y auroit-il à faire  
le bien , s'il n'y avoit aucun inconvénient ?

CECILE.

Que les hommes sont dangereux ! Pour son bon-  
heur , on ne peut les tenir trop loin . . . Homme ,  
éloignez-vous de moi . . . Vous vous en allez , je  
crois ?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

C E C I L E.

Fort bien; après m'avoir mise dans la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, Monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux !

C E C I L E.

Vous vous plaignez, je crois ?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaîse.

C E C I L E.

Vous m'impatientez . . . Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'apperçoit de mon embarras, & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsideré pour éclairer un homme tel que le Commandeur ? . . . Et mon frere ? . . . Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir lorsqu'il ne trouvera plus Sophie ? . . . Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre . . . . Mais on vient . . . . . Restez . . . Non, retirez-vous . . . Ciel, dans quel état je suis !



## S C E N E IV.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

*(à sa manière.)***C**ecile, te voilà seule.

CECILE

*[ d'une voix altérée. ]*

Oui, mon cher oncle; c'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CECILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh, Germeuil.

CECILE.

Il vient de partir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CECILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est la coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas; vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fâche; il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune, à la vérité; mais de la naissance. Je l'estime, & je lui ai conseillé de penser à toi.

CECILE.

Qu'appellez-vous penser à moi?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend; tu n'as pas résolu de rester fille; apparemment?

C E C I L E.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'est mon projet.

L E C O M M A N D E U R.

Cecile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert ? Je suis entièrement détaché de ton frere ; c'est une ame dure, un esprit intraitable ; & il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niece... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien...

C E C I L E.

Vous devez le supposer.

L E C O M M A N D E U R.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire ?

C E C I L E.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

L E C O M M A N D E U R.

Tu as raison. Eh bien, il faudroit te rapprocher de Germeuil ; c'est un mariage auquel tu penfes bien que ton pere ne consentira pas sans la derniere répugnance : mais je parlerai ; je leverai les obstacles : si tu veux, j'en fais mon affaire.

C E C I L E.

Vous me conseillerez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon pere ?

L E C O M M A N D E U R.

Il n'est pas riche, tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'est plus rien, & je vous assurerai tout mon bien. Cecile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

C E C I L E.

Moi, que je dépouille mon frere !

Qu'appelles-tu dépouiller ? Je ne vous dois rien ; ma fortune est à moi , & elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CECILE.

Mon oncle , je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune , & s'ils peuvent , sans injustice , la transporter où il leur plaît. Je fais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte ; & c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que St. Albin en feroit autant pour sa sœur ?

CECILE.

Je connois mon frere. ; & s'il étoit ici , nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous ?

CECILE.

Monsieur le Commandeur , ne me pressez pas ; je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis ?

CECILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple ; que d'avoir en Province des parens plongés dans l'indigence , que mon pere secoure à votre insçu , & que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient , & dont ils ont un besoin si grand ; que nous ne voulons , ni mon frere ni moi , d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les loix de la nature & de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien , vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous ; je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun , où rien n'égale l'insolence des enfans , si ce n'est l'imbé-

gillité du Maître. Je jouirai de la vie; & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, & je vous conseille de vous écouter. Je fais ce qui se passe dans votre ame; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit . . . & je m'entends.

## S C È N E V.

CECILE, LE COMMANDEUR, LE PÈRE DE FAMILLE, St. ALBIN.

*( Le Pere de Famille entre le premier. Son fils le suit. )*

St. A L B I N

*( violent, désolé, éperdu, ici & dans toute la scene. )*

**E**LLES n'y sont plus . . . On ne fait ce qu'elles sont devenues . . . Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR.

*( à part. )*

Bon. Mon ordre est exécuté.

St. A L B I N.

Mon pere, écoutez la priere d'un fils désespéré. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux? . . . Elle n'y est plus . . . Elles ont disparu . . . Que ferai-je . . . Quelle sera ma vie?

(à part.)

Il a fait diligence.

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déjà dit. Croyez-moi.

*(Cela dit, le Pere de Famille se promène lentement, la tête baissée, & l'air chagrin; & St. Albin s'écrie en se tournant vers le fond.)*

St. ALBIN.

Sophie, où êtes-vous ! Qu'êtes-vous devenue !..  
Ah...

CECILE.

(à part.)

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR.

(à part.)

Consommons notre ouvrage. Allons.

*(à son neveu, d'un ton compatissant.)*

Saint-Albin.

St. ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté... Je la suivois... Je l'aurois fléchie... Et je l'ai perdue !

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin.

St. ALBIN.

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine ; &amp; j'en suis affligé.

St. ALBIN.

Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais aussi qui pouvoit imaginer que pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois ?

St. ALBIN.

St. ALBIN

[ *avec terreur.* ]

Que dites-vous de Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Je dis . . . Rien . . .

St. ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour ; & le malheur qui me poursuit m'auroit-il encore ôté mon ami ? . . . Monsieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi . . . Je n'ose te l'avouer . . . Tu ne nous ne le pardonneras jamais . . .

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous fait ? Seroit-il possible ? . . . Mon frere , expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cecile . . . Germeuil te l'aura confié ? . . . Dis pour moi.

St. ALBIN

( *au Commandeur.* )

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE

[ *avec sévérité.* ]

Cecile , vous vous troublez.

St. ALBIN.

Ma sœur.

LE PERE DE FAMILLE

( *regardant encore sa fille avec sévérité.* )

Cecile . . . Mais non , le projet est trop odieux . . . Ma fille & Germeuil en sont incapables.

St. ALBIN.

Je tremble . . . Je frémis . . . O Ciel , de quoi suis-je menacé !

LE PERE DE FAMILLE

[ *avec sévérité.* ]

Monsieur le Commandeur , expliquez-vous , vous dis-je , & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

S



274 LE PERE DE FAMILLE,

( *Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & se tait. Cecile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.* )

LE PERE DE FAMILLE

[ *au Commandeur.* ]

Avez-vous résolu de garder encore long-tems ce silence cruel ?

LE COMMANDEUR

( *à sa niece.* )

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle...

[ *à Saint-Albin.* ]

Ta Maîtresse...

St. ALBIN.

Sophie...

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

St. ALBIN.

Grand Dieu !

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu la lettre de cachet... Et Germeuil s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil !

St. ALBIN.

Lui !

CECILE.

Mon frere, il n'en est rien.

St. ALBIN.

Sophie... & c'est Germeuil !

( *Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques de désespoir.* )

LE PERE DE FAMILLE.

( *au Commandeur.* )

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur & de la li-

berté ? Quels droits avez-vous sur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

St. ALBIN.

Je la vois . . . Je vois ses larmes. J'entends ses cris , & je ne meurs pas . . .

( *au Commandeur.* )

Barbare , appelez votre indigne complice. Venez tous les deux ; par pitié , arrachez-moi la vie... Sophie ! . . . Mon pere , secourez-moi. Sauvez-moi de mon désespoir.

( *Il se jette entre les bras de son pere.* )

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous , malheureux.

St. ALBIN

[ *entre les bras de son pere , & d'un ton plaintif & douloureux.* ]

Germeuil ! . . . Lui ! . . . Lui ! . . .

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

St. ALBIN

[ *toujours sur le sein de son pere , & du même ton.* ]

Qui se dit mon ami ! Le perfide !

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais !

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune & ma niece.

CECILE.

Mon pere , Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc ?

St. ALBIN.

Ecoutez , & connoissez-le . . . Ah le traître ! . . . Chargé de votre indignation , irrité par cet oncle inhumain , abandonné de Sophie . . .

Eh bien ?

St. ALBIN.

J'allois, dans mon désespoir, m'en saisir, & l'emporter au bout du monde . . . Non, jamais homme ne fut plus indignement joué . . . Il vient à moi, . . . Je lui ouvre mon cœur . . . Je lui confie ma pensée comme à mon ami . . . Il me blâme . . . Il me dissuade . . . Il m'arrête ; & c'est pour me trahir, me livrer, me perdre . . . Il lui en coûtera la vie.

---

## SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR,  
CECILE, St. ALBIN, GERMEUIL.

CECILE

(*qui l'apperçoit la première, court à lui, & lui crie :*)

**G**Ermeuil, où allez-vous ?

St. ALBIN

(*s'avance vers lui, & lui crie avec fureur :*)

Traître, où est-elle ? Rends-la moi, & te prépare à défendre ta vie.

LE PERE DE FAMILLE

(*courant après Saint-Albin.*)

Mon fils.

CECILE.

Mon frere . . . Arrêtez . . . Je me meurs . . .

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR

(*au Pere de Famille.*)

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-vous ?

## LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monfieur, permettez que je reſte.

St. ALBIN.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait pour me trahir ?

LE PERE DE FAMILLE

( toujours à Germeuil. )

Vous avez commis une action odieufe.

St. ALBIN.

Si ma ſœur t'eſt chere ; ſi tu la voulois , ne valoit-il pas mieux ? . . . Je te l'avois propoſé . . . Mais c'eſt par une trahiſon qu'il te convenoit de l'obtenir . . . Homme vil , tu t'eſ trompé . . . Tu ne connois ni Cecile , ni mon pere , ni ce Commandeur qui t'a dégradé , & qui jouit maintenant de ta confuſion . . . Tu ne répons rien . . . Tu te tais.

GERMEUIL

( avec froideur & fermeté. )

Je vous écoute , & je vois qu'on ôte ici l'eſtime en un moment , à celui qui a paſſé toute ſa vie à la mériter. J'attendois autre choſe.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fauſſeté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne ſuis ni faux ni perfide.

St. ALBIN.

Quelle insolente intrépidité !

LE COMMANDEUR.

Mon ami , il n'eſt plus tems de diſſimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL.

Monſieur , je vous entends , & je vous reconnois.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma niece. C'est notre traité, & il tient.

St. ALBIN

[ *au Commandeur.* ]

Du moins, grace à votre méchanceté, je suis le seul époux qui lui reste.

GERMEUIL

( *au Commandeur.* )

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; & votre niece ne doit pas être la récompense d'une perfidie . . . Voilà votre lettre de cachet.

LE COMMANDEUR

( *en la reprenant.* )

Ma lettre de cachet ! Voyons. Voyons.

GERMEUIL.

Elle feroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

St. ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre justice à un homme d'honneur. Monsieur le Commandeur, je vous salue.  
[ *Il sort.* ]

LE PERE DE FAMILLE

( *avec regret.* )

J'ai jugé trop vite. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR.

( *stupéfait regarde sa lettre de cachet.* )

Ce l'est . . . Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Encouragez-les à me manquer. Ils n'y sont pas assez disposés.

St. ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, sa Bonne doit être revenue. . . J'irai, je verrai sa Bonne; je m'accuserai; j'embrasserai ses genoux; je pleurerai; je la toucherai, & je percerai ce mystère. [ *Il sort.* ]

C E C I L E

[ *en le suivant.* ]

Mon frere !

St. ALBIN

[ *à Cecile.* ]

Laissez-moi. Vous avez des intérêts qui ne sont pas les miens.

## S C E N E V I I.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

**V**ous avez entendu ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le fais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup sur elle. C'est un enfant ; mais c'est un enfant bien né, & dans cette circonstance, elle fera plus que vous & moi,

LE PERE DE FAMILLE,  
LE COMMANDEUR.

Bien imaginé !

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre ? J'enrage. Et vous êtes un Pere de famille ? Vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Etre le maître chez soi , se montrer homme d'abord , & pere après , s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui , s'il vous plaît , faut-il que j'agisse ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle question ! Contre tous. Contre ce Germeuil qui nourrit votre fils dans son extravagance , qui cherche à faire entrer une créature dans la famille , pour s'en ouvrir la porte à lui-même , & que je chasserois de ma maison. Contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente , qui me manque à moi , qui vous manquera bientôt , & que j'enfermérois dans un couvent. Contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur , qui va vous couvrir de ridicule & de honte , & à qui je rendrois la vie si dure , qu'il ne seroit pas tenté plus long-tems de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle , & la jeune dont il a la tête tournée , il y a beaux jours que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé ; & à votre place , je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier . . . Mais il faudroit de la fermeté , & nous n'en avons point.

Je vous entends. C'est-à-dire, que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de père, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié soit funeste, si elle ne lui devient pas utile; & cela sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une créature que peut-être il n'a jamais vue; ou plutôt, parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un couvent; je chargerai sa conduite ou son caractère de soupçons défavorables; je flétrirai moi-même sa réputation; & cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec Monsieur le Commandeur; qu'irrité par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractère; & qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'éteindrai dans son ame les sentimens qu'il me doit; j'acheverai d'enflammer son caractère impétueux, & de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu, & que par un mouvement de jeunesse, qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conseils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'est vous qui les accusez: vous leur cherchez des torts; vous exagérez ceux qu'ils ont, & vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.



LE PERE DE FAMILLE;

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez une lettre de cachet ?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frère. Mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, &amp; vous avez toujours raison.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, Monsieur le Commandeur, vous ne ferez de moi, ni un pere injuste &amp; cruel, ni un homme ingrat &amp; malaisant. Je ne commettrai point, une violence, parce qu'elle est de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent; &amp; je ne ferai point, un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Eh bien, conservez votre chere fille; aimez bien votre cher fils; laissez en paix les créatures qui le perdent: cela est trop sage pour qu'on s'y oppose. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui &amp; moi sous un même toit. . . . Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous êtes le maître.

## LE C O M M A N D E U R.

Je m'en doutois. Vous seriez enchanté que je m'en allasse ; n'est-ce pas ? Mais je resterai : oui je resterai ; ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises, & vous en faire honte. Je suis curieux de voir cè que tout ceci deviendra.

*Fin du troisieme Acte.*

---

# ACTE IV.

---

## SCENE I.

SAINT-ALBIN, *seul.*

( *Il entre furieux.* )

**T**out est éclairci. Le traître est démasqué. Malheur à lui ! Malheur à lui ! C'est lui qui a emmené Sophie. Il faut qu'il périsse par mes mains . . .

( *Il appelle.* )

Philippe.

---

## SCENE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

**M**onsieur.

St. ALBIN

( *en donnant une lettre.* )

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monsieur ?

St. ALBIN.

A Germeuil . . . Je l'attire hors d'ici. Je lui plonge mon épée dans le sein. Je lui arrache l'aveu de son crime & le secret de sa retraite , & je cours par-tout où me conduira l'espoir de la retrouver..

( Il apperçoit Philippe qui est resté. )

Tu n'es pas allé, revenu ?

PHILIPPE.

Monsieur . . .

St. ALBIN.

Eh bien ?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont Monsieur votre  
pere soit fâché ?

St. ALBIN.

Marchez.

### SCENE III.

ST. ALBIN, CECILE.

St. ALBIN.

**L**ui qui me doit tout ! . . . Que j'ai cent fois dé-  
fendu contre le Commandeur ! . . . A qui . . .

[ *en appercevant sa sœur.* ]

Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée ! ..

CECILE

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frere ,  
vous m'effrayez.

St. ALBIN.

Le perfide ! Le traître ! . . . Elle alloit dans la  
confiance qu'on la menoit ici . . . Il a abusé de  
votre nom . . .

CECILE.

Germeuil est innocent.

St. ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes, entendre leurs cris,  
les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CECILE.

Ce n'est point un barbare : c'est votre ami.

St. ALBIN.

Mon ami ? . . . Je le voulois . . . Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort . . . d'aller lui & moi , vous & Sophie . . .

CECILE.

Qu'entends-je ? . . . Vous lui auriez proposé ? .. Lui , vous , moi , votre sœur ? . . .

St. ALBIN.

Que ne me dit-il pas ! Que ne m'opposa-t-il pas ! Avec quelle fausseté ! . . .

CECILE.

C'est un homme d'honneur ; oui , Saint-Albin , & c'est en l'accusant que vous achevez de me l'apprendre.

St. ALBIN.

Qu'osez-vous dire ? . . . Tremblez , tremblez . . . Le défendre , c'est redoubler ma fureur . . . Eloignez-vous.

CECILE.

Non , mon frere ; vous m'écoutez. Vous verrez Cecile à vos genoux . . . Germeuil . . . Rendez-lui justice . . . Ne le connoissez-vous plus ? . . . Un moment l'a-t-il pu changer ? . . . Vous l'accusez ! Vous ! . . . Homme injuste !

St. ALBIN.

Malheur à toi , s'il te reste de la tendresse ! . . . Je pleure . . . Tu pleureras bientôt aussi.

CECILE

[ *avec terreur & d'une voix tremblante.* ]

Vous avez un dessein.

St. ALBIN.

Par pitié pour vous-même , ne m'interrogez pas.

CECILE.

Vous me haïssez.

St. ALBIN.

Je vous plains.

CECILE.

Vous attendez mon pere.

St. ALBIN.

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

CECILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil . . . .  
 Vous voulez me perdre . . . Eh bien, perdez-nous...  
 Dites à mon pere . . .

St. ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire . . . Il fait tout.

CECILE.

Ah Ciel !

## SCENE IV.

SAINT-ALBIN, CECILE , LE PERE  
 DE FAMILLE.

( *Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'ap-  
 proche de son pere : ensuite il reste immobile.* )

LE PERE DE FAMILLE.

**T**U me fuis, & je ne peux t'abandonner ! . . .  
 Je n'ai plus de fils, & il te reste toujours un pere !  
 Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous ? . . . Je ne  
 viens pas vous affliger davantage , & exposer  
 mon autorité à de nouveaux mépris . . . Mon fils,  
 mon ami, tu ne veux pas que je meure de cha-  
 grin . . . Nous sommes seuls. Voici ton pere. Voilà  
 ta sœur. Elle pleure , & mes larmes attendent les  
 tiennes pour s'y mêler . . . Que ce moment sera  
 doux , si tu veux ! . . .

Vous avez perdu celle que vous aimiez, & vous  
 l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous  
 est cher.

St. ALBIN

( *en levant les yeux au Ciel avec fureur.* )

Ah !

Triomphez de vous & de lui. Domptez une passion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils.

[ *Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudrait répondre aux sentimens de son pere, & qu'il ne le peut pas. Son pere se méprend à son action, & dit en le suivant* ) :

Dieu ! Est-ce ainsi qu'on accueille un pere ! Il s'éloigne de moi... Enfant ingrat, enfant dénaturé ! Eh où irez-vous que je ne vous suive ? ... Par-tout je vous suivrai. Par-tout je vous remanderai mon fils...

( *St. Albin s'éloigne encore, & son pere le suit, en lui criant avec violence.* )

Rends-moi mon fils... rends-moi mon fils.

( *St. Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains, & cachant sa tête entre ses bras ; & son pere continue :* )

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur. Une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il est devenu stupide & féroce.

( *Il se renverse dans un fauteuil, & dit* ) :

O pere malheureux ! Le Ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foiblesse... J'en mourrai... Cruels enfans, c'est mon souhait... c'est le vôtre...

CECILE.

( *s'approchant de son pere en sanglottant.* )

Ah!... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Consolez-vous... Vous ne verrez pas longtemps mon chagrin... Je me retirerai... J'irai dans quelque endroit ignoré attendre la fin d'une vie qui vous pèse.

CECILE

CECILE

*(avec douleur, & saisissant les mains de son pere.)*  
Si vous quittez vos enfans, que voulez-vous qu'ils deviennent?

LE PERE DE FAMILLE

*(après un moment de silence.)*

Cecile, j'avois des vues sur vous ... Germeuil ... Je disois en vous regardant tous les deux, voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... Elle relevera la famille de mon ami.

CECILE

*(surprise.)*

Qu'ai-je entendu!

St. ALBIN

*(se retournant avec fureur.)*

Il auroit épousé ma sœur! Je l'appellerois mon frere! Lui!

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois ... Il n'y faut plus penser.

## SCENE V.

ST. ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE,  
GERMEUIL.

St. ALBIN.

**L**E voilà, le voilà. Sortez, sortez tous.

CECILE

*[ en courant au devant de Germeuil. ]*

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE

*[ en saisissant son fils par le milieu du corps, en l'entraînant hors de la salle. ]*

St. Albin ... mon fils ...

T



290      LE PERE DE FAMILLE ;

[ *Cependant Germeuil s'avance d'une démarche ferme  
& tranquille.* ]

[ *St. Albin avant que de sortir, détourne la tête, &  
fait signe à Germeuil.* ]

CECILE.

Suis-je assez malheureuse !

[ *Le Pere de Famille rentre, & se rencontre sur le  
fond de la Salle avec le Commandeur qui se mon-  
tre.* ]

---

## SCENE VI.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE,  
LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

**M** On frere, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas de moi  
dans celui-ci. Serviteur.

---

## SCENE VII.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FA-  
MILLE.

LE PERE DE FAMILLE

[ *à Germeuil.* ]

**L** A division & le trouble sont dans ma maison ;  
& c'est vous qui les causez . . . Germeuil, je suis  
mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que

J'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être. Mais après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin; je m'attendois à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre ? . . . . . Cependant cette fille disparoit, & vous êtes convaincu de l'avoir emmenée . . . . . Qu'est-elle devenue ? . . . . . Que faut-il que j'augure de votre silence ? . . . Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve.

Cecile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.



## SCÈNE VIII.

CECILE, GERMEUIL.

[ *Cécile se jette dans un fauteuil, & penche tristement sa tête sur ses mains.* ]

GERMEUIL.

**J**E vois votre inquiétude, & j'attends vos reproches.

CECILE.

Je suis désespérée . . . Mon frère en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Son défi ne signifie rien. Il se croit offensé; mais je suis innocent & tranquille.

CECILE.

Pourquoi vous ai-je cru ! Que n'ai-je suivi mon pressentiment ! . . . Vous avez entendu mon père.

GERMEUIL.

Votre père est un homme juste, & je n'en crains rien.

CECILE.

Il vous aimait; il vous estimait.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentimens, je les recouvrerai.

CECILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille . . . Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel ! il est possible !

CECILE

[ *à elle-même.* ]

Je n'osois lui ouvrir mon cœur . . . déolé qu'il étoit de la passion de mon frère, je craignois d'a-

jouter à sa peine . . . Pouvois-je penser que, malgré l'opposition, la haine du Commandeur ? . . . Ah, Germeuil ! c'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez ! . . . Ah ! . . . Mais j'ai fait ce que je devois . . . Quelles qu'en soient les suites , je ne me repentirai point du parti que j'ai pris . . . Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CECILE.

Qu'est-il encore arrivé ?

GERMEUIL.

Cette femme . . .

CECILE.

Qui ?

GERMEUIL.

Cette bonne de Sophie . . .

CECILE.

Eh bien ?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont rassemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CECILE.

*[se levant avec précipitation, & courant pour sortir.]*

Ah Dieu ! . . . je cours . . .

GERMEUIL.

Où ?

CECILE.

Me jeter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez . . .

CECILE.

Non , Monsieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CECILE.

Je n'écoute plus.

T 1

Cecile . . . Mademoiselle . . .

CECILE

Que voulez-vous de moi ?

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas ; & quand on l'introduiroit , si on ne la conduit pas au Commandeur , que dirait-elle aux autres qu'ils ignorent ?

CECILE.

Non , Monsieur , je ne veux pas être exposée davantage. Mon pere saura tout : mon pere est bon ; il verra mon innocence ; il connoîtra le motif de votre conduite ; & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un asyle ? . . . Après l'avoir reçue , en disposerez-vous sans la consulter ?

CECILE.

Mon pere est bon.

GERMEUIL.

Voilà votre frere.



## SCENE IX.

CECILE, GERMEUIL, ST. ALBIN.

(*Saint-Albin entre à pas lents : il a l'air sombre & farouche , la tête basse , les bras croisés , & le chapeau renfoncé sur les yeux.* )

CECILE

(*se jette entre Germeuil & lui , & s'écrie :* )

**S**aint-Albin! . . . Germeuil!

St. ALBIN

(*à Germeuil.* )

Je vous croyois seul.

CECILE.

Germeuil , c'est votre ami ; c'est mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle , je ne l'oublierai pas.

(*Il s'assied dans un fauteuil.* )

St. ALBIN

(*en se jettant dans un autre.* )

Sortez ou restez , je ne vous quitte plus.

CECILE

(*à Saint-Albin.* )

Insensé ! ... Ingrat ! ... Qu'avez-vous résolu ? ...  
Vous ne savez pas . . .

St. ALBIN.

Je n'en fais que trop !

CECILE.

Vous vous trompez.

St. ALBIN

(*en se levant.* )

Laissez-moi. Laissez-nous . . .

296      LE PÈRE DE FAMILLE;  
( & s'adressant à Germeuil , en portant la main à son  
épée. )

- Germeuil . . .

( Germeuil se leve subitement. )

CECILE

( se tournant en face de son frere , lui crie : )

O Dieu ! ... Arrêtez ... Apprenez ... Sophie ...

St. A L B I N.

Eh bien, Sophie ?

CECILE.

Que vais-je lui dire ? . . .

St. A L B I N.

Qu'en a-t-il fait ? Parlez. Parlez.

CECILE.

Ce qu'il en a fait ? . . . Il l'a dérobée à vos fureurs . . . Il l'a dérobée aux poursuites du Commandeur . . . Il l'a conduite ici . . . Il a fallu la recevoir . . . Elle est ici, & elle y est malgré moi ...

( en sanglottant & en pleurant. )

Allez maintenant ; courez lui enfoncer votre épée dans le sein.

St. A L B I N.

O Ciel ! puis-je le croire ? Sophie est ici ! . . . Et c'est lui ? . . . C'est vous ? . . . Ah ma sœur ! Ah mon ami ! . . . Je suis un malheureux. Je suis un insensé.

GERMEUIL.

Vous êtes un amant.

St. A L B I N.

Cecile, Germeuil, je vous dois tout . . . Me pardonnerez-vous ? . . . Oui, vous êtes justes ; vous aimez aussi ; vous vous mettez à ma place, & vous me pardonnerez . . . Mais elle a fu mon projet : elle pleure, elle se désespere, elle me méprise, elle me hait . . . Cecile, voulez-vous vous venger ? voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts ? Mettez le comble à vos bontés . . . Que je la voye . . . Que je la voye un instant . . .

C E C I L E.

Qu'osez-vous me demander ?

St. A L B I N.

Ma sœur , il faut que je la voye. Il le faut.

C E C I L E,

Y pensez-vous ?

G E R M E U I L.

Il ne fera raisonnable qu'à ce prix.

St. A L B I N.

Cécile.

C E C I L E.

Et mon pere ? Et le Commandeur ?

St. A L B I N.

Et que m'importe ? . . Il faut que je la voye , &amp; j'y cours.

G E R M E U I L

Arrêtez.

C E C I L E

Germeuil.

G E R M E U I L.

Mademoiselle , il faut appeller.

C E C I L E.

O la cruelle vie !

*( Germeuil sort pour appeller , & rentre avec Mademoiselle Clairét. Cécile s'avance sur le fond. )*

St. A L B I N

*( lui saisit la main en passant , & la baise avec transport. Il se retourne ensuite vers Germeuil , & lui dit en l'embrassant : )*

Je vais la revoir !

C E C I L E.

*( après avoir parlé bas à Mademoiselle Clairét , continue haut & d'un ton chagrin : )*

Conduisez-la. Prenez bien garde.

G E R M E U I L.

Ne perdez pas de vue le Commandeur.

St. A L B I N.

Je vais revoir Sophie !



( Il s'avance , en écoutant du côté où Sophie doit entrer , & il dit : )

J'entends ses pas . . . Elle approche . . . Je tremble . . . Je frissonne . . . Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi , & qu'il craigne d'aller au devant d'elle . . . Je n'oserai lever les yeux . . . Je ne pourrai jamais lui parler.

---

S C E N E X.

CECILE , GERMEUIL , SAINT-ALBIN , SOPHIE , *Mademoiselle CLAIRET dans l'anti-chambre , à l'entrée de la Salle.*

SOPHIE

( appercevant Saint-Albin , court effrayée se jeter entre les bras de Cécile , & s'écrie : )

**M**ademoiselle.

St. ALBIN  
( la suivant. )

Sophie.  
( Cécile tient Sophie entre ses bras , & la serre avec tendresse. )

GERMEUIL  
( appelle. )

Mademoiselle Clairet.

Mlle. CLAIRET  
( du dedans. )

J'y suis.

CECILE  
( à Sophie. )

Ne craignez rien. Rassurez-vous. Asseyez-vous.  
( Sophie s'assied, Cécile & Germeuil se retirent au fond du théâtre , où ils demeurent spectateurs de ce

*qui se passe entre Sophie & Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux & rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui de son côté montre du chagrin, & de tems en tems de l'inquiétude. }*

St. A L B I N

*( à Sophie, qui a les yeux baissés & le maintien sévère. )*

C'est vous. C'est vous. Je vous recouvre... Sophie... O Ciel, quelle sévérité ! Quel silence !... Sophie ne me refusez pas un regard... J'ai tant souffert... Dites un mot à cet infortuné...

S O P H I E

*( sans le regarder. )*

Le méritez-vous ?

St. A L B I N.

Demandez-leur.

S O P H I E.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra ? N'en sçais-je pas assez ? Où suis-je ? Que fais-je ici ? Qui est-ce qui m'y a conduite ? Qui m'y retient ?... Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi ?

St. A L B I N.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

S O P H I E.

Vous montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien, On se croit tout permis avec eux. Mais, Monsieur, j'ai des parens aussi.

St. A L B I N.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embrasserai leurs genoux ; & c'est d'eux que je vous obtiendrai.

S O P H I E.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres ; mais ils ont de l'honneur... Monsieur, rendez-moi à mes parens. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

St. ALBIN

Demandez plutôt ma vie, Elle est à vous.

SOPHIE.

O Dieu, que vais-je devenir !

*( à Cécile , à Germeuil d'un ton désolé & suppliant. )*

Monsieur ... Mademoiselle ...

*( & se retournant vers Saint Albin. )*

Monsieur, renvoyez-moi ... Renvoyez-moi...

Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà.

*( Elle se jette aux pieds de Saint-Albin. )*

St. ALBIN

*( tombe aux siens, & dit : )*

Vous, à mes pieds ! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE.

*( relevée. )*

Vous êtes sans pitié ... Oui, vous êtes sans pitié ... Vil ravisseur, que t'ai-je fait ? Quel droit as-tu sur moi ? ... Je veux m'en aller ... Qui est-ce qui osera m'arrêter ? ... Vous m'aimez ?.. Vous m'avez aimée ?.. Vous ?

St. ALBIN.

Qu'ils le disent.

SOPHIE.

Vous avez résolu ma perte ... Oui, vous l'avez résolue, & vous l'achèverez ... Ah, Sergi !  
*( En disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil ; elle détourne son visage de Saint-Albin, & se met à pleurer. )*

St. ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi ... Vous pleurez. Ah ! j'ai mérité la mort ... Malheureux que je suis ! Qu'ai-je voulu ! Qu'ai-je dit ! Qu'ai-je osé ! Qu'ai-je fait !

SOPHIE

*( à elle-même. )*

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réservée !..

La misère m'arrache d'entre les bras d'une mère . . . J'arrive ici avec un de mes frères . . . Nous y venions chercher de la commisération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté . . . Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repousse . . . Mon frère me laisse . . . Je reste seule . . . Une bonne femme voit ma jeunesse, & prend pitié de mon abandon . . . Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse, conduit cet homme-là sur mes pas, & l'attache à ma perte . . . J'aurai beau pleurer . . . Ils veulent me perdre, & ils me perdront . . . Si ce n'est celui-ci, ce sera son oncle . . . (*Elle se leve.*) Eh que me veut cet oncle ? . . . Pourquoi me poursuit-il aussi ? . . . Est-ce moi qui ai appelé son neveu ? . . . Le voilà : qu'il parle ; qu'il s'accuse lui-même . . . Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez . . .

St. A L B I N.

Mon cœur est innocent. Sophie, ayez pitié de moi . . . Pardonnez-moi.

S O P H I E.

Qui s'en feroit méfié ? . . . Il paroïssoit si tendre & si bon ! . . . Je le croyois si doux . . .

St. A L B I N.

Sophie, pardonnez-moi.

S O P H I E.

Que je vous pardonne !

St. A L B I N.

Sophie.

(*Il veut lui prendre la main.*)

S O P H I E.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus. Je ne vous estime plus. Non.

St. A L B I N.

O Dieu que vais-je devenir ! . . . Ma sœur, Germeuil, parlez ; parlez pour moi . . . Sophie, pardonnez-moi.

Non.

( *Cécile & Germeuil s'approchent.* )

CECILE.

Mon enfant.

GERMEUIL.

C'est un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien, qu'il me le prouve. Qu'il me défende  
contre son oncle ; qu'il me rende à mes parens ;  
qu'il me renvoye, & je lui pardonne.



S C E N E . XI.

GERMEUIL, CECILE, ST. ALBIN,  
SOPHIE, *Mademoiselle* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

( *à Cécile.* )

**M**Ademoiselle, on vient ; on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

( *Cécile remet Sophie entre les mains de Mademoiselle  
Clairet. Ils sortent tous de la salle par différens  
côtés.* )



## SCENE XII.

LE COMMANDEUR, *Mme.* HEBERT,  
DESCHAMPS.

( *Le Commandeur entre brusquement. Madame Hebert  
& Deschamps le suivent.* )

*Mme.* HEBERT

( *en montrant Deschamps.* )

Où, Monsieur, c'est lui. C'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin ! A quoi tient-il que je n'envoye chercher un Commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits ?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas. Vous me l'avez promis.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, elle est donc ici ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR

( *à part.* )

Elle est ici ô Commandeur, & tu ne l'as pas deviné !

( *A Deschamps.* )

Et c'est dans l'appartement de ma niece ?

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui suivoit le carrosse, c'est toi ?

Oui, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'est Germeuil ?  
DESCHAMPS.

Germeuil ?

Mme. HEBERT.

Il vous l'a déjà dit.

LE COMMANDEUR.

( à part. )

Oh, pour le coup, je les tiens.

Mme. HEBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, & elle me disoit : Adieu, ma bonne ; je ne vous reverrai plus ; priez pour moi. Monsieur, que je la voye, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut... Quelle découverte !

Mme HEBERT.

Sa mere & son frere me l'ont confiée. Que leur répondrai-je quand ils me la redemanderont ? Monsieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR

( à lui-même. )

Cela se fera ; je l'espère.

( à Madame Hebert. )

Mais pour le présent, allez ; allez vite. Et surtout ne reparaissez plus. Si l'on vous apperçoit, je ne réponds de rien.

Mme. HEBERT.

Mais on me la rendra, & je puis y compter ?

LE COMMANDEUR.

Oh, oui, comptez & partez.

DESCHAMPS

( en la voyant sortir. )

Que maudits soient la vieille, & le portier  
qui l'a laissé passer !

LE

C O M É D I E:  
LE COMMANDEUR  
( à Deschamps. )

305

Et toi, maraut . . . va . . . conduis cette femme chez elle . . . Et songe que si l'on découvre qu'elle m'a parlé . . . ou si elle se remontre ici, je te perds.

---

S C E N E XIII.

LE COMMANDEUR *seul.*

**L**A Maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma niece ! . . . . Quelle découverte ! . . . Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans . . . On alloit ; on venoit ; on se faisoit des signes ; on se parloit bas. Tantôt on me suivoit , tantôt on m'évitoit . . . Il y a là une Femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre . . . Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien . . . . Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit . . . S'ils empêchoient cette vieille d'entrer , ils en avoient de bonnes raisons . . . Les coquins ! . . . Le hasard m'a conduit là bien à propos . . . . Maintenant voyons , examinons ce qui nous reste à faire . . . . D'abord marcher furtivement , & ne point troubler leur sécurité . . . Et si nous allions droit au bon-homme ? . . . . Non. A quoi cela serviroit-il ? D'Auvilé , il faut montrer ici ce que tu fais . . . Mais j'ai ma lettre de cachet ! . . . Ils me l'ont rendue ! . . . La voici . . . Oui . . . La voici. Que je suis fortuné ! . . . Pour cette fois , elle me servira. Dans un moment , je tombe sur

V



eux. Je me saisis de la créature; je chasse le coquin qui a tramé tout ceci . . . Je romps à la fois deux mariages . . . Ma niece, ma prude niece s'en refsouviendra, je l'espere . . . Et le bon-homme, j'aurai mon tour avec lui . . . Je me venge du pere, du fils, de la fille, de son ami . . . O Commandeur, quelle journée pour toi !

*Fin du quatrieme Acte.*

## A C T E V.

## S C E N E I.

CECILE, *Mlle.* CLAIRET.

CECILE.

**J**E meurs d'inquiétude & de crainte . . . Deschamps a-t-il réparé ?

*Mlle.* CLAIRET.

Non, Mademoiselle.

CECILE.

Où peut-il être allé ?

*Mlle.* CLAIRET.

Je n'ai pu le savoir.

CECILE.

Que s'est-il passé ?

*Mlle.* CLAIRET.

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement & de bruit. Je ne fais combien ils étoient : ils alloient & venoient. Tout-à-coup le mouvement & le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu Monsieur le Com-mandeur, qui crioit d'un ton menaçant : un Com-missaire !

CECILE.

Quelqu'un l'auroit-il apperçue ?

*Mlle.* CLAIRET.

Non, Mademoiselle.

CECILE.

Deschamps auroit-il parlé ?

Mlle. CLAIRET.

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CECILE.

Et mon oncle ?

Mlle. CLAIRET.

Je l'ai vu ; il gesticuloit ; il se parloit à lui-même ; il avoit tous les signes de cette gaieté méchante que vous lui connoissez.

CECILE.

Où est-il ?

Mlle. CLAIRET

Il est sorti seul &amp; à pied.

CECILE

Allez ... Courez ... Attendez le retour de mon oncle ... Ne le perdez pas de vue ... Il faut trouver Deschamps ... Il faut savoir ce qu'il a dit.

[ *Mademoiselle Clairet sort ; Cécile la rappelle , & lui dit :* ]

Si-tôt que Germeuil sera rentré , dites-lui que je suis ici.

## S C E N E II.

CECILE, SAINT-ALBIN.

CECILE.

O U en suis-je réduite ! ... Ah , Germeuil ! ...  
 Le trouble me suit ... Tout semble me menacer ...  
 Tout m'effraie ...

[ *Saint-Albin entre , & Cécile allant à lui.* ]

Mon frere , Deschamps a disparu. On ne fait ce qu'il a dit , ni ce qu'il est devenu. Le Commandeur est sorti en secret , & seul ... Il se forme un orage : je le vois , je le sens , je ne veux pas l'attendre.

St. A L B I N.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous ?

C E C I L E

J'ai mal fait ; j'ai mal fait . . . Cet enfant ne veut plus rester, il faut la laisser aller. Mon pere a vu mes allarmes. Plongé dans la peine & délaissé par ses enfans, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelque action indiscrete leur fait éviter sa présence, & négliger sa douleur ? . . . Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit ; Germeuil qu'il avoit résolu . . . Mon frere, vous êtes généreux ; n'exposez pas plus long-tems votre ami, votre sœur, la tranquillité & les jours de mon pere.

St. A L B I N.

Non, il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

C E C I L E

Si cette femme avoit pénétré ! . . . Si le Commandeur favoit ! . . . Je n'y pense pas sans frémir . . . Avec quelle vraisemblance & quel avantage il nous attaqueroit ! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite ! & cela dans un moment où l'ame de mon pere est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

St. A L B I N

Où est Germeuil ?

C E C I L E

Il craint pour vous ; il craint pour moi ; il est allé chez cette femme . . .



SCENE III.

CECILE, SAINT-ALBIN, *Mlle. CLAIRET.*

*Mlle. CLAIRET*

[*se montre sur le fond, & leur crie :*]

**L**E Commandeur est rentré.

---

SCENE IV.

CECILE, ST. ALBIN, GERMEUIL,

GERMEUIL,

**L**E Commandeur fait tout.

CECILE & St. ALBIN

[*avec effroi.*]

Le Commandeur fait tout !

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Des-  
champs. Les menaces du Commandeur ont inti-  
midé celui-ci, & il a tout dit.

CECILE.

Ah !

St. ALBIN.

Que vais-je devenir !

CECILE.

Que dira mon pere !

GERMEUIL.

Le tems presse. Il ne s'agit pas de se plaindre.  
Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup  
qui nous menace, du moins qu'il nous trouve ras-  
semblés, & prêts à le recevoir.

CECILE.

Ah, Germeuil, qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux ?

## SCÈNE V.

CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL,  
*Mlle. CLAIRET.**Mlle. CLAIRET.**[ se remontre sur le fond, & leur crie : ]***V**oici le Commandeur.

GERMEUIL

Il faut nous retirer.

CECILE.

Non, j'attendrai mon père.

St. ALBIN.

Ciel, qu'allez-vous faire !

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

St. ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CECILE.

Vous me laissez !

## SCÈNE VI.

CECILE *seule.**[ Elle va. Elle vient. Elle dit : ]***J**E ne fais que devenir . . .*[ Elle se tourne vers le fond de la Salle, & crie : ]*

Germeuil . . . Saint-Albin . . . O mon père, que

vous répondrai-je ? ... Que dirai-je à mon oncle ? ... Mais le voici . . . Asseyons-nous . . . Prenons mon ouvrage . . . Cela me dispensera du moins de le regarder.

[ *Le Commandeur entre, Cécile se leve, & le salue les yeux baissés.* ]

## SCENE VII.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR

[ *se retourne, regarde vers le fond, & dit :* ]

**M**A niece, tu as là une Femme-de-chambre bien alerte . . . On ne fauroit faire un pas sans la rencontrer . . . Mais te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée . . . Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CECILE

[ *en begayant.* ]

Oui . . . je crois . . . que . . . Ah !

LE COMMANDEUR

[ *appuyé sur sa canne, & debout devant elle.* ]

La voix & les mains te tremblent . . . C'est une cruelle chose que le trouble . . . Ton frere me paroît un peu remis . . . Voilà comme ils sont tous. D'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer, ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela . . . Je me trompe fort, ou il n'en seroit pas de même de toi. Si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CECILE

[ *partant à son ouvrage.* ]

Encore !

C O M É D I E.  
LE COMMANDEUR

313

[ *ironiquement.* ]

Ton ouvrage va mal.

CECILE

[ *tristement.* ]

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere font-ils maintenant ? . . . Assez bien , ce me semble ? . . . Cela s'est apparemment éclairci . . . Tout s'éclaircit à la fin , & puis on est si honteux de s'être mal conduit ! . . . Tu ne fais pas cela , toi qui as toujours été si réservée , si circonspecte.

CECILE

( *à part.* ).

Je n'y tiens plus.

( *Elle se leve.* )

J'entends , je crois , mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non , tu n'entends rien ... C'est un étrange homme que ton pere. Toujours occupé , sans savoir de quoi. Personne , comme lui , n'a le talent de regarder & de ne rien voir . . . Mais revenons à l'ami Germeuil . . . Quand tu n'es pas avec lui , tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle . . . Je n'ai pas changé d'avis sur son compte , au moins.

CECILE.

Mon oncle . . .

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus , n'est-ce pas ? . . . Je lui découvre tous les jours quelque qualité , & je ne l'ai jamais si bien connu . . . C'est un garçon surprenant . . .

( *Cécile se leve encore.* )

Mais tu es bien pressée ?

CECILE.

Il est vrai.



314      LE PERE DE FAMILLE;  
LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle ?

CECILE

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en suis inquiete.

---

S C E N E V I I I .

LE COMMANDEUR *seul.*

**I**nquiete, je te conseille de l'être. Tu ne fais pas ce qui t'attend . . . Tu auras beau pleurer , gémir , soupirer ; il faudra se séparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent seulement . . . Mais j'ai fait une bévue. Le nom de cette Clairét eût été fort bien sur ma lettre de cachet , & il n'en auroit pas coûté davantage . . . Mais le bon-homme ne vient point . . . Je n'ai plus rien à faire , & je commence à m'ennuyer . . .

( *Il se retourne ; appercevant le Pere de Famille qui vient , il lui dit :*  )

Arrivez donc , bon-homme ; arrivez donc.

---

S C E N E I X .

LE COMMANDEUR , LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

**E**T qu'avez-vous de si pressé à me dire ?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir... Mais attendez un moment.

( *Il s'avance doucement vers le fond de la salle ; &*

*dit à la femme-de-chambre, qu'il surprend au guet : )*

Mademoiselle , approchez. Ne vous gênez pas.  
Vous entendrez mieux.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-ce qu'il y a ? A qui parlez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme-de-chambre de votre fille ,  
qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée  
entre vous & mes enfans. Vous les avez éloignés  
de moi , & vous les avez mis en société avec  
leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non , mon frere , ce n'est pas moi qui les ai  
éloignés de vous ; c'est la crainte que leurs démar-  
ches ne fussent éclairées de trop près. S'ils font ,  
pour parler comme vous , en société avec leurs  
gens , c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un  
qui les servît dans leur mauvaise conduite. Enten-  
dez-vous , mon frere ? . . Vous ne savez pas ce  
qui se passe autour de vous. Tandis que vous dor-  
mez dans une sécurité qui n'a point d'exemple ,  
ou que vous vous abandonnez à une tristesse inu-  
tile , le désordre s'est établi dans votre maison. Il  
a gagné de toute part , & les valets , & les enfans ,  
& leurs entours . . . Il n'y eut jamais ici de subor-  
dination ; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs !

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur , expliquez-vous . . .  
Mais non , épargnez-moi . . .

LE COMMANDEUR.

Ce n'est pas mon dessein.

316      **LE PERE DE FAMILLE;**

**LE PERE DE FAMILLE.**

J'ai de la peine tout ce que j'en peux porter.

**LE COMMANDEUR.**

Du caractère foible dont vous êtes, je n'espère pas que vous en conceviez le ressentiment vif & profond qui conviendrait à un pere. N'importe : j'aurai fait ce que j'ai dû, & les suites en retomberont sur vous seul.

**LE PERE DE FAMILLE.**

Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc qu'ils ont fait?

**LE COMMANDEUR.**

Ce qu'ils ont fait? De belles choses. Ecoutez, écoutez.

**LE PERE DE FAMILLE.**

J'attends.

**LE COMMANDEUR.**

Cette petite fille, dont vous êtes si fort en peine...

**LE PERE DE FAMILLE.**

Eh bien?

**LE COMMANDEUR.**

Où croyez-vous qu'elle soit?

**LE PERE DE FAMILLE**

Je ne fais.

**LE COMMANDEUR.**

Vous ne savez? .. Sachez donc qu'elle est chez vous.

**LE PERE DE FAMILLE.**

Chez moi!

**LE COMMANDEUR.**

Chez vous. Oui, chez vous... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite?

**LE PERE DE FAMILLE**

Germeuil.

**LE COMMANDEUR.**

Et celle qui l'a reçue?

**LE PERE DE FAMILLE.**

Mon frere, arrêtez... Cécile... ma fille...

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile ; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frere. Cela est honnête, qu'en pensez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah !

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniere les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah Cécile, Cécile ! Où sont les principes que vous a inspirés votre mere ?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils, chez vous, dans l'appartement de votre fille ! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah Germeuil !... Ah mon fils !... Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Si vous l'êtes, c'est par votre faute. Rendez-vous justice.

LE PERE DE FAMILLE.

Je perds tout en un moment ; mon fils, ma fille, un ami.

LE COMMANDEUR.

C'est votre faute.

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me reste qu'un frere cruel, qui se plaît à aggraver sur moi la douleur... Homme cruel, éloignez-vous. Faites-moi venir mes enfans. Je veux voir mes enfans.

LE COMMANDEUR.

Vos enfans ? Vos enfans ont bien mieux à faire que d'écouter vos lamentations. La maîtresse de votre fils... à côté de lui... dans l'appartement de votre fille... Croyez-vous qu'ils s'ennuient ?

LE PERE DE FAMILLE.

Frere barbare, arrêtez... Mais non, achevez de m'assassiner.

Puisque vous n'avez pas voulu que je prévinsse votre peine, il faut que vous en buviez toute l'amertume.

LE PERE DE FAMILLE.

O mes espérances perdues !

LE COMMANDEUR.

Vous avez laissé croître leurs défauts avec eux; & s'il arrivoit qu'on vous les montrât, vous avez détourné la vue. Vous leur avez appris vous-même à mépriser votre autorité. Ils ont tout osé, parce qu'ils le pouvoient impunément.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel sera le reste de ma vie ? Qui adoucira les peines de mes dernières années ? Qui me consolera ?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois : veillez sur votre fille, votre fils se dérange, vous avez chez vous un coquin ; j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai. J'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi... Ah ! Ah !

( *Il pleure.* )

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conseils. Vous en avez ri. Pleurez., pleurez maintenant.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai eu des enfans. J'aurai vécu malheureux ; & je mourrai seul... Que m'aura-t-il servi d'avoir été pere ?... Ah !...

LE COMMANDEUR

Pleurez.

LE PERE DE FAMILLE

Homme cruel, épargnez-moi. A chaque mot qui sort de votre bouche, je sens une secousse qui

tire mon ame & qui la déchire . . . Mais non, mes enfans ne sont pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez. Ils sont innocens. Je ne croirai point qu'ils se soient avilis, qu'ils m'aient oublié jusques-là . . . St. Albin ! . . . Cécile ! . . . Germeuil ! . . . Où sont-ils ? . . . S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux . . . J'ai voulu les quitter . . . Moi, les quitter ! . . . Qu'ils viennent . . . Qu'ils viennent tous se jeter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte ?

LE PERE DE FAMILLE

Qu'ils viennent . . . Qu'ils s'accusent . . . Qu'ils se repentent . . .

LE COMMANDEUR.

Non, je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part, & qu'ils vous entendissent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne sachent ?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie & que je leur pardonne, ou que je les haïsse . . .

LE COMMANDEUR

Eh bien voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les, & qu'ils soient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux ni de vous



## SCENE X.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, *Madame* HEBERT, *Monsieur* LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR

( *appercevant Madame Hébert.* )

**F**emme maudite ! ( *A Deschamps :* ) & toi coquin , que fais-tu ici ?

Mme. HEBERT, Mr. LE BON & DESCHAMPS  
( *au Commandeur.* )

Monsieur.

LE COMMANDEUR  
( *à Mme. Hébert.* )

Que venez-vous chercher ? Retournez-vous-en. Je fais ce que je vous ai promis , & je vous tiendrai parole.

Mme. HEBERT.

Monsieur . . . Vous voyez ma joie . . . Sophie . . .

LE COMMANDEUR.

Allez , vous dis-je.

Mr. LE BON.

Monsieur , Monsieur , écoutez-là.

Mme. HEBERT.

Ma Sophie . . . mon enfant . . . n'est pas ce qu'on pense . . . Monsieur le Bon . . . parlez . . . je ne puis.

LE COMMANDEUR  
( *à Monsieur le Bon.* )

Est-ce que vous ne connoissez pas ces femmes-là , & les contes qu'elles savent faire ? . . Monsieur le Bon , à votre âge , vous donnez là-dedans ?

Mme.

C O M É D I E.

301

Mme. HEBERT

( *au Pere de Famille.* )

Monsieur, elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE

[ *à part & douloureusement.* ]

Il est donc vrai !

Mme. HEBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la fasse venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil ; qui n'aura pas de fouliers à mettre à ses pieds.

( *Ici on entend au dedans du bruit, du tumulte, des cris confus.* )

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

CECILE

( *au dedans.* )

Philippe, Philippe, appelez mon père.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est la voix de ma fille.

Mme. HEBERT

( *au Pere de Famille.* )

Monsieur, faites venir mon enfant...

St. ALBIN

( *au dedans.* )

N'approchez pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON

( *au Pere de Famille.* )

Monsieur, accourez.

LE COMMANDEUR

( *au Pere de Famille.* )

Ce n'est rien, vous dis-je.



## S C E N E X I.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Mme. HEBERT, Mr. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET

*(effrayée, au Pere de Famille.)*

**D**Es épées, un Exempt, des Gardes ! Monsieur, accourez, si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

## S C E N E X I I &amp; dernière.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, Mme. HEBERT, Mr. LE BON, DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET, CECILE, SOPHIE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT, PHILIPPE, *des Domestiques. Toute la maison.*

*(Cécile ; Sophie, l'Exempt, Saint-Albin, Germeuil & Philippe entrent en tumulte. Saint-Albin a l'épée tirée, & Germeuil le retient.)*

CECILE

*(entre en criant.)*

**M**On pere !

SOPHIE

*(en courant vers le Pere de Famille, & en criant :)*  
Monsieur !

COMÉDIE.  
LE COMMANDEUR

323

(à l'Exempt, en criant.)

Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE & Mme. HEBERT

(en s'adressant au Pere de Famille; & la première;  
en se jettant à ses genoux.)

Monsieur.

St. ALBIN

( toujours retenu par Germeuil. )

Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil;  
laissez-moi.

LE COMMANDEUR

(à l'Exempt.)

Faites votre devoir.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN, Mme. HE-  
BERT, Mr. LE BON,

(à l'Exempt.)

Arrêtez.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON

(au Commandeur, en tournant de son côté Sophie,  
qui est toujours à genoux.)

Monsieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR

(sans la regarder.)

De par le Roi, Monsieur l'Exempt, faites votre  
devoir.

St. ALBIN

(en criant.)

Arrêtez.

Mme. HEBERT & Mr. LE BON

(en criant au Commandeur, & en même tems que  
Saint-Albin.

Regardez-la.

SOPHIE

[en s'adressant au Commandeur.]

Monsieur.

LE COMMANDEUR

[se retourne, la regarde, & s'écrie stupéfait.]

Ah!

X 2

Oui, Monsieur, c'est elle ; c'est votre niece.

SAINT-ALBIN, CECILE, GERMEUIL ;  
Mlle. CLAIRET.

Sophie, la niece du Commandeur !

SOPHIE

[ *toujours à genoux, au Commandeur.* ]

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR

( *brusquement.* )

Que faites-vous ici ?

SOPHIE

( *tremblante.* )

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre Province ? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai ; je m'en retournerai : ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Venez, mon enfant. Levez-vous.

Mme. HEBERT.

Ah, Sophie !

SOPHIE.

Ah, ma bonne !

Mme. HEBERT.

Je vous embrasse.

SOPHIE

[ *en même tems.* ]

Je vous revois.

CECILE

( *en se jettant aux pieds de son pere.* )

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable. Elle n'a pu délibérer, ni vous consulter...

## LE PERE DE FAMILLE

*( d'un air un peu sévère , mais touché. )*

Ma fille , vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

*[ avec tendresse. ]*

Levez-vous.

St. ALBIN.

Mon pere , vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous , c'est sur votre sœur. Mes enfans , pourquoi m'avez-vous négligé ? Voyez : vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

St. ALBIN &amp; CECILE

*[ en lui baisant les mains. ]*

Ah , mon pere !

*( Cependant le Commandeur paroît confondu. )*

LE PERE DE FAMILLE

*[ après avoir essuyé ses larmes , prend un air d'autorité , & dit au Commandeur : ]*

Monsieur le Commandeur , vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT.

Est-ce que Monsieur n'est pas le maître de la maison ?

LE PERE DE FAMILLE

*[ à l'Exempt. ]*

C'est ce que vous auriez dû savoir avant que d'y entrer. Allez , Monsieur , je réponds de tout.

*[ L'Exempt sort. ]*

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE

*[ avec tendresse. ]*

Je t'entends.

( *en présentant Sophie au Commandeur.* )

Mon oncle,

SOPHIE

( *au Commandeur, qui se détourne d'elle.* )

Ne repoussez pas l'enfant de votre frere.

LE COMMANDEUR

( *sans la regarder.* )

Oui, d'un homme sans arrangement, sans conduite, qui avoit plus que moi, qui a tout dissipé, & qui vous a réduits dans l'état où vous êtes.

SOPHIE.

Je me souviens, lorsque j'étois enfant : alors vous daigniez me caresser. Vous disiez que je vous étois chere. Si je vous afflige aujourd'hui, je m'en irai, je m'en retournerai. J'irai retrouver ma mere, ma pauvre mere, qui avoit mis toutes ses espérances en vous . . .

St. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN, MR. LE BON,

( *en s'assemblant autour de lui.* )

Mon frere . . . Monsieur le Commandeur . . .

Mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE,

C'est votre niece.

LE COMMANDEUR.

Qu'est-elle venue faire ici ?

LE PERE DE FAMILLE,

C'est votre sang.

LE COMMANDEUR.

J'en suis assez fâché.

LE PERE DE FAMILLE,

Ils portent votre nom.

LE COMMANDEUR.

C'est ce qui me désole.

## LE PERE DE FAMILLE

*( en montrant Sophie. )*

Voyez-la. Où sont les paréns qui n'en fussent vains ?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien : je vous en avertis.

St. ALBIN.

Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR

*( au Pere de Famille. )*

Vous la voulez pour votre fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR

*( à Saint-Albin. )*

Tu la veux pour ta femme ?

St. ALBIN

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aye-la ; j'y consens : aussi-bien je n'y consentirois pas, qu'il n'en seroit ni plus ni moins . . .

*( au Pere de Famille. )*

Mais c'est à une condition.

St. ALBIN . . .

*( à Sophie. )*

Ah , Sophie ! nous ne serons plus séparés.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere , grace entiere. Point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille & de cet homme-là.

St. ALBIN.

Justice ! Et de quoi ? Qu'ont-ils fait ? Mon pere , c'est à vous-même que j'en appelle.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile pense & sent. Elle a l'ame délicate. Elle

328 LE PERE DE FAMILLE,

se dira ce qu'elle a dû me paroître pendant un instant. Je n'ajouterai rien à son propre reproche.

Germeuil . . . je vous pardonne . . . Mon estime & mon amitié vous seront conservées : mes bienfaits vous suivront par-tout ; mais . . .

( *Germeuil s'en va tristement , & Cécile le regarde aller.* )

LE COMMANDEUR.

Encore passe.

Mlle. CLAIRET.

Mon tour va venir. Allons préparer nos paquets.

( *Elle sort.* )

St. ALBIN

( *à son pere.* )

Mon pere , écoutez-moi . . . Germeuil , demeurez . . . C'est lui qui vous a conservé votre fils . . . Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je devenir ? . . . C'est lui qui m'a conservé Sophie . . . Menacée par moi , menacée par mon oncle , c'est Germeuil , c'est ma sœur , qui l'ont sauvée . . . Ils n'avoient qu'un instant . . . Elle n'avoit qu'un asyle . . . Ils l'ont dérobée à ma violence , . . . Les punirez-vous de ma faute ? . . . Cécile , venez. Il faut fléchir le meilleur des peres.

( *Il amene sa sœur aux pieds de son pere , & s'y jette avec elle.* )

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille , je vous ai pardonné ; que me demandez-vous ?

St. ALBIN.

D'affurer pour jamais son bonheur , le mien & le vôtre. Cécile . . . Germeuil . . . Ils s'aiment , ils s'adorent . . . Mon pere , livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour soit le plus beau jour de notre vie.

( *Il court à Germeuil , il appelle Sophie.* )

Germeuil , Sophie . . . Venez , venez . . . Al-

lons tous nous jeter aux pieds de mon pere.

S O P H I E

[ *se jettant aussi aux pieds du Pere de Famille, dont elle ne quitte guere les mains le reste de la Scene.* ]

Monfieur.

LE PERE DE FAMILLE.

[ *se penchant sur eux, & les relevant.* ]

Mes enfans . . . Mes enfans . . . Cécile, vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR,

Et ne vous en ai-je pas averti ?

C É C I L E,

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes enfans, vous ne connoissez pas votre pere . . . Germeuil, approchez, Vos réserves m'ont affligé ; mais je vous ai regardé de tout tems comme mon second fils. Je vous avois destiné ma fille. Qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes.

LE COMMANDEUR,

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi, & Dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, Monsieur le Commandeur.

St. A L B I N,

Mon oncle,

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans que je n'en nommerai pas un. Adieu,

( *Il sort.* )

LE PERE DE FAMILLE.

Allons mes enfans. Voyons qui de nous fera le mieux réparer les peines qu'il a causées.



Mon pere, ma sœur, mon ami, je vous ai tous affligés. Mais voyez-la, & accusez-moi, si vous pouvez.

## LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mes enfans. Monsieur le Bon, amenez mes pupilles. Madame Hébert, j'aurai soin de vous. Soyons tous heureux.

( à Sophie. )

Ma fille, votre bonheur sera désormais l'occupation la plus douce de mon fils. Apprenez-lui à votre tour à calmer les emportemens d'un caractère trop violent. Qu'il sache qu'on ne peut être heureux, quand on abandonne son sort à ses passions. Que votre soumission, votre douceur, votre patience, toutes les vertus que vous nous avez montrées en ce jour, soient à jamais le modele de sa conduite, & l'objet de sa plus tendre estime . . .

St. ALBIN

( avec vivacité. )

Ah ! oui, mon papa.

## LE PERE DE FAMILLE

( à Germeuil. )

Mon fils, mon cher fils ! Qu'il me tardoit de vous appeller de ce nom !

( Ici Cécile baise la main de son pere. )

Vous ferez des jours heureux à ma fille. J'espère que vous n'en passerez avec elle aucun qui ne le soit . . . Je ferai, si je puis, le bonheur de tous . . . Sophie, il faut appeller ici votre mere, vos freres. Mes enfans, vous allez faire aux pieds des autels le ferment de vous aimer toujours. Vous ne sauriez en avoir trop de témoins . . . Approchez, mes enfans . . . Venez, Germeuil . . . Venez, Sophie.

( *Il unit ses quatre enfans , & il dit :* )

Une belle femme , un homme de bien , font les deux êtres les plus touchans de la nature. Donnez deux fois en un même jour , ce spectacle aux hommes . . . Mes enfans , que le Ciel vous bénisse , comme je vous bénis !

( *Il étend ses mains sur eux , & ils s'inclinent pour recevoir sa bénédiction.* )

Le jour qui vous unira , fera le jour le plus solennel de votre vie. Puissé-t-il être aussi le plus fortuné ! . . . Allons , mes enfans . . .

Oh qu'il est cruel . . . qu'il est doux d'être pere !

( *En sortant de la salle , le Pere de Famille conduit ses deux filles ; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil ; Monsieur le Bon donne la main à Madame Hébert : le reste suit en confusion , & tous marquent le transport de la joie.* )

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*



L'HUMANITÉ,

*OU*

*LE TABLEAU*

*DE*

L'INDIGENCE,

*TRISTE DRAME.*

PAR UN AVEUGLE TARTARE.



---

# L' A V E U G L E

## T A R T A R E.

**S'**il est vrai que ce soit l'usage en France de débiter par son éloge, ou par celui d'un Grand qu'on ne connoît pas, quand on donne un ouvrage au Public, je choisis le premier parti, comme le moins absurde.

Je suis Tartare. Je nâquis d'un descendant de ce bon Scythe, qui harangua si infructueusement le violent Roi de Macédoine, sur les loix de l'humanité; & ma naissance n'eut rien de merveilleux, comme celle des grands hommes. Ma mere me donna son lait & ses soins; mon pere l'exemple de sa justice & de son activité; c'est-à-dire, que mon éducation, semblable à celle de tous les Tartares, fut simple, grossiere, l'ouvrage de la Nature. Une constitution robuste en fut le doux fruit. Je m'apperçus bientôt de la perfection de mon être, à mon desir de le communiquer. Mellaris s'offrit à mes regards: elle sortoit d'un ruisseau de crystal: rien ne voiloit ses attraits . . . Je m'arrêtai . . . je levai les yeux au Ciel; je la pris par la main; elle trembla: je lui déclarai l'émotion de mon cœur; elle rougit: je soupirai; elle me crut. Cet instant m'assura de la proximité d'un autre, non moins délicieux; car dans ce climat il seroit honteux de desirer plus d'un jour & une nuit, sans être heureux. Comme les vœux des Amans y sont toujours sincères, toujours l'expression du cœur, toujours leur accomplissement produit l'extase & la constance. Mais il étoit écrit au livre de la fa-

talité philosophique, que je ne pourrois passer sous le joug d'Hyménée, si je n'étois aveugle : je le devins de cette manière. Le lendemain, ma Bien-aimée étant entrée avec l'aurore dans ma cabane, pendant que je dormois, elle exprima sur mes paupieres le suc de je ne fais quelle plante, qui devoit l'empêcher de vieillir à mes yeux, selon un Médecin Européen, mon rival, & grand imposteur. J'ignore si ses dents ont perdu leur blancheur, préférable à celle du plus bel ivoire ; si ses yeux ne ressemblerent plus à des perles agitées au fond d'une onde pure ; si son sein immobile a cessé de réunir les lys éclatans, & la rose vermeille. Depuis cet artifice innocent & cruel, je n'ai revu, ni la lumière du Dieu des astres, ni la cabane de mon pere, ni les charmes de Mellaris, qui répara soudain, par des caresses ineffables, le crime de sa simplicité. Ainsi j'oubliai dans ses bras enflammés le spectacle de l'Univers. La cause de mon aveuglement me le rendit plus cher que la présence des Etoiles : un amour sans distraction surpasse toutes les merveilles du monde. Je ne tardai pas à reconnoître qu'il étoit plus utile d'entendre que de voir ; la méditation me devint familière, la dissipation odieuse, & je passai rapidement des écarts d'une imagination insatiable à l'étude de la sagesse. Les honneurs furent bientôt mon salaire. A la source du Tanais, il est un petit Peuple, gouverné par des Aveugles, qui m'appellerent à leurs fonctions. Leurs yeux fermés à l'exemple du vice, le sont aussi aux passions tumultueuses que le sens de la vue introduit dans les ames. En effet, on n'en trouve aucun dans l'Histoire du Pays, qui ait jamais trahi l'humanité & l'intérêt public, pour acquérir des tentes d'étoffes précieuses, des coupes d'or, ou les faveurs des belles femmes. J'entrai  
donc

donc parmi ces sages, sans exalter leurs talens, ou plutôt sans payer leurs suffrages d'un encens insipide ; j'administrerai les biens de l'Etat, sans m'enrichir, [ chaque Nation a ses coutumes ] & je jugeai, sans acception de personnes, comme on le vit, lorsque je fis jeter dans l'abyme un Etranger soupçonné d'ingratitude : c'étoit mon frere, & je le savois. Tant de respect pour les loix me fit dresser une statue informe, tandis que pour satisfaire aux droits de la Nature que je venois de violer, je me devois au supplice le plus en horreur chez ce Peuple juste : c'étoit de me faire vendre par mon ami : je l'en priai solennellement : il hurla trois fois, reçut mes enfans au nombre des siens, répudia sa femme, pour épouser la mienne, but de mon sang mêlé avec ses larmes, & me remit pour une massue d'ivoire dans les mains d'un Marchand Indien, qui m'échangea contre un crocodile à un Egyptien, qui me céda pour une cruche d'or à un Péruvien, qui me donna pour un miroir à un François, qui m'établit dans sa patrie le gardien de la chasteté de sa femme, pendant un voyage de trois mille lieues, qu'il entreprenoit, disoit-il, pour voir une tulipe fort rare. On peut ajouter foi à cette cascade d'événemens qui m'ont amené à Paris, quelque indisposé qu'on y soit contre les relations de ceux qui viennent de loin. Mais qui pourra croire que cette femme délaissée, très-jeune encore, maîtresse d'un grand revenu, libre enfin d'ouvrir la douce carrière des plaisirs à un Bien-aimé, sans avoir à craindre la sagacité d'un Argus, comme moi, n'ait fait encore, depuis trois mois, que regretter son frivole époux, que demander son retour aux Dieux, honorer l'humanité dans ses Esclaves, cultiver l'amitié, & s'instruire des vertus de différens Peuples que j'ai

X



fréquentés ? Ce prodige me fait regarder les femmes de cet Empire comme la portion de l'Univers la plus précieuse & la plus belle , si j'en excepte quelques-unes , étrangères sans doute , que j'ai jugé avoir les yeux infiniment petits , à leur manière de voir les choses les plus simples , & la bouche fort grande , attendu que leur vie n'est qu'un éclat de rire. Pour les hommes , leur sincérité satisfait du premier abord tout Etranger , curieux de les connoître ; ainsi je me les figure tous , les vieillards mêmes , d'une singulière beauté & d'une force surnaturelle , aux récits qu'ils font tous de leurs amours & de leur courage. Mais ce que je trouve dans ce Royaume de comparable aux trente mille lampes d'or suspendues à la voûte immortelle , c'est le corps des Lettrés. La voix d'un Ange ne suffiroit pas pour célébrer leurs perfections. Chaque classe a reçu mes hommages & mes vœux. Les *Enthousiastes* , les *Doucereux* , les *Aboyeurs* , & les *Modestes* , tous m'ont fait tomber à leurs pieds , par la prodigieuse variété de leurs talens , par leur zèle infatigable pour le culte de leur patrie , & les mœurs de tous les Peuples. Leur Chef sur-tout , aussi grand que le grand Prophète , m'a paru sublime & délicat , jusques dans ses libelles , vraiment dignes de la postérité la plus épurée. Que la terre embaumée par les vestiges de ses pas , multiplie à l'infini ces fruits immortels , dont sa plume est la tige fleurie !

L'admiration que nous avons pour les grands hommes nous remplit du desir de les imiter. Je souffrois de n'être qu'un admirateur stérile , au milieu d'un peuple de génies. Car si j'en juge par la multitude de livres , de critiques , de projets , qui se succèdent tous les jours , chaque François porte en tête une flamme bleuâtre , prise de l'é-

charpe d'Iris , le signe de sa supériorité sur le reste des Humains , & probablement la cause de la température de l'air qu'il respire. Mais que pouvois-je entreprendre qui m'ouvrît les portes azurées de la gloire ? La flamme bienfaisante ne brilloit point sur mon front chauve ; ainsi je ne savois ni démontrer philosophiquement l'inutilité d'un Etre suprême , ni disposer en Sage des ressorts de la Nature , ni changer en rebelle la machine mystérieuse du Gouvernement. Disputer aux Grands leurs Titres , & leurs Cordons , pour en chamarrer de prétendus Diogenes ; projeter une descente sur les coffres des Riches , afin d'en élever des pyramides aux talens ; affranchir les Belles des entraves de la pudeur , pour avoir le droit de les respecter moins ; c'eût été à la fois me conformer à l'usage , déployer en ma faveur les cent langues de la renommée , & trahir mon amour pour la paix. Telle étoit mon incertitude , lorsque j'entendis de ma chambre les plaintes d'un malheureux que la faim dévorait. Tous les maux de l'Humanité se réfléchirent dans mon ame ; mon cœur crut nager dans son propre élément. Je courus à mon guide , que j'embrassai en gémissant ; & comme si la flamme de quelque Génie bienfaisant se fût reposée en ce moment sur mon sein , je le priai d'écrire. Sa main traça donc le tableau que je mets au jour. Il m'est d'autant plus cher , que je le dois à l'intention délicieuse d'être utile aux infortunés ; qu'il m'a coûté moins d'esprit que de sentiment ; plus de sanglots , que de combinaisons. Mais trouvera-t-il grace devant les amateurs : ( je n'ose aspirer aux applaudissemens des Artistes. ) inspirera-t-il quelques-unes des affections dont il m'a pénétré mille fois ? Je crois que je devrois plutôt demander si l'on fait bien ici

ce que c'est que des hommes vertueux dans l'indigence, & si l'on en suppose le nombre aussi grand qu'il l'est en effet ? Si c'est l'usage des gens du monde de se transporter quelquefois dans d'obscurs réduits, pour y découvrir la vertu gémissante dans l'oppression, ou sous le poids des maladies ? si parmi eux il n'y a pas un bon ton de sentimens, comme de manieres ; c'est-à-dire, une convention puérile de ne s'affecter que de certaines situations limitées, comme si chacun d'eux n'avoit que la moitié d'un cœur ; comme si la compassion devoit avoir d'autres bornes que celles de l'infortune ; comme si les plus grands désastres, l'infamie même, & les supplices ordonnés par les Juges, n'avoient pas des droits réels à la commisération de tous les hommes, & si celui-là aime ses semblables, qui ne fait pleurer que de plaisir, de mollesse, & toujours infructueusement pour l'humanité ?

Je devrois demander s'il m'est permis de dire au peuple célèbre, dont j'emprunte la langue, pour le toucher : Quand surmonterez-vous une prévention nationale & barbare, qui vous porte à accabler de votre indignation la famille innocente d'un criminel, & rend votre sensibilité plus bornée que celle d'un enfant ou d'un Tartare, qu'affligent indistinctement tous ceux qui souffrent ? Vous êtes le plus policé des peuples de la Terre... Si vous étiez encore le plus humain, le plus généreux, quelle gloire, quelle puissance ne résulteroit pas d'une si noble harmonie ! La durée de votre Empire auroit-elle d'autres termes que celle de l'Univers ? Le Sauvage irrité, qui compte avec une joie mêlée de fureur, les chevelures dégouttantes de sang, qu'il vient d'arracher à ses ennemis, est-il plus cruel que vous, qui, de sang

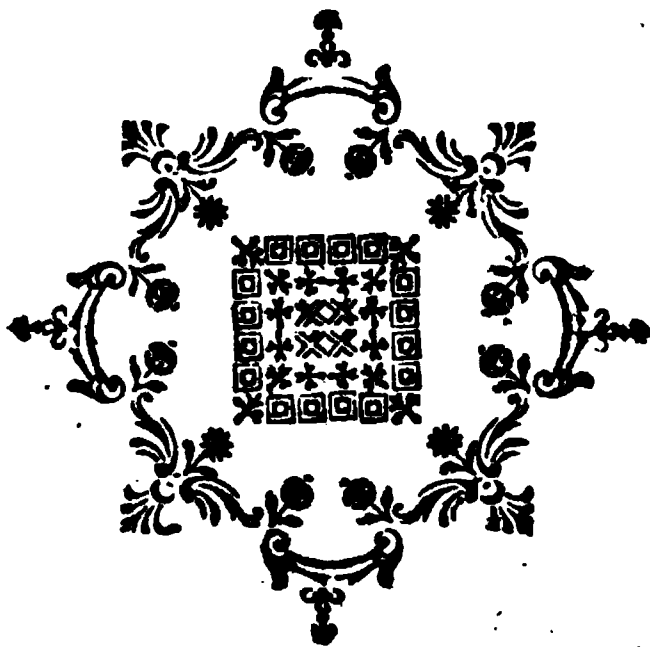
froid, détournez les yeux avec mépris d'un pere de famille , d'un compatriote , d'un artisan infortuné , parce qu'il est nud , parce qu'il a faim , parce que les besoins , auxquels vous le laissez , ont changé la substance de son sang en un poison lent, qui le tue ? Cependant, faudra-t-il qu'un Ministre descende de son char de triomphe , pour relever un malheureux , & le placer à ses côtés ? Non : mais que , rentré sous les lambris de l'Olympe , il examine , dans la bonté de son cœur , si , en condamnant des milliers d'hommes au plus vil abandon , l'Etat n'est pas privé des services qu'ils pourroient lui rendre , & les Citoyens exposés aux suites de la nécessité , qui ne respecte rien ; qu'il examine , & qu'il exécute : telle est la pitié du grand homme. Peuple riche, est-ce le pauvre qui vous effraie ? ne regardez que l'homme. Êtes-vous rebuté de ses clameurs ? prévenez-les. Les impressions fâcheuses dont on a obsédé votre enfance , à la vue des misérables , commandent-elles à votre raison ? cherchez à les détruire , par l'attrait même du plaisir. Encouragez vos Ecrivains les plus illustres à vous représenter la pauvreté telle qu'elle est , la douleur , sans déclamation , la pitié dégagée de l'héroïsme. Commencez par voir au théâtre tous les maux de l'humanité : honorez de votre présence de faux infortunés , & vous vous sentirez rapprochés des véritables. Dans vos décorations , osez entremêler les Camps , les Palais , où vous vous plaisez trop , de quelques chaumières , de greniers , de carrefours , de prisons mêmes : tout cela ne vous paroît noir , que parce que vous êtes efféminé. Vos oreilles n'ont-elles pas été assez fatiguées des maximes de la tyrannie , pour ne pas s'ouvrir enfin à celles de l'humanité ? Ne cesserez-vous de gémir sur des

maux imaginaires, tandis qu'il en est de réels, étendus sur vos propres membres, & qui demandent au moins quelques-uns de vos pleurs ? Peuple le plus policé, vous deviendrez donc aussi le plus sensible ? Peuple heureux ! vos murs seront un jour le sanctuaire de la bienfaisance, & toutes les Nations viendront vous demander des sentimens, en échange de leurs trésors.

C'est ainsi qu'enveloppé de doutes, comme du manteau de la nuit, je ne puis plonger sur la destinée de mon triste drame ; qualification nouvelle, mais peu importante, & qu'on attribuera sans doute, loin de m'en faire un crime, à cet air de singularité dont un étranger ne peut se dépouiller. Quant aux mots *Acte* & *Scene*, que je n'y ai point admis, j'avoue, avec la franchise d'un Tartare, qui ne rend que ce qu'il conçoit, j'avoue n'avoir jamais remarqué, dans mille aventures compliquées auxquelles je me suis trouvé, que des esprits Aériens, mis en faction, criaient : *Acte premier*, *Acte second*, &c. *Scene cinq*, *Scene dix*, &c. aux moindres évolutions de la Nature. En inférerai-je que ces petites particularités ne signifient rien ; qu'elles ne sont point tirées de cette même Nature, ou qu'elles font sentir la main de l'art, qu'elle fait si bien cacher dans tous ses jeux ; qu'à voir les circonstances d'un fait, numérotées comme des cellules de Bonzes, on se représente une peinture dont le cadre massif rétrécit l'événement qu'il entoure, & brise l'illusion ; ou bien un Palais encore masqué par les échafauds qui servirent à son élévation ? Point du tout, j'infère que mes organes furent toujours trop épais, pour me transmettre les signaux des Sylphes.

Un aveu si humiliant, & ma vénération pour

les images vivantes des trente mille lampes du Firmament , remplissent, je crois , ce que j'ai promis au commencement de ce discours , en prouvant la bonté & la sublimité de mon esprit. L'apologie de mon cœur se trouvera peut-être plus véritablement dans le *Tableau de l'Indigence*. Puisse n'être jamais l'esclave d'un sot , celui dont il fera couler les larmes sur les maux des infortunés ! Puisse celle qu'il rendra la *mieux faisante* des femmes , devenue la plus belle des Houris , passer l'immense abyme de l'éternité sous un bouquet odorant , & dans les bras d'un jeune Vainqueur !





DORIMAN.  
MELANIDE,  
JULIE.

} *Famille malheureuse.*

UN ENFANT *qui ne paroît pas.*

UN VIEILLARD.  
UNE FEMME DU PEUPLE.  
HERMÉS.

} *Personnages nobles, [a] ou bienfaisans.*

UN OFFICIER DE JUSTICE.  
QUATRE SOLDATS.

} *Personnages ennoblis, [a] ou rendus sensibles.*

DEUX HOMMES.

[a] Ce devroit être la même chose.

*La Scene ne peut être que dans une grande Ville, comme Paris, où l'étonnante fortune des uns suppose & nécessite l'extrême misere des autres; où les progrès du luxe & de la fantaisie font méconnoître les besoins véritables; où l'intrigue est la distributrice des rangs, des bienfaits & des couronnes; la dureté de l'ame, un air de qualité, ou de philosophie; & tout ce qui tient au Peuple & à l'indigence, dans l'oppression ou l'avilissement.*

# L'HUMANITÉ,

O U

## LE TABLEAU

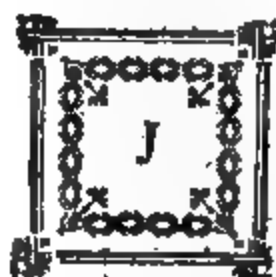
D E

### L'INDIGENCE.

---

JULIE, UNE FEMME DU PEUPLE.

UNE FEMME DU PEUPLE.



E vous le demande, comme une grace, Mademoiselle Julie : recevez les petits services que je vous offre. Sans doute vous n'êtes point faite, vous, pour avoir de la peine. Moi, si vous me permettez de vous en épargner, je me croirai heureuse de demeurer au même étage que vous. Tenez, je ne suis qu'une pauvre Veuve, accoutumée à gagner ma vie par le travail; mais j'ai bon cœur; & si jamais je me suis sentie toute portée à obliger quelqu'un, il est inutile de vous le cacher, c'est vous, Mademoiselle Julie. Vous êtes si douce, si affable...



JULIE.

Ma bonne voisine ! Que vos attentions me touchent ! Que je voudrois les avoir méritées , & pouvoir vous prouver ma reconnoissance d'une maniere. . . . .

LA PAUVRE VEUVE *vivement.*

Je ne veux rien au moins : je ne veux que vous servir , pour le plaisir de vous servir : vous ne me connoissez pas , Mademoiselle Julie.

JULIE.

Hélas ! ma bonne , si vous étiez intéressée , vous ne vous attacheriez pas à une famille infortunée. Mais je vous l'ai dit : je n'ai besoin de rien pour ce moment , & ce vase est encore plein de l'eau que vous m'avez apportée ce matin.

LA PAUVRE VEUVE.

Adieu donc , Mademoiselle Julie. . . . Il fait un froid bien cruel depuis trois jours. . . . Je ne fais pas ce que deviendront les pauvres gens , si ce tems dure : on ne peut rien faire , & il faut vivre...

JULIE.

Adieu , la Bonne. . . (*Elle continue*) Le Ciel n'a-t-il donc mis tant de sensibilité que dans le cœur des indigens ! C'est ainsi du moins qu'ils se consolent entr'eux de l'indifférence des riches. Ils se confient leurs peines , pour les soulager ; & nous , tristes jouets d'un orgueil qui n'a pu nous quitter avec la fortune , nous n'osons ouvrir les yeux sur notre misere ! . . Mais que vois-je ? Hermès de retour ! Est-ce l'amour qui me le ramene ? L'amour dans l'asyle des douleurs ! . . .



JULIE, HERMÈS.

HERMÈS.

**M**alheureuse Julie , que faites-vous ici ? . . . .  
Quelle demeure pour une fille de votre rang ! J'ai  
parcouru toute la Ville , pour la découvrir . . .  
Ah ! je frémis . . . . Souvent de jeunes beautés . .  
enlevées des bras maternels . . par de riches scé-  
lérats . . mais non : tout soupçon injurieux à Ju-  
lie est un crime , une lâcheté qui révolte mon  
cœur . . Julie ! Julie ! deux mois d'absence m'ont-  
ils fait perdre tout ce que j'aime sur la terre ? . .  
M'auriez-vous oublié ? Mes transports vous font-  
ils encore chers ?

JULIE.

Leur source est pure , comme mon cœur ; leur  
constance me répond de leur sincérité , & j'en  
ferois indigne , Hermès , si je n'en étois flattée . .  
mais hélas ! . . .

HERMÈS.

Ah ! charmante Julie , que m'apprend ce soupir ?  
Ne détournez point vos regards de celui qu'ils  
rendent heureux . . O Ciel ! La langueur est  
peinte sur votre visage ! . . Vos yeux respirent  
une sombre douleur . . vos sanglots se font jour ,  
malgré vous . . . Julie ! ma chère Julie ! Avez-vous  
quelque secret pour un Amant qui vous adore ?  
Douteriez-vous de mon ardeur à vous secourir ,  
vous , & votre famille ?

JULIE.

Non , cher Hermès : Je crois tout ce qui peut  
vous être avantageux.

HERMÈS.

Expliquez-moi donc le trouble de votre âme.

Si je n'ose lui opposer quelques bienfaits ; mes conseils pourront peut-être en adoucir l'amertume.

JULIE.

Si j'avois besoin de conseils, je m'adresserois à mes parens ; ils sont justes ; ils m'idolâtrèrent : mais je vous avoue que si mon cœur gémissoit d'une blessure qui ne regardât que lui, je ne la confierois qu'à vous. J'approuve votre curiosité ; j'y suis sensible ; mais je ne puis la satisfaire.

HERMÉS.

Ah ! Julie, à quoi bon tant de discrétion, quand les effets parlent contre elle ? Vous avez perdu le fameux procès qui vous avoit attirée à Paris ; l'été dernier, une affreuse inondation entraîna les moissons des terres que vous faisiez valoir, & je l'ai appris, cruelle, par une autre bouche que la vôtre ; vous venez de quitter votre demeure, honnête, digne de vous, pour vous réfugier dans ces tristes ruines ; plus de meubles ; plus de domestiques ; tout annonce ici la désolation ou la fuite . . . Julie, m'estimez-vous ?

JULIE.

Plus qu'aucun autre mortel, après mon Pere.

HERMÉS.

Eh bien, rappelez-vous nos sermens & nos vœux ; retracez-vous tous les droits que l'amour vous a donnés sur mon cœur ; & jugez de ce que je puis faire. . . .

JULIE.

Hermès, vous le savez : vos vertus ne peuvent s'effacer de mon souvenir ; que dis-je ? mon cœur, trop charmé de vous entendre, me fait oublier que nous sommes seuls, & que le jour sur la fin de la carrière éclaire à peine notre entrevue.

HERMÉS.

Eh ! que peut craindre Julie ? Sa voix, ses regards ; tout inspire en elle la tendresse & le devoir.

JULIE.

Je ne puis craindre celui que je voudrois avoir pour témoin de toutes les actions de ma vie ; mais je me respecte, & si vous me connoissez bien, vous ne me demanderez pas le sacrifice de ma délicatesse.

HERMÉS.

Mais où est mon ami Doriman ? Où est la tendre Mélanide ? Tous deux absens, lorsque la nuit approche ; lorsqu'un froid rigoureux retient chacun auprès de ses foyers ! Autrefois ils ne vous quittoient point ainsi.

JULIE.

Mes parens reviendront bientôt, si j'en crois mon cœur. Alors vous serez libre de m'entretenir en leur présence, & moi de vous écouter.

HERMÉS.

J'obéis donc. . . mais quels accens viens-je d'entendre de cette chambre voisine ?

JULIE.

Ce sont les plaintes de mon frere : il est malade depuis six jours, & je le garde.

HERMÉS.

Ah ! je le verrai du moins ; je l'embrasserai, ce cher & bel enfant . . .

JULIE.

Est-ce à vous à m'affliger, Hermès ? Et ! croyez-vous qu'il ne m'en coûte rien à presser votre départ ? Vous reviendrez, vous dis-je, & vous reverrez toute cette famille qui vous aime, & que vous plaindrez sans doute.

HERMÉS.

Il le faut donc, ô ma chere Julie ! Adieu ... adieu. Il m'est si dur de vous abandonner dans l'état funeste où je vous vois, que j'attendrois constamment votre Pere, à la porte même de la rue, si mon devoir ne m'appelloit auprès du mien, que je n'ai point encore embrassé depuis mon retour...

## JULIE.

**E**Loigner un Amant par décence , c'est un devoir pénible de mon sexe . . . Mais lui taire une affreuse vérité qui remplit mon ame ; lui faire un barbare secret d'une indigence qui va me ravir à sa tendresse . . . Que dis-je ? Sacrifier à la honte de l'avouer mes malheureux parens ! . . . Grand Dieu ! Quelle perplexité ! Quelle contrainte pour un cœur aussi sincère que le mien ! . . . Encore un moment , & j'aurois peut-être tout révélé ! & j'aurois désobéi à mon pere une fois en ma vie , au Pere le plus tendre , le plus respectable ! . . . Ah ! sans doute qu'il va dévoiler nos maux à mon Amant , à son Ami ; sans doute qu'il ne dira plus : C'est lui vendre ma fille que l'exposer à ses bienfaits , aux bienfaits d'un jeune homme ; comme si la bienfaisance pouvoit s'allier avec la bassesse dans le même cœur , dans le cœur d'Hermès . . . Ah ! si je l'en soupçonnois , que je serois malheureuse ! L'homme le plus parfait ne me paroîtroit qu'un monstre effroyable . . .

## MELANIDE, JULIE.

## MELANIDE.

**O** Ma pauvre Julie !

## JULIE.

O ma tendre Mere !

## MELANIDE.

Que vous êtes changée ! . . . Ah ! Julie , que me serviroit-il de vous le taire ? Vous tombez dans un

dépérissement qui m'allarme ; mais enfin , que fait mon fils ? La foiblesse de son âge , & la maladie dont il est la proie , attirent tous mes soins de son côté , quoique vous partagiez également mon cœur. [ *Elle lui donne un baiser.* ]

JULIE.

Si vous saviez ce qu'il a souffert ! Et sans cesser d'avoir la douceur, la sérénité d'un Ange ! . . . . Vous l'occupiez continuellement : ma Mere, a-t-il dit cent fois, ma bonne Mere est sortie , pour me chercher quelques secours . . . Que j'en suis fâché ! Elle reviendra épuisée de fatigues : elle aura eu froid : tout cela pour moi, pour moi, qui n'ai rien fait encore pour elle . . . Je crains bien que les secours ne viennent trop tard . . .

MELANIDE.

Les secours ! Je vais le couvrir de baisers, de larmes , de sanglots . . . & mon amour ne peut rien davantage pour le soulager ! . . .

JULIE.

O Ciel ! Hier nous manquâmes de tout , & aujourd'hui . . .

MELANIDE.

Vous apprendrez, ma fille . . . cependant tâchez de dissiper ces ténèbres . . . elles m'épouvantent . . . je ne fais pourquoi . . . . Je voudrois que le jour commençât, au lieu de finir . . . . les plus grands malheurs, ainsi que les plus grands crimes, n'arrivent presque que la nuit.. [ *Elle court vers son fils.* ]

JULIE.

Nous péririons tous par un supplice aussi cruel que celui de la faim , aussi honteux ! . . . Honteux ! & pourquoi ? Que sera donc la mort qui suit la débauche ? . . . Et voici les derniers débris d'une fortune qui fit tant d'ennemis à mon Pere ! . . . . Quelques charbons dans la cendre épars , & pour lesquels je n'ai plus d'alimens . . . une lampe qui

servit à éclairer l'inutilité des valets que nous n'avons plus... Cette lampe... sa pâle lumière... l'ombre qu'elle rend plus horrible en quelques endroits... La terreur de ma Mere... la mienne... Ah ! cette lampe seroit-elle le triste flambeau de nos funérailles ?... O Dieu ! Ecartez de mon esprit ces fantômes qui le troublent : rappelez-moi toute à vous, & ne me laissez voir que votre volonté suprême...

MELANIDE.

Et mon Mari n'est pas rentré depuis ce matin ?

JULIE.

Non, ma Mere.

MELANIDE.

Où est-il ? Que fait-il à présent ?

JULIE.

Il nous a dit, en nous quittant, qu'il vouloit tenter tous les moyens honnêtes de pourvoir à nos pressans besoins. Il se flattoit même d'obtenir enfin cette place obscure, qu'il n'a briguée que pour nous soutenir pendant cette saison cruelle, & vous savez qu'il faut bien du tems & des soins, pour obtenir peu de ceux qui n'ont besoin de rien.

MELANIDE.

Ce que je viens d'éprouver m'ôte toute espérance. La nuit est des plus sombres, & il ne s'empresse pas de revoir sa famille éplorée... Si, poussé au désespoir par la dureté des hommes, il nous avoit abandonnées...

JULIE.

Ah ! ma Mere ! Son cœur vous le rameneroit.

MELANIDE.

Si sa raison égarée... Que fait-on ? Tant de gens prêchent le suicide ! Tant de malheureux abusés s'y laissent entraîner !

JULIE.

Rassurez-vous : je le vois...

DORIMAN,

DORIMAN, MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

**C**Her Doriman , qui t'a retenu si long-tems loin de nous ?

DORIMAN.

Je vous répondrai , quand j'aurai embrassé mon fils.

MELANIDE.

Croyez-vous , Julie , que ses recherches n'aient pas été vaines ?

JULIE.

Comment saurois-je s'il nous apporte quelques soulagemens ? Je n'ai pensé qu'à revoir mon Pere : je n'ai regardé que ses yeux : ils étoient tout pleins d'amour & de bonté . . . comme les vôtres . . .

DORIMAN *au milieu d'elles , & les fixant tour-à-tour , en parlant.*

Ecoutez , mes amies : je me hâtois de revenir ici. Un homme tombe à mes pieds , au milieu de la Place-Royale : c'étoit celui qui fit ces faux Mémoires , qui me perdirent dans l'esprit du Ministre , & furent l'époque de ma décadence ; le froid l'avoit saisi. Je m'arrête , pour le secourir ; chacun fuit , craignant un sort pareil au sien ; & seul , glacé moi-même , je le relève d'une main , tandis que de l'autre j'écarte les voitures qui l'auroient écrasé. Je l'emporte enfin sur mes épaules , jusques chez un Artisan , qui me prête le brasier de la forge , pour le rappeler à la vie.

JULIE.

Ah ! je reconnois là mon Pere. } *En même tems.*

MELANIDE.

Je reconnois là mon mari , celui que mon cœur



choisiroit encore entre tous les mortels , tout malheureux qu'il est. O vertu que j'admire ! Mais ô cruauté du sort ! Ton persécuteur trouve en toi un ami généreux , & ton fils innocent , ton fils périt de misère . . . .

DORIMAN.

Tendre épouse , que dis-tu ? Tes mains n'ont-elles pas versé sur ses maux le baume qui devoit les adoucir ? Ta fille ne s'est-elle pas nourrie du pain que ta tendresse alla chercher pour elle ?

MELANIDE.

J'ai eu recours à la bourse des Pauvres. Elle est , dit-on , si bornée ! Le nombre des familles honteuses , qui la partagent , si grand ! . . . . On m'a fait des promesses , on m'a plainte , voilà tout.

DORIMAN.

Je n'en suis pas étonné : passons.

MELANIDE.

J'ai vu cette femme opulente qui fut mon amie au Couvent , & dans les jours de mes prospérités . . .

DORIMAN.

Eh bien ? Tu lui as exposé tes peines , & son cœur . . .

MELANIDE.

Je crois tout ce que vous me dites ; m'a-t-elle répondu : ma sensibilité pour les maux de mes semblables me présente votre état sous des traits plus affreux encore ; vous secourir est ma plus forte envie : il est si beau de soulager les infortunés ! . . . Mais les tems sont trop durs . . .

DORIMAN.

Dieu des Pauvres ! C'est donc ainsi que tu les proteges !

MELANIDE.

Ah ! Doriman ! crains moins de nous perdre , que de blasphémer. Ce Dieu punit souvent des murmures échappés dans le désespoir. Mais toi

malheureux pere , n'as-tu point trouvé des cœurs ouverts à la pitié ?

D O R I M A N.

Vous me voyez déchu de toutes mes espérances ; abandonné du peu d'amis qui me restoient ; sacrifié à tous mes concurrens ; sans projets & sans ressources ; n'ayant plus rien à vendre , enfin , que ce mauvais habit qui me couvre à peine . . . Mon épée , mon épée , ce précieux ornement de la pauvre Noblesse , remise dans les mains d'un vil usurier , servit , hélas , il y a deux jours , au dernier repas que vous fîtes.

M E L A N I D E *accablée.*

Sans projets & sans ressources !

J U L I E.

Et cette si belle femme dont vous enseignez les enfans en secret ? Puisqu'elle est Mere, elle est sensible.

M E L A N I D E.

Je me suis rendue chez elle , à l'heure accoutumée ; après les leçons ordinaires , je n'ai pu me refuser au seul plaisir des malheureux : je me suis attendrie sur ma destinée , & j'ai fait , en fondant en larmes , la peinture de nos revers. Hélas ! je n'imaginois pas faire un crime.

D O R I M A N.

Un crime ! Dieu juste ! Les enfans des Rois & des riches devroient avoir des infortunés pour maîtres , & non de beaux-esprits , ou de lâches flatteurs , qui les corrompent. Ils seroient compatissans sous de tels Mentors , & sans doute généreux . . .

M E L A N I D E.

Cependant cette femme , nonchalamment penchée dans un sofa , couverte d'atours & de parfums , comme une courtisane , rassemble contre moi toutes ces expressions ameres que les not-

veaux parvenus ont toujours dans la bouche, à leurs inférieurs en biens. Elle me dit, d'un ton si & vain, que ses enfans ne sont point faits pour connoître des Pauvres, ni les maux de la pauvreté; que rien n'est plus vil que cette connoissance; que les méprisables plaintes dont les entretiens, ne peuvent servir qu'à troubler le sommeil par des songes désagréables, les rendre humains, comme les gens du Peuple... Je lui demande excuse, & le salaire de mes soins. Elle sans m'écouter, & la joie dans les yeux, vole devant d'un jeune homme aussi paré qu'elle: c'étoit le fils unique de ton frere aîné.

DORIMAN.

Croirois-tu, Melanide, que déposant tout ressentiment, je l'ai abordé ce frere dénaturé, mon plus cruel persécuteur, par un principe de jalousie, que fortifierent dans son cœur né féroce, les injustes préférences de notre mere.

MELANIDE.

Et où donc ? Il ne se montre que dans les Palais des Grands, où l'Indigent n'entre jamais.

DORIMAN.

C'est sous ses propres lambris que je me suis humilié. Après avoir demandé en vain, pendant trois heures, qu'il daignât me faire introduire, je l'ai vu enfin, de son antichambre, traverser, le front élevé, ses vastes appartemens, s'arrêter à mon aspect, frémir, voler à son carrosse, presser son cocher plus humain que lui, & me laisser à la risée de ses brillans valets....

JULIE.

O comble de désolation !

MELANIDE.

Ce n'est pas assez de nous abandonner, on nous outrage ! ..

DORIMAN.

Qu'allons nous faire dans cette nuit horrible ?..

MELANIDE.

Nous n'avons plus de bois, pour réparer le peu de chaleur naturelle que nous laisse le Ciel irrité.

DORIMAN.

Le sommeil ne répandra point ses douceurs dans nos veines épuisées, sur nos sens flétris, au milieu de ces murs entr'ouverts, où regnent tout ensemble la faim, la honte, le froid, le désespoir, les cris, & l'épouvante...

JULIE.

O mes chers parens ! A quelles extrémités vous vois-je réduits ! Eh ! quel fut votre dessein, en vous opposant au desir que j'avois de vous soulager par le travail de mes mains ? On ne rougit point d'être mercénaire, pour nourrir ceux que la nature & la reconnoissance nous imposent d'aimer. Hélas ! vous m'avez élevée dans vos bras, comme une idole chérie, mais qui ne pouvoit vous être utile. Vous périssiez, & je vous aurois conservés... Vous m'avez envié la gloire de vous donner la vie que vous m'aviez prêtée...

MELANIDE.

Arrête, ma fille ; ne te rends pas plus chère encore à mon cœur par de si tendres reproches, s'il faut que je te perde aujourd'hui...

DORIMAN.

Ecoutez-moi, Julie :  
puis dire dans une situation  
à la vanité ; vous êtes jeunes  
sont peu dangereux  
sûr respect qu'on a pour  
pation, & la recherche des parures sont autant  
d'obstacles à la séduction ; mais que peut opposer  
à la licence de nos jours une jeune fille, au sein  
de la misère, qui, la rougeur sur le front, & les

yeux pleins de larmes , porte à vendre le travail de ses mains ? O ma fille , il est des hommes méprisables , qui ne peuvent voir la beauté indigente sans concevoir dans leur cœur un espoir criminel.

JULIE.

Eh ! Quels sont ces hommes ? Des inconnus..

DORIMAN.

Dites de jeunes impudens , enrichis des brigandages de leurs peres ; ne connoissant de frein que les limites de leur pouvoir ; de loix qu'une honteuse impunité , accordée au crédit ; de vieux libertins , accoutumés à confondre , dans leur sens dépravé , l'idée d'infortuné avec celle de Peuple , & ce qui est plus odieux encore , à regarder l'un & l'autre comme l'esclave né de leurs plaisirs. Ah ! que j'ai lieu de gémir de m'être arrêté dans une Ville où le luxe n'est qu'un tyran déguisé , qu'on s'empresse de servir à genoux ; la faveur une sirene perfide ; le mérite , sans argent , un fantôme ridicule , abandonné aux enfans des nourrices ! Imprudent , je croyois y pouvoir impunément mépriser l'or , pour la vertu ; la fausse politesse , pour l'honnêteté des mœurs ; le commerce des grands , pour la simple & paisible amitié. Je me suis perdu dans ma sécurité , dans mon obstination à braver le sort , à détourner ma vue des routes corrompues que parcourt la fortune.. Je me suis perdu , en me dissimulant l'abîme où chaque pas me conduisoit. . . . Hélas ! Un homme qui n'est point né pour ramper devant des lâches , se trouve dans la nécessité de le faire , qu'il doute encore de son malheur.

MELANIDE.

Si du moins nous étions visités par ce vieillard généreux , qui vint cacher dans l'ombre de la nuit son nom & les bienfaits !

JULIE.

Hermès, toujours fidèle, sortoit d'ici, quand vous êtes rentrée, ma Mère.

MELANIDE.

Hermès !.. Ah ! Doriman, qu'il soit notre libérateur : ne regarde plus en lui que ton ami, & non l'Amant de ta fille. Eh ! que ne te doit-il pas ? Sans le connoître, tu l'as arraché tout sanglant des mains des ennemis : tu l'as rapporté dans le camp, lui & le drapeau qu'il ne vouloit quitter qu'avec la vie.

DORIMAN.

Que me rappelles-tu ? Cette journée fatale, où ma gloire fut aussi publique que le refus du grade que j'avois mérité. Hélas ! sans ce refus barbare, je n'aurois fixé ma retraite qu'au tombeau ; mon bras, d'accord avec mon cœur, serviroit encore ma Patrie : j'aurois un rang, une subsistance honnête, .. ma famille seroit honorée. ....

MELANIDE.

Va donc chez ton ami : va lui prouver à quel point tu l'estimes.

DORIMAN.

Eh bien, j'y consens... mais j'ignore sa demeure, depuis que ses blessures l'ayant forcé de quitter le service, il est entré dans la magistrature.

MELANIDE.

Et vous, ma fille ?

JULIE.

Je ne connois de lui que ses vertus... & son amour.

DORIMAN.

Tout conspire donc à nous anéantir !..

MELANIDE.

Entends-tu gémir ton fils ? Vois-tu les larmes de sa sœur ?

Ah ! quel affreux avenir se présente à mon esprit troublé ?

MELANIDE.

Celui que ta fierté mérite. Va, malheureux pere, va chercher des ressources contre la mort, dans ton point d'honneur, aux pieds de cette idole, à qui ton orgueil nous a sacrifiés. . .

DORIMAN.

O tourment inexprimable ! Je suis outragé par ce que j'ai de plus cher !

MELANIDE.

Cruel ! . . Est-ce là le bonheur que tu m'as promis, pour prix des plus pures tendresses ? Ne m'as-tu rendue la plus sensible des femmes, que pour me livrer à toutes les douleurs humaines ? Ne m'as-tu rendue Mere, que pour me présenter mes enfans dévorés par la faim ? . .

DORIMAN.

Si j'en croyois mon désespoir. . . .

JULIE.

Mon Pere ! . . Ma Mere ! . .

DORIMAN.

Mais où nous emporte un amour aveugle ? O Mélanide ! O l'amie de mon cœur ! L'aigreur doit elle régner entre nous, comme entre des époux vulgaires, dont l'indigence n'est pas l'ouvrage de l'oppression ; mais celui de la fainéantise, ou des folles dépenses ? Devons-nous rendre nos maux plus amers encore, par des reproches envenimés, la consolation des méchans, & lorsque le tendre épanchement, l'intimité de nos ames est le seul soulagement qui nous reste ?

MELANIDE.

Pardonne, illustre Epoux : je t'ai méconnu, dans l'excès de ma douleur : ton ame est forte ; la vertu lui tient lieu de tout, & tu verrois la

mort, sans pâlir, pourvu que l'honneur te l'offrît ; mais mon sexe est plus timide que le tien. . . je suis Femme, & Mère. . . je découvre dans les yeux de ma Fille. . . les symptômes affreux. . . Ah ! je ne supporterai pas long-tems le plus cruel de tous les spectacles . . . je mourrai la première. . .

DORIMAN.

O ma fille ! Ma chere Julie ! Pourquoi le Ciel vous fit-il naître de parens si délaissés ?

JULIE,

Hélas ! oubliez-moi, pour ne penser qu'à mon frere, dont les gémissemens deviennent plus fréquens, plus sinistres.

DORIMAN.

Ecoute, chere compagne : il est encore des vertus sur la terre : il est encore des cœurs comme les nôtres : frappons derechef aux portes de la pitié ; je vais, je cours . . .

MELANIDE.

Demeure : c'est à moi à nourrir mes enfans,

DORIMAN.

C'est à moi à te les conserver.

MELANIDE.

La voix d'une Mère est plus touchante.

DORIMAN.

L'éloquence d'un Pere subjugué alors les plus endurcis.

MELANIDE.

Arrête ; le froid extrême pourroit te replonger dans la maladie dont tu fors à peine.

DORIMAN.

Non, rentrez : une femme seule est exposée la nuit à des insultes qu'elle doit craindre ; vos enfans ont besoin des douceurs de vos caresses ; vous devez à leur consolation. Allez, ma bien-aimée, auprès du lit de votre fils : allez, ma chere Julie . . . je ne tarderai peut-être pas à vous y rejoindre. ( *Il sort.* )



O Dieu, l'appui des malheureux, daigne veiller sur ses jours . . . & sur son innocence !

[ Elle se retire avec Julie auprès de son fils. ]

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

Laissons-le reposer un moment : sa sensibilité ne lui permet pas de garder le silence auprès de moi, & il est trop foible pour parler sans cesse.

JULIE.

O ma Mere ! que je vous fais bon gré de vous contraindre, jusqu'à lui laisser ignorer nos besoins & les siens mêmes ! Qu'il doit vous en coûter, pour lui montrer un visage serein, lorsque la douleur brise votre ame !

MELANIDE.

Ma fille, rien n'est difficile quand on aime. Ce que je fais pour un fils doit vous étonner qu'un autre, vous, que j'ai vue dans l'âge le plus tendre, non-seulement supporter, sans dégoût, l'aspect d'un pauvre malheureux couvert de plaies ; mais encore les nettoyer d'une main compatissante ; mais y mettre du baume pour les guérir, & joindre aux soins les plus charitables cette assidue féduisante qui donne du prix à toutes les vertus ; & grace au Ciel, il est plus d'un infortuné que vos dons ont fait long-tems subsister.

JULIE.

Ah ! si la perte de nos biens m'a fait verser quelques larmes, c'étoit de ne pouvoir plus suivre à cet exemple & celui de mon Pere.

MELANIDE.

Votre Pere ! c'est le plus humain des mortels,

(Avec une larme.)

& nous serions les plus heureuses des femmes, sans l'inflexibilité de son caractère, sans cette rudesse avec laquelle il pratique la vertu . . . . Mais il ne revient point ! Que son absence augmente mes inquiétudes !

JULIE.

Voilà seulement sept heures . . . . le tems passe bien lentement pour ceux qui souffrent ! Que de momens cruels nous avons à supporter encore, avant le retour de la lumière !

MELANIDE.

Peut-être que demain nous ne souffrirons plus à sept heures : vils fardeaux de la terre, nous rentrerons dans son sein, qui n'a pu nous nourrir . . . nous ne nous aimerons plus, ma Fille ; nous ne nous dirons plus que nous nous aimons : nous ne ferons plus rien . . .

JULIE.

Ma tendre Mère ! . . . Qu'entends-je ?

MELANIDE.

Écoutons . . .

JULIE.

On sonne le tocsin d'une manière effrayante.

MELANIDE.

Ah ! sans doute, en ce moment, où nous croyons épuiser seuls le torrent des douleurs répandues sur l'humanité, d'autres infortunés font de vains efforts pour échapper à la fureur des flammes. Sans doute leurs dernières plaintes percent les nues avec l'épaisse fumée qui les engloutit . . . . Il me semble même distinguer la voix d'une Mère expirante, qui crie : Ne sauvez que mes Enfants . . . . que mes Enfants . . .

JULIE.

Moi, je m'écrierois : laissez-moi ; mais sauvez, sauvez ma Mère.

Si Doriman étoit allé secourir ces malheureux... Cette action est bien de lui... S'il exigeoit quelque chose de leur gratitude, de mille services importants qu'il a rendus à ses semblables, ce seroit le premier dont il auroit reçu la récompense... l'extrémité où nous nous trouvons, lui serviroit d'excuse au tribunal de son cœur...

JULIE.

Si l'indigence a véritablement quelque chose d'horrible, c'est, selon moi, de mettre l'homme dans l'impuissance d'être généreux...

MELANIDE, JULIE.

DORIMAN *entre brusquement.*

**A**H ! ma Femme ! ma Femme !... ma Femme !

MELANIDE.

Ah ! tendre Ami, nous voilà donc réunis pour ne nous plus séparer ? Nos Enfants vivront-ils ?...

DORIMAN.

Approchez, Julie : prenez de vos mains innocentes... ces gages de mon amour : voilà des secours pour votre frère : voilà du pain pour vous... bientôt j'irai chercher un peu de bois... allez.

JULIE.

Mon Pere ! je baiserais d'abord ces mains sacrées qui nous conservent tous... Je les réchaufferai des larmes que ma reconnaissance me fait répandre...

DORIMAN.

Allez, vous dis-je... & vous Melanide... retirez-vous aussi... je n'en puis plus... mes genoux se dérobent sous moi... comme si je ne de-

vois plus que ramper la face contre terre . . . .  
( *Il tombe prosterné . . .* )

MELANIDE *effrayée.*

Doriman ! Doriman !

DORIMAN.

O Dieu de bonté , Dieu d'amour , c'est toi que j'adore . . . C'est toi qui as vu mon cœur , lorsque ma main a tenté d'éloigner la mort de mes pauvres Enfans . . . deux ames innocentes . . . toutes remplies de ta loi . . . .

MELANIDE.

Mon Epoux ! mon Epoux ! . . . . Pourquoi ces sanglots douloureux ? Jamais je ne te vis souffrir ainsi : Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu fait ?

DORIMAN.

Laissez-moi : je dois m'abîmer devant l'Etre suprême : la douleur m'a fait douter un moment de sa justice ; il m'a puni . . . Je dois me traîner dans la poussière , l'image du néant , dans lequel je voudrois rentrer . . .

MELANIDE.

Tu veux mourir ! . . . . Et m'abandonner ! O Ciel ! une sueur froide coule avec ses larmes ! . . . [ *Elle les essuye* ] comme il est pâle , abattu , tremblottant ! Relevez-vous d'une humiliation qui me tue . . . Que vous est-il arrivé ? Que craignez-vous de m'apprendre ?

DORIMAN.

Melanide , je n'eus jamais de secret pour vous . . . Mais parlons bas : tous les Enfans doivent être respectés . . . Lorsque je vous ai quittée , j'allois demander , au nom sacré de l'Humanité , de quoi soulager les besoins des nôtres . Que de tableaux touchans j'ai fait de leur situation ! Combien mon cœur paternel m'a dicté d'expressions vives , de prières attendrissantes ! Tout a retenti du triste récit de mes infortunes , Une fausse honte n'a

rien ôté à mon zèle : je me suis nommé vingt fois ; mais comme si le froid excessif, en entr'ouvrant les pierres, resserroit les cœurs des hommes, les uns m'ont traité d'imposteur ; d'autres m'ont reconnu, & ont passé outre ; tous m'ont accablé du plus injurieux mépris. . . .

## MELANIDE.

Ah ! imprudent ! tu t'es adressé à des Riches. Entendent-ils le langage du cœur ? Savent-ils être Peres [1] ? Aiment-ils autre chose qu'eux-mêmes ? Il falloit monter dans les réduits des Veuves, chez les plus pauvres Artisans ; leurs dernières ressources, ils les auroient partagées avec toi . . . Mais achève . . . je t'écoute en tremblant.

## DORIMAN.

Hélas ! . . . l'œil morne, & la tête panchée, je revenois, à pas lents, sanglotter sur ton sein, te parler, t'embrasser pour la dernière fois . . . je revenois prendre mes chers Enfants sur mes genoux, recueillir leurs larmes innocentes, les offrir au Ciel comme de pures victimes, & déposer mon ame sur leurs levres livides . . . Je montois dans ces tristes pensées . . . Soudain une force inconnue me repousse . . . Je tombe sans connoissance dans notre escalier . . . Là mon esprit égaré me présente . . . O Dieu ! ô Melanide ! . . . ma fille expirante . . . sans le savoir, ma main pesoit . . . sur un couteau à moitié enfoncé . . . dans le sein de mon fils . . . Cependant une femme majestueuse me crie, d'une voix plus bruyante que le tonnerre : Je suis la Nature ; mes droits sont les plus sacrés . . . Suis-moi . . . Il me sembloit qu'elle m'aidoit à me relever . . . Je m'élance avec une fureur aveugle dans je ne fais quelle rue écartée . . . Veillois-je alors ?

[1] Peut-être sa situation la rend-t-elle injuste.

Où un monstre ennemi de l'homme m'entraînoit-il malgré moi ?

MELANIDE.

Ah ! Malheureux ! ... Eh bien ? ... Dans cette rue écartée...

DORIMAN.

Un Vieillard passoit, suivi d'un seul Domestique...

MELANIDE.

Et son sang a coulé ?

DORIMAN.

Qu'as-tu dit ? ... Moi, j'aurois violé jusques-là les loix de l'Humanité, l'idole de mon cœur ! J'aurois offert à mes enfans, à toi-même du pain pétri avec du sang humain ! ...

MELANIDE.

Garde, garde tes secrets, malheureux... je ne veux plus rien entendre de ta bouche... je romps tout commerce avec toi... je voudrois pouvoir te détester...

DORIMAN *s'éloigne d'elle, les mains sur son front, & dans la douleur la plus profonde.*

MELANIDE.

Mais qu'entends-je ? ... Plusieurs personnes montent, ce me semble, jusqu'à notre demeure... Ah ! Doriman... on frappe, & tu frémis !

DORIMAN, *d'une voix couverte.*

Femme injuste, retournez avec vos enfans.

MELANIDE.

Je crains, je te l'avoue, les suites affreuses...

DORIMAN *de même.*

Craignez seulement d'oublier votre devoir pour la première fois.

MELANIDE.

Dieu ! on frappe plus fort ! Cher époux, que peut-on demander si tard à des malheureux qui n'attendent que la mort ?

DORIMAN *de même.*

J'ai vu ce matin ces débiteurs, chargés de famille, que je n'ai pu souffrir qu'on traitât avec dureté : quelques-uns m'ont promis de me satisfaire promptement, & ils viennent sans doute s'acquitter de leurs promesses. Cela suffit-il pour vous décider ?

MELANIDE. (*On frappe encore.*)

Hélas un cruel pressentiment...

DORIMAN ; *avec dignité.*

Ah ! je commence enfin... mais, dites-moi : le caprice présida-t-il jamais à mes volontés envers vous ? La mauvaise humeur troubla-t-elle jamais entre nous la paix, l'union conjugale ? & vous-même, m'avez-vous accoutumé à la résistance ? Vous rompez tout commerce avec moi !... Et vous refusez de vous éloigner, lorsque... rentrez, Madame, rentrez ; je vous en prie. Vous me reverrez peut-être, & alors vous m'outragez à loisir...

MELANIDE.

Ah ! Quel reproche !... Sa sombre tranquillité m'accable. (*Doriman ouvre.*)

UN OFFICIER DE JUSTICE, QUATRE  
SOLDATS *armés, quelques flambeaux dans  
l'éloignement.*

DORIMAN *avec fermeté.*

Quid demandez-vous ?

L'OFFICIER.

Je ne chercherai point, Monsieur, à vous embarrasser par de questions obscures, & toujours offensantes pour un homme tel que vous, qui  
portez

portez sur le front l'honneur & la probité.

DORIMAN.

Passons : je fais du moins que l'un & l'autre est dans mon cœur ; l'extérieur ne me touche point...

L'OFFICIER.

Voici donc l'objet de mes perquisitions. Il vient de se commettre une violence envers un vieux Magistrat, suivi d'un Laquais. Celui-ci a cessé d'accompagner son maître, pour observer la retraite du coupable. . .

DORIMAN.

Ne perdez pas le tems à en dire davantage : je suis ce coupable.

L'OFFICIER & LES SOLDATS *en même tems*

Vous, Monsieur ? Lui ! lui !

DORIMAN.

Moi-même.

L'OFFICIER.

C'est à regret que je l'apprends, & je ne fais trop pourquoi! . . . Soldats, il faut tout visiter ici.

DORIMAN, *avec émotion.*

Arrêtez. Cette chambre renferme en effet de grands trésors, des biens d'une espee rare, & auxquels je suis plus attaché qu'à la vie : c'est une Mere, une Epouse incomparable ; deux enfans du plus beau naturel, deux enfans adorés, que j'aurois vu périr de misere, si je ne les avois secourus, aux dépens de mes jours. . . Pourriez-vous ne pas respecter cette famille innocente & malheureuse ? . . . ( *Les Soldats sont singulièrement attentifs.* ) Pourriez-vous lui porter le coup mortel, en me chargeant de chaînes à ses yeux ? . . . ( *L'officier se détourne, & ne peut parler.* ) Que de cris perceroient mon cœur ! Que de morts, que de supplices j'éprouverois à la fois ! O mes Enfans, qu'allez-vous devenir ! O ma Femme, qu'est devenu pour toi le lien sacré qui charma si long-



L'HUMANITÉ,  
 tems nos cœurs ? Ah ! comment récompenser  
 ta vertu ? ...

PREMIER SOLDAT.

Te sens-tu touché ?

SECOND SOLDAT.

Autant que je puis l'être...

TROISIEME SOLDAT.

Voilà les premières larmes que j'aie versé de  
 ma vie...

L'OFFICIER.

Amis, je vous entends, & vous êtes témoins  
 de mon trouble : nous nous pardons réciproque-  
 ment, en demandant l'un à l'autre la liberté de  
 cet homme... Ah ! si vous, accoutumés à voir  
 de sang-froid les tourmens des scélérats, vous  
 êtes ici sensibles, il faut que l'innocence & la na-  
 ture y parlent bien haut... Mais faut-il que nous  
 nous rendions à leur cri ?

DORIMAN.

Non, Messieurs : je vous trahirois tôt ou tard ;  
 parce que je ferai vrai jusqu'à ma mort. Mar-  
 chons ; & si la voix de l'Humanité s'explique en  
 ma faveur, au fond de vos cœurs, marchons si  
 doucement que ma pauvre famille puisse ignorer  
 pendant cette nuit le dernier de ses malheurs...  
*( Lui-même tire la porte, sans faire le moindre bruit. )*



MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

**D**Orim... Il est parti ! Je le suivrai ; je l'atteindrai ; je ne le quitterai plus... Ah ! (*Sa précipitation est telle , qu'on l'entend tomber sur les premières marches de l'escalier.*)

(*D'une voix presque éteinte.*)

Mon Dieu ! Mon Dieu !... Ah ! Julie ! Julie !...  
Ma chère Julie !...

JULIE.

O Ciel ! que vois-je ? Accourez, mon Père ; accourez : où êtes-vous donc, mon Père ?

MELANIDE.

Mon empressement à voler sur ses pas, a été la cause de ma chute...

JULIE relève Mélanide, & la porte presque dans ses bras ;  
*jusques sur un mauvais siège , auprès de la lampe.*

Ma Mère ! n'êtes-vous point blessée ?

MELANIDE.

Hélas ! je l'ignore : la mort est dans mon âme ! toutes les affections douloureuses sont dans mon cœur... On me déchireroit que je ne pourrois souffrir davantage...

JULIE.

O ma tendre Mère ! votre visage est tout meurtri : votre sang est prêt à couler...

MELANIDE.

Ma Fille, ce n'est pas de moi que je m'occupe... Imaginez-vous où peut être votre Père ?

JULIE.

Comme ses bontés furent toujours sans bornes, je crois qu'il est allé chercher le peu de bois qu'il nous a promis.

Je le souhaite... & je n'ose l'espérer...

JULIE.

Hélas ! je sens à chaque moment que le froid augmente. Mes pleurs se condensent sur mes joues... & vos mains, vos mains bienfaisantes... qu'elles sont engourdies ! qu'elles sont glacées !...  
( Elle les prend dans les siennes, & tâche de les réchauffer de son haleine, & de ses baisers. )

MELANIDE.

Quelqu'un vient : hâtez-vous d'ouvrir : c'est peut-être...

MELANIDE, JULIE.

UN VIEILLARD.

( Après avoir remarqué avec étonnement que la chambre est sans meubles, & ses quatre murs dépouillés, il s'écrie : )

O Humanité sainte, Mere, soutien, délices des Mortels, en quel tems, dans quel climat fus-tu plus négligée ? Ma riche Patrie abandonne donc la moitié de ses Enfants ? ... Pauvre famille ! Tout m'annonce que vous êtes tombée, ainsi que tant d'autres, que je viens de voir dans l'état le plus déplorable...

MELANIDE.

Quoi ! Monsieur ? ni les glaces d'un Hiver rigoureux, ni les fatigues, ni les ombres de la nuit n'empêchent votre pitié de rechercher les malheureux ?

LE VIEILLARD.

Reprochez-moi plutôt, Madame, d'avoir passé plus de quinze jours sans vous rendre des soins ;

ce n'a pas été la faute de mon cœur, mais celle de ma santé. . . Hélas ! c'est à mon âge que l'on sent avec effroi que chaque instant dérobe quelque chose à notre existence. . . mais enfin tout finit : les rochers ont aussi leur décrépitude , rien n'est immortel que la vertu. . .

MELANIDE,

Heureux ceux qu'elle n'a point abandonnés dans le passage d'une vie hérissée de peines ! Si les disgrâces ramènent les hommes à ses préceptes , un malheur extrême les leur fait souvent oublier. . .

LE VIEILLARD.

C'est ce qu'un événement fâcheux vient de me prouver. Je vous apportois , comme à d'autres infortunés , le superflu de mon bien-être. Eh ! qui peut se refuser à un sacrifice si foible , si consolant ? . . . Un homme m'arrête brusquement : il avoit l'air malade : ses yeux étoient égarés : des sanglots fréquens & précipités lui coupoient la parole. . .

JULIE,

Le misérable !

LE VIEILLARD.

Ah ! prenez garde , ma belle Enfant : sans doute votre bouche n'est pas plus faite pour blâmer , que votre cœur pour haïr. J'ai vécu : j'ai étudié les Hommes : j'ai vu avec douleur à quel point ils ont défiguré la Nature. Ceux qui se sont conservés purs au milieu de la contagion du monde , y sont les plus exposés à des maux qui devroient être la punition des méchans. Tous les jours l'honnête-homme y est la dupe de son intégrité , la victime de sa franchise. Devient-il pauvre , infirme , malheureux , comme il n'est que trop ordinaire ? Alors , semblable à une vierge timide , qui se voit égarée la nuit dans un bois , fameux par les dan-

gers qu'on y court , il ne sait où trouver des ressources , qui ne coûtent rien à sa vertu. Le mépris de ses semblables est son premier supplice ; il veut l'éviter , il se cache , il demeure enseveli dans son indigence ; la faim l'y vient attaquer ; il cède à son désespoir , où l'injustice en fait sa proie. Tel est , je crois , celui dont je vous parle. Imaginez-vous qu'ayant rencontré à deux pas de moi une pauvre femme fort âgée qui pleuroit , il lui a donné le surplus de ce qui suffisoit , disoit-il , pour secourir ses Enfans , & qu'il avoit voulu me rendre. . . Qu'il en a reçu de bénédictions ! Puissent-elles avoir sur lui l'effet qu'il mérite !

JULIE.

Que je plains les Enfans qui se sont partagés une nourriture achetée par un crime ! Moi, j'aurois préféré de mourir.

LE VIEILLARD.

Fort bien. Vous avez-là , Madame , une fille qui pense noblement , digne de respect , d'amour ; un véritable trésor pour un homme bien né. . . Adieu , je demeure si loin de vous , qu'il faut que je m'arrache d'un entretien où respire la vertu , afin de pourvoir à vos besoins le plutôt possible. . .

MELANIDE , JULIE , UN VIEILLARD.

HERMÈS , *vivement.*

**C'**Est à moi , c'est à moi seul de le faire.

LE VIEILLARD.

Que vois-je ? mon fils ! . . .

HERMÈS.

Mon Pere , puisque je vous surprends ici , tout m'est connu. . . Mon Ami est pauvre. . . sa famille est malheureuse.

MELANIDE & JULIE paroissent surprises , & affectées  
différemment.

LE VIEILLARD,

Vous m'aviez mandé que vous ne reviendriez  
que dans quelques jours ?...

HERMÈS.

Je l'avoue , mon Pere ; mais les fonctions de  
ma charge exigent ma présence pour demain.  
D'ailleurs , mon cœur se faisoit une si douce image  
de la surprise du vôtre , qu'il n'a pu se refuser à  
cet innocent stratagème. J'en aurois recueilli le  
fruit plutôt , sans votre absence du logis. Mais  
après tout , je m'applaudis de vous trouver auprès  
de la beauté qui partage avec vous mon respect ,  
ma tendresse & mes vœux. Ah ! mon Pere ! je  
vous ai parlé mille fois d'une femme parfaite ,  
comme d'un Etre imaginaire. . . c'étoit Julie. . .  
Ma chere Julie , unissons-nous , pour toucher ce-  
lui de qui dépend notre bonheur : il est le modele  
des bons Peers , comme vous êtes celui des filles  
tendres & vertueuses.

MELANIDE.

Hermès , il n'est plus tems de vous le céler. Le  
malheur , l'indigence & la honte , plus cruelle en-  
core , ont brisé tout lien entre vous & la fa-  
mille de votre ami. L'égalité de naissance exige  
du moins quelque proportion dans la fortune , &  
tout nous est ravi. . . Hélas ! il est d'autres raisons  
de vous en séparer pour jamais ; & quand vous  
les connoîtrez , vous frémirez sans doute , mais  
vous ne pourrez y résister. . .

HERMÈS.

Mélanide , cruelle Mélanide , que m'annoncez-  
vous ?

MELANIDE renvoie sa fille auprès de son fils , & dit à  
part :

Je pourrai peut-être me décharger loin d'elle

H E R M É S.

O mon Pere ! vous connoissez toute la sensibilité de mon ame : elle est votre ouvrage... Ah ! permettez que je dépose dans votre sein mes larmes & mes douleurs... Non, je ne survivrai point à la perte qu'on m'impose...

L E V I E I L L A R D.

Mon fils, que ta passion m'afflige ! Non que censeur austere, comme on l'est ordinairement à mon âge, je t'en ordonne le sacrifice. Nous pensons tous deux que la terre n'offre rien de plus beau, de plus digne de la faveur du Ciel, qu'une femme vertueuse & d'un bon caractère, telle qu'est Julie, puisque tu l'adores. Mais le monde a ses loix, ses usages : la pauvreté ses inconvéniens. Il te reste des parens à ménager, un état respectable à soutenir, & je ne suis plus riche.

H E R M É S.

Ah ! mon Pere, ne parlez point de ces avantages frivoles qui frappent les yeux de la multitude, & font gémir l'homme de bien. Vous m'avez appris à les mépriser. Et quant à mon état, il n'impose pas un faste aussi grand qu'on le pense. Vous même y êtes-vous moins honoré, pour avoir consacré aux besoins des infortunés, ce que tant d'autres lui donnent en chevaux, en équipages, en maisons magnifiques ? Je vous imiterai, mon Pere ; j'oserai avoir une table comme la vôtre, sans somptuosité, sans plaisans, sans parasites titrés ; mais l'honnêteté, la douceur & la concorde y paroîtront toujours comme des Gardes autour de Julie. Je nagerai sans cesse dans la joie de mon cœur ; sans cesse je me dirai, je dirai à Julie, à tous mes amis : je dois à l'amour de mon

Pere ma vie, mes mœurs & ma félicité. Ah ! trahirez-vous un espoir si flatteur ?

LE VIEILLARD.

C'est en montrant de tels sentimens qu'un fils honore les cheveux blancs de son Pere : c'est ainsi qu'il lui fait oublier les infirmités de la vieillesse, & l'approche de la mort. . . O mon enfant, tu fais que je ne connus jamais le pouvoir paternel que pour écarter deux monstres de ton cœur, le vice & la tristesse. Toutes mes pensées ont pour objet ton bonheur. Tu me découvres le chemin qui peut t'y conduire ; je consens de t'y faire entrer, après un mûr examen, & le rétablissement de cette honnête famille, que je n'ai pas besoin de recommander à ta bienfaisance. . . Adieu, Madame . . . ( *Il va allumer sa bougie à la lampe.* )

HERMÉS.

Mon Pere ! . . . mon Pere ! . . . Quelle expression peut m'acquitter envers vous ! . . . ( *Il lui baise les mains.* )

LE VIEILLARD.

Laisse. . . je suis empressé de questionner mon Domestique, qui m'a quitté après mon aventure.

MELANIDE, HERMÉS.

MELANIDE, *à part.*

**S**ON Domestique l'a quitté, & mon Epoux ne revient pas ! . . . O Dieu ! qui m'apprendra son sort ? . . . O Hermès, dans quel abîme nous trouvez-vous plongés !

HERMÉS.

Mélanide, vous allez sortir de l'indigence, & votre inquiétude redouble ! . . . Qu'est-ce que l'a-



venture de mon Pere ? Le savez-vous ? Pourquoi ne revois-je point mon ami ? Que lui est-il arrivé ; Que fait-il loin de vous , cet Epoux qui vous adore ? . . . Vous pleurez ! . . .

MELANIDE.

Ecoutez donc , Hermès . . . Mais , non . . . mon cœur vous livre son secret . . . & ma bouche n'ose le mettre au jour . . . Cruelle contradiction ! . . . O ma fille , ma fille , en quel état est votre frere ?

JULIE, *paraissant à l'entrée de la chambre.*

Hélas ! il rejette les secours que je lui présente , comme si c'étoit un poison mortel . . . Il s'agit , il fond en larmes.

( *Elle se retire.* )

MELANIDE.

Malheureuse Mere ! . . . Je frémis ! . . . Ce couteau . . . à moitié enfoncé . . . dans le cœur . . . Ah ! pourquoi vient-il m'effrayer ? . . . Mes entrailles sont émues . . . Je vais perdre mon fils ! . . . ( *Elle demeure sans mouvement , les mains levées au Ciel.* )

HERMÉS.

Grand Dieu ! Est-ce aujourd'hui le jour de ta colere ? Je ne vois que des objets d'horreur ! A peine suis-je de retour , que je me précipite aux pieds de Julie , & je la trouve dévorée de soins qu'elle me cache. Banni de sa présence , je rencontre , d'un côté , des Citoyens surpris par la mort , sous leurs toits embrasés ; de l'autre , deux petits enfans exposés nus sur des pierres , & que le froid a laissés sans vie. Je reviens promptement ici , le cœur ferré , l'esprit frappé de mille présages funestes , & je suis arrêté par un malheureux que l'on mene dans les Prisons . . .

MELANIDE, *sortant de son accablement.*

Un malheureux , dites-vous ? Quel est-il ?

HERMÉS.

Ah ! Mélanide ! est-ce le tems de gémir sur les

maux d'autrui, quand les vôtres sont extrêmes ?

MELANIDE.

Non, non, . . . Je veux savoir . . . ce malheureux . . .

HERMÉS.

Quel si grand intérêt vous inspire-t-il ? Allons plutôt, allons secourir votre fils . . .

MELANIDE.

Savez-vous du moins quel est son crime ?

HERMÉS.

Je n'ai entendu que ces paroles d'un Soldat : c'étoit pour sauver ses Enfans. La Populace, & sur-tout plusieurs Femmes attroupées, se sont aussitôt écriées d'une manière à faire craindre une émeute : c'étoit pour sauver ses Enfans : relâchez-le : ce n'étoit que pour conserver ses Enfans . . . On parloit confusément d'un Vieillard . . .

MELANIDE.

C'est mon Mari; c'est Doriman . . .

HERMÉS.

Qu'entends-je ? ô Ciel ! Mon Ami . . . Ah ! malheureux que je suis !

MELANIDE.

Et le Vieillard est votre Pere . . . [1]

HERMÉS, MELANIDE.

Ma Fille ! ma pauvre Fille ! . . . Votre Pere est perdu . . .

JULIE.

O ma Mere ! . . .

MELANIDE.

Il s'est perdu pour vous nourrir . . .

JULIE.

Mon Pere . . . Mon Pere . . . Mon Pere ! . . .

HERMÉS.

Fatal voyage ! Retour cruel ! . . . Que n'ai-je

(1) Les gens sensibles, les seuls à qui je présente cet Ouvrage, supposeront aisément les attitudes les plus convenables à cette scène de douleur, selon le caractère de chaque Personnage.

précédé d'un jour , d'un seul jour l'orage affreux  
dont nous sommes tous enveloppés ! . . .

MELANIDE, JULIE, HERMÉS, *ensemble.*

Doriman ! . . . O mon Père ! mon Ami ! . . .

HERMÉS.

Ah ! Julie ! Ah ! Mélanide ! . . . Si quelque chose  
pouvoit vous consoler . . . .

MELANIDE.

Laissez une malheureuse . . . Je perds mon Epoux .  
Je perds peut-être mes Enfants . . . Je ne veux point  
être consolée . . . Je perds mon Epoux . . . d'une  
manière . . . Ah ! cette idée me confond , & je vou-  
drois me cacher dans les gouffres de la terre.

JULIE, HERMÉS.

JULIE.

NE me rendez-vous pas mon Père , Dieu tout-  
puissant ? . . . Ne me le rendez-vous pas , Orga-  
nes de sa Justice , Protecteurs des malheureux ? . . .

HERMÉS.

O image de la vertu persécutée , belle & triste  
Julie , venez , venez confondre vos sanglots avec  
les miens : ne craignez point de vous jeter dans  
mes bras . . . Hélas ! dans ces bras , qui ne devoient  
s'ouvrir qu'aux voluptés de l'Amour le plus pur . . .

JULIE.

Je ne respire plus . . . la douleur entraîne mon  
ame . . . mon ame craintive , . . . dans les liens de  
la mort . . .

HERMÉS.

. . . Jamais mon cœur ne fut si près d'elle . . .  
Je brûle . . . d'un feu pénétrant . . . Que de char-  
mes dans sa langueur ! . . . Si d'un ardent baiser . . .

le premier . . . le premier de ma vie . . . sur une si belle bouche . . . Lâche ! aurois-tu attendu ce moment , pour offenser celle que tu préfères au monde entier , à toi-même ? . . . Julie ! . . . adorable Julie ! . . . Vos yeux ne se r'ouvrent point ! . . . ma chere Julie ! ma bien-aimée . . .

JULIE.

Quels doux accens retentissent au fond de mon cœur ? . . . (*Elle regarde Hermès avec étonnement.*) Ah ! illusions flatteuses , vous vous jouez de ma foiblesse . . . O douloureux réveil ! je croyois être sur le sein de mon Pere , & je m'abandonnois aux avides regards d'un Amant qu'il ne m'est plus permis de voir ! . . .

HERMÉS.

Que dites-vous , Julie ? Un cœur que vous remplissez de tout vous-même , peut-il être parjure ? Hermès peut-il oublier ses sermens , parce que Julie est en bute à tous les traits de l'infortune ? Ah ! que plutôt . . .

JULIE, l'interrompant.

Vous avez entendu ma Mere , & je n'écoute rien de contraire à ses volontés . . . Allez faire le bonheur d'un Pere. Je veux gémir sans témoin sur la perte du mien . . . Allez , cher Hermès . . . Si vous m'aimez encore . . . venez revoir ma pauvre Mere . . . demain à la naissance du jour . . .

HERMÉS.

Demain ! . . . demain sera le jour le plus affreux de toute ma vie . . . Demain , à la naissance du jour , je ne pourrai penser à vous sans frémir . . . Hélas ! je deviendrai peut-être à vos yeux le plus odieux de tous les Mortels . . .

JULIE.

Ah ! barbare ! . . . vous auriez été le délateur . . .

HERMÉS.

Non , non , Julie : j'estime trop la vie des hom-

mes. Eh ! plutôt à Dieu que ma Patrie imitât ce Peuple vraiment sensible , chez qui le sang humain ne coule jamais sur l'échaffaud !

JULIE.

Oui, l'Humanité brille dans vos yeux, & votre cœur sera toujours son sanctuaire ; mais enfin, Hermès, qu'a de commun la journée de demain, & ma haine ?

HERMÈS.

Le Ciel a-t-il mis dans l'homme un courage capable de résister à une telle épreuve ? ... Ah ! Julie ! vous allez sentir si j'ai moins à souffrir que vous ... Demain je manque à mes engagements, à mon honneur, à la société ... Ou je condamne votre Pere : je dois être son Juge.

JULIE.

Vous devez être le Juge de mon Pere ? ...

HERMÈS, *avec impétuosité.*

Rien ne m'y force : un autre peut remplir les fonctions cruelles & nécessaires de ma place ; mais qui a droit de me dispenser d'être juste, fidele à mes sermens , digne de la confiance de ma Patrie ? Qui a droit d'affranchir l'homme public de ce que lui impose son ministère ? Le Guerrier qui monte à la tranchée peut-il être lâche, peut-il reculer, même pour éviter une mort certaine ? Les obligations du Magistrat doivent-elles suivre l'instabilité des événemens ? Celui-là mérite-t-il l'auguste titre de Pere du Peuple, de Protecteur des Hommes , qui ne se dévoue à leur service que dans les choses flatteuses , aisées , favorables enfin à ses intérêts particuliers ? Quelle différence y aura-t-il entre lui & le coupable, qui n'est devenu tel que pour avoir écouté ses penchans , cédé à sa cupidité, que pour s'être indignement refusé au pénible exercice de la vertu ? Ah ! l'Oracle de la

DU LE TABLEAU DE L'INDIGENCE. 381

Justice, semblable au Soleil dans le milieu de sa course, doit plonger ses regards sur tous les Hommes, leur partager également ses ombres & ses clartés, brûler, ou vivifier, animer, ou détruire... détruire ! Qui ? qui ? Malheureux ! ... Te représentes-tu bien la victime que tu vas frapper ? ...

JULIE.

Ma surprise égale ma douleur... Hermès jugera son Ami ! ...

HERMÈS.

O amitié, lien sacré des âmes sublimes, lien si doux à mon cœur, qu'il m'en coûtera, si le devoir l'emporte sur toi ! ...

JULIE.

Et vous reverrez sans émotion, l'œil sec & le front sévère, cet Infortuné que vous ne rencontrâtes jamais sans tressaillir, sans le presser dans vos bras ! ... Vous l'entendrez vous dire, avec cette voix mâle & douce, qui vous inspira si souvent l'enthousiasme de la Vertu : je fus utile à mes semblables ; je fus fidèle à ma Patrie ; le vice me fit toujours horreur : je devins pauvre, sans devenir lâche : la maladie épuisa mes forces & mes ressources : ma famille périssoit de misère : j'implorai en vain la pitié des hommes : la Nature me donna le désespoir pour guide, & je me rendis coupable, parce que je ne pus cesser d'être Père... Et cependant vous pourrez lui répondre : vous mourrez... Non, cher Hermès, ces larmes que vous répandez ici couleront devant lui avec plus d'abondance : elles effaceront dans vos mains la sentence de mort : elles me rendront un Père, à vous un Ami, un Citoyen à l'Univers...

HERMÈS.

O sexe, sexe enchanteur ! Que ton éloquence est douce ! ... mais qu'elle est redoutable !

JULIE tombe à ses genoux.

Je ne vous parlerai point de la vie qu'il vous a conservée : hélas ! je ne vous rappellerai point les premiers soupirs de votre cœur , ni sa victoire sur le mien . . . La pure bienfaisance doit obtenir d'Hermès ce qu'un Homme vulgaire accorderoit , par foiblesse , à l'Amour . . .

HERMÈS.

Levez-vous , levez-vous , cruelle Julie . . . Vous me perdez ! . . .

JULIE.

Ah ! pouvez-vous blâmer les gémissemens d'une Fille tremblante , que son Pere a trop aimée ! Ce cri qui vous étonne , c'est le cri de la Nature , & malheur au monstre qui ne sait ni le pousser , ni l'entendre !

HERMÈS.

Eh bien , votre Pere . . . Ah ! qu'allois-je dire ? . . . Julie ! Julie ! . . . vos plaintes sont légitimes . . . Les infortunés peuvent descendre jusqu'à la prière devant leur Juge . . . Mais cette prière avilit tout Juge qui prend plaisir à l'entendre . . . [ *Il jette une bourse , & sort précipitamment.* ]

JULIE.

Comme il me quitte , l'ingrât ! . . . Que dois-je augurer de sa fuite ? Quel est son dessein ? Que fera-t-il ? . . . Il fera tout : il osera s'écarter de la route commune , & subordonner des loix arbitraires aux loix véritablement saintes de la Nature , de l'Humanité . . . Hermès le libérateur de mon Pere ! Quel titre pour lui aux yeux de Julie ! Ah ! si l'Amour lui soumit déjà tous mes sentimens , que n'ai-je un autre cœur aussi tendre pour le lui donner encore !

MELANIDE.

Accourez , Julie , accourez . . .

JULIE.

JULIE.

O ma Mere ! si vous saviez . . . Hermès . . .

MELANIDE.

Hermès est un étranger qui ne doit point vous occuper , quand votre Frere touche à son dernier moment.

JULIE.

O Ciel ! mon Frere.. je n'aurois plus de Frere !..

MELANIDE.

Mais que lui dirons-nous ? Il veut voir son Pere : il ne demande que son Pere . . . Mon Pere ! mort Pere , dit-il , & je meurs . . . O mon Fils ! Tu ne mourras pas seul . . .

MELANIDE, JULIE.

MELANIDE.

Julie ! Julie ! tu me persécutes aussi ! Où m'entraînes-tu donc ? Est-il quelque endroit sur la terre , où la douleur ne m'obsède ? . . .

JULIE.

O la plus infortunée des Meres ! suivez-moi , par pitié pour vous-même.

MELANIDE.

Qu'on me laisse revoir mon Fils , mon Fils , mon unique Fils . . .

JULIE.

Quel affreux plaisir trouvez-vous à repaître vos yeux du spectacle de son néant ?

MELANIDE.

Je couvrirai derechef son cœur de mon cœur : j'y rappellerai la vie avec quelque étincelle de sentiment . . . Ses yeux respireront encore pour un moment une tendre langueur . . . Il reverra , il reconnoîtra encore sa Mere éperdue . . . sa Mere

B b



replongera , pour la dernière fois , ses regards avides dans son ame fugitive...

JULIE.

Eh ! vos levres si long-tems collées sur les siennes , ne l'ont-elles pas déjà recueillie à son passage ? Ranime-t-on un corps , trois heures après qu'elle l'a quitté ? Ah ! si cela étoit possible , quels Enfans mourroient sur le sein de leurs Mères ? Quel Ami dans les bras de son Ami ? Ma tendre Mere ! ne vous abusez point si cruellement : dans vos étreintes passionnées , dans vos embrassemens aussi répétés que vos sanglots , vous avez trouvé ses membres glacés , son cœur sans palpitations...

MELANIDE.

Souvent on abandonne ainsi des gens qui ne sont point morts , & qui périssent , faute de secours . . . . Oui , mon fils respire encore . . . . Que dis-je ? Je l'entends , qui demande son Pere . . . son Pere ? . . . Où est-il à présent ? Pourquoi ne paroît-il plus au milieu de nous ? . . . Hélas ! hélas ! . . . je m'en apperçois , Julie : le désespoir & le besoin de nourriture me rendent la proie d'un cruel délire . . . Mon fils n'est plus : je le sens à mon horreur pour ce réduit fatal dont mes yeux se détournent tristement : je le reconnois aux larmes de sa sœur.

JULIE.

Si du moins les vôtres pouvoient couler ! . . . Mais non : tous vos maux se rassemblent dans votre ame . . . ma Mere , que cet étouffement , que ce calme extérieur me fait craindre pour vos jours ! Ah ! que deviendrait l'infortunée Julie ?

MELANIDE.

En effet , le mal est tout dans mon cœur . . . la douleur s'y concentre . . . la douleur me tue . . . ma Fille , je succombe . . .

JULIE.

Ma Mere se précipite dans mes bras , & moi ,  
je me soutiens à peine ... Nature , ô Nature , rends  
moi les forces égales à mon courage ... Dieu , Pro-  
tecteur des foibles , daigne , daigne me secourir ! ...  
La lampe s'éteint ! ... Quelles ténèbres ! Quelle  
horreur ! ... Quand finira la nuit ? ... Quand fini-  
ront nos miseres ? ... ( Ici regne un long silence ,  
entrecoupé de hurlemens , de sanglots , d'accens inar-  
ticulés , & de plaintes , qui le rendent horrible. En-  
fin , on entend frapper doucement à la porte.

MELANIDE, JULIE.

LE VIEIL HERMÈS , tenant une petite lanterne.

**J**E frappe , & personne ne vient ... Plus de lam-  
pe ... d'épaisses ténèbres ... un silence profond ...  
Que vois-je là bas contre ce mur dépouillé ? ...  
Des bras nus , entrelassés ... tremblotans ... Dieu !  
Je me figure des serpens blessés , qui s'agitent dans  
la poussiere des tombeaux ... Mais portons-y la  
lumiere...

MELANIDE sortant comme d'un sommeil pénible.

Ma Fille ... vois-tu l'ombre de mon Epoux ?

LE VIEIL HERMÈS.

Melanide ... Julie ... rappelez vos esprits : Do-  
riman n'est point mort ... je viens de le voir , de  
l'entendre , de lui parler de vous ...

MELANIDE.

Il n'est pas jour encore , Monsieur , & vous  
vous êtes déjà transporté dans le séjour des lar-  
mes & des remords ? O généreux Vieillard ! O  
mortel , digne d'une éternelle vie , que fait mon  
Epoux ? Ah ! que fait-il dans un noir cachot ce  
Citoyen malheureux ?

B b 2

Tenez : il vous l'apprend lui-même...

JULIE.

Une Lettre de mon Pere ! Ah ! que je la couvre de mes baisers !

MELANIDE.

Ah ! ma Fille , elle est encore trempée de ses pleurs...

JULIE.

O ma tendre Mere ! si j'osois vous prier... de la lire tout haut ... je m'imaginerois entendre sa voix, cette voix qui m'est si chère...

MELANIDE *lit, & Hermès se détourne.*

» Consolez-vous , Melanide : consolez-vous.  
» Le Ciel voit mon cœur encore pur : aucun trouble ne l'agite : nul remords n'y décele le criminel ... « *[ à part. ]* Il est donc une justice intérieure qu'on ignore dans les Tribunaux publics ? ...  
» Je vais paroître devant le Juge mortel , avec la  
» confiance d'être mieux entendu du Juge suprême : je vais y rendre hommage à la vérité, me  
» soumettre aux loix de ma Patrie ..... & mourir ... «

JULIE.

Cruelle ! de quel espoir m'aviez-vous flattée !  
*[ Julie est interdite , & se voile le visage d'une partie de ses vêtemens. Melanide reprend en sanglotant. ]*  
» Et mourir , Melanide ! ... Il le faut , tendre  
» Epouse ... reçois ici mes derniers embrassements ... fais-les recevoir à mon Fils & à ma  
» Fille ... « *[ A ce nom de Fille , Julie pousse un cri perçant , le visage toujours couvert. Melanide se lamente : elle veut continuer , & chaque phrase est interrompue par ses soupirs & ses larmes. ]* » Que ta main  
» effuie les pleurs que je coûte à ces pauvres Enfants ... Dis-leur tous les jours que leur Pere est  
» mort pour te les conserver , que sa vie fut sans

» tache , fans tache volontaire ..... qu'il ne leur  
 » laiffe que fon amour pour la Vertu , en échange  
 » de l'infamie... Non : ceci n'est qu'un mal d'opi-  
 » nion , qui ne doit point les abattre .... la pureté  
 » des mœurs , & les fentimens d'Humanité feront  
 » leur noblèffe , la feule qui rende heureux , &  
 » qu'on ne puiſſe ravir ... Adieu ... adieu , & pour  
 » toujours adieu ... [ *La Mere & la Fille demeu-  
 rent conſternées , inanimées , pétrifiées.* ]

LE VIEIL HERMÈS.

O Puiffances céleſtes , vous avez compté mes  
 jours ; faites que je rende un chef à cette famille ;  
 faites que je répare ſes malheurs , & je verrai avec  
 joie la fin de ma carrière.

MELANIDE.

Ah ! vous ne connoiſſez pas toutes mes pertes :  
 venez , Monſieur , portez un jour horrible ſur les  
 plaies d'une Mere.

LE VIEIL HERMÈS.

Que vois-je , Melanide ? Quoi ? Le trépas a  
 joint ſes horreurs à celles dont vous couvrez l'op-  
 probre ?

MELANIDE.

L'opprobre ! la mort de mon fils l'a effacé ſans  
 doute : mon fils a dû juſtifier ſon Pere , en mou-  
 rant... Ah ! que du moins il ſoit inhumé avec  
 honneur , comme il convient à ſon rang ! Helas !  
 tout eſt à prix d'argent dans ce ſiècle , la naiſſan-  
 ce , & la mort... la vertu ſeule ne rapporte rien...

LE VIEIL HERMÈS.

Ce que vous deſirez , Melanide , ſera exécuté.

MELANIDE.

Oui , Monſieur ; tandis qu'on envoie Doriman  
 au ſupplice , daignez ordonner les funérailles de  
 mon fils ; qu'entouré de lugubres flambeaux , il  
 arrête la marche de ſon Pere enchaîné , au milieu  
 d'une garde farouche ; que ce Pere , averti par la

Nature révoltée, frémissé, couvre son front de ses mains meurtries par d'indignes fers, & pousse jusques aux Cieux des plaintes, des hurlemens affreux ; que les Bourreaux soient attendris, les spectateurs consternés, tout le monde dans l'attente, & l'effroi ; qu'il s'élève enfin du sein de la multitude un cri d'indignation, un cri vengeur, l'organe de l'Humanité, & le fléau du premier monstre qui l'osera violer... Malheureuse ! Que t'importe ce cri, cette vengeance ? Ton Époux en mourra-t-il moins ? Ah ! cherchons plutôt à le sauver...

LE VIEIL HERMÈS.

Mon cœur m'a dicté un expédient, qui peut nous réussir. Suivez-moi donc : une chaise que j'ai placée à ce dessein auprès de votre porte, nous attend... Venez, venez, Melanide...

MELANIDE.

Puis-je sortir dans l'état où je suis ?

LE VIEIL HERMÈS.

Votre extérieur convient à votre désastre : il convient aux demandes que vous avez à faire. Le vulgaire des gens puissans est dur & hautain : la présence d'un malheureux le blesse, le révolte ; mais il en est aussi peu, à la vérité, qui ne voient point gémir, sans gémir eux-mêmes, que tout malheur attriste, en qui tout infortuné trouve un appui, & des secours. C'est à ceux-ci que je veux vous présenter ; ainsi prenez courage.

JULIE.

Ma Mere ! vous m'allez abandonner à moi-même : qui me soutiendra, loin de vos regards ?

MELANIDE.

L'espérance... l'espérance de revoir votre Pere.

LE VIEIL HERMÈS.

Hâtons-nous donc, je vous prie : chaque instant qui peut concourir au salut d'un homme, est

plus précieux que tout l'or de la terre , qui ne produit que des vices.

MELANIDE.

Ma Fille , ma chere Julie , que jè vous quitte à regret ! embrassez-moi : hélas ! un baiser de votre bouche innocente répare mieux mes forces, que ne le feroient la nourriture & le repos ; car je ne vis plus que par vous , & pour vous.

---

JULIE.

**A**ffreuse solitude , où pénètre difficilement un jour plus affreux encore , seras-tu aussi mon tombeau ! . . . Mes plaisirs passés , mes miseres présentes , un avenir amer , se confondent dans mon imagination . . . Le dernier moment de mon frere m'a remplie d'une terreur qui ne me quitte plus...  
*( Elle s'approche lentement de la chambre de son Frere . . . )* Mon Frere ! . . . Comme le voilà étendu ! . . . Comme sa bouche demeure ouverte , cette bouche que j'ai baisée tant de fois ! . . Ah ! la frayeur s'empare de tous mes membres . . . O mort , qu'es-tu donc , puisque tu rends terrible ce qu'on eut de plus cher ? . . . Julie avoir peur de son frere ! . . . Mais , hélas ! il n'est plus . . . C'étoit sa belle ame que j'aimois . . . c'est elle que la mienne recherche encore dans ces yeux éteints , & qu'elle va suivre au séjour de l'immortalité . . . Amour , à qui j'ai dû mes jours les plus doux , & peut-être la vie , n'oppose point à ma résolution tes innocentes voluptés . . . Image adorée de l'amant le plus malheureux , retirez-vous de moi . . . ne troublez point un cœur trop faible , un cœur , qui ne veut plus sentir que ce

qu'il doit à la Nature . . . O mes Parens ! C'est à vous que je me sacrifie . . . O Arbitre éternel, Dieu bon, Dieu que j'aime, ne me fais pas un crime de hâter de quelques momens un terme préparé par tant de peines. . . .

---

JULIE, HERMÉS, *en deuil.*

HERMÉS.

**A**rrêtez : l'amour est une Divinité surveillante qu'on ne sauroit tromper . . .

JULIE.

Que vois-je ? O Ciel ! Quels vêtemens lugubres ! Que m'annoncent-ils ? Mon Pere . . .

HERMÉS.

Hélas ! . . .

JULIE.

Il est condamné ! Il mourra ! Et vous m'en apportez la nouvelle ! . . . Et vous osez paroître à mes yeux, amant ingrat, ami foible, ami parjure ! . . .

HERMÉS.

Malheureux ! Je ne fais plus ce que je fais . . . j'ai fait un effort plus qu'humain ! . . . ma raison s'est égarée . . . mon cœur se repaît de mille poisons dévorans . . . J'aime avec fureur, & je sens qu'on me déteste . . . je ne puis vivre, sans Julie, & Julie ne peut me voir, sans frémir . . . Je viens de remplir un devoir qui me fait horreur . . . j'y serois encore fidele, s'il le falloit, & cependant je me le reproche, comme s'il étoit un crime . . . Il m'honore publiquement, & mon âme éperdue l'appelle une lâcheté . . . ô contradiction de l'opinion & du cœur ! Mon Ami ? Mon Ami ? Mon

Ami ? ... ( *Il erre comme un insensé.* )

JULIE.

Eh ! à qui le redemandez-vous , barbare ?

HERMÉS.

Au Ciel , à toute la terre , à vous-même , fille superbe ; à vous , qui pouviez d'un seul mot prévenir l'extrême indigence qui nous a perdus. Et n'alléguez point mon absence ; long-tems auparavant , je pressentis le renversement total de votre fortune : je ne vous le célaï point ; je vous plains ; j'osai faire plus ; & toujours une fausse honte dicta vos réponses ; toujours vous m'opposâtes une délicatesse fatale , que je craignis de révolter...

JULIE.

... Oui , j'ouvre enfin les yeux ... J'avois tort de me croire innocente ... graces à tes soins généreux , je suis coupable ... mais tout mon crime ne t'est pas connu : je dois à ta franchise une peinture plus fidèle de mes égaremens...

HERMÉS.

Quoi , Julie ? Que pouvez-vous m'apprendre...

JULIE.

Des forfaits inouis. L'amour régnoit dans mon ame lorsque la fortune s'éloigna de nous ... vêtue plus simplement , sans parure étrangere , j'eus peur d'être moins chere à mon Amant ... Je m'abusoïis ... la tendresse étoit pure ... je le crus du moins , & dès ce moment je ne m'occupai que de mon bonheur ... ses soins , ses vertus me tenoient lieu de grandeurs , de richesses , & tandis que mes parens tomboient dans la pauvreté ... Ecoute , & frémis d'avoir aimé un monstre tel que moi , ... tandis que la honte de ma famille se préparoit de loin ... l'amour , l'amour me sembloit suffire à toute la Nature ,

HERMÉS.

Est-ce donc ainsi que les femmes se vengent ?



Punir , & charmer tout ensemble ! ... Ah ! Julie , Julie ...

JULIE.

Ce n'est pas tout , ingrat. Dévorée par la faim , consumée de regrets , d'amertume , j'ai perdu la vie que je reçus de mes parens ; & ce que tu entends ici , ce que tu vois , ce qui déchire ton cœur , & t'arrache un torrent de larmes .. cruel ! c'est ton ouvrage : c'est celui de l'amour , qui ne veut pas que je périsse. ...

(Hermès tombe à ses genoux , sanglote , & ne peut dire que Julie ! ... Julie ! ... Ma chère Julie ! ...)

JULIE.

Ah ! ce n'est plus elle , cher Hermès . . . . Tout aveu imprudent , tout éclat lui fut inconnu : la timidité étoit son partage , la pudeur son élément . Ici c'est une fille égarée , qui rassemble , à son dernier moment , le feu , la tendresse , l'enthousiasme , tout ce qu'elle auroit voulu se prodiguer d'enchantement pendant un siècle de vie . . . c'est une Amante vaincue , qui implore ta pitié . . . Ah ! sois généreux , Hermès ! comme je suis tendre : ôte-moi mon amour : délivre mon cœur de ses chaînes : fais-moi rougir , si tu peux , de l'excès de ma foiblesse , & j'expire à tes yeux , comme une victime frappée tombe aux pieds de l'autel.

HERMÈS.

Moi , rompre un nœud si charmant ! un nœud consacré par la constance , & les plus dures épreuves ! Non , non : la vertu l'a formé : la vertu le soutiendra. Nos parens y ont consenti : ils y consentiront encore : le malheur ne sépare que des lâches. Et si le préjugé de ma Patrie , si celui de mon état s'oppose à notre alliance , Julie , je connois des Peuples chez qui le vice seul déshonore ; nous irons leur demander un asyle contre

un Pays (1) pusillanime, où la vertu n'habite que sur les lèvres. Melanide daignera partager notre retraite, & son aimable fils trouvera dans votre Époux toute la tendresse d'un Père. . . .

JULIE.

Ah ! vous ignorez que mon frere a été la première victime de notre indigence ! . . .

HERMÉS.

Qu'entends-je ? O douleur ! O assemblage de toutes les miseres ! . . .

JULIE.

Tournez, tournez les yeux . . . ce nouveau spectacle r'ouvre toutes mes blessures . . .

( Deux hommes portent une Biere dans la chambre voisine. )

HERMÉS.

Un cercueil périssable va donc enfermer cet Enfant si cher, & si funeste à son auteur ! Ah ! les circonstances de sa mort demandent qu'il repose dans un tombeau d'éternelle durée . . . Oui, avant de quitter Paris, je veux élever à ses cendres un monument public, où les Peres iront lire, sur le marbre, l'excuse du vôtre, & le justifier, en donnant des larmes à son sort. Hélas ! on ne voit que pyramides fastueuses, que trophées, achetés du sang des hommes ; & l'humanité, la bienfaisance n'ont pas un Autel dans tout l'Univers ! . . .

JULIE.

Eh bien, que ce Tombeau réunisse le frere & la sœur ; qu'il soit à la fois un gage de l'amour & de l'amitié ? Va, généreux mortel . . . va loin d'une infortunée, que tes regards seuls font exister . . . O le bien-aimé de mon cœur, reçois mes

(1) Ce n'est pas l'Auteur qui parle ; c'est un jeune homme emporté contre tout ce qui nuit à sa passion.

derniers adieux dans ce baiser plein de flamme. . .  
Après ce que tu viens de me prouver, t'arracher  
un moment de ma présence . . . c'est m'arracher  
la vie . . . . fors, fors donc : la compassion t'im-  
pose cet horrible effort . . . .

HERMÈS.

O mélange d'ivresse & de désespoir ! Julie me  
rend heureux , & Julie veut me perdre ! Ah !  
quand ce sacrifice vous seroit facile , pouvez-vous  
consentir à ne plus revoir cette Mere chancelante,  
qui vous tend les bras ? . . .

JULIE, HERMÈS, MELANIDE.

AH ! ma fille ! . . . Et vous , malheureux Ami,  
devriez-vous être ici ? . . . ( *Il s'éloigne, & paroît  
affecté de ce reproche.* )

JULIE.

Eh ! bien . . . mon Pere . . . .

MELANIDE.

Puissiez-vous , Julie , ne pas perdre aussi votre  
Mere ? Hélas ! L'espoir seul me soutenoit dans  
mes chagrins , & il n'en est plus pour moi . . . .

JULIE.

Et le Pere d'Hermès a pu nous tromper ?

MELANIDE.

Ah ! gardez-vous de lui faire cette injure. Ce  
qu'il nous promettoit , son bon cœur le lui faisoit  
espérer : un homme sensible & bienfaisant n'ima-  
gine pas qu'il en soit d'inhumain . . . Le Prince,  
me disoit-il , est né compatissant ; plutôt l'Ami des  
hommes , que leur Maître : il est le meilleur Pere  
de son Empire : il est le Pere de tous ses sujets . .  
Je suis arrivée à la Cour ; l'étonnement de ceux  
qui l'habitent , à la vue d'une personne affligée

& pauvrement vêtue ; feroit croire qu'ils la regardent comme une créature d'une espèce différente , & fort au dessous de la leur . . . . Je l'ai vu enfin , ce Prince si vanté ; je me suis jettée à ses pieds ; j'ai voulu implorer sa clémence . . . . Peut-on parler dans la douleur & la crainte ? . . . . J'ai cru qu'en élevant jusqu'à lui un regard languissant . . . . Ah ! qu'il m'a paru terrible dans son air majestueux ! J'en suis tombée évanouie . Cependant on m'enlève ; on me rappelle à la vie , & je vois mon Protecteur , qui me dit froidement : retournez auprès de votre fille , & se perd dans la foule . . .

HERMÉS.

Quel langage , Melanide ! Je ne reconnois point mon Pere à ce ton courtisan.

MELANIDE.

Il aura remarqué sur le front du Souverain l'indifférence , ou la sévérité ; le mépris , ou la raillerie dans les yeux des Grands ; en falloit-il davantage pour lui faire étouffer ses sentimens d'Humanité , pour le faire rougir de sa compassion , & désavouer une démarche si mal reçue ?

HERMÉS.

Non , non : mon Pere n'a pu trahir Melanide ; Mais le voici déjà .



## LES PRÉCÉDENS.

## LE VIEIL HERMÈS.

**M**On Fils en deuil ! Et de qui donc ?  
HERMÈS.

De mon Ami : mon cœur ne consulte point l'usage , dans sa manière d'exprimer ses sentimens. Ainsi bravai-je le déshonneur arbitraire attaché à l'alliance d'un homme réputé criminel , en épousant sa fille. Et ce n'est point pour sacrifier à l'orgueil d'une vaine Philosophie. Vertu toute puissante , qui lies étroitement mon âme à l'âme de Julie ; c'est toi seule qui m'élèves au dessus du préjugé le plus inique , le plus injurieux à l'Humanité . . . O mon Pere ! Julie indigente vous fut chère : Julie devenue plus malheureuse a des droits plus sacrés sur votre tendresse , sur votre bienfaisance . . .

## LE VIEIL HERMÈS.

O mon Fils ! Mon cher Fils ! Embrasse un Pere qui t'admire . . . j'approuve ton dessein ; mais son exécution ne te coûtera point , grâces au Ciel , l'estime de ta Patrie . . . Doriman , il est tems de paroître ; & vous , famille désolée , revoyez votre Chef rentré dans sa liberté , dans sa Noblesse , désormais protégé du Roi , qui lui fait grace , & dont j'ai vu couler les larmes , au récit de vos infortunes . . . O doux moment ! . . .



LES PRÉCÉDENS.

DORIMAN.

[*Tous ensemble.*] JULIE, MELANIDE, DORIMAN, HERMÉS.

**M**On Pere, . . . Cher Epoux . . . Ma Fille . . .  
Ma Femme . . . Mon Ami . . .

LE VIEIL HERMÉS.

Jamais je n'éprouvai une joie plus parfaite . . .  
Ils pleurent tous trois, dans le ravissement de  
leurs cœurs, & mon Fils pleure aussi . . .

DORIMAN.

Ne nous arrêtons point à des embrassements  
délicieux, il est vrai, mais que nous pouvons  
différer. Notre Bienfaiteur doit recevoir nos pre-  
miers transports. (*Ils tombent tous aux genoux du  
Vieil Hermès.*)

MELANIDE.

Embrasser vos genoux . . . les baigner de pleurs  
d'allégresse . . . . . vous contempler comme un  
Dieu, qui nous donne un nouvel être . . . Que ces  
signes de reconnoissance, que ces expressions  
sont foibles ! . . .

LE VIEIL HERMÉS.

Vous me couvrez de confusion : levez-vous, de  
grace. Je n'ai fait que ce qu'un autre auroit fait.  
Il est si naturel de secourir les infortunés ! On est  
si bien récompensé de ses soins, par le plaisir d'a-  
voir été utile à ses semblables !

HERMÉS (*à Doriman.*)

O mon Ami ! Sans doute vous allez imiter mon  
Pere, qui consent à mon union avec Julie ?

DORIMAN.

Attendez : on saura mes malheurs , & votre conduite envers nous. D'abord vous serez blâmé par la multitude ; vos amis , vos parens pourront s'y joindre , & par leurs conseils ébranler l'attachement que vous nous avez juré. Alors vous vous applaudirez de votre liberté , & moi de vous l'avoir conservée , malgré l'amour & ses illusions. Attendez , vous dis-je , cher Hermès : si le tems , & la censure ne changent point votre cœur , je vous donnerai ma Fille pour compagne : heureux , après tant de naufrages , de confier à l'amitié un dépôt si précieux !

LE VIEIL HERMÈS.

Ne vous affligez pas , mon Fils , dans ce jour le plus beau de ma vie : je saurai hâter le moment qui doit vous rendre heureux . . . Mais commencez , Doriman , par venir demeurer chez moi avec votre famille . . .

DORIMAN.

Pardonnez , Monsieur : elle n'est pas toute ici . . .  
*( Il veut aller embrasser son Fils , & Melanide l'arrête. Cependant la porte entr'ouverte lui laisse voir le Cercueil. Après un silence général. )*

Ah ! le Ciel ne me rend qu'une vie empoisonnée pour toujours par la perte de mon Fils . . . Ah ! Melanide ! . . . . Que ce moment de joie a été court ! . . .

LE VIEIL HERMÈS.

Il faut vous arracher de cette fatale retraite . . . Mon Fils , entraînez votre Ami , entraînez votre Epouse. Et vous , respectable Melanide , ne m'enviez pas la satisfaction de vous consoler le reste de mes jours.

JULIE.

O Dieu ! . . . O merveilles ! La délivrance de  
mon

mon Pere , les bienfaits de celui d'Hermès , mon union avec mon Amant . . . Tout cela ne feroit-il qu'un beau songe ? . . .

MELANIDE.

O Humanité , que ne regnes-tu dans tous les cœurs , dans tous les climats ! L'injustice disparaîtroit d'entre les Hommes , & avec elle , la Guerre & ses fléaux.

*FIN.*





# C R I T I Q U E

D E

## L' O U V R A G E.

**M**On Guide n'eut pas plutôt achevé d'écrire mon Drame & mon Apologie, qu'il courut en essayer l'effet chez un vieux Millionnaire. Ce pauvre homme, accablé de son travail pour le bien public, ne vouloit pas avoir du monde ce jour-là, & sa table n'étoit que de quinze couverts. Après le dîner, on prit place, & le Lecteur ne perdit pas le tems à demander pardon sur ce qu'il alloit mal lire; il lut. Le premier qui l'interrompit, fut un gros & court Bénéficier : il s'étoit un peu poussé de nourriture par mégarde : ses yeux se promenoient lentement sur les dorures du Sallon, tandis que ses deux mains potelées reposoient avec complaisance sur son ventre sphérique, comme les Amours de l'Albane sur le sein de leur Mere. A chaque trait qui caractérisoit la dernière misère, il disoit, avec des étouffemens indiscrets : On n'a pas faim comme cela ... Il n'y eut jamais de gens si délaissés ... Leur état n'est pas naturel ... On n'a pas faim, comme cela ... Heureusement pour le Lecteur, il eut réellement besoin d'aller prendre l'air dans le jardin. Un Faiseur d'Opéra-comiques le suivit ; celui-ci ne concevant pas qu'il pût y avoir quelque trait à applaudir dans un Ouvrage sérieux, s'étoit promis, au dessert, de bâiller à chaque virgule, & avoit bâillé en effet. Cependant

deux jolies sœurs, & leur frère, trio de candeur, entre quinze & dix-huit ans; pleuroient, essuyoient leurs beaux yeux, & pleuroient encore, auprès d'un squelette d'Académicien, qui dormoit seulement par habitude. La lecture alloit finir : un Homme vif & large se leve si brusquement, qu'il emporte le siege sur lequel il étoit, & se met à crier, en marchant à pas précipités : Toutes ces Pieces, où l'on ne nous donne que des gens vertueux, je les place au dessous de la plus mauvaise parade. Il ne s'y trouve rien de faillant : pas un trait auquel on puisse se reconnoître; foi & la société où l'on vit. *Le Méchant*, morbleu ! Cela s'appelle une Piece intéressante ... Il n'y a de bon, de vrai, que *le Méchant* ... Vive *le Méchant* ! ... Venez-vous au *Méchant* ? ... On joue aujourd'hui *le Méchant* ... Je cours au *Méchant*, pour ne point quitter mes Amis ... Deux Femmes, de celles qui font le sort des livres & des Auteurs, n'avoient rien dit encore depuis le dîner. L'une, d'une santé très-délicate, étoit coquette par régime. Ce qui lui parut de touchant fut la situation de Julie, réduite à se montrer à son Amant, vêtue comme une Couturiere, sans pompons & sans dentelles. L'autre, qui avoit la réputation de jouir gaie-ment de la constitution la plus robuste, répondit, en éclatant de rire : Votre Julie, Madame, n'étoit qu'une petite sotte ... Une Fille, jeune, jolie, & à Paris, se laisser mourir de faim, elle & sa famille ! Cela n'est pas croyable ... Je veux bien qu'elle ait été élevée par une Lutrece; encore se met-on au fait des usages, & des usages universellement reçus ... Personne ne me disputera un très-bon cœur; mais je ne puis plaindre une idiote qui n'a eu que ce qu'elle méritoit ... Et sa Mere ? Quelle bonne Femme ! Quel ton commun ! mon

Epoux, mon tendre Epoux ! La Province même n'a plus ces ridicules ... La pureté de votre goût s'étend sur tout, Mesdames, ajouta mielleusement un blond Chevalier, qui avoit fait une partie de ses classes. J'ai prodigieusement étudié, & je ne sache rien qui ressemble moins à la belle Nature que ce que nous venons d'entendre. Premièrement, l'endroit où se passe l'action n'est pas présentable à d'honnêtes gens. De trois hommes chargés des principaux rôles, l'un est un Héros déguenillé, les deux autres des Messieurs .... de la petite Robe ... La belle Nature ! Les Femmes sont sans rouge, sans paniers, sans manieres, sans jargon, tout bonnement une Mere & une Fille .... La belle Nature ! Est-ce là peindre pour plaire, peindre pour des François ? Est-ce imiter ces Auteurs délicats, comme leur Nation, qui présentent tous les jours l'adultere sous des traits si mignons, pour ne point effaroucher la pudeur enfantine de nos Hélenes ? Si les Comédiens s'avisent de jouer une Piece si singuliere, je leur garantirois bien les vingt sols de quelques Bourgeois ; mais je leur donne ma parole d'honneur que les premieres loges seroient désertes pour plus de dix ans. Au reste, l'Auteur est un Etranger, & il n'appartenoit pas à un Etranger de connoître la belle Nature ... La belle Nature ? reprit avec emportement un Sage fort estimé : Je vous jure, moi, que ce n'est la Nature d'aucune façon. Qu'un Homme s'expose à des dangers, pour conserver sa femme ; jusques-là l'intérêt personnel n'est pas blessé : des besoins physiques ont pu l'y déterminer ; mais qu'un Pere se sacrifie pour nourrir ses Enfans ? Quelle absurdité ! Quelle ignorance ! Voilà pourtant l'heureux pivot sur qui tourne cette noire machine : voilà ce qu'on ose offrir à un sie-

cle éclairé par la Philosophie ... Vous déraisonnez, tous tant que vous êtes, continua poliment l'Héritier de l'Amateur, qui avoit donné à dîner. L'Aveugle Tartare n'a pas pensé qu'on ne s'intéressoit qu'aux Gens dont on vouloit bien prendre la place, & qu'il n'est jamais venu dans l'esprit humain de prendre celle d'un Pauvre pour un moment. Eût-il été Roi, ou même Contrôleur-général pendant trente ans, il est pauvre : ç'en est assez, pour que ses plaisirs & ses peines n'affectent personne : rien de plus simple & de plus naturel. Voilà, vous dis-je, le vice, l'unique vice de la Piece ... Toujours cette Piece vous occupera, Gens frivoles, s'écria un grave Politique. Eh ! qu'importe à la Monarchie, qu'importe à nos Armées qui sont au delà, ou en deçà du Rhin, que ce Drame soit bon ou mauvais ? Pas un de vous n'a été frappé du Discours préliminaire. On y a affecté un continuel perfiffage, à dessein d'y noyer d'étranges choses contre l'Etat (1). Je n'en veux pas dire davantage : je ne suis pas de ces cerveaux brûlés qui voient le Diable où il n'est pas, & se font un monstre du mot le plus innocent ; mais je n'en voudrois pas être l'auteur : ce Tartare m'a l'air de l'espion d'un Roi ... Paix là, morbleu ! Paix donc ! crioit le Millionnaire, en tirant mon guide à lui : me prend-on pour un zéro ? Il me semble pourtant que si quelqu'un a bien dîné ici, ce n'est pas à

(1) S'il s'étoit trouvé là un Homme sensé, il auroit répondu : L'Auteur de ce Discours vient de voir réussir, parmi un certain Public, des Préfaces aussi absurdes que leur Approbateur : il vient de voir la singularité la moins nécessaire piquer la curiosité, & multiplier les Lecteurs étonnés ; il a voulu augmenter le nombre des siens par une Préface absurde & singulière. Est-il blâmable ? Oui, sans doute, d'avoir sacrifié le goût à la bizarrerie ; mais il l'est beaucoup moins que les Hommes célèbres, qui, sûrs de plaire par leur manière d'exprimer la Nature, ont cependant eu recours à de petits moyens, indignes de leurs talens, & dangereux pour quiconque essaiera de les imiter dans ce travers.

ses dépens... Monsieur le Lecteur, & cette bourse ? Cette bourse que l'Amant de Julie a jetée, en prenant la fuite ? ... Depuis que cette bourse a été par terre, mon inquiétude sur ce qu'elle deviendrait m'a fait perdre la moitié de ce que vous avez lu... Y avoit-il de l'or, ou de l'argent dans cette bourse ? Il est bien singulier qu'on n'ait pas ramassé cette bourse : je crois qu'une pareille négligence est un défaut que les connoisseurs pardonneront difficilement...

Dois-je être mécontent ? Dois-je être flatté ? Ni l'un, ni l'autre. Chacun a parlé sa langue dans la critique qu'il vient de faire, comme j'ai parlé la mienne dans mon triste Drame. J'aurai d'autres Juges, qui porteront d'autres jugemens, dont je ferai mon profit, ou que je mépriseraï : un Auteur doit savoir jouir du calme, & braver les tempêtes. Cependant, si les âmes sensibles & honnêtes n'éprouvoient aucune émotion à la vue de mes peintures ; si l'homme qui ne donne rien à la prévention, ni aux clameurs publiques, condamnoit mon dessein & mes sentimens, j'avouerois m'être trompé ; mais j'en serois inconsolable.



## RELATIONS.

CEs Relations viennent d'Afrique. Si elles reçoivent un accueil favorable, on en donnera la suite. Mais ont-elles quelques rapports avec le Drame qui les précède ? Oui, & non. Elles sont, comme lui, à l'honneur de l'Humanité, & le même esprit qui l'a composé, les a fait recueillir. Ceux qui ne s'attachent qu'aux événemens, n'y trouveront aucune analogie.

A quelques milles du Temple du Serpent Fétiche, dans la Guinée, des Hollandois ont trouvé deux Nègres au fond d'une caverne, l'un vieux, ayant eu la langue arrachée, & les jambes coupées par des ennemis; l'autre, en la fleur de son âge, & uniquement occupé de ce Vieillard, qu'on crut être son Pere. Il le nourrissoit de riz & d'ananas; il étendoit sous lui les peaux des bêtes qu'il avoit tuées; & chaque jour, pour le récréer, il le portoit sur ses épaules, le long du rivage, lorsque les grandes chaleurs étoient dissipées par l'approche de la nuit. La compassion seule l'avoit porté à quitter ses parens, pour s'attacher à ce malheureux. Six ans écoulés dans la solitude, & le spectacle de mille infirmités n'avoient point altéré son zele & son respect pour cette victime du tems, & de la cruauté! Une si belle découverte a touché jusqu'aux Naturels du Pays, qui ont nommé cet asyle la caverne de la pitié. Quelques Nègresses y vont même, au lever de l'aurore, présenter leur Enfans au jeune Nègre, qu'elles prennent pour un Dieu: tant les caracteres de l'Humanité ressemblent à ceux que la Divinité fait adorer aux Hommes, sous les emblèmes de la perfection.

Deux Coja-morsous, réputés Singes jusqu'ici, viennent d'être admis à la qualité d'Hommes; près d'Angola, pour l'amitié singuliere que l'on a reconnue entr'eux. Préférence, éloignement, punitions, toutes les épreuves possibles n'ont servi qu'à démontrer la sublimité de leurs ames, & la justesse de leur discernement. Peut-être mettra-t-on un jour au rang des Singes les Hommes incapables des sentimens de ces Coja-morsous.

Le Grand Négus, ou l'Empereur des Abyssins, ayant juré solennellement d'exterminer le petit

Royaume de Gingiro , pour se venger d'une rail-  
lerie attribuée à son Souverain , marchoit, ces  
jours passés , à la tête d'une Armée formidable. Un  
Vieillard lui apprend que l'insulte dont il se plaint  
est de l'invention d'un traître. Soudain le grand  
Négus se relève de son serment , en disant qu'il  
étoit permis d'être parjure , pour être juste. Ce  
Prince barbare a d'étranges opinions sur les bor-  
nes qu'on doit prescrire à la sainteté du serment &  
des traités. Il y a quelques années qu'il fut ap-  
pellé au secours d'un Prince voisin , son Allié.  
Après avoir pourvu à la sûreté de son Empire ,  
& au bien-être de ses Sujets , il consacra ce qui  
lui restoit de troupes & d'argent à la défense de  
cet Allié , & courut joindre sa valeur à la sienne.  
Cependant l'ennemi remporta plusieurs avantages :  
la Guerre dura long-tems , & le grand Négus , éloi-  
gné de ses Etats , étoit le plus maltraité. Son Al-  
lié même lui laissoit courir les plus grands hasards ,  
sous le prétexte d'ouvrir de nouveaux champs à  
sa gloire. Enfin , il compta sur sa générosité , jus-  
qu'à exiger qu'il fit venir tous les Soldats qui gar-  
doient l'Abyssinie , avec les provisions destinées à  
nourrir les Peuples de cette vaste Contrée. Mais  
voici la réponse qu'il reçut de ce sage Empereur ,  
en présence des troupes ; car on ignore dans ces  
Pays la politique & les traités du cabinet : Un  
Homme avoit un Fils & un Ami , entre lesquels il  
partageoit ses soins & ses richesses. Cet Homme  
perdit la moitié de ses biens : son cœur seul n'é-  
prouva aucun changement : il distribua encore ce  
qui lui restoit à son Fils & à son Ami ; mais celui-  
ci lui dit un jour : Vous m'aviez promis de m'en-  
tretenir dans la gloire & l'opulence , & vous me  
faites partager vos malheurs. Donnez-moi l'hé-  
ritage de votre fils , ou je vous regarderai comme

un lâche. Que pensez-vous que fit cet Homme, continua le grand Négus ? Il fit ce que je vais faire : il quitta son Ami injuste, comme je vous quitte. Mon Peuple est mon Fils unique. Sa conservation est le premier de mes devoirs ; son bonheur le plus cher de mes souhaits. Un Pere n'a pu promettre la substance de ses Enfants, & la gloire qu'il rechercheroit à leurs dépens seroit une infamie. A ces mots, il tourna sa marche du côté de l'Abyssinie, avec les débris de son Armée, & le Prince voisin l'assura que dès qu'il se feroit défait de ses ennemis, il auroit l'honneur de lui faire la guerre, pour lui prouver sa gratitude.

Le Souverain de l'Isle de Zocotera ayant fait arrêter un de ses sujets, soupçonné de vouloir enlever la plus belle de ses femmes, promit une année de son revenu à quiconque pourroit convaincre l'accusé. Celui-ci avoit confié son dessein à un Ami pativre & sincere, qui vint l'assurer qu'il ne mourroit point. Mon Ami, lui dit-il à l'oreille, le Roi est si juste, qu'il ne te sacrifiera pas à ses soupçons, quelque irrité qu'il soit, & je suis seul dépositaire du secret de ta vie. Mais parce que l'Homme est foible, je vais le remettre dans le sein d'un Dieu, qui fait tout oublier. Regarde par la fenêtre de ta prison. Il sort, après l'avoir tendrement embrassé, & va se précipiter dans les flots de la Mer.

A Benin, Capitale du Royaume de ce nom, Ville très-peuplée, très-grande, & dont les habitans sont les plus policés de l'Afrique, après les Egyptiens, il s'étoit formé dernièrement une Secte de Nègres singuliers par leurs façons de se nourrir, de penser, & de s'énoncer. La nouveauté, & certaines grimaces étudiées leur avoient acquis beaucoup de partisans, sur-tout parmi la multitude grossiere, qui les alloit entendre en foule



au milieu des rues. Quoiqu'on ignorât leurs prétentions, & que leur jargon factice ne fût presque entendu de personne, ils allarmerent le Roi, qui manda son Conseil pour les juger. Selon les uns, ils affectoient indirectement l'autorité suprême; d'autres leur prêtoient l'intention abominable de renverser les Idoles de la Nation; les moins passionnés se contentoient de les accuser de décrier publiquement l'affection mutuelle des parens & l'amitié. Chacun les condamnoit déjà à une peine proportionnée aux idées qu'il s'étoit formées de leur extravagance, ou de leur crime. Le Roi écouta tout le monde, ne décida rien, & convoqua la même assemblée pour le huitieme jour. Cependant il ordonna que lorsque les Nègres singuliers monteroient sur leurs tréteaux, on fît brûler devant eux, dans des vases d'or, les parfums les plus délicieux, en leur disant respectueusement : c'est de la part du Roi. Cet ordre fut exécuté sur le champ. Pendant trois jours les Negres singuliers s'enivrèrent de la douce vapeur, n'imaginèrent pas d'être assez modestes, pour refuser une distinction si étrange, & suspendirent l'attention des Grands & des Petits. Le quatrieme jour, mêmes honneurs, même avidité à les recevoir; mais le Peuple, revenu de son étonnement, n'eut plus les mêmes yeux. Il passa de l'enthousiasme à la jalousie, de l'admiration au murmure, & du ridicule au mépris, qui fit disparaître les Nègres singuliers, avec tous leurs prestiges. Ce Prince connoît les hommes, & ce qui est plus précieux encore, l'art de les conserver, sans blesser sa Justice.

Pharan, Pere de trente fils, qu'il a élevés lui-même dans la sagesse, & de douze filles, dont il a rempli les habitations de paix & de joie; Pharan,

Protecteur de mille Malheureux , qui languissoient dans l'oppression ; Mortel le plus humain des Mortels ; Ami adoré de ses Amis , qu'il se choisit indistinctement dans tous les états où l'on peut être vertueux ; Pharan , juste , libéral & magnanime , vient de mourir de vieillesse , au milieu de sa nombreuse postérité , regretté de tous ses Compatriotes , & digne de l'être de tous les hommes.

Cette nouvelle est ici mot pour mot , telle qu'on l'a reçue d'Afrique. Il est bien surprenant qu'à tant de qualités morales , on n'ait joint aucun titre magnifique ; cependant Pharan étoit Roi de Nigritie. Que faut-il en conjecturer ? Que dans ce climat , réputé barbare , Pere , Ami , Juste , Bienfaisant , sont des titres au dessus des dénominations fastueuses de Souverain , de Potentat ? qu'un Roi n'y est que l'économe de la vie des Peuples , & l'Intendant de leur bonheur ? Ah ! pourquoi une opinion si séduisante n'est-elle qu'une conjecture ? Pourquoi ne nous a-t-on pas assuré de la réalité d'une merveille , qui paroît tenir de la fiction ?

A l'embouchure du Zambere , fleuve du Monomotapa , une jeune fille vivoit retirée avec sa Mere depuis trois ans , sous des branchages de palmiers , & nul homme n'approchoit de cet asyle. Cependant elle vient de mettre au monde deux fils , qui se tenoient par la main dans son sein même , & poussaient des cris affreux , quand on veut les séparer , comme s'ils éprouvoient mutuellement les plus vives douleurs. Ces Jumeaux extraordinaires sont les fruits d'un songe , qui présenta à leur Mere innocente deux beaux hommes également passionnés pour elle ; mais trop unis par les liens de l'amitié , pour que l'un consentît à la ravir à l'autre. Ce débat généreux se passoit dans un bois sombre & odorant ; il étoit vif comme l'a-

mour qui y donnoit lieu ; il charmoit le cœur de la belle Africaine , & l'allarmoît tout ensemble. Mais son imagination enflammée , & l'ardeur de son âge se jouerent-elles alors des loix de la Nature ? Fut-elle surprise la nuit par de perfides Incubes, ou l'air étoit-il fécondé par des vents d'Orient ? C'est ce qu'il ne convient pas de décider ici. Quoi qu'il en soit, parmi les hommes que l'Empereur de l'Or a fait passer sous les yeux de cette fille-mere, elle a reconnu avec transport les deux Amis qu'elle a vus en songe, les a regardés tendrement, & s'est évanouie pour toujours à leurs pieds. Ces Mortels distingués veulent être les Peres de ces Enfans merveilleux, & les nourrir ensemble. L'Empereur prétend les adopter, pour les faire regner ensemble. Les habitans du Monomotapa en attendent une postérité d'Amis, qui les élèvera en gloire & en puissance au-dessus de tous les autres Peuples. S'il étoit possible qu'ils se dispersassent pardelà les Mers, ils formeroient une nouvelle génération d'hommes qui banniroient de l'Univers les vices que produit la discorde, & l'on devroit au sentiment le plus pur le bonheur de la terre.

*Fin du cinquieme & dernier Volume.*



